

Pratiquer la place publique  
Une ethnographie d'un espace central de Lisbonne

Francis Rigal

Tese especialmente elaborada para obtenção de grau de Doutor em Estudos Urbanos

Orientadora :  
Graça Índias Cordeiro,  
Professor Auxiliar com Agregação,  
ISCTE – Instituto Universitário de Lisboa

2016



Pratiquer la place publique  
Une ethnographie d'un espace central de Lisbonne

Francis Rigal

Tese especialmente elaborada para obtenção de grau de Doutor em Estudos Urbanos

Júri  
grau , nom, categ, instit

2016





## Résumé :

Un espace public, qui pendant plusieurs siècles a concentré la vie citadine, et dont l'importance a subi un relatif déclin suite à l'expansion d'une Lisbonne devenue métropole, témoigne aujourd'hui d'un notoire dynamisme urbain. D'une part, en tant que lieu symbolique de la ville, l'espace est au croisement d'un ensemble de pratiques urbaines, traversé par des citadins en promenade, des chalands qui font leurs courses, ou encore par des visiteurs de tous les horizons. D'autre part, expression d'une centralité renouvelée, l'espace est marqué par une pluralité d'occupations de par la présence quotidienne d'une population récemment établie dans la ville et qui utilise l'espace comme lieu de rencontres et de convivialité. Cette thèse s'intéresse en particulier à ces acteurs qui occupent l'espace et à la pratique relationnelle qui en résulte. Et il est question d'une véritable densité du lien social car ce dernier se déploie sur plusieurs échelles : celle du réseau d'interconnaissances de chaque groupe de rencontres, au niveau métropolitain mais aussi à un niveau transnational, celle de l'espace lui-même, et celle de la ville qui circule. L'espace public se caractérise ainsi par une intense sociabilité où se chevauchent l'entre soi et l'entre tous, de sorte que venir le fréquenter quotidiennement permet aux acteurs de se connecter avec leur multiples appartenances. Pratiquer la place publique n'est donc pas seulement un moyen pour incorporer la ville, mais aussi, et encore plus, une pratique sociale où toute son identité est mise en jeu.

**Mots clés :** espace public, place publique, Lisbonne, expérience urbaine, lien social, sociabilité, identité.

## Resumo :

Um espaço público, que durante vários séculos concentrou a vida citadina, e cuja importância sofreu, um relativo declínio após a expansão de uma Lisboa que se tem tornado metrópole e que hoje testemunha um notável dinamismo urbano. Por um lado, como lugar simbólico da cidade, o espaço está no cruzamento de um conjunto de práticas urbanas, atravessado por cidadãos em passeio, pessoas que fazem as suas compras, ou ainda por

visitantes de todo o mundo. Por outro lado, expressão duma centralidade renovada, o espaço é marcado por uma pluralidade de ocupações devido à presença diária de uma população recentemente estabelecida na cidade e que utiliza o espaço como lugar de encontros e de convivialidade. Esta tese interessa-se em especial por estes atores que ocupam o espaço e pela prática relacional que daí resulta. E fala-se da verdadeira densidade da relação social porque este espaço estende-se sobre várias escalas: a da rede de interconhecimentos de cada grupo de encontros, a nível metropolitano mas também, ao nível transnacional, a do próprio espaço, assim como o da cidade que por ele circula. O espaço público é caracterizado, assim, por uma intensa sociabilidade onde se sobrepõe o « entre si » e o « entre todos », de modo que frequentá-lo diariamente permite aos atores conectar-se com as suas múltiplas pertenças. Praticar a praça pública não é, por conseguinte, somente um meio de incorporar a cidade, mas sobretudo uma prática social onde toda a sua identidade é posta em jogo.

Palavras chave: espaço público, praça pública, Lisboa, experiência urbana, relação social, sociabilidade, identidade.

## Remerciements

À Graça Índias Cordeiro, pour son expérience, sa gentillesse, sa disponibilité, et sa capacité à guider sur des chemins de confiance.

À Leïla Chik, pour son support de tous les instants, ses propos perspicaces, ses idées étincelantes, et son exigence humaine.

À Michèle Rigal et Christine Saussois-Benedetti, pour leurs réguliers soutiens de toutes natures.

À Maïmouna Taillandier, pour sa présence et ses remarques pertinentes.

À Siavash Laghai, pour son amitié et son aide généreuse.



## Table des matières

INTRODUCTION .....	1
CHAPITRE 1 : TROIS ESPACES PUBLICS DANS L'HISTOIRE DE LA VILLE ...	17
Quand la ville se concentrait .....	19
Le Rossio à la croisée culturelle .....	26
Le Largo encanaillé et Figueira la nourricière .....	32
Métropolisation .....	37
Conclusion 1 : La centralité fétiche .....	40
CHAPITRE 2 : LA MÉMOIRE DES OCCUPATIONS .....	43
Sociabilités en persistance .....	45
La déroute des colons .....	47
Un ensemble de flux migratoires .....	52
Nécessité du lien nécessité du lieu .....	55
La vie des occupations .....	60
Conclusion 2 : Quelle histoire pour le Rossio ? .....	62
CHAPITRE 3 : LE MOMENT D'UN LIEU .....	65
Non ce n'est pas un marché .....	66
Promenade pour un état des lieux .....	70
Une main-d'œuvre enclavée .....	79
Conclusion 3 : Une continuité renouvelée .....	84
CHAPITRE 4 : PRATIQUER L'ORALITÉ .....	87
Parler pour vivre .....	89
La palabre contre l'altérité .....	99

Les <i>tertúlias</i> : une conversation qui papillonne .....	105
Conclusion 4 : Une place pas tout à fait comme les autres .....	113
CHAPITRE 5 : RENCONTRES, PREMIÈRE PARTIE – L'ENTRE SOI .....	117
La concentration c'est d'abord de la compagnie .....	118
Les retrouvailles de la diaspora .....	123
Les rendez-vous, une rencontre qui s'élabore .....	131
Circulez il n'y a rien à rencontrer .....	137
Conclusion 5 : Quand le transnational se fait local .....	144
CHAPITRE 6 : RENCONTRES, DEUXIÈME PARTIE – L'ENTRE TOUS .....	147
L'expérience urbaine est une expérience situationnelle .....	148
Sur la pratique de l'espace : coprésence, durée et enchevêtrement des réseaux .....	156
De la familiarité urbaine à la maîtrise urbaine .....	170
Conclusion 6 : L'expérience urbaine comme un jeu .....	179
CHAPITRE 7 : DU TEMPS AVEC LA VILLE .....	181
Groupes, pratiques de groupes et réseaux de lieux .....	182
Un <i>exlibris</i> au croisement de la ville globale .....	190
Le centre du monde et l'aventurier : une caisse qui résonne .....	194
L'évasion du spectateur .....	208
Conclusion 7 : Sur l'effet du lieu comme un vice .....	211
CONCLUSION .....	215
BIBLIOGRAPHIE .....	223

## Introduction

En s'intéressant à la vitalité des espaces publics, l'anthropologie et la sociologie portugaises ont adopté, ces vingt dernières années, un point de vue à contre courant d'une opinion commune sur le déclin de la vie urbaine. Un ensemble d'études en des lieux tels que quartiers, centre commercial, espace vert ou encore espace aménagé de l'Expo 98, témoignent en effet d'un espace public aux vécus intenses et qui par conséquent est loin d'être mort<sup>1</sup>. Il est à cet égard significatif de constater comment, dans un dossier du *Portuguese Journal of Social Science* datant de 2015, les quatre recherches qui sont présentées traitent de pratiques urbaines dans l'espace public, et surtout, rendent compte d'une dynamique de la sociabilité en des occupations qui se réinventent<sup>2</sup>. De fait, il y a là comme un engagement politique qui refuse la crise urbaine dans la mesure où il s'agit de pallier à un déficit de reconnaissance, ou

---

<sup>1</sup> Pour les quartiers, voir Graça Índias Cordeiro, *Um lugar na cidade. Quotidiano, memória e representação no Bairro da Bica*, D. Quixote, Lisboa, 1997 ; António Firmino da Costa, *Sociedade de Bairro. Dinâmicas sociais da identidade cultural*, Celta editora, Oeiras, 1999 ; et Juan Pujadas, « A rua como espaço público de sociabilidade : um olhar comparativo », in Graça Índias Cordeiro et Frédéric Vidal (org.), *A rua. Espaço, tempo, sociabilidade*, Livros Horizonte, Lisboa, 2008, pp. 143-154. Pour les autres lieux : Alice Duarte, « O centro comercial, o espaço público e os cidadãos », *Revista Trabalhos de Antropologia e Etnologia*, vol. 43 (1-2), 2003, pp. 75-85 ; Fernando Fonseca, Artur Gonzales et Orlando Rodrigues, « Comportamentos e percepções sobre os espaços verdes da cidade de Bragança », *Finisterra*, vol. 45, n°89, 2010, pp. 119-139 ; et Rui Telmo Gomes, « Quotidianos colectivos. Espaço público e sociabilidades na expo 98 », *Sociologia Problemas e Práticas*, n°31, 1999, pp. 83-102.

<sup>2</sup> Daniel Malet Calvo, « The meaning of centrality and margin in Lisbon's Rossio. Spatializing urban processes before and after the 1775 earthquake », Frédéric Vidal, « Sociability and collective action in a Lisbon working-class neighbourhood : the social representations of Alcântara in the early twentieth century », Patrícia Pereira, « Production of public space and everyday life in a gentrified area of Lisbon », et Lígia Ferro, « Jump Lisbon ! Notes from an ethnography of urban flows », in Graça Índias Cordeiro et Luís Vicente Baptista, « Dossier - Lisbon : The world heritage of an urban hub », *Portuguese Journal of Social Science*, vol. 14, n°2, 2015, pp. 119-191.

mieux, de réconcilier l'espace public avec sa nouvelle donne : nouveaux espaces, nouveaux acteurs, nouvelles pratiques.

Le travail ici présenté<sup>3</sup>, une ethnographie d'un espace public central de la ville de Lisbonne et densément animé par des occupations quotidiennes, qui plus est de la part de citoyens issus des flux migratoires, s'inscrit donc pleinement dans le contexte actuel de la recherche académique : mettre à jour, en plaçant au centre de l'analyse les acteurs avec leur propre pratique sociale, les formes contemporaines de la vie urbaine. Et c'est bien là que la thèse prend son envol, que ce terrain débute, non pas tant sous une forme de question, comme il est d'usage, qui se voudrait volontairement large en se demandant ce qui se passe aujourd'hui sur la place publique portugaise, mais bien plus portée par une intention, l'intention, c'est-à-dire l'engagement politique, de faire vivre l'espace public.

Le choix d'un tel lieu n'est donc pas anodin. Non seulement parce qu'il suit le mouvement de la recherche, mais aussi parce qu'il relève des intérêts du chercheur, et en fin de compte, de son parcours personnel. Ce dernier point mérite une attention particulière, car ce qui en définitif constitue le rapport entretenu du chercheur avec l'univers étudié, permet d'expliquer ce qu'il voit, et plus encore, ce qu'il va écrire avec ce qu'il voit. Par conséquent, il apparaît nécessaire de procéder à cette « auto-analyse » du témoin dont parle Florence Weber dans son *Manuel de l'ethnologue*, afin de restituer les « conditions de la production des "données"<sup>4</sup> ». Le chercheur doit donc livrer ce qui dans son itinéraire biographique vient produire ses propres catégories de perception et par conséquent, vient modeler son regard.

Donc, mon regard d'ethnologue, il commence par le croisement que produisent mon « ethnie » et mon milieu social : je suis d'un milieu bourgeois, urbain, un peu Français, un peu Espagnol, et j'ai goûté aux excès du confort lors de mon enfance, lorsque mon père fut expatrié d'une multinationale au Pérou, puis continué ma scolarité en banlieue parisienne dans un contexte aisé et privilégié. Une prise de conscience politique, non sans lien avec un sentiment de culpabilité, me fait alors adopter une vie dans une relative marge du système, tout en nourrissant un incessant intérêt pour le monde social qui m'entoure, qu'il me soit proche ou lointain. Je travaille ainsi sur les marchés au cours de mes études universitaires, puis au lendemain de mon mémoire de Maîtrise en Histoire-Ethnologie (en 1996), à propos

---

<sup>3</sup> Je tiens à remercier la Fundação para a Ciência e a Tecnologia (Portugal) pour sa contribution financière au travers de la bourse SFRH/BD/90782/2012 qui m'a permis d'effectuer un terrain et d'écrire cette thèse. Je remercie également le Centro de Investigação e Estudos de Sociologia (CIES-IUL) pour son appui en m'accueillant lors de ma candidature pour ma bourse d'étude.

<sup>4</sup> Florence Weber, *Manuel de l'ethnologue*, Presses Universitaires de France, Paris, 2009, p. 57.



d'un marché sur un boulevard de Paris, je m'installe progressivement dans l'espace public en travaillant comme statue vivante – activité que j'exerce toujours aujourd'hui – et conjointement, pendant une dizaine d'années en Italie, m'investis avec assiduité dans une association interculturelle et réalise quelques recherches ethnographiques, dans un cadre institutionnel, auprès du monde de l'immigration. Côtayer aussi bien l'espace public que la « condition » de migrant, puis ensuite effectuer un travail de terrain personnel de cinq mois à Dakar sur le thème du rapport à l'autre, a eu alors pour conséquence de marquer davantage une distance, me forgeant la ferme conviction que la différence culturelle est bien peu de chose au regard de l'irréductible décalage que créent des parcours de vie inscrits dans des rapports de domination. En fait, c'est par une certaine acquisition de connaissances, avec un type de lieu, un type d'acteurs, et parce que ceux-ci sont rendus familiers, que s'est dénouée une relation ambiguë, permettant de mettre en évidence que ce monde de l'espace public, avec lequel j'entretiens un manifeste lien affectif, n'est pas le mien. J'ai donc affronté le présent travail de recherche avec un regard renforcé, voire aguerri, par mon expérience personnelle. D'une part, je savais à peu près, et a priori, où je mettais les pieds. D'autre part, cette distance qui « fait voir », qui rend discernable, en se confrontant avec mes vécus, s'en est retrouvée accentuée.

Il n'en demeure pas moins que pour réaliser une ethnographie, le chercheur doit faire preuve de rigueur dans sa méthode : adopter la manière efficace qui va lui permettre de découvrir des faits ou encore de saisir le comportement des indigènes, tout en étant capable d'une grande flexibilité, en s'adaptant d'abord au terrain, ensuite à ses imprévus. La méthodologie ici décrite s'inscrit dans ce processus d'élaboration, à la fois définie par le terrain et redéfinie en fonction de celui-ci. Ses trois principales caractéristiques, qui articulent les diverses modalités du recueil des informations et l'utilisation qui en est faite, sont les suivantes : 1) Le choix imposé dès le départ de s'introduire dans les divers réseaux d'interconnaissances. 2) L'utilisation des discours comme outil privilégié de la description et de l'interprétation, grâce à une prise de notes en direct, une façon de faire qui s'est établie au cours de l'enquête. 3) Une diversification des sources, préparée en amont du terrain, effectuée en fonction du déroulement de la recherche, et parfois improvisée selon les portes entrouvertes par les enquêtés.

Donc, premièrement, s'intégrer franchement. « Le bon anthropologue urbain est

intégré au monde des enquêtés<sup>5</sup> », annonce Jacques Gutwirth dans une introduction écrite en 1987. Telle est bien l'intention méthodologique qui va dominer le terrain : prendre place au sein des situations de bavardage, partager l'intimité du quotidien. Pour analyser la dynamique relationnelle, pour comprendre la dimension symbolique de la sociabilité et juger de l'expérience urbaine, il me fallait être là au milieu des acteurs, en d'autres termes, faire de l'observation participante. Une ethnographie dans la ville, afin également de saisir ce qui fait la ville, en la regardant, à l'instar de Michel Agier, « par-dessus l'épaule du citoyen<sup>6</sup> », et en l'appréhendant à partir de ses pratiques, telle une ville à l'œuvre, avec ses vécus et ses ressentis. Il importe évidemment de ne point trop altérer la situation, et, à cet égard, certaines ethnographies prônent un regard naturaliste, conservant l'anonymat et refusant l'intrusion. Mais quel est le sens d'une telle enquête lorsque le terrain est justement celui de la rencontre et de l'échange? J'ai d'ailleurs eu l'occasion de me soucier d'une telle attention en accompagnant Afonso lors de sa promenade rituelle sur la place publique : alors que je lui signalais ma volonté de ne pas perturber sa quotidienneté, celui-ci rétorque, « mais te rencontrer fait partie de ma quotidienneté<sup>7</sup> »\*. De fait, la place publique s'offre comme un lieu privilégié puisque les acteurs sont là, en l'occurrence, pour se mettre en relation. Rencontrer des gens, bavarder et débattre ont donc été en même temps l'activité principale de mon terrain et une pratique allant de soi.

La multiplicité des petits mondes a cependant rendu la tâche ardue. Intégrer chacun des réseaux d'interconnaissances, et se familiariser dans chaque cas avec des réalités singulières, a nécessité de faire une sorte d'ethnographie déployée, un recueil d'informations qui jouait sur plusieurs scènes. La méthode a donc forcément été progressive, répartissant la recherche en plusieurs périodes d'environ deux mois dans lesquelles je m'impliquais au sein de deux, trois ou quatre groupes en même temps. La démarche de ce travail, qui prend simultanément plusieurs chemins tout en avançant par étapes, s'est imposée face aux aléas du terrain, mais elle s'est révélée efficace. Faire une ethnographie multicentrée tout en demeurant dans un même lieu a permis de jouer des occurrences, et par conséquent de profiter des

---

<sup>5</sup> Jacques Gutwirth, « Introduction », in Jacques Gutwirth, Colette Petonnet (dir.), *Chemins de la ville. Enquêtes ethnologiques*, Éditions du C.R.N.S., Paris, 1987, p. 8.

<sup>6</sup> Michel Agier, *Esquisses d'une anthropologie de la ville. Lieux, situations, mouvements*, Académie Bruylant, Louvain-la-neuve, 2009, p. 11.

<sup>7</sup> Étant donné la quantité des discours cités, il a été préféré de les traduire en français pour une meilleure fluidité de la lecture. Par contre, les termes qui donnent du sens aux propos seront conservés en langue portugaise, pour être soit expliqués, soit accompagnés d'une traduction. Aussi, l'astérisque qui est juxtaposé à la fin de certaines retranscriptions signifie que le discours a été émis en langue française, tel qu'il est ici le cas.

occasions de rencontres ou de changer de direction suivant les possibilités ou les opportunités. Louvoyer entre divers lieux de sociabilité, d'un côté approfondissant des liens, de l'autre me faisant une place, a ainsi occupé toute la durée de la recherche afin de couvrir un ensemble de treize groupes distincts, de quoi satisfaire une connaissance relativement complète de l'espace étudié.

Ma présence sur la place publique a, dès le début, cherché à faire part de ses intentions. Par conséquent, le chercheur se rend visible et agit dans l'honnêteté. Aux premières rencontres, soit je me présentais en tant qu'ethnologue, soit je provoquais le hasard de l'interaction et expliquais ensuite au cours de la conversation ma démarche universitaire. Une certaine méfiance à mon égard a éventuellement pu s'exprimer, et ce fut, en l'occurrence, le cas de la part des Bissau-Guinéens qui doivent gérer leurs activités mercantiles en fonction des sporadiques interventions policières. Mais d'une manière générale, la disponibilité des acteurs ainsi que les qualités intrinsèques de l'espace public ont contribué à me faire accepter avec facilité, ou encore à ne pas trop déranger. Au fur et à mesure que les liens se consolidaient, j'adoptais, quand la confiance le permettait, une méthode de prise de notes quasi journalistique. Ainsi, si dans certaines circonstances il fut préférable de m'éloigner hors des regards pour retranscrire les événements de mémoire, dans de nombreuses situations il me fut possible de noter la parole des gens sous leur yeux. En instaurant dès que possible cette habitude, j'ai bénéficié du privilège de participer aux conversations le stylo à la main. Je n'ai alors pas hésité, profitant ponctuellement des relations où l'information s'offrait avec plaisir, à impliquer les acteurs dans la recherche, par une question sur un sujet précis ou par la proposition d'une hypothèse, sans pour autant en faire des assistants. La relation entre enquêteur et enquêtés a d'ailleurs profité d'un manifeste grade de rapprochement lorsque j'informais, quand l'occasion se présentait, de ma régulière activité professionnelle de statue vivante. Ainsi je ne suis plus seulement l'ethnologue, mais aussi, et parfois avant tout, celui qui travaille dans la rue, à deux pas du Rossio, ce qui attire la sympathie et facilite le lien en créant une certaine proximité. Enfin, le fait d'être français a été un atout considérable : j'étais un étranger, au même titre que de nombreux habitués de la place, et le fait de parler le français fut un facteur de complicité indéniable auprès des Maliens, des Sénégalais et des Guinéens de Conakry.

Deuxièmement, la place aux discours : le recueil systématique des discours, c'est-à-dire le fait d'avoir pu retranscrire sur le moment la parole des acteurs, constitue un des piliers

qui va servir à l'analyse. Le postulat méthodologique est que l'ethnologue est un écrivain, comme l'affirme Marc Abélès dans *Anthropologie de la globalisation*<sup>8</sup>. Ses écrits sont fabriqués dit l'auteur, ils sont comme une fiction qui se forge dans l'interprétation d'une interprétation. Des écrits qui ne sont d'ailleurs qu'une représentation de la réalité sociale parmi tant d'autres, soumis à des processus d'élaboration tels que des sélections ou des arrangements, et qui fournissent nécessairement une vision partielle<sup>9</sup>. Cet écrivain « scientifique », et toute sa part de subjectivité dans l'appréhension du réel, est également l'écrivain du roman réaliste, avec sa propre sensibilité, et lorsqu'il décrit la ville, il l'invente avant tout<sup>10</sup>. D'où le souci pour le chercheur de cette « objectivation de soi » précédemment considérée, puisque « la description pure, la description sans *a priori*, n'existe pas<sup>11</sup> ». Marc Abélès invite alors à une optique du déplacement dans la méthode, où il serait nécessaire d'exclure « l'autorité savante » pour devenir un « anthropologue citoyen » qui « à voix au chapitre ni plus ni moins que ses interlocuteurs », puisque ces derniers, impliqués dans un processus global généralisé, « ont leur propre mode d'analyse et de description<sup>12</sup> ». Il est question d'une politique du texte, voire d'une poétique du texte : donner de la place à un observé doué de réflexivité, et pour cela, introduire les voix qui participent à l'élaboration de l'interprétation, ou encore, « restituer l'espace polyphonique dans lequel se construit la recherche<sup>13</sup> ».

Priorité est donc donnée aux discours. Reste maintenant à déterminer, pour l'analyse, quelle utilisation du discours? Les idées et les opinions des gens font partie de la réalité, elles sont la matière première du travail sociologique indique António Firmino da Costa dans son livre *Sociologia*. L'auteur met alors en garde face aux raisons exposées par les individus pour expliquer leurs actions, indiquant que le chercheur doit comprendre et interpréter le sens que les acteurs attribuent à leurs comportements. Derrière les mots, une logique voilée. Et le sociologue portugais précise : « A análise sociológica necessita de explicitar os implícitos sociais, de questionar o pretensamento óbvio, de procurar ver para além das evidências imediatas<sup>14</sup> ». Voilà bien la même tâche que celle de l'ethnologue, désireux de mettre à jour la logique implicite suivie par les acteurs dans une situation, de révéler le sens caché derrière les

<sup>8</sup> Marc Abélès, *Anthropologie de la globalisation*, Éditions Payot & rivages, Paris, 2008.

<sup>9</sup> Howard S. Becker, *Métodos de pesquisa em Ciências Sociais*, editora Hucitec, São Paulo, 1997.

<sup>10</sup> Frank Lanot, « La ville et la littérature », in Sophie Body-Gendrot, Thierry Paquot, Michel Lussault, (dir.), *La ville et l'urbain. L'état des savoirs*, éditions La Découverte, Paris, 2000, pp. 115-127.

<sup>11</sup> Florence Weber, *Manuel de l'ethnographie*, op. cit., p. 58.

<sup>12</sup> Marc Abélès, *Anthropologie de la globalisation*, op. cit., p. 112.

<sup>13</sup> *Ibid*, p. 94.

<sup>14</sup> António Firmino da Costa, *Sociologia*, Quimera Editores, Lisboa, 1992, p.24.

comportements les plus anodins<sup>15</sup>. Mais l'implicite ne peut-il être transmis justement dans le discours lui-même? Il y a en effet le commentaire parfois exceptionnel, un terme pris au vol, une phrase lâchée dans une conversation informelle, ou encore la fine réflexion d'un acteur. C'est alors à l'ethnologue d'aller chercher la pertinence de la parole brute. Mais il ne pourra juger de la place donnée au discours qu'en le confrontant avec l'ensemble des données du terrain.

Troisièmement, varier la méthode : un terrain se doit d'aller puiser ses informations en diversifiant les sources. C'est une question de « stratégie », celle de la « triangulation » dont parle Ulf Hannerz, et qui « consiste à rassembler des données recueillies de manières différentes<sup>16</sup> ». Tel que le spécifie également Pierre Sansot dans ses pérégrinations urbaines, il est nécessaire de « varier les approches, les trajets, susceptibles de nous découvrir le sens d'une ville<sup>17</sup> ». S'attaquer donc sur plusieurs fronts à une connaissance de l'espace, et ici en particulier à cet ensemble de places publiques centrales, en usant de plusieurs entrées méthodologiques qui, en fin de parcours, permettent de situer le lieu par rapport à la ville et de prendre la mesure de l'échelle intermédiaire. Aux fréquentations quotidiennes à l'intérieur des nœuds de sociabilité, qui fournissent le corpus principal des données de terrain, s'ajoutent ainsi cinq types de recueil d'informations complémentaires:

a) Des fiches signalétiques, au nombre d'une centaine, concernant les acteurs qui viennent régulièrement sur les lieux, et informant sur l'identité et sur le mode de fréquentation. Chaque fiche indique la nationalité, l'origine, l'âge, le lieu de résidence, la profession, le moyen de déplacement et le temps de parcours pour se rendre sur la place, ainsi que la périodicité et la durée de fréquentation.

b) Un mini questionnaire, au nombre de soixante-quinze, réalisé auprès des commerçants, qui mélange questions fermées au sujet de la boutique (années d'existence, nombre d'employés et indications sur leur résidence, type de clientèle, produit le plus vendu), et discussion ouverte en questionnant sur un aspect positif et un aspect négatif de la place publique sur laquelle se trouve le commerce.

c) Une prise de renseignements systématique de toutes sortes d'occurrences ayant lieu sur l'espace public, qu'il s'agisse d'événements, comme des manifestations à caractère commercial ou politique, ou d'activités en tous genres, telles que les flux des passants, les

---

<sup>15</sup> Michèle de La Pradelle, « la ville des anthropologues », in Sophie Body-Gendrot et al. (dir.), *La ville et l'urbain. L'état des savoirs*, op. cit., pp. 45-52.

<sup>16</sup> Ulf Hannerz, *Explorer la ville*, Les éditions de minuit, Paris, 1983[1980], p. 380.

<sup>17</sup> Pierre Sansot, *Poétique de la ville*, Éditions Payot & Rivages, Paris, 2004 [1996], p. 605.

visites touristiques, les présences occasionnelles sur les bancs, ou encore, la manutention de l'espace. Cette approche globalisante, bien que toute relative, en s'intéressant à l'ensemble des pratiques qui se donnent à voir sur la place publique, aussi diversifiées soient-elles, tente de cerner toutes les facettes constitutives de la réalité d'un lieu afin de restituer sa vie effective et contemporaine. Littéralement, elle dit sur le lieu, et en particulier elle fournit la « valeur sociétale » de la place publique, pour reprendre les termes de Michel Lussault<sup>18</sup>, qui invite le chercheur à considérer les pratiques d'un espace pour juger de la qualité de ce dernier.

d) Un savoir historique fourni par une bibliographie approfondie, puisque dans ma formation universitaire, l'histoire s'est présentée naturellement indissociable de l'ethnographie. Connaître les mouvements du passé est ici d'autant plus nécessaire que le présent de la place public s'inscrit dans plusieurs temporalités.

e) Une caractérisation détaillée de tous les espaces publics se trouvant dans un rayon d'environ un kilomètre du terrain étudié. L'intention de départ, outre le fait de me familiariser avec Lisbonne par un parcours minutieux de tout le tissu urbain du centre ville, a été de contextualiser le lieu de la recherche par rapport au réseau de places publiques, et en l'occurrence, d'avoir connaissance de tous les endroits susceptibles d'être des lieux de rencontres et de sociabilités. J'ai ainsi réalisé une fiche descriptive pour chaque espace public qui renseigne sur la toponyme, la forme urbaine, le mobilier urbain, les bâtiments relatifs à l'espace, le type de fréquentation... Ce travail a non seulement fourni des connaissances générales sur les lieux publics, mais il a également abouti à une sorte de classification selon des fonctionnalités urbaines, ou encore selon des contenus d'urbanité.

Ici la méthode se dilate à l'instar de l'objet étudié, puisque pratique de sociabilité localisée et contexte plus large d'espace public s'interpénètrent mutuellement. L'ethnologue doit savoir jouer d'une variation d'échelle. Être au plus près des acteurs en tant que participant, puis moduler son angle d'observation : de l'espace restreint du groupe d'interconnaissances, aller fouiner dans l'espace élargi de l'arène publique, pour enfin porter son attention sur l'espace englobant de la ville. Pour mieux voir le dedans, voir la ville d'en haut, comme le conseille Michel de Certeau, dans l'intention d'être « enlevé à l'emprise de la ville », car cela « mue en lisibilité la complexité de la ville et fige en un texte transparent son

---

<sup>18</sup> Michel Lussault, « Propositions pour l'analyse générale des espaces d'actes », in Cynthia Ghorra-Gobin (dir.), *Réinventer le sens de la ville. Les espaces publics à l'heure globale*, L'Harmattan, Paris, 2001, pp. 33-46.

opaque mobilité<sup>19</sup> ». Et c'est en usant d'une diversité des regards, ce qui revient à élargir ses sources d'informations, que l'ethnologue, non pas détenteur de vérité mais écrivain scientifique, pourra y mettre son mot: placer les discours de l'enquête au centre de son interprétation.

Reste maintenant que pour interpréter la réalité, les outils théoriques s'imposent, telle une clé de lecture. Ils participent comme point d'appui à la compréhension. Ils sont des modèles auxquels l'analyse vient se servir comme soutien ou au contraire vient se confronter. De fait, ces outils théoriques se répartissent dans trois domaines qui correspondent aux principaux protagonistes de la scène sociale étudiée : ils concernent l'espace public, en conséquence du lieu, la notion de l'identité à l'égard des acteurs, et le relationnel en rapport avec la pratique. Ceux-ci ne seront cependant développés qu'au fur et à mesure des chapitres, là où ils seront requis par le centre d'intérêt, afin d'appuyer les propos ou encore d'étayer la réflexion. Par contre, il est dès à présent nécessaire de proposer un encadrement théorique du milieu urbain dans lequel agit la scène sociale étudiée. Comment, en effet, les hommes et la ville étant à ce point liés, discourir des citoyens sur l'espace public sans rendre compte de l'urbain ? Encore faut-il savoir par quel point de vue le regard pénètre la ville, car c'est selon le chemin emprunté, une ruelle ou une grande avenue, que peut se démêler leur mutuelle influence pour ainsi juger de qui a l'emprise, qui est responsable.

Où en est la ville ? Un professeur d'urbanisme à l'université de Téhéran disait que telle est la question de départ, la question qui doit toujours s'imposer, et au regard des préoccupations qui canalisent les sciences s'intéressant à l'urbain, se constate en effet l'attention portée à saisir son devenir et ainsi à dire sur les diverses tournures d'un gros mastodonte qui semble filer entre les doigts. Lisbonne n'est pas la capitale iranienne aux seize millions d'habitants, elle est somme toute une petite métropole, avec son demi million de résidents dans la ville et ses presque trois millions dans l'aire métropolitaine, mais elle n'échappe pas aux profondes transformations qui ont caractérisé les villes au cours du dernier siècle, et en priorité, une constante expansion, une croissance vertigineuse de la mobilité, un dépeuplement des centres, et plus récemment, un espace public – soit disant – en crise.

Secouée alors par une identité qui se défait, emportée par l'idéologie d'un système capitaliste mondial qui a le vent en poupe, aujourd'hui, plus que tout, la ville se cherche. L'objet est devenu polysémique, les regards, pléthores, sont ambigus. Le travail de recherche

---

<sup>19</sup> Michel de Certeau, *L'invention du quotidien, I : Arts de faire*, Éditions Gallimard, Paris, 1990, pp. 140-141.

ici présenté s'installe dans cette instabilité des interprétations, et pour y trouver un peu de commodité, il va se laisser encadrer par l'ambivalence, usant de deux théories opposées, comme deux piliers de référence. Ce sont donc deux façons d'appréhender la ville qui viennent, dans un premier temps, accompagner l'analyse.

L'une, rend compte de la consécration d'un urbanisme en réseaux (fluides, énergies, transports, informations) au détriment de la localité sous l'effet de la révolution électromagnétique, un constat en permanence dénoncé par Françoise Choay qui voit le règne de l'urbanisation généralisée, et en conséquence, une crise de l'identité de la ville. Pour cette historienne des théories de l'urbanisme, le progrès technique a fait de l'outil une prothèse et de l'espace un grand maillage d'infrastructures, réticulé en réseaux, sur lequel il suffit de se brancher pour fonctionner. Voici donc un urbanisme sous la tutelle des réseaux, où la domination d'un aménagement du hors échelle s'accompagne d'une mise au banc de l'échelle locale. Et des corps qui échappent à l'emprise de l'espace, affranchis de ses contraintes, en résulte une ville despatialisée.

Désormais, dans le cyberspace, ou encore l'espace sans fin, les appartenances du citoyen sont multiples et illimitées. En conséquence, les rapports sociaux sont délocalisés, la capacité et la possibilité de s'identifier à l'espace sont altérées. Or, le sentiment d'appartenance à un lieu est à la base de ce que l'auteur définit comme étant la ville : une liaison consubstantielle entre un espace limité et une communauté finie. Pour qu'il y ait ville, il est donc nécessaire qu'il y ait l'union indissociable entre *urbs* et *civitas*. Cette union étant dissolue, Françoise Choay stigmatise l'image communément élaborée de la ville qui est aujourd'hui une figure de l'absence. Fragmentée par l'effacement des distances, obliérée par une dislocation interne et une dislocation externe, la ville en tant que lieu traditionnel de l'échange et de l'usage a tout simplement disparue. Il est dorénavant plus adéquat d'évoquer la non ville. Quant à la ville, celle-ci ne peut survivre que comme fragment, immergée dans la marée de l'urbain<sup>20</sup>.

En écho, l'anthropologue Michel Agier se démarque de l'idéologie de la fragmentation et de la fermeture, se plaçant dans un courant de pensée qui refuse de ne voir dans la métropole qu'une désolation relationnelle, en une démarche de fouineur du bouillonnement culturel, de révélateur de « citadinité », à l'écoute de la renaissance possible de l'idée de ville, qui l'installe, comme il le dit lui-même, dans les « trous » de la ville globale ou générique. Sa

---

<sup>20</sup> Françoise Choay, *Pour une anthropologie de l'espace*, Éditions du Seuil, Paris, 2006.



ville, en des lieux stratégiques pour penser la culture en terme d'organisation de la diversité, se reconnaît dans un creuset de rencontres et d'expériences urbaines. Il propose alors une « ville bis », en quelque sorte une ville résistante, celle du lien social et de l'agir urbain. De fait, l'auteur voit dans la ville un lieu de prédilection pour la rencontre et la mise en relation des héritages culturels, et il évoque le désir d'unité et de convivialité, les intentions d'échange et de respect, rappelant que la distance à autrui est au cœur des relations sociales en milieu urbain. Il se demande alors ce qui définit la dynamique relationnelle aujourd'hui, et observe que la ville des agissements, des interactions et des situations, naît au sein des pratiques citadines et se rencontre au plus près des pratiques microbiennes. Se dessine alors toute une multitude de liens sociaux tels que des relations de parenté, des relations électives, des relations élargies, ou encore, un système de relations édifiées. La ville relationnelle est ainsi représentée comme le croisement d'un ensemble de réseaux partiels dominé par une sociabilité circulante et des valeurs partagées<sup>21</sup>.

Comme l'explique Graça Índias Cordeiro, « este é o ponto de vista da etnografia urbana, baseado na percepção do concreto vivido, capaz de descobrir formas inesperadas de invenção social<sup>22</sup> ». De sorte que lorsque l'ethnologue se pose auprès d'un lieu, parce qu'il y a des gens inscrits dans l'espace, ou qu'il y en a si peu, ou bien parce que ces gens l'emportent dans un enchaînement d'interactions qui vont se déployer dans la ville, voire sortir de celle-ci, ou à l'inverse en rester dans un concentré relationnel au seuil de la porte, le voici au cœur des usages, face à des aspects de la vie urbaine qui viennent lui parler de la ville, lui en révéler une saveur, et, faut-il l'espérer, lui en offrir un visage. Ce lieu du vécu qui s'explore, nommé le niveau intermédiaire car il donne à voir des liens entre les individus et la grosse machinerie urbaine, permet ainsi d'accéder « "por dentro" o conhecimento da cidade<sup>23</sup> ». L'ethnographie urbaine donc, en même temps dans la ville et de la ville, s'approprie ainsi quelques moyens – d'une légitimité – d'aller ici se situer entre ses deux « extrêmes » théoriques, et même d'aller s'y frotter, bousculer la ville relationnelle comme gratter derrière l'urbanisme en réseaux, pour en fin de compte libérer sa propre sensibilité.

Sur le terrain de la recherche qui se propose, trois places publiques au centre de Lisbonne, ensemble, toutes proches, accolées et liées par de courtes rues, la ville semble se

---

<sup>21</sup> Michel Agier, *L'invention de la ville. Banlieues, townships, invasions et favelas*, édition des archives contemporaines, Amsterdam, 2010[1999] ; et du même auteur, *Esquisses d'une anthropologie de la ville. Lieux, situations, mouvements*, op. cit.

<sup>22</sup> Graça Índias Cordeiro, « As cidades fazem-se por dentro. Desafios de etnografia urbana », *Cidades, Comunidades e Território*, 20/21, Dez., 2010, p. 115.

<sup>23</sup> *Ibid*, p. 117.

dévoiler de façon privilégiée. Non pas un espace plus intermédiaire que les autres, mais un lieu prédisposé à informer sur la ville. En guise de présentation, et au risque de s'égarer hors des propos menés ici, il apparaît nécessaire d'en dire quelques mots dès à présent. Jorge Gaspar, dans un savoureux texte sur les places publiques, dresse un constat assez sévère, et il faut bien lui donner raison, sur la disparition des multiples fonctions que réalisaient ces lieux, des fonctions liées à la justice, aux échanges, aux divertissements, à la religion, et qui au cours du temps sont allées se réfugier dans d'autres espaces, spécialisés et fermés, tels que centres commerciaux, discothèques, cinémas et théâtres, prisons ou encore télévisions. Voici donc la place, continue l'auteur, son rôle urbain, celui de mettre ensemble, celui de créer du lien entre les individus et la société, dépossédée, vidée, et en quelque sorte trahie par la ville qu'elle a tant servie : « A morte das praças é a morte das cidades, que renascem noutras formas, noutros habitats<sup>24</sup> ». Et en effet, fini cet âge d'or, quand la ville entière pouvait se réunir, ne formant qu'un seul corps, et voir son roi, ses taureaux, ses brûlés. Une histoire est passée.

Ce qui dérange cependant, c'est justement cette histoire, et plus précisément ce temps de l'histoire, c'est d'avoir mis fin à cette longue durée, une aventure de plusieurs siècles, et ainsi d'en avoir presque fait une conjoncture historique. Et pourtant, la longue durée, parfois aux limites du mouvant, ce temps de la structure dont parle Fernand Braudel, ne saurait se dérober à la permanence, et en l'occurrence ici à l'inusable de la place publique, car « ce gros personnage », dit l'historien à propos de la structure, « traverse d'immenses espaces de temps sans s'altérer ; s'il se détériore à ce long voyage, il se recompose chemin faisant, rétablit sa santé, et finalement, ses traits ne s'altèrent que lentement<sup>25</sup> ». Cette structure, c'est le perpétuel dialogue entre une place centrale et sa ville. Un lien pratiquement familial, où le destin de l'une ne fait que suivre le parcours de l'autre. La cité grecque vient y exercer son principe politique, la ville médiévale, par son marché, ensuite son bâti, y affirme son émancipation de la tutelle extérieure, la Renaissance la met en spectacle pour son pouvoir, la ville industrielle en fait en priorité des ronds points, et la ville globale des pièces de musée. Sans cesse changeante, la place publique signale sa ville. À l'avant garde, elle y accueille ses priorités, ses intérêts comme ses problèmes. D'ailleurs, quand elle est vide, pareillement elle en dit beaucoup sur la ville. Aujourd'hui, la place publique est tout simplement devenue autre, avec d'autres fonctions, comme à son habitude. Et d'une certaine manière, si elle continue de

---

<sup>24</sup> Jorge Gaspar, « Do pelourinho ao centro comercial », *Povos e culturas*, n°2, 1987, p. 248.

<sup>25</sup> Fernand Braudel, *Écrits sur l'Histoire*, Flammarion, Paris, 1969, p. 114.

dévoiler – et de faire – des liens entre du vécu local et le macro de l'urbain, elle se permet également de proposer un reflet de la ville contemporaine.

Pour Setha Low, la place publique témoigne d'une spatialisation culturelle en correspondance avec les tensions de la société ; ainsi, un important travail de terrain sur deux places publiques au Costa Rica montre comment l'une accueille la ville moderne tandis que l'autre accueille la ville traditionnelle<sup>26</sup>. Cette tension se donne également à voir dans la présente étude, mais avec la différence que les deux versants culturels cohabitent ensemble sur le même espace public. Le moderne, et ici il conviendrait mieux de dire la ville globale avec sa foule de touristes à laquelle s'ajoutent des visiteurs en tous genres, c'est le côté circulant de l'espace et de ses vécus aux passages éphémères, des usages despatialisés et sans lien avec le lieu. Alors que le « traditionnel », il est représenté par de nombreux acteurs qui viennent se retrouver au quotidien, dans une majorité des retraités, ayant choisi de se reposer d'une vie désormais derrière dans le jeu des mots et des relations, comme d'autres se plaisent à jouer aux cartes ou à la pétanque sur les placettes et les places moins imposantes. Dans cette dualité du lieu qui réussit à concilier le circuler et le rester, c'est au sujet de la dynamique relationnelle que la recherche a privilégié son attention.

Sans doute faut-il voir dans ce double visage une correspondance avec l'aménagement des trois places publiques, même si les pratiques souvent « s'en moquent », ou le subissent, et plus particulièrement avec ce que Françoise Choay considère comme la nécessaire et fondamentale association entre deux échelles d'aménagement, à savoir l'échelle de l'*edilizia minore*, locale, du lieu de séjour et de repos, et le hors échelle, du grand réseau technique, territorial et planétaire<sup>27</sup>. Car effectivement, d'une réhabilitation achevée en 2001, qui s'inscrivait dans un projet plus ample de revitalisation du centre historique de Lisbonne, les trois espaces publics, favorablement tournés vers les corps, rendent compte du *sdoppiamento* des deux échelles : le Rossio se découvre ainsi dans une allure hybride, en faveur du lieu, avec ses trottoirs élargis et la récupération de ses bancs et de ses arbres, et en faveur de la mobilité, en améliorant la fluidité de la circulation routière qui en fait le tour ; la Praça da Figueira hérite d'un semblable aménagement, partagée entre un désir d'urbanité et la fonctionnalité de sa voirie ; le Largo de São Domingos, quant à lui, est entièrement dédié aux piétons. De fait, l'ensemble de l'espace se montre comme un digne modèle de la vocation solidaire des deux

---

<sup>26</sup> Setha Low, *On the plaza. The politics of public space and culture*, University of Texas Press, 2000.

<sup>27</sup> L'auteur appuie sa réflexion sur Giovannoni, premier théoricien du post-urbain qui voit poindre le retrait de la ville au profit de « l'antiurbanisation », et qui développe la théorie sur la nécessaire duplicité des échelles opératoires en aménagement urbain. Voir Françoise Choay, *Pour une anthropologie de l'espace*, op. cit.

échelles d'aménagement. Il demeure ainsi fidèle à Lisbonne, qui combine un système de grands axes de circulations et des infrastructures de transport avec la trame interne de ses quartiers aux ruelles serrées, ses espaces d'*ambiente*, avec ses bancs et ses lieux de flânerie, un urbanisme offert aux rencontres et qui continue de dominer l'échelle de la ville.

Cette thèse est structurée en sept chapitres dont chacun aborde la place publique selon un point de vue, ou encore un thème, qui lui est propre. L'idée est de révéler, au fur et à mesure des chapitres, un ensemble de connaissances ethnographiques afin de rendre compte progressivement de la dense réalité contemporaine de l'espace étudié. Se superpose néanmoins, à la linéarité du récit, un plan sous-jacent en trois parties qui articule une logique de la présentation avec le centre d'intérêt de la recherche.

Ainsi, les trois premiers chapitres usent abondamment de la thématique historique pour aboutir à un état des lieux sur les occupations d'aujourd'hui. Il est notamment question d'aller fouiller dans le passé pour aider à une compréhension de la répartition sociale des occupations parmi les trois espaces publics considérés :

- Le chapitre 1 dresse le portrait de la morphologie humaine de ces trois espaces entre 1850 et 1975 – période au cours de laquelle ceux-ci témoignent d'une forte centralité urbaine – en établissant une correspondance avec l'histoire de la ville.
- Le chapitre 2 poursuit l'étude historique, mais cette fois-ci en bénéficiant de la mémoire des acteurs, et traite des divers processus d'établissements, entre 1975 et les débuts du xx<sup>e</sup> siècle, qui ont abouti à la pratique qui se poursuit actuellement.
- Le chapitre 3 clos l'histoire des occupations en se focalisant sur le temps présent. Il constitue une sorte de levé de rideau, fournissant une description générale des occupations et distinguant ses particularités contemporaines.

Les trois chapitres suivants s'intéressent aux citoyens qui au cours de l'enquête de terrain ont fréquenté régulièrement les lieux pour se retrouver. Ils constituent le cœur de la thèse, à savoir, l'analyse de la densité relationnelle d'une pratique de l'espace public :

- Le chapitre 4 se concentre sur la dimension orale. Sont mis à jour les contenus des discours, leur répartition au sein des groupes, la logique qui sous-tend la pratique discursive ainsi que les diverses formes de l'échange.
- Le chapitre 5 traite du fonctionnement d'un lieu de rencontres, envisageant la dynamique des interactions selon les diverses extensions du réseau d'interconnaissances de chacun. Une partie dédiée aux rendez-vous, qui ne concerne pas les groupes, vient compléter ce tableau des

rencontres ayant un caractère privé.

- Le chapitre 6 poursuit l'analyse des rencontres en considérant la dimension publique de l'espace. Le relationnel en vient alors à être interprété comme une expérience intimement liée à la pratique du lieu.

Enfin, le dernier chapitre ouvre le regard sur la diversité des vécus de l'espace public, et de la sorte contextualise la pratique des rencontres :

- Le chapitre 7 finalise donc la recherche puisque d'une part, il complète les connaissances sur le lieu, abordant la pratique des groupes occasionnels et celle des acteurs solitaires, d'autre part il vient donner du sens à la présence de tous ces habitués qui se plaisent dans les relations, avec les uns, et avec les autres. Et la ville, qui parcourt tout le long de la thèse, cependant plus impliquée dans les premiers chapitres, endosse à nouveau un rôle important, au moment où l'analyse se frotte avec l'ensemble de la place publique, participant cette fois-ci, après l'avoir ouvert, à fermer le récit.



# Chapitre 1

## Trois espaces publics dans l'histoire de la ville

C'est l'histoire de trois espaces publics : une place, un *largo*, et un *Rossio*<sup>28</sup>. D'abord, il y aurait le *Rossio*, par respect, parce que « o *Rossio* é o mais antigo espaço da cidade<sup>29</sup> ». Peut-être aussi, à cause de son aura. Il couvre les mémoires de la ville. Et puis il déborde, puisque quelqu'un situé sur l'un des deux autres espaces publics va éventuellement dire qu'il se trouve sur le *Rossio*<sup>30</sup>. Enfin, de part sa monumentalité, il est le plus grand des trois espaces, rectangle parfait, deux fois plus long que large, grand comme un stade environ, au milieu duquel le roi Don Pedro IV s'élève sur une colonne à dix-huit mètres de hauteur. Concomitante, distante d'une cinquantaine de mètres et connectée par deux liaisons, Rua da Bestesga et Rua do Amparo, se trouve la Praça da Figueira, grand carré cette fois-ci, dont la surface est légèrement supérieure à la moitié du *Rossio*. Ces deux places sont vraiment côte à côte, dans le sens où le côté de l'une est parallèle au côté de l'autre, intégrant toutes les deux, à l'une de leurs limites, un quartier de la Baixa entièrement structuré en une géométrie

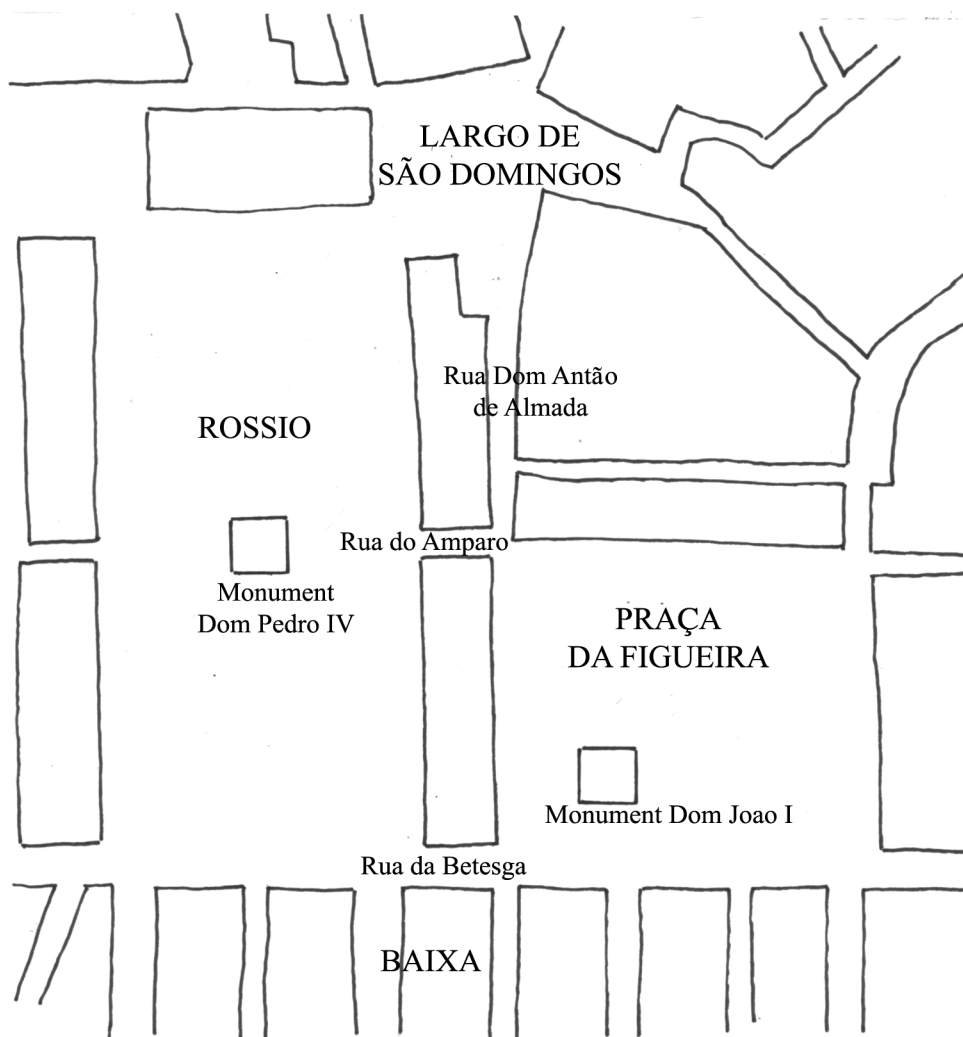
---

<sup>28</sup> Les trois termes ont des sens à peu près semblables. Ils se différencient moins par leurs usages que par leur apparence et leur fonction. Ainsi, la Praça se particularise par son tracé régulier, sa cohérence architecturale et l'intentionnalité de sa création. Le Largo se distingue alors en tant qu'espace accidentel, un vide ou un élargissement de la structure urbaine. Quant au *Rossio*, il se caractérise au XIII<sup>e</sup> siècle comme un terrain public d'usage collectif et proche d'une localité. Voir Maria Alexandre Lousada, « Praça », in Christian Topalov, Laurent Coudroy de Lille, Jean-Charle Depaule et Brigitte Marin (dir.), *L'aventure des mots de la ville. À travers le temps, les langues, les sociétés*, Robert Laffont, Paris, 2010, pp. 979-984.

<sup>29</sup> José-Augusto França, « A place is a space... », in Miguel Figueira de Faria (coord.), *Praças Reais. Passado, presente e futuro*, Livros Horizonte, Lisboa, 2008, p. 17.

<sup>30</sup> À ce propos, en accord avec l'usage et en des contextes qui ne créent pas de confusion de sens, le terme *Rossio* sera ici parfois utilisé pour qualifier les trois espaces en même temps.

implacable. La Praça da Figueira, qui a également marqué l'histoire de la ville malgré son existence relativement courte, accueille une monumentale statue équestre en l'honneur du roi Don João I et placée dans l'espace de façon quelque peu asymétrique. Enfin, le Largo de São Domingos, plus petit, de la largeur d'un boulevard, irrégulier contrairement aux deux espaces précédents, est adjacent au coin nord-ouest du Rossio et relié au nord de la Praça da Figueira par les cent mètres de la Rua Don Antão de Almada. L'espace, très ancien, est inhérent à l'église qui le borde, lui ayant fourni son nom, mais aussi sa classification puisque dans certains cas la désignation de Largo « é justificada por uma situação relativa a um elemento urbano<sup>31</sup> ». Ainsi, chacun de ces trois espaces publics est en lien avec les deux autres dans une communication circulaire (voir carte 1.1).



Carte 1.1 – Vue d'ensemble de l'espace public étudié (dessin et légendes de l'auteur).

<sup>31</sup> José-Augusto França, « A place is a space... », Miguel Figueira de Faria (coord.), *Praças Reais. Passado, presente e futuro*, op. cit., p. 14.



Aussi, leur situation topographique est assez particulière. Lisbonne est une ville qui s'est construite en épousant un ensemble de collines. Sur ses sommets, sur ses pentes, dans ses fonds de vallée, ça grimpe et ça descend. L'ensemble constitué des trois espaces est logé dans une partie basse qui correspond à la jonction de deux cours d'eau qui au XIII<sup>e</sup> siècle allaient se jeter dans le Tage, faisant en sorte que chacune des places soit flanquée d'une colline : le Tage étant au sud, la colline des Chagas s'élève à l'ouest du Rossio, la colline de São José s'élève à l'est de la Praça da Figueira, et au nord du Largo, entre les deux anciens affluents, la colline de Sant'Ana. En considérant la Lisbonne côtière, et donc tournée vers le sud, l'ensemble des trois espaces forme alors une sorte de grappe triangulaire (avec le Largo, au nord, qui serait sa pointe), encerclée de trois collines, mais dont la base (Rossio et Figueira) s'ouvre sur le fond de vallée qui s'étend jusqu'au Tage, à cinq minutes à pied.

Du fait de leur proximité géographique, ces trois places sont enveloppées dans le devenir commun de la ville et tendent ainsi à partager un même vécu. Le présent chapitre a l'intention de rendre compte de ce vécu au cours d'une période comprise entre le début du XIX<sup>e</sup> siècle et les années 1980. Ce temps de l'histoire correspond à une époque de significative centralité urbaine de l'espace public dont il est question. Une centralité qui s'affirme avec l'expansion de Lisbonne vers le nord, de sorte que les lieux se retrouvent à bouillir au cœur des dynamiques urbaines, et qui se ternit dans un mouvement de décentralisation de la ville. Corrélativement, chacun des espaces publics, inscrit dans sa propre histoire socio-urbaine, possède une personnalité singulière. Cette personnalité, qui se façonne dans le temps, est liée à un contexte urbain général, mais elle s'inscrit également dans un réseau de places. En effet, alors que les placettes amalgament les vies de quartier, les places plus importantes, parce que centrales ou de grandes dimensions, réunissent des morceaux de ville. Et dans un jeu de correspondances et de complémentarités, ces dernières accueillent un corps social qui se répartit. Chaque espace public s'approprie ainsi un caractère, une importance et une influence, en écho avec les autres. Il s'agira alors d'aller chercher, dans l'histoire de chaque lieu, les gens et les pratiques qui ont participé à marquer la personnalité sociale des trois espaces.

## Quand la ville se concentrait

En premier lieu, décrire la Baixa, puisque les trois espaces publics en font partie en

son extrémité nord. « Ici c'était le centre parce que c'était le centre commercial. La Baixa concentrait tout. La Baixa parce qu'elle englobait tout, toute la vie de la ville. Encore aujourd'hui c'est la Baixa ». Cette Baixa, commentée par Fernando qui tient une boutique de vêtements dans la Rua dos Fanqueiros, à quelques quatre cents mètres de la Praça da Figueira, représente « l'exemple le plus célèbre d'une vaste opération d'urbanisme suivant une catastrophe<sup>32</sup> ». En 1775, Lisbonne est en effet presque entièrement démolie par un tremblement de terre suivi de six jours d'incendie. La situation dramatique est alors prise en main par le marquis de Pombal qui mènera une reconstruction de la ville selon un ambitieux projet d'urbanisme pour un non moins ambitieux projet de société : reformuler tout simplement cette dernière grâce à une nouvelle classe dirigeante, en l'occurrence la bourgeoisie commerciale et financière, en s'appuyant sur l'esprit des Lumières. L'édifié se doit alors de représenter ordre, proportion et rigueur tels que l'établissent les théories de la Renaissance, pour créer le scénario urbain fonctionnel de la société idéale<sup>33</sup>. La Baixa devient ainsi « um projecto global », comme l'affirme José-Augusto França, « político e administrativo à partida, ideológico e simbólico ao cabo, económico e técnico pelos meios usados, tecnológico no fim alcançado<sup>34</sup> ». De fait, cette ville nouvelle, en contraste avec la ville médiévale de l'époque, avec un plan réticulé et rigide, une architecture réglementée, avec des rues et des façades hiérarchisées, de gros blocs de bâtiments monotones et réguliers, reflète une volonté de progrès et de modernité, afin que chacun puisse tranquillement « andar nas ruas da Baixa, direito como o pensamento racional que as luzes do espírito exigiam em praxis de governar e comerciar<sup>35</sup> ».

Dans les premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, le nouveau quartier accueille le commerce de la ville. Marchands et boutiquiers sont installés dans des bâtiments munis de magasins, logements et entrepôts, et sont distribués dans l'espace selon leur profession, à l'instar des souks dans les villes du Maghreb. Rua Augusta, par exemple, est spécialisée dans la vente de la laine et de la soie, tandis que Rua Aurea, où se commercent or, argent, pierres précieuses,

---

<sup>32</sup> Olivier Zeller, *La ville moderne XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle, Histoire de l'Europe urbaine - 3 (dir. Jean-Luc Pinol)*, Éditions du Seuil, Paris, 2003, p. 129.

<sup>33</sup> Deux figures importantes de la reconstruction : le Capitaine Eugenio dos Santos Carvalho, qui est l'auteur du plan approuvé, alors architecte au Sénat de la ville, et Manuel de Maria, qui fut le stratège fondamental de cette grande opération urbaine. Sur la reconstruction pombaline, voir notamment Teresa Leonor Vale (coord.), *A cidade pombalina. História, urbanismo e arquitectura, os 250 anos do plano da Baixa, actas das jornadas*, C.M.L., Lisboa, 2008 ; José-Augusto França, *A reconstrução de Lisboa e a arquitectura*, Biblioteca Breve/Vol.12, Instituto de cultura e lingua portuguesa, Lisboa, 1989.

<sup>34</sup> José-Augusto França, « Nota breve sobre a utopia urbana em Lisboa », *Povos e culturas. A cidade em Portugal – Onde se vive*, n<sup>o</sup>2, 1987, p. 705.

<sup>35</sup> José-Augusto França, *Praça nao, praça sim*, *Jornal de Noticias*, 14 août 1996, p. 3.

porcelaine et toutes sortes d'objets de luxe, représente un richissime bazar entretenu par l'entreprise coloniale. La Baixa expose ainsi, au cours du siècle, la nouvelle modernité d'une société qui s'épanouit dans le culte de la marchandise. La progressive apparition des « lojas de tradição e excelência<sup>36</sup> » vient alors compléter le tableau, en participant au ton bon-chic bon-genre d'une culture qui caractérisera le boulevard parisien. Aussi, au dynamisme de cette Lisbonne élégante vient s'intriquer le labeur d'une main-d'œuvre très spécialisée d'artisans et d'ouvriers dans de nombreuses petites officines et quelques ateliers. Dans telle rue, les bijoutiers, et ceux qui « doraient les pièces », « travaillaient l'argent », comme le raconte Fernando, dans telle autre se confectionnent des gants, des cravates, des chapeaux, ou encore se fabriquent des valises ou des instruments de musique.

À partir de 1850, commence alors un long processus de transition des activités dont la période la plus intense est comprise entre 1890 et 1950 : les ateliers se vident et un tertiaire bourgeois, administratif, financier et économique, vient s'y installer. La Baixa, avec ses administrations les plus prestigieuses, ses banques et ses bureaux d'entreprises privées telles que société d'import-export ou compagnie maritime, devient l'espace urbain où s'affirme un capitalisme en ascension<sup>37</sup>. La voici ainsi devenu un centre fonctionnel dynamique de la ville que se partagent bourgeois et petits commerçants.

La mixité sociale du lieu est cependant autrement plus dense. Au XIX<sup>e</sup> siècle, l'urbanisation d'une Lisbonne encore étirée le long du Tage est pour l'essentielle constituée de la Baixa et des deux collines sur ses flancs (voir carte 1.2). À l'ouest, le Chiado, la ville chic, culturelle et élégante. À l'est, la vieille ville, avec ses quartiers populaires et ses nouveaux résidents en provenance du monde rural de toutes les régions du Portugal. La Baixa est donc située dans cet entre-deux. Au Chiado, il faut y monter, car c'est là que tout se passe, à l'avant garde, et c'est là que la révolution libérale et le romantisme créent un nouveau style de vie fait de pratiques bohèmes et intellectuelles. Avec son opéra, ses associations littéraires, ses clubs, ses librairies et ses cafés élégants, fréquenter le Chiado est un rituel de fin d'après-midi qui fascine et attire<sup>38</sup>. Par contre, du côté oriental, ce sont les résidents qui

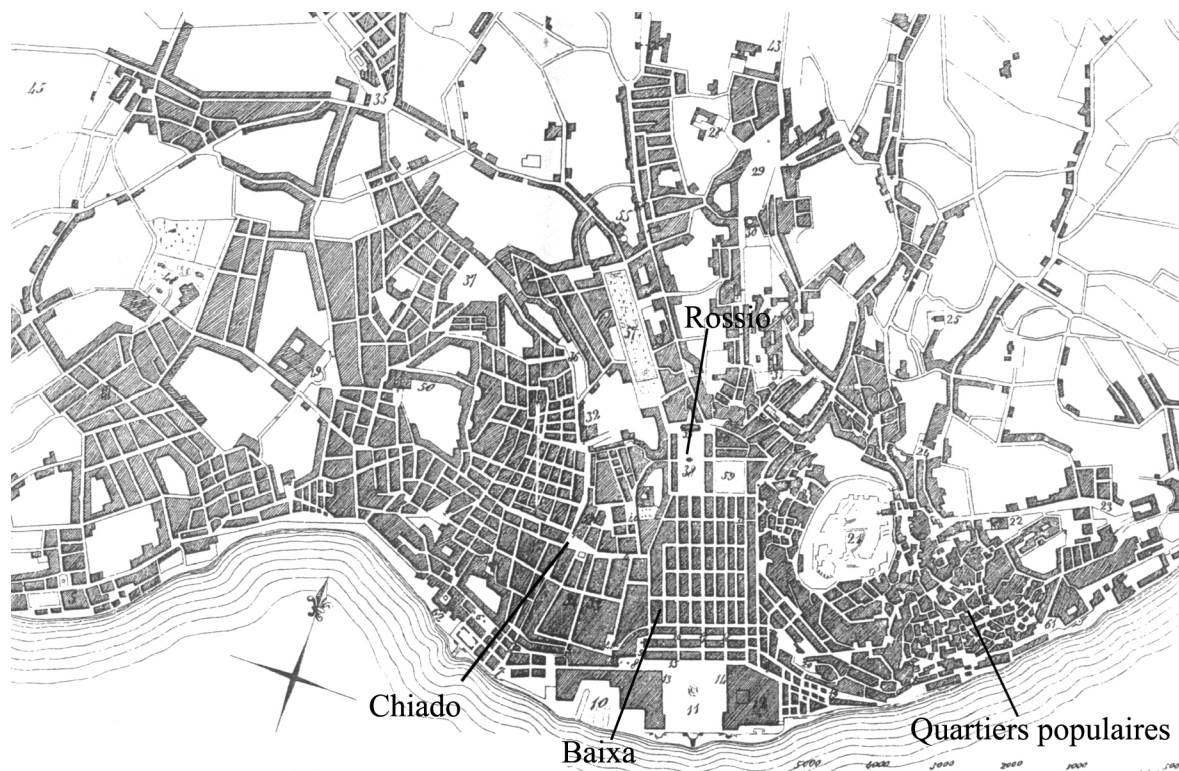
---

<sup>36</sup> António Sergio de Carvalho, « As lojas tradicionais da Baixa. Desafios presentes e futuros », in João Mascarenhas Mateus (coord.), *Reabilitação urbana Baixa pombalina. Bases para uma intervenção de salvaguarda*, Câmara Municipal de Lisboa, 2005, pp. 93-102.

<sup>37</sup> À partir de 1950, se met en œuvre une politique d'appui à l'habitation qui n'aura aucun effet puisque s'accélère l'emprise du tertiaire qui substitue logements et petits commerces par de grands ensembles de bureaux. Voir João Paulo Martins, « Arquitectura contemporânea na Baixa pombalina (a Baixa pombalina nunca existiu) », in Teresa Leonor M. Vale (coord.), *A cidade pombalina. História, urbanismo e arquitectura, os 250 anos do plano da Baixa, actas das jornadas*, op. cit.

<sup>38</sup> Sur le Chiado au XIX<sup>e</sup> siècle, voir entre autres, Francisco Santana et Eduardo Sucena (dir.), *Dicionário da*

descendent, en l'occurrence des familles généralement pauvres, et surtout de nombreux vendeurs ambulants, tels que la fameuse « ovarina » portant sur la tête son panier rempli de poissons, ou encore, la « saloia », qui « a l'habitude de circuler en ville avec son bourricot en vendant du pain, du lait, des légumes et des laitues<sup>39</sup> ». C'est ainsi que dans la Baixa se côtoient tous ces personnages respectables et un monde populaire de l'immigration rurale, à l'image de ses immondes *tascas* (bistrots) avec leur « frequência mista, de burgueses e vadios, janotas boemios<sup>40</sup> ».



Carte 1.2 – Lisbonne en 1855 (Lithographie A. C. De Lemos et légendes de l'auteur).

Dans le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle débute une expansion de la ville vers le nord selon un modèle urbain radiocentrique<sup>41</sup>. La première phase du plan d'extension concerne l'Avenida da Liberdade (1876-1886), en direction du nord-ouest, qui deviendra la première artère de

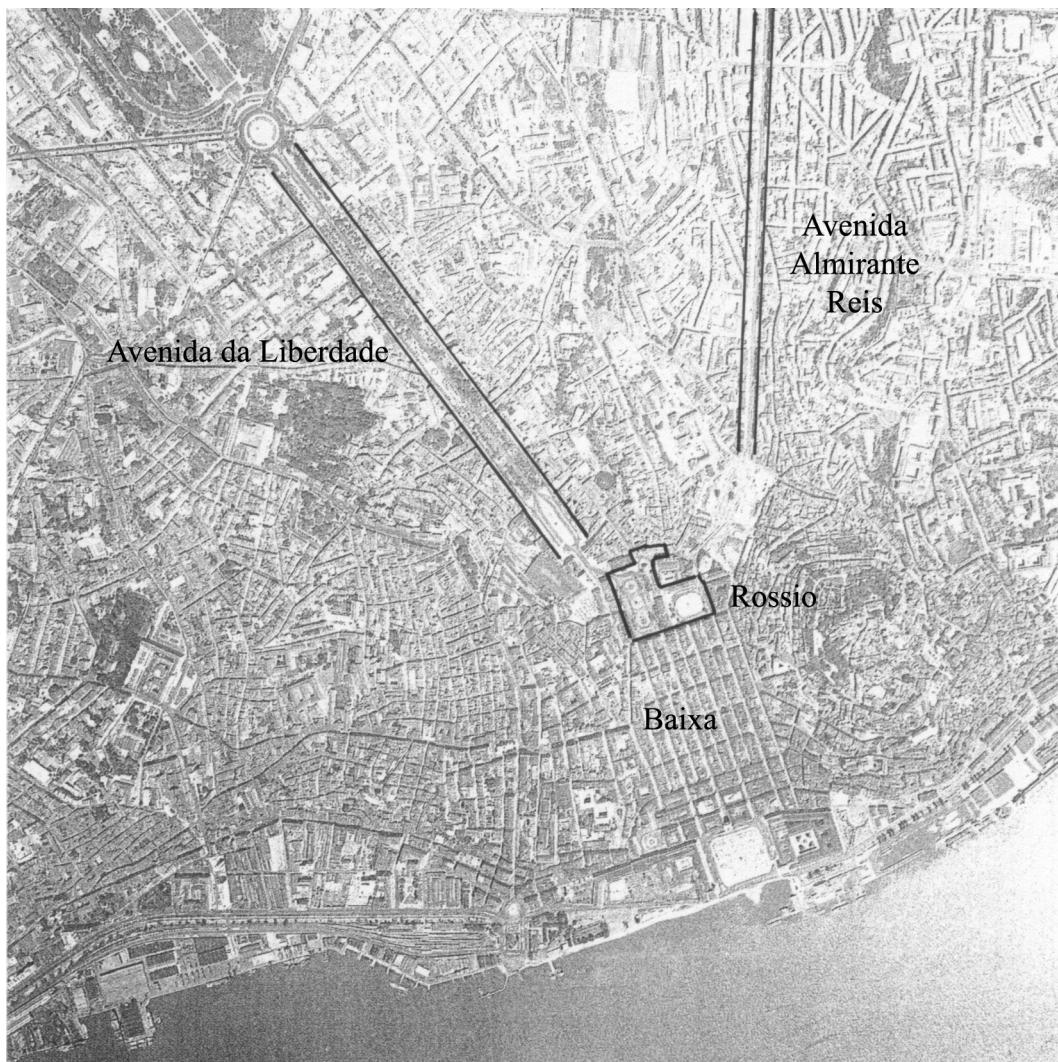
*história de Lisboa*, Carlos Quintas e associados, Lisboa, 1994 ; José Cardoso Pires, *Lisboa livro de bordo*, Circulo de leitores, Lisboa, 2004[1997] ; Dejanirah Couro, *Histoire de Lisbonne*, Fayard, Paris, 2000.

<sup>39</sup> Graça Índias Cordeiro, « À la recherche des saveurs du temps. Nouvelle d'une Lisbonne sensible », *Recherches en anthropologie au Portugal*, n°1, 2001, La ville sensible, p. 60. Voir également au sujet des figures populaires de Lisbonne, du même auteur, « Trabalho e profissões no imaginário de uma cidade. Sobre os tipos populares de Lisboa », *Etnográfica*, vol. V(1), 2001, pp. 7-24.

<sup>40</sup> José-Augusto França, *Lisboa 1898. Estudo de factos socioculturais*, Livros Horizonte, Lisboa, 2002[1997], p. 96.

<sup>41</sup> Expansion de la ville déjà prévue dans le projet pombalien, avec un plan de la Baixa intégrant une « introdução de uma dirigida vocação de expansão urbana no sentido sul-norte ». Voir José-Manuel Fernandes, *Lisboa arquitectura e património*, Livros Horizonte, Lisboa, 1989, p. 11.

Lisbonne<sup>42</sup>. Elle sera suivie d'une deuxième phase, dont le projet est approuvé en 1906, celle des Avenidas Novas, situées dans les proximités et le prolongement de la grande avenue, et destinées à être le nouveau quartier résidentiel pour l'élite et la moyenne bourgeoisie. L'opération urbaine représente de fait l'affirmation de la bourgeoisie portugaise qui décide de la construction pour ensuite, en s'y installant, se retrouver à proximité du centre tertiaire qu'est



Carte 1.3 – Vue aérienne de Lisbonne, à la fin du siècle dernier, avec les deux avenues qui structurent l'expansion urbaine du xx<sup>e</sup> siècle (extrait de Fátima Cordeiro et al., *Guia urbanístico e arquitectónico de Lisboa*, 1987 ; dessin et légendes de l'auteur).

la Baixa<sup>43</sup>. Conjointement se bâtit un deuxième axe qui part tout droit vers le nord-est, l'Avenida Almirante Reich (1901-1904), et autour duquel s'établit une population de classe

<sup>42</sup> L'avenue, inaugurée en 1886, est réalisée sous la direction de Frederico Ressano Garcia, ingénieur à la ville entre 1874 et 1909.

<sup>43</sup> Luís-Bruno Soares, « Sobre a estrutura urbana de Lisboa », *Arquitectura*, n°138, 1980, pp. 26-27.

moyenne dans de nouveaux quartiers. Ces deux avenues, qui vont structurer la dilatation de la ville, représentent une rupture urbanistique puisqu'elles transforment le sens historique d'une croissance qui ne s'appuie plus sur le fleuve mais se tourne vers l'intérieur des terres. Aussi, elles emportent avec elles le centre de gravité de la ville qui se décale vers le nord de la Baixa, c'est-à-dire sur le Rossio et ses deux espaces publics qui lui sont associés. Car si la Baixa est à la base de cette expansion urbaine, les trois places en constituent son point d'appui, de sorte que ces dernières se situent à l'interface de la Lisbonne côtière et de la Lisbonne moderniste qui s'étend au xx<sup>e</sup> siècle (voir carte 1.3). Ces espaces publics vont par conséquent s'inscrire, entre 1900 et 1950, au centre de la structure urbaine.

Au sud, la Baixa avec ses fonctions dominantes de secteur tertiaire et de centre commercial. Au nord, la ville qui s'urbanise pour héberger une population qui a fortement augmentée au tournant du siècle, et surtout, la grande artère rectiligne et moderne qui devient un nouveau foyer d'attraction du quotidien. Symbole du progrès à l'image du modèle du boulevard à la française, prestige de la capitale avec sa monumentalité haussmannienne, l'Avenida da Liberdade représentait la nouvelle scène de la promenade du dimanche des bourgeois, de sorte que « Lisboa trazia para a sua periferia uma imagen do centro<sup>44</sup> ». Elle accueille alors tous les grands théâtres de la ville, ainsi que ses premiers grands cinémas, tandis que d'autres salles s'installeront dans les zones environnantes. Le citadin va ainsi se promener sur l'avenue pour ensuite, habitude incontournable, aller voir les grandes productions hollywoodiennes et les débuts en technicolor. Voici alors les trois espaces publics logés au cœur de la vie lisboanaise, entre trois zones d'attraction : l'Avenida, pour s'amuser et flâner, le Chiado pour se montrer et disserter, la Baixa pour consommer et travailler. Par conséquent, il y a du monde sur les places, et même, beaucoup de monde. D'autant plus que le Rossio est devenu centre de convergence de la mobilité, en l'occurrence transformé en pôle de commutation des tramways électriques. En 1935, Frei Gil d'Alcobaça se plaint d'ailleurs du nouvel aménagement d'une place « papo-sêco, sem bancos, e quási sem árvores, cortido e retalhado ao sabor da Companhia dos Eléctricos e das exigências do trânsito<sup>45</sup> ». Le développement des moyens de transports, des tramways, des voitures, mais aussi du train avec la Estação Central do Rossio construite en 1887 à deux pas de la place, en lien avec l'expansion urbaine, a créé de nouvelles accessibilités. Résidents, travailleurs installés aux

---

<sup>44</sup> José-Augusto França, « Centro e periferia da Europa », *Olisipo*, n°1, 1994, p. 18. Également, Francisco Santana et Eduardo Sucena (dir), *Dicionário da história de Lisboa, op. cit.*

<sup>45</sup> *O Notícia ilustrado*, Lisboa, A.7, s. 2, n°348/10-2-1935.

limites de la ville et notamment près des terminus des tramways, mais aussi habitants des zones rurales peuvent désormais se rendre plus aisément au centre de la ville. Ainsi, parce que la Lisbonne est organisée en étoile, en fonction d'un centre tertiaire, il y a foule sur les trois places publiques. Elles sont arpentées, traversées, fréquentées, c'est la cohue. Et de cette convergence citadine qui ne faiblira qu'à partir des années 1980 du siècle dernier, la mémoire des commerçants en fournit un aperçu : sur la Praça da Figueira, « c'étaient des affaires, du stress, il n'y avait pas le temps de parler », raconte le responsable d'une grande boutique ; dans un petit bar non loin, le patron Isidoro témoigne pareillement, « je n'avais même pas le temps de parler avec toi, imagine deux cents employés qui viennent boire le café » ; sur le Largo de São Domingos, « autrefois, il y avait beaucoup de monde », raconte Paolo, *engraxador*<sup>46</sup> en ce lieu, « les gens se rentraient dedans, on aurait dit des fourmis, des files de fourmis » ; au Rossio, « c'était plein de monde », se remémore Arturo, un *cauteleiro*<sup>47</sup> aveugle, « je n'étais pas assis comme maintenant, parce qu'on vendait beaucoup, on était alors à courir toute la journée, dans la Baixa » ; et le Senhor Diaz, patron d'une cafétéria de la Baixa près des ministères, se rappelle également qu'« il n'y avait même pas le temps de ranger les tasses ».

Certes, au cours du xx<sup>e</sup> siècle, les trois places exposent une ville de la modernité qui se veut en perpétuel mouvement, traversée par d'innombrables flux. Elles témoignent également du théâtre d'une ville concentrée, s'offrant comme un espace privilégié où « s'entrecroisent les sociabilités urbaines ». Comme le signale Olivier Zeller, « quel lieu de confrontation et d'échange plus bigarré que celui des espaces publics de la ville moderne ? Rues et places voyaient se croiser toutes les conditions sociales, du *train* de grand seigneur précédé de ses coureurs à l'humble journalier, à la petite marchande ou au mendiant<sup>48</sup> ». En ce sens, la multitude et la diversité, qui se présentent comme les traits majeurs du passé récent des trois espaces publics, révèlent une Lisbonne qui traîne sa modernité. Ainsi ce n'étaient plus les cours d'eau, qui descendaient de l'intérieur des terres et qui entouraient une Lisbonne juchée sur sa colline, à se rejoindre au Rossio, mais sinon tous les citadins de la ville, en suivant une urbanisation installée dans la topographie, par ses méandres de collines et ses lignes droites en

---

<sup>46</sup> *Engraxador*, autrement dit, cireur de chaussures. Actuellement, ils sont environ une dizaine à travailler, répartis sur les trois places publiques. Paolo a quarante-deux ans, il vient du Minho, une région au nord du pays, et habite à deux pas du Largo de São Domingos. Il travaille tous les jours jusqu'en début d'après-midi sur le Largo, juste devant l'établissement de la Ginjinha, mais parfois s'absente pour exercer son autre métier dans le bâtiment.

<sup>47</sup> Le *cauteleiro* est un vendeur ambulancier de billets de la loterie populaire. Il sont actuellement trois à user la Rua do Amparo comme point de chute.

<sup>48</sup> Olivier Zeller, *La ville moderne xvi<sup>e</sup>-xviii<sup>e</sup> siècle, Histoire de l'Europe urbaine - 3 (dir. Jean-Luc Pinol), op. cit.*, p. 243.

fond de vallée, à pareillement se déverser en ces mêmes lieux.

## Le Rossio à la croisée culturelle

Le Rossio est la place populaire de la ville. C'est un trait identitaire, fortement ancré dans la mémoire collective, qui ne cesse de caractériser le lieu tout au long de sa longue histoire. « *Fórum* popolare da *Urbe*<sup>49</sup> » déjà à l'époque médiévale, ou « Rossio praça do povo<sup>50</sup> » tel que le titre un article d'une revue à grand tirage, de multiples écrits de toutes sortes mettent en avant, et en même temps alimentent, le lien historique entre la place et le peuple. Comme le dit l'olissipographe<sup>51</sup> Marina Tavares Dias, « o Rocio foi sempre ponto de reunião para o povo de Lisboa<sup>52</sup> ». Il faut alors remonter à la Lisbonne médiévale, pour constater comment l'espace, collé aux limites nord de la ville, se structure avec un bâti dont la fonctionnalité est destinée à ses habitants. Si en 1450 la première édification notable est un palais, os Estaus, pour accueillir les ambassadeurs étrangers, le peuple pourra venir se soigner dans le nouveau et important Ospital de Todos os Santos (1492-1501), être défendu par les corporations de métier qui délibéraient sur l'administration de la ville à la Casa dos Vinte e quatro, construite en 1383, puis être torturé et emprisonné par l'inquisition qui s'installe sur la place en 1584. Conjointement à la même période, l'espace est occupé, grâce à ses grandes dimensions, par de nombreux événements qui réunissent toute la population. Outre les deux cents étalages de son grand et animé marché quotidien, logé sous les arcades de l'hôpital, il y a tous ces moments de rencontres collectives tels que foires, corridas, autodafés, parades militaires ou encore cérémonies royales, où le peuple vient soit se divertir, soit prendre la mesure du pouvoir. Le Rossio médiéval se présente ainsi comme une scène ambivalente, avec un peuple qui le fréquente et un pouvoir qui s'y montre, lieu d'intermédiation hybride où « se realizavam um conjunto de ceremonias e celebrações, reforzando o seu carácter de grande *fórum* da capital<sup>53</sup> ». Double appropriation qui a tout son sens puisque c'est justement parce

<sup>49</sup> José-Augusto França, *Lisboa. Urbanismo e arquitectura*, Instituto de cultura e língua portuguesa, Ministerio da educação e ciência, Lisboa, 1980, p. 13.

<sup>50</sup> Victor Mendanha, « Rossio praça do povo », *Correio do manhã-Revista de domingo*, 16-04-95, pp. 21-25.

<sup>51</sup> *Olissipografia*, une discipline, emprunte de romantisme, qui se dédie aux études culturelles, historiques, sociales et économique de la ville de Lisbonne.

<sup>52</sup> Marina Tavares Dias (dir.), *O Rossio*, Ibis editores, Lisboa, 1990, p. 37.

<sup>53</sup> Helena Murteira, « A praça na Lisboa seiscentista e setecentista. Função, desenho e simbologia », in Miguel Figueira de Faria (coord.), *Praças Reais. Passado, presente e futuro*, op. cit., p. 247.



que le lieu est indéniablement lié au peuple, que le pouvoir s'affirme par ses rituels et vient se signaler par quelques-unes de ses édifications.

Une personnalité populaire qui se définit d'autant plus qu'elle se forge en contre partie du rival et complémentaire Terreiro do Paço (« place / terrain » du palais), situé non loin de là sur les bords du Tage. En 1505, quand le roi Don Manuel se transfère du château juché sur la colline au nouveau palais royal (1500-1504) du Terreiro do Paço, le commerce maritime est la principale activité d'une Lisbonne devenue centre européen pour des marchandises arrivées de l'Afrique et de l'Orient. Avec sa Casa da Índia, sa Casa dos Escravos, ses entrepôts, et ses bâtiments de construction navale, auxquels vient s'ajouter le palais du roi, le *terreiro* est un centre urbain qui concentre la vie de cour et le commerce de l'empire. Désormais, à partir du XVI<sup>e</sup> siècle, la ville est polarisée entre ses deux places principales, que relie la Rua Nova dos Mercadores où des marchands de toute l'Europe viennent faire du négoce<sup>54</sup>. Puis au XVIII<sup>e</sup> siècle, le plan de la reconstruction pombaline reprend ces deux centres fonctionnels pour se structurer. Mais tandis que le projet de la City privilégiait la place du Tage, rebaptisée pour l'occasion Praça do Comércio, « O Rossio, lugar do povo, da sua alegria, da sua preguiza e da sua cólera, numa sociedade que se tornava ordenada, se não iluminada, estava destinado a ser um lugar secundário, detido numa espécie de tranquilidade provinciana ». C'était cependant sans tenir compte d'un tumultueux XIX<sup>e</sup> siècle d'événements sociaux et politiques qui redonnèrent à la place publique toute sa dimension de « verdadeira *Agora* da cidade »<sup>55</sup>. En 1839, le volumineux journal *Universo Pittoresco*, qui met en relation les quatre événements politiques majeurs du début du siècle avec le Rossio, considère ce dernier comme « o primeiro lugar na história de nossas revoluções. Todos os acontecimentos importantes, de que Lisboa tem sido testemunha, tiveram por berço, ou tumulto, a Praça de D. Pedro »<sup>56</sup>. Et Maria Alexandre Lousada, voulant redimensionner l'activité politique de la place du Rossio par rapport à celle du Commerce, rappelle entre autre que « o Rossio foi palco de um número muito superior de manifestações políticas e revoltas militares ocorridas desde as invasões francesas »<sup>57</sup>. C'est ainsi qu'au cours des siècles, l'identité du Rossio se construit aussi en

---

<sup>54</sup> Sur Lisbonne à l'époque médiévale structurée sur deux centralités, voir Teresa Rodrigues, *Cinco séculos de quotidiano. A vida em Lisboa do século XVI aos nossos dias*, éditions Cosmos, Lisboa, 1997. Voir également, José-Augusto França, *Lisboa. Urbanismo e arquitectura*, op. cit. Sur le Terreiro do Paço, voir Cristina Castel-Branco, « A Praça do Comércio e os elementos naturais », in Miguel Figueira de Faria (coord.), *Praças Reais. Passado, presente e futuro*, op. cit., pp. 359-376.

<sup>55</sup> Francisco Santana et Eduardo Sucena (dir.), *Dicionário da história de Lisboa*, op. cit.

<sup>56</sup> « A praça de D. Pedro », *Universo pittoresco. Jornal de instrução e recreio*, vol. I (1839), Lisboa, pp. 145-146.

<sup>57</sup> Maria Alexandre Lousada, « Praça e sociabilidade : práticas, representações e memórias », in Miguel

relation avec la place du Tage : la toute nouvelle Praça do Comércio, avec sa structure de place royale et ses nombreux ministères, consolidera une représentation liée au pouvoir et à l'État, tandis que le Rossio, si important dans les moments d'expression populaire, de ses réjouissances à ses révoltes, sera la place qui appartient peuple.

Quel est alors ce peuple ? Et surtout quelles sont, au cours de la période moderne, les occupations quotidiennes de la place ? Pour fournir un aperçu de la diversité de la population qui pouvait se rencontrer au Rossio, il convient de différencier le regard sur le lieu, et de le régler, tel un objectif, en fonction du spectacle qui s'y déroule. Tout d'abord surplomber l'espace et ainsi constater comment celui-ci se retrouve aux passages de la Lisbonne élégante. De part la promiscuité avec la Baixa, où exercent banquiers et hommes importants de toutes professions. Mais surtout, de part les pratiques de convivialités urbaines, quand les bourgeois, dans la Baixa, au Chiado, et puis au romantique Passeio Público (jardin public), avant que celui-ci ne soit détruit pour céder la place à l'imposante Avenida, se promènent, se montrent et se rencontrent. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, c'est la grande mode de la ville : à quatre heures Rua do Ouro (dans la Baixa), à cinq heures au Chiado, puis à six heures sur l'avenue. Conjointement, les femmes chics se plaisent à flâner devant les vitrines de luxe de la Rua Garrett (rue principale qui part du Rossio pour monter au Chiado), et le dimanche, le monde officiel va faire l'avenue, écoutant l'orchestre militaire qui joue sous le manège<sup>58</sup>. Difficile alors, pour tous ces gens des classes aisées, de ne pas traverser le Rossio. Ainsi, à l'intersection des mondanités qui parcourent les quartiers centraux de la ville, le lieu se colore de teintes quelques peu embourgeoisées.

Ensuite, il importe de se poser sur les lieux, afin cette fois-ci de se rendre compte d'un autre versant de la ville. Contre le bord des fontaines, assis sur les bancs, ceux qui usent l'espace public de la place pour des moments de convivialité appartiennent aux classes populaires de Lisbonne. Ils mangent et se reposent en groupe, parce qu'ils sont porteurs ou vendeurs ambulants. Mais surtout, ils sont là, à profiter de la compagnie et de l'animation de la ville. Ce qui semble perturber quelque peu écrivains et chroniqueurs de l'époque qui ne voient dans ces pauvres bougres que laisser-aller dans le péché de l'oisiveté. Ainsi, se

---

Figueira de Faria (coord.), *Praças Reais. Passado, presente e futuro*, op. cit., p. 50.

<sup>58</sup> À propos de la convivialité bourgeoise sur l'espace public pendant le XIX<sup>e</sup> siècle, voir Raquel H. Da Silva, « O passeio público e a Avenida da Liberdade », in Irisalva Mota (coord.), *O livro de Lisboa*, Livros Horizonte, Lisboa, 1994, pp. 425-434 ; Jorge Mangorrinha, Isabel Mira Ribeiro, Inês Morais Viegas et Miguel Gomes Martins (coord.), *Do passeio à Avenida. Os originais do arquivo municipal de Lisboa*, Câmara Municipal de Lisboa, Pelouro da cultura, 1998 ; Marina Tavares Dias, *Lisboa desaparecida*, Quimera Editores, Lisboa, 1987, vol. 1, et 1998, vol. 6.

découvre un extrait de Fialho d'Almeida, cité par João Paulo Freire, donnant sans retenue son avis sur les occupations des bancs au cours du XIX<sup>e</sup> siècle : « Ali estão no Rocio estes madraços gosando o benéfico calor do sol d'inverno : um extracto do catalogo de trezentos mil vadios que é a cidade<sup>59</sup> ». Freire lui-même, en 1937, laissera entendre une opinion similaire, puisqu'après l'installation des arbres, « surgiram depois os bancos para comodidade dos que não tinham que fazer<sup>60</sup> ». Il apparaît alors légitime de se questionner, dans un article de journal de 1926, sur l'identité des habitués du Rossio mis à l'index : « A saída dos bancos, onde faziam poiso madraços, vadios e bate-sornas<sup>61</sup> ». Rien d'étonnant par conséquent qu'encore récemment, le Rossio soit caractérisé « local sempre privilegiado como área de logradouro público<sup>62</sup> ».

Sans doute, il faut voir dans cette représentation de l'occupant de l'espace, une réaction face à une altérité qui dénote avec une ville qui cherche à se donner des allures de modernité. Comme l'écrit Maurizio Gribaudi, à propos du Paris de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, « a construção da brilhante modernidade da cidade parece, pois, ir a par com o nascimento de uma imagem da alteridade que se instala progressivamente nos discursos e nas representações [---]. Mesmo as descrições literárias parecem limitar-se aos estereótipos da alteridade fixando-se nas imagens mais fortes do miserabilismo populista<sup>63</sup> ». Le Rossio, qui met face à face des conditions sociales éloignées, se propose ainsi dans cette double réalité de la période moderne : le bourgeois, passant sur le trottoir, et la « população rural que a utilizava como local de convívio e lazer<sup>64</sup> ».

Enfin, pour approcher au mieux la variété citadine de la place, la description doit s'introduire derrière ses murs, car selon la porte qui s'ouvre se rencontrera probablement un type social d'habitué. Le Rossio, pleinement intégré dans l'univers commercial de la Baixa, est pourvu de multiples boutiques. Alignées le long des façades, celles-ci, sans être forcément de grand luxe, se proposent dans la variété : confiserie, chapelier, bijouterie, maison de change, gantier, tabac, chaussure... Aux étages, toutes sortes d'activités, telles que dentiste,

---

<sup>59</sup> João Paulo Freire, *Lisboa do meu tempo e do passado. Do Rocio à Rotunda*, Parceria A.M. Pereira, Lisboa, livro secundo, 1929.

<sup>60</sup> João Paulo Freire, *Minudências lisboetas. Rápidos aspectos da Lisboa antiga*, Domingos Barreira editor, Pôrto, 1937, p. 108.

<sup>61</sup> « O Rossio de ontem e o Rossio de hoje », *Diario de Notícias*, 6-11-1926.

<sup>62</sup> José Manuel da S. Passos, *O bilhete postal ilustrado e a história urbana de Lisboa*, Editorial Caminho, Lisboa, 1990, p. 54.

<sup>63</sup> Maurizio Gribaudi, « Vestígios de uma modernidade apagada : a Paris popular da primeira metade do século XIX », in Graça Índias Cordeiro et Frédéric Vidal (org.), *A Rua. Espaço, tempo, sociabilidade, op. cit.*, p. 30.

<sup>64</sup> Maria do Rosário Santos (coord.), *Rocio-Rossio. Terreiro da cidade*, edições Asa, Lisboa, 1990, p. 50.

typographe, portraitiste, ou encore couturier, viennent compléter l'attraction de l'espace<sup>65</sup>. Aussi, tandis que les luxueuses boutiques de la Baixa, qui s'installent au Rossio, vont se répandre vers le Chiado, les élégants cafés du Chiado viennent à leur tour s'établir sur la place. Ces grands cafés, où se réunissaient des groupes d'intellectuels, d'artistes et d'hommes politiques, reflétaient le romantisme d'une époque et son enthousiasme libéral<sup>66</sup>. En descendant sur la place, ces lieux de rencontres semblent cependant avoir laissé au quartier romantique du Chiado la fantaisie de leur côté bohème et dandy, pour accueillir des groupes artistiques, les surréalistes au café Gelo, les futuristes au restaurant Os Irmaões Unidos, et surtout, pour se concentrer sur des réunions à caractère politique, au café Martinho, au Nicola, à la Brasileira do Rossio ou encore à la Chave d'oro. « Avant, il y a quelques années, le Rossio c'était le Rossio des cafés », explique José qui tient un kiosque sur le trottoir de la place, « c'est dans les cafés que se discutaient la vie politique, la vie sociale, la vie économique ; au Rossio se discutait de tout, de fait, peut-être bien beaucoup plus que dans les ministères. Et ça c'était une forte identité que possédait le Rossio [---]. Si quelqu'un voulait défendre une opinion politique, c'était ici qu'il devait la défendre. Dans ces cafés, dans les *tertúlias*<sup>67</sup> ». Les cafés ont en effet doublement marqué l'histoire. Celle du pays, puisque c'est en ces lieux que se forment les politiciens, que naissent les conspirations et tombent les gouvernements. Et corrélativement, celle du Rossio, dont la personnalité politique se trouve consolidée<sup>68</sup>. Mais ces lieux sont également fréquentés par les classes moyennes : les fonctionnaires des ministères qui viennent prendre l'apéritif, juste après le travail, les commerçants de la Baixa qui se retrouvent après la fermeture de leur boutique, ou encore, n'importe quel citoyen. « Quand j'étais jeune, je venais beaucoup ici », se rappelle par exemple Ilario, professeur de mathématique de 83 ans, « pour les filles, je restais longtemps, il y avait ici un café, la Chave d'oro, c'était formidable, plein de monde passait » ; ou encore, Amerigo, quand il avait 30 ans dans les années 1970, et quittait son travail de « charges et décharges au port », qui revenait

---

<sup>65</sup> Francisco Maria Bordalo, *Á roda de Lisboa*, TYP Rua dos ouradores, Lisboa, 1855, tomo 1.

<sup>66</sup> Sur les grands cafés de Lisbonne, voir Marina Tavares Dias, *Os cafés de Lisboa*, Quimera editores, Lisboa, 1999 ; du même auteur, *Lisboa desaparecida*, *op. cit.*, vol. 1 ; Francisco Santana et Eduardo Sucena (dir.), *Dicionário da história de Lisboa*, *op. cit.* ; et João Paulo Freire, *Lisboa do meu tempo e do passado. Do Rocio à Rotunda*, *op. cit.*

<sup>67</sup> Le terme *tertúlia*, dans son sens large, correspond à un ensemble de personnes qui se réunissent pour parler.

<sup>68</sup> Et pas seulement là, puisque c'est la période prolifique des cafés d'intellectuels. En France, « il n'est pas envisageable d'évoquer un quelconque mouvement politique ou esthétique au cours du XIX<sup>e</sup> siècle qui ne prenne pas naissance dans un café » : voir Thierry Pacquot, *L'espace public*, La découverte, Paris, 2009, p. 42. Au Brésil, dans les « bares da vida » de Fortaleza se forment les groupes littéraires et politiques au début du XX<sup>e</sup> siècle ; ils deviennent ensuite des lieux de débat, « símbolos do imaginário » : voir, Carlos de Amorim Cardoso, *A cidade não revelada*, Imprensa oficial do Ceará, IOCE, 1996, pp. 51-52.

chez lui, se faisait beau, puis descendait dans la Baixa, allait au cinéma, puis quand il allait au Rossio, fréquentait la « Pasteleria Suiça, pour brancher les minettes étrangères ».

Par conséquent, avec le passage des bourgeois et des mondains, la présence des couches pauvres de la société, la variété des commerces et les cafés que fréquentaient aussi bien une élite que des travailleurs de toutes sortes, la place du Rossio n'était pas seulement populaire mais aussi caractérisée par une certaine mixité sociale. Il semble que dans un Rossio « *passagem obligatoria do cidadão que vem na Baixa*<sup>69</sup> », c'est bien toute la ville qui vient se bousculer sur ses trottoirs, de telle sorte que, « *no início do século xx [---], o Rossio era o local mais animado de Lisboa*<sup>70</sup> ». De cette puissance collective, Daniel Malet Calvo fournit une lecture en interprétant le lieu comme un nœud d'articulation entre la Lisbonne libérale, du côté occidentale, et la Lisbonne populaire de ses quartiers orientaux<sup>71</sup>. Le Rossio paraît ainsi pleinement remplir son rôle puisque, tel que l'affirme Olivier Mongin, « grâce à la place publique, l'espace urbain permet la rencontre, voire la confrontation, entre la culture populaire et la culture savante<sup>72</sup> ».

Cependant, si les milieux sociaux se croisent, ce sont des scènes bien diverses qui se jouent sur l'espace. Deux façons de pratiquer le lieu, en contraste. La première pratique est celle d'une fréquentation qui se maintient à une certaine distance du lieu, et qui tendanciellement correspond à une ville qui se divertit. Il y a ainsi ceux qui passent, « ils se rassemblent dans l'oisiveté pour se promener, et jouir paisiblement du spectacle de la ville [---]. Un art de vivre pour rien en jouissant du soleil et de la conversation, un art de vivre en marchant<sup>73</sup> ». Ensuite, quand la rue devient immorale, ces mêmes gens vont préférer se réfugier entre les murs, en retrait de l'espace public. L'élite se détache vers ses propres espaces, dans les cafés, les théâtres, créant de nouvelles convivialités<sup>74</sup>. Et sur la place, pareillement, les gens ne font que passer, ils viennent, entrent, sortent, puis repartent. Il y a

---

<sup>69</sup> Maria João Janeiro, *Lisboa. Histórias e memórias*, Livros Horizonte, Lisboa, 2006, p. 267.

<sup>70</sup> Marina Tavares Dias, *Lisboa desaparecida*, *op. cit.*, vol. 1, p. 159.

<sup>71</sup> Dans une récente thèse de Doctorat, l'auteur est le seul à avoir traité en profondeur du Rossio contemporain. Son analyse, en même temps historique et ethnographique, met en relief la résistance populaire de la place contrastant avec le projet de modernisation de la reconstruction pombaline ; Daniel Malet Calvo, « *Aver quem passa* ». *O Rossio, processo social y dinámicas interactivas en una plaza del centro de Lisboa*, Barcelona, Universitat de Barcelona, thèse de Doctorat en anthropologie sociale et culturelle, 2011.

<sup>72</sup> Olivier Mongin, *La condition urbaine. La ville à l'heure de la mondialisation*, Éditions du Seuil, Paris, 2005, p. 29.

<sup>73</sup> Cette pratique sociale remonte à la Renaissance et concernait les couches dominantes ; Anne Querrien, « Y a-t-il une pensée française de la ville ? », in Sophie Body-gendrot, Michel Lussault et Thierry Paquot (dir.), *La ville et l'urbain. L'état des savoirs*, *op. cit.*, p. 360.

<sup>74</sup> Jorge Mangorinha et al. (coord.), *Do passeio à Avenida. Os originais do arquivo municipal de Lisboa*, *op. cit.*

notamment ce bourgeois, « l'habitant de l'intérieur », dont « la participation à l'espace public n'a d'autre destinée que la consommation. Le passage du privé au public se solde par un retour au privé<sup>75</sup> ». Éventuellement, certains occupent temporairement l'espace public, adossés à la façade du café, s'attardant à la devanture d'une boutique, ou encore dans l'attente d'un rendez-vous devant le Teatro Nacional, construit là où se trouvait l'Inquisition, et inauguré en 1846. Mais d'une manière générale, la ville libérale ne traîne pas, elle est dans le mouvement, elle foule la chaussée du Rossio pour se rendre ailleurs. La deuxième façon de pratiquer la place est celle de la ville populaire qui, contrairement à la précédente, occupe le lieu. C'est l'espace public vécu, comprenant ceux qui y travaillent, et ceux qui, sans doute car il faut se l'imaginer, n'ont pas de travail, et surtout, pas d'argent. Ils sont donc sur les bancs, pour attendre, pour attendre du travail, et pour passer le temps dans la convivialité. Et ce sont peut-être bien eux, bien plus que les événements politiques, qui témoignent du caractère populaire de la place au tournant du XIX<sup>e</sup> siècle.

Cette distinction des pratiques donne alors le ton de la rencontre entre les cultures, ou de l'articulation entre les classes sociales, comme si les différents rapports qui s'entretiennent avec l'espace définissaient une distance où chacun vit le lieu à sa manière. Et en effet, dans un Rossio qui se particularise en accueillant la diversité urbaine, chacun participe à l'animation de la ville selon son monde. En ce sens, le Rossio de l'époque confrontait bien deux mondes, une population fortement urbanisée et de nouveaux citadins venus du pays rural, qui ne pouvaient vivre l'espace dans une même dynamique.

## Le Largo encanaillé et Figueira la nourricière

Le Largo est de loin, des trois espaces publics, le plus réduit de taille. Mais son édification, dominée par l'institutionnel, en fait un lieu également fréquenté par une large panoplie de la société lisbonnaise. Une brève description ne peut que débiter par l'église de São Domingos dont l'implantation, très ancienne (1241-1251), précède celle du Rossio. Avec sa longue tradition et la vie dynamique de son couvent, détruit en 1834, elle représente un lieu de culte important dans la ville. Légèrement sur les hauteurs, au pied de la colline Sant'Ana, deux palais côte à côte : le Palácio Regaleira, dans lequel s'installe en 1936 la Ordem dos

---

<sup>75</sup> Olivier Mongin, *La condition urbaine. La ville à l'heure de la mondialisation*, op. cit., p. 65.

Advogados ; et le Palácio dos Condes de Almada, nommé depuis 1940 Palácio da Independência, accueillant des services de toutes sortes qui s'accumulent et se succèdent<sup>76</sup>. Puis en redescendant, à l'opposé de l'église, la façade latérale de l'imposant Teatro Nacional avec son entrée et sortie des artistes. Enfin, en face des deux palais, la toute petite Ginjinha<sup>77</sup>, pôle de convivialité depuis 1840.

La structure du Largo, qui est irrégulière, compose avec les limites du plan de la reconstruction pombalienne, d'anciennes implantations de bâtiments et des contraintes topographiques. Le Largo, comme son nom l'indique, renvoie à un élargissement de l'espace, et dans le cas présent, il semble que ce dernier résulte et donc tire son existence d'une accumulation d'espaces attenants, espaces dédiés à la circulation comme à la sociabilité, que nécessite une importante édification : espace ouvert devant les deux palais, et surtout, en contre bas, devant l'église, où se constate d'ailleurs un bâtiment pombalien tronqué, montrant ainsi comment la reconstruction a dû s'adapter aux exigences du *adro*<sup>78</sup>.

En lien avec cette irrégularité, comme autant de signes des diverses constructions qui s'accumulent dans le temps, le Largo s'est doté de pas moins de six accès. L'espace se retrouve ainsi, également, à être fréquenté de part sa qualité de petit carrefour au cœur de la ville. Et peut-être que l'élément socio-urbain prédominant qui le distingue du Rossio est le fait d'être directement relié aux quartiers pauvres par la Rua Barros Queirós. « Ici c'est l'entonnoir », constate Alberto qui se poste souvent à l'entrée de Rubi, un petit troquet dans cette rue, « pour aller au Rossio, Avenida Liberdade, Restauradores, ils passent par ici. Pareil dans l'autre sens, pour aller à Martim Moniz, Graça, Anjos ». Le Largo se présente alors comme le lieu d'arrivée de cette rue qui effectivement, dans la structure urbaine, a un rôle d'entonnoir par rapport à la partie populaire de la ville au nord-est. Zone d'arrivée qui de fait est à considérer à l'extrême limite de ces quartiers, et en l'occurrence de celui de la Mouraria. « Selon un point de vue institutionnel, on est sorti de la Mouraria », explique Alberto Pimenta, résident et

---

<sup>76</sup> Au lendemain de la reconstruction de la Baixa : Arquivo do Senado da Câmara, auquel s'ajoutent, junta do Depósito Público, Conselho de Lisboa, Tribunal da Relação e Junta das Audiências da Corte e da Cidade ; au début du XIX<sup>e</sup> siècle, le palais est pillé et séquestré par les troupes libérales, et devient siège de la Comissão de Reforma Geral dos Estudos, puis simultanément, Centro Promotor dos Melhoramentos das classes laborais, Colégio liceu francês, Quartel Geral da primeira divisão. En 1940, il est approprié par ce qui sera nommé Sociedade Histórica da Independência de Portugal, tout en recevant le Comissariado da Mocidade Portuguesa. Voir João Van Zeller, « O Palácio dos conjurados », *Revista do Correio da Manhã*, Lisboa, 29-11-1998 ; Júlio Gil et Nuno Calvet, *Os mais belos palácios de Portugal*, editorial Verbo, Lisboa/São Paulo, 1992, pp. 198-203.

<sup>77</sup> Cette établissement, devenu une véritable institution de Lisbonne, propose un unique breuvage, la *ginja*, une liqueur de cerises griottes.

<sup>78</sup> *Adro*, autre exemple de la richesse de la terminologie urbaine portugaise, est l'espace ouvert devant l'entrée principale d'une église.

écrivain de ce quartier, « dans la réalité on est à la frontière où la Mouraria se mélange avec la ville<sup>79</sup> ». Le Largo s'offre ainsi comme un espace intermédiaire entre la scène citadine du Rossio et l'aspect hermétique des quartiers dits populaires, qui « se caractérisent par un relatif degré de fermeture sociale. Ce sont des lieux d'intenses sociabilités avec un contrôle collectif marqué<sup>80</sup> ». Il est l'espace de l'entre-deux, et pour tous ces gens qui arrivent de la Mouraria, il joue sans doute un rôle de vestibule par rapport à la grande salle qu'il juxtapose.

Aussi, l'espace est marqué par l'influence d'une autre rue d'accès importante, la Rua das Portas de Santo Antão qui s'étire vers le nord. Cette rue et ses proximités vont en effet accueillir, dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et dans les décennies suivantes, une multitude de salles destinées aux spectacles et aux festivités nocturnes. D'une part, avec ses deux grandes salles, le Coliseu dos Recreios (1890), lieu incontournable de la ville qui attire parmi ses spectateurs artistes et bohémiens, et le Teatro Politeama (1913), qui propose théâtre et cinéma, très fréquenté entre 1915 et 1920. D'autre part, avec sa multitude de clubs, assez chics et parfois dotés de casino, où dans des salles de danse les groupes de musique reproduisent la culture américaine des années folles. C'est par conséquent toute une zone de divertissement nocturne, attractive et cosmopolite, qui débouche sur le Largo<sup>81</sup> (carte 1.4).

Le Largo, à l'intersection d'un monde populaire, pauvre et violent, familial et laborieux, et d'une société du loisir de la Lisbonne moderne, est alors souvent décrié par la déviance des divertissements et des activités qui s'y déroulent. Dans ses murs, une salle de billard comparée à un championnat du monde du jeu illégal<sup>82</sup>, un club de *batota* (à la fois jeu et tricherie) très fréquenté, et un bar « sous la rambarde, avec le groupe de musiciens qui étaient aveugles, et les putes », tel que se le remémore Mario. Ainsi, avec son « atmosfera decadente e bohémica, estritamente lisboeta, impregnada dos aromas das iscas e do álcool<sup>83</sup> », et qualifié par les souvenirs de Mario comme « le centre de référence de l'escroquerie et de la mauvaise vie », l'espace se voit tomber dans les bas-fonds du centre ville. Par conséquent, de

---

<sup>79</sup> Rosa Maria *Jornal da Mouraria*, dezembro-Março, n°3, 2011/12, p.12.

<sup>80</sup> Graça Índias Cordeiro, « À la recherche des saveurs du temps. Nouvelle d'une Lisbonne sensible », *Recherches en anthropologie au Portugal*, op. cit. p.60.

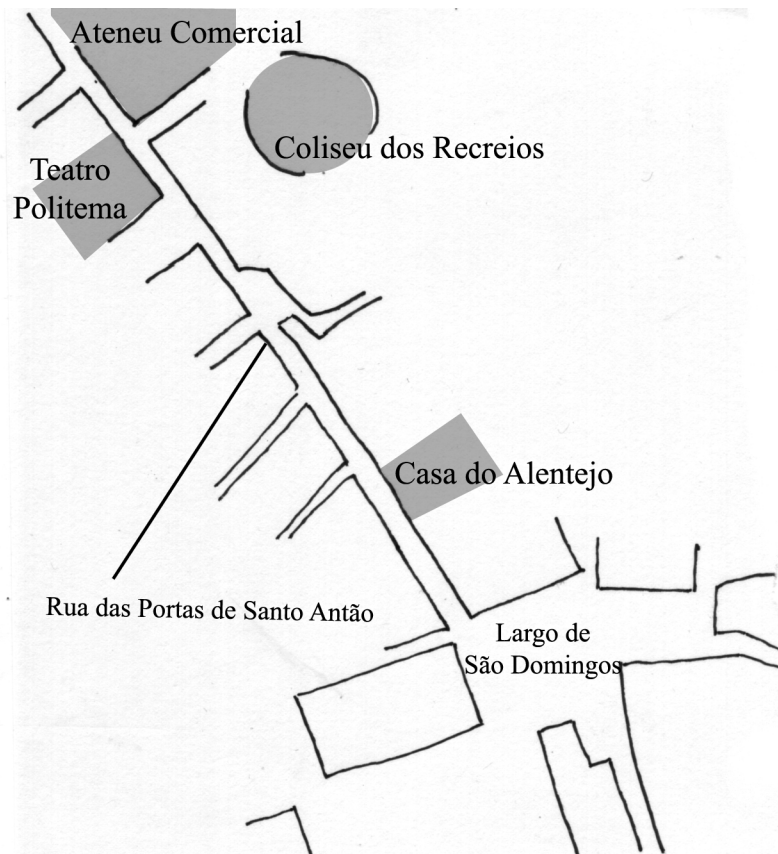
<sup>81</sup> Les clubs auront cependant une durée de vie assez courte. Parmi les plus connus, le Palace-club (1917 à 1919), le Majestic-club en 1917, puis devient le Monumental club (1920 à 1928), le Bristol (1918 à 1927), le Arcádia. À signaler également dans la Rua das Portas de Santo Antão, l'Ateneu Comercial, fondé en 1880, lieu éminemment culturel d'utilité publique, et la Casa do Alentejo, ouverte en 1928 et fameuse pour ses dîners et sa convivialité. Voir Marina Tavares Dias, *Lisboa desaparecida*, op. cit. Vol. 3 ; et Appoio Sottomayor, *Cantinhos da região : na Rua dos clubs nocturnos dos anos locos*, *Jornal da Região Lisboa oriental*, 17-09-2001.

<sup>82</sup> José-Augusto França, *Lisboa 1898. Estudo de factos socioculturais*, op. cit.

<sup>83</sup> Maria João Janeiro, *Lisboa. Histórias e memórias*, op. cit., p. 250.



part sa manifeste déchéance sociale, il apparaît en une tonalité populaire autrement plus prononcée que celle décrite au Rossio. En même temps joyeuse, misérable et licencieuse. Ce qui peut paraître logique si se considère l'interdépendance entre les deux espaces publics. Le Largo est contigu au Rossio, cependant d'un point de vue urbain il n'en fait pas partie. Par rapport à la Lisbonne populaire, il joue certainement un rôle de bassin de retenue, plus adapté par ses divertissements et par une certaine dynamique de quartier d'un espace plus restreint. Mais par rapport au Rossio, et pour ceux qui viennent de la partie occidentale de la ville, il joue un rôle d'arrière salle, plus intime et à l'abri des regards. En retrait de la Lisbonne bourgeoise, le Largo permet alors sans doute de pratiquer l'espace dans une sociabilité de rue plus proche de la mixité sociale et ainsi de goûter au laisser-aller de la ville.



Carte 1.4 – Le Largo et la Rua das Portas de Santo Antão avec ses principales salles de divertissements, encore aujourd'hui en activité (dessin et légendes de l'auteur).

Enfin, par la Rua Don Antão de Almada, le Largo est en étroite connexion avec la Praça da Figueira. L'histoire de cette place est beaucoup plus récente. Elle a pour origine la présence quotidienne de quelques vendeurs de fruits et de légumes de la région, qui

s'installent au cours de la reconstruction pombaline sur un terrain battu au milieu des ruines de l'hôpital de Todos os Santos. Ce qui ressemble à la naissance spontanée d'un marché résulte en fait d'une politique délibérée de « desalojo simbólico de la Rossio popular<sup>84</sup> », puisque, « na realidade, a 23 de novembro de 1755 os terrenos são definitivamente destinados ao novo mercado<sup>85</sup> ». Le marché s'agrandit alors peu à peu. Un puits et des baraquements sont construits, puis en 1834 sont ajoutés des arbres et de l'illumination, suivi d'une couverture pour abriter, et en 1849 une enceinte en fer avec huit portes d'entrée vient circonscrire le lieu. Le marché prendra ensuite une significative dimension lorsque sera inauguré, en 1885, sa complète reconstruction par une structure couverte métallique, le transformant en « um dos mais elegantes e sumptuosos mercados da europa<sup>86</sup> », ou encore en « um dos emblemas de Lisboa, pela construção notavel para a época e pelo seu carácter de verdadeiro centro da cidade<sup>87</sup> ». Et en effet, la Praça da Figueira devient un intense et très important pôle d'attraction dans la ville.

De même que le Rossio, c'est un lieu qui se caractérise par la diversité sociale qui l'anime, capable d'absorber une grande partie du tissu urbain : « A magia deste mercado urbano, onde patroas, criadas, burgueses e crianças se deliciavam<sup>88</sup> ». Cependant, la mixité sociale ne se pratique pas de la même manière au Rossio et au marché. Sur la place, chacun se plaît dans son oisiveté, les uns par exemple au café, faisant les vitrines, les autres sur les bancs, et en ce sens l'espace est multifonctionnel. Par contre, entre les étalages, la pratique partagée entremêle l'hétérogénéité des appartenances sociales. La Praça da Figueira se rapproche alors de son voisin, le Largo de São Domingos, car ils sont tous les deux des lieux avec une fonctionnalité dominante, d'approvisionnement pour la première et de loisir pour le deuxième, qui favorise la promiscuité. Jorge Gaspar parle également de la corrélation entre des lieux de divertissements et des lieux de commerces, qui sont en général pareillement « frequentados por diferentes níveis da burguesia e do povo », et où par conséquent, « mais dificilmente se estabelece uma diferenciação social<sup>89</sup> ». Mais l'association entre ces deux

---

<sup>84</sup> Daniel Malet Calvo, « *A ver quem passa* ». *O Rossio, processo social y dinámicas interactivas en una plaza del centro de Lisboa*, op. cit.

<sup>85</sup> José Manuel da S. Passos, *O bilhete postal ilustrado e a história urbana de Lisboa*, op. cit., p. 66.

<sup>86</sup> Marina Tavares Dias, « Praça de Figueira. Memória duma cidade alegre », *Diário Popular*, 7-12-1984; l'auteur n'économise pas ses mots pour en faire un vrai dithyrambe : « O templo sagrado do estômago lisboeta », « fazia parte de um percurso inevitável », ou encore, « aqui, cada dia começa antes de o anterior ter terminado ».

<sup>87</sup> Francisco Santana et Eduardo Sucena (dir.), *Dicionário da história de Lisboa*, op. cit., p. 576.

<sup>88</sup> José Manuel da S. Passos, *O bilhete postal ilustrado e a história urbana de Lisboa*, op. cit., p. 68.

<sup>89</sup> Jorge Gaspar, *A dinâmica funcional do centro de Lisboa*, Livros Horizonte, Lisboa, 1976, p. 118.

espaces ne s'arrête pas là. Car ils partagent également une semblable situation géographique qui les expose directement avec les quartiers populaires. Si la Mouraria arrive au Largo, son flanc de colline tombe sur le marché. Alors, en effet, ils reçoivent tous les deux sa proche influence. Cependant, leur aspect populaire comprend une notable distinction : au marché de Figueira, il y a aussi les vendeurs, c'est-à-dire des gens de provenances extérieure à la ville. Comme le dit Graça Índias Cordeiro en parlant des divers lieux d'approvisionnement de Lisbonne, « les marchés ont accueilli les différents milieux sociaux de la ville et des zones rurales et maritimes<sup>90</sup> ». Ainsi, dans la Rua da Mouraria, « almoçavam os produtores que vinham de fora de Lisboa vender a Praça da Figueira<sup>91</sup> ». Figueira et le Largo se différencient donc par leur type de popularité. Le marché, intimement lié à sa fonction nourricière, est marqué par sa ruralité. Le Largo, avec ses mœurs déviantes, semble à l'inverse se signaler par une sociabilité de rue et ses excès. Par contre, les deux endroits se présentent moins embourgeoisés que le Rossio. La grande place, en effet, se distingue par son accointance avec la partie chic de la ville, proposant un ensemble de fonctionnalités dans lesquelles femmes élégantes, aristocrates du dimanche et bourgeois affairés peuvent facilement se reconnaître.

L'histoire de la Praça da Figueira est cependant emportée par les politiques de la ville. Dans les années 1930, la municipalité est préoccupée par des problèmes de congestions, au niveau des liens entre le Rossio et les deux axes principaux qui partent vers le nord, ainsi qu'au niveau de la circulation parallèle au Tage à hauteur de la Praça do Comércio. La solution intégrée, celle qui va régler les accès à la Baixa, est un vaste programme de démolition dans lequel la Praça da Figueira ne sera pas épargnée. Mais en 1949, quand la somptueuse structure est retirée, ce n'est pas seulement un espace qui se libère, c'est aussi une ville qui se libère d'un monde populaire qui n'est pas digne de l'image que doit donner une ville européenne moderne. La *praça*, marché, est ainsi devenue, *praça*, place publique, laissant ainsi dans les mémoires le quotidien d'une vie intense.

## Métropolisation

Au milieu du xx<sup>e</sup> siècle, la principale préoccupation des politiques urbaines, dans une

---

<sup>90</sup> Graça Índias Cordeiro, « À la recherche des saveurs du temps. Nouvelle d'une Lisbonne sensible », *Recherches en anthropologie au Portugal*, op. cit., p. 58.

<sup>91</sup> Rosa Maria *Jornal da Mouraria*, Junho-Dezembre, n°5, 2013.

Lisbonne archicentralisée, est la nécessité de décongestionner. Par conséquent, les plans préconisent de créer de nouvelles centralités (1948), notamment avec des centres commerciaux intégrés à des unités urbaines (1959), afin de soulager la Baixa de son trop plein de tertiaire, ou encore (1967), de favoriser une circulation routière transversale pour éviter de passer par la Baixa, à une époque où augmente considérablement l'usage de la voiture<sup>92</sup>. Le secteur tertiaire cependant, n'attendra pas les opérations municipales, puisqu'il se décentre lui-même. La Baixa, avec son urbanisme qui date, et son architecture vétuste, devient tout simplement inadaptée face aux exigences de l'économie<sup>93</sup>. Dans les deux premières décennies de l'après guerre, les activités commencent ainsi à se transférer vers l'Avenida da Liberdade. Entre temps, une loi substitue le pouvoir de décision de l'autorité publique au marché, et au cours des années 1970, la migration du secteur ne fait plus de doute. Elle se poursuivra enfin dans la décennie suivante, multipliant les installations de façon quasi-sauvage vers le vaste réseau des Avenidas Novas<sup>94</sup>. Par conséquent, à l'exception des boutiques et des banques, ces dernières possédant les moyens de restructurer les bâtiments pombaliens, la Baixa a été totalement abandonnée par son intense secteur tertiaire qui a trouvé à se reloger dans l'expansion urbaine du début du xx<sup>e</sup> siècle.

Aussi, au mouvement d'une Lisbonne qui travaille s'ajoute, sensiblement à la même période, un dépeuplement du centre et notamment de la Baixa. Là encore, il faut y lire des causes internes à la Baixa. Les logements ne sont plus adaptés aux standards, les bâtiments sont dégradés, les infrastructures mauvaises<sup>95</sup>. Et puis il y a le tertiaire responsable, qui prend la place des habitations et des petits commerces, au moment où va pourtant commencer son transfert<sup>96</sup>. Un ensemble de facteurs donc, une responsabilité partagée, et c'est à se demander si les locaux sont plutôt pris ou plutôt laissés, dans un mouvement où « as casas da Baixa – muito procuradas para a instalação de escritórios, lojas e consultórios – são abandonadas pelos seus habitantes, que vão procurar, na então periferia, melhores lugares e mais comodas habitações<sup>97</sup> ». Et en effet, le développement des nouvelles centralités est une cause sans doute

---

<sup>92</sup> Carlos Nunes Silva, *Política urbana em Lisboa*, Livros Horizonte, Lisboa, 1994.

<sup>93</sup> Dans les années 1960, les bureaux manquent d'espace, et vingt ans plus tard, l'impossibilité de stationner et d'intégrer des loisirs créent des problèmes aux commerçants ; voir, Teresa Barata Salgueiro, *Lisboa. Periferia e centralidades*, Celta editora, Oeiras, 2001.

<sup>94</sup> José Manuel Fernandes, « Lisboa no século xx : o tempo moderno », in Irisalva Motta (coord.), *O livro de Lisboa, op. cit.*, pp. 493-518 ; et Jorge Gaspar, *A dinâmica funcional do centro de Lisboa, op. cit.*

<sup>95</sup> Maria Helena R. dos Santos, *A Baixa pombalina. Passado e futuro*, Livros Horizonte, Lisboa, 2000.

<sup>96</sup> João Paulo Martins, « Arquitectura contemporânea na Baixa pombalina (a Baixa pombalina nunca existiu) », in Teresa Leonor M. Vale (coord.), *A cidade pombalina. História, urbanismo e arquitectura, os 250 anos do plano da Baixa, actas das jornadas, op. cit.*

<sup>97</sup> José Jorge Barreiros, Maria Benedita Fernandes, Maria Filomena Mendes, *Alguns aspectos da vida em*

importante de cette fuite résidentielle. De fait, la population du centre déménage vers les extérieurs de la ville car elle est entraînée dans un processus de métropolisation.

Dans un premier temps<sup>98</sup>, à partir des années 1930, la ville s'applique à parer au plus pressé : elle se dote d'équipements (cité universitaire, aéroport, parques...), et consolide le réseau radiocentrique de sa voirie. Dans un deuxième temps, à partir de 1950, se forme et se structure la vaste aire métropolitaine selon une organisation scientifique de l'espace. L'instrument privilégié est celui du zonage, à savoir des aires aux utilisations différentes, afin de répondre au principe de fonctionnalité. Apparaissent ainsi les grands ensembles aux limites de la ville et en périphérie, dont les cités dortoirs représenteront le paradigme de la ségrégation urbaine qui se construit. Conjointement au modèle organique, se développe de nouvelles centralités qui au contraire chercheront progressivement à diversifier leur fonctionnalité. Aux ensembles résidentiels sont d'abord associés les commerces, puis apparaît le concept de l'habitat dans le loisir (jardin, piscine, terrain de jeu, sécurité), et enfin le grand pôle de concentration doté de toutes les commodités (l'habitation, les infrastructures, le parc bureau, la grande surface). Qu'ils soient des centres secondaires construits durant la période de l'après guerre, ou de grands complexes de prestige plus récents, ces pôles concentrent, attirent et comportent une capacité à maintenir ses habitants. La population se répartit par conséquent sur un territoire étiré et desserré, créant ainsi un phénomène de dispersion. Et en 1970, c'est l'année où l'exclusivité démographique de la ville se perd puisque désormais 54,3% des habitants de l'aire métropolitaine vivent hors de Lisbonne<sup>99</sup>. Autre symptôme de ce phénomène, la Baixa qui au cours des années 1990 perd un quart de ses résidents.

Tertiaire et population ne sont que deux facteurs qui reflètent un même processus : la Baixa était un centre hégémonique, elle ne l'est plus. Dévitalisée. Ses multiples forces urbaines se sont dilapidées dans le polycentrisme de la métropole : il n'y a plus la foule qui venait y travailler ; sa suprématie commerciale est remise en cause ; sa vie nocturne a disparu ; ses logements abandonnés. Finit l'animation. Désormais, ça se passe autre part, et un peu partout.

Le coup de grâce, plus récent, fut le réseau métropolitain avec ses jonctions et ses

---

*Lisboa 1850-1926*, C.E.S/I.S.C.T.E, Lisboa, 1983, p. 42.

<sup>98</sup> Sur l'expansion de Lisbonne après 1930 et sur le processus de polycentralisation, voir : José Manuel Fernandes, « Lisboa no século xx : o tempo moderno », in Irisalva Motta (coord.), *O livro de Lisboa, op. cit.* ; Carlos Nunes Silva, *Política urbana em Lisboa, op. cit.* ; Teresa Barata Salgueiro, *Lisboa. Periferias e centralidades, op. cit.* ; et du même auteur, « Lisboa. Metrôpole policêntrica e fragmentada », *Finisterra*, vol. 32, n°63, 1997, pp. 179-190.

<sup>99</sup> Luís Vicente Baptista, *O Estado Novo e o Programa das Casas Económicas em Lisboa*, Celta Editora, Oeiras, 1991.

extensions aux gares ferroviaires. Celui-ci, qui apparaît à la fin des années 1950, s'étend par étape, en suivant la topographie de la ville. Jusque dans les années 1990, les correspondances entre les quelques lignes souterraines et entre les deux réseaux, métropolitain et ferroviaire, se faisaient pour l'essentiel à l'extérieur, sur les trottoirs de la ville. Correspondances multiples puisque toutes ces lignes de transport débouchaient plus ou moins autour de la baixa. Comme le signale Isidoro, « avant le métro s'arrêtait ici. Pour aller à Cais de Sodré, Santa Apolonia, les gens sortaient au Rossio, les gens sortaient dehors ». De fait, « à la sortie de la gare du Rossio c'était le chaos », se souvient Paolo. Peu à peu, les trajets descendent sous terre : en 1998, avec le Rossio qui se connecte au Chiado, puis à la gare de Cais de Sodré, tandis que Restauradores se relie également au Chiado ; en 2007 avec le Chiado connecté à la gare de Santa Apolonia ; enfin en 2012, avec Rossio, restauradores et Gare du Rossio qui se mettent en jonction. « De nos jours, beaucoup de gens circulent sous terre », constate placidement José, qui de son kiosque sur le trottoir est au première loge pour remarquer le changement. Ainsi, l'abondance des flux disparaît, mais également tous ces travailleurs ou autres qui, sortant du métro pour se rendre à la gare, ou vice-versa, avaient l'habitude de remplir les cafés le matin et les *tascas* en fin de journée. Miguel, employé à la Casa da Sorte (Maison de la Chance, un commerce dédié aux multiples loteries), ne s'y trompe pas : « Il y a quinze ans en arrière, le facteur qui a fait disparaître beaucoup de personnes : le métro ».

## Conclusion 1 : la centralité fétiche

Que reste-t-il ? Bien sûr, il y a moins de monde. Pour ne parler que du Largo, mais c'est valable pour l'ensemble de l'espace public, Bruno et Paolo s'accordent sur un même constat : « Ici, ça ressemble un peu à un village », dit le premier en servant une *ginja*, tandis que le deuxième, assis devant ses brosses à chaussures, signale pareillement, « maintenant, ici, on est dans un village. C'est un petit village ». Juger du présent ne peut faire l'impasse du passé. Au niveau du tertiaire, demeure une forte présence des services financiers, qui peut par exemple se noter par les somptueux palais de la Baixa où sont établis les sièges sociaux des banques et par les voitures de luxe et hommes importants qui apparaissent à l'improviste. Demeure aussi un tissu commercial très important, avec une continuité, malgré une nette diminution, dans le commerce en détail de produits de qualité, un renforcement de la

restauration, et une spécialisation dans le commerce vestimentaire<sup>100</sup>. Ainsi, Teresa Barata Salgueiro peut dire que « a Baixa representa a concentração mais importante de comércio da cidade, a maior ocorrência de nível alto, teatros, serviços financeiros, de administração pública e outros, correspondendo ao topo de uma estrutura hierárquica de centros<sup>101</sup> ». En résumé, malgré le développement de centralités dispersées dans l'aire métropolitaine, le déclin du centre traditionnel est tout relatif. Moins de résidents, moins de travailleurs, et d'une manière générale moins d'animation, mais une force urbaine toujours vaillante, et en particulier, comme l'explique ce commerçant de la Praça da Figueira, « c'est la zone la plus commerciale de Lisbonne, à l'air libre ». Cela dit, peut-être faudrait-il aller voir ailleurs que dans les données économiques, afin de se glisser derrière l'ambivalence d'une appréhension contemporaine qui fluctue entre des commentaires nostalgiques et des analyses réconfortantes.

D'une part, considérer le poids historique d'une pratique de la ville qui se concentrait. « La Baixa était une chose qui était obligatoire », raconte Arturo à propos du passé, ses billets de loterie à la main, « même de la périphérie, les personnes, c'était presque une obligation, c'était chic. Personne ne pouvait passer l'année sans faire les boutiques ». Un même discours se retrouve dans un guide de 1985 : « Antigamente ia-se à Baixa como quem cumpria um preceito. Ouviam-se frases como "há um mes que não vou à Baixa !", e soava como a confissão de um pecado. Um pecado contra a cultura, um pecado contra a convivialidade, um pecado contra Lisboa<sup>102</sup> ». La convivialité de Lisbonne a changé, le shopping aussi avec les centres commerciaux ; cependant, « il y a des milliers de personnes qui viennent une fois par semaine à la Baixa », note Raimundo qui depuis trente ans travaille dans l'hôtellerie. Et il rajoute, « moi je viens pour le cordonnier ici. Les chaussures de mon quartier, je ne connais pas », comme s'il avait fallu se créer son occasion de la semaine. Et il faut avoir peu de doute là dessus : ils sont peu les Lisbonnais, du moins au sein des anciennes générations, à ne pas se rendre à la Baixa, ou encore au Chiado, à un moment ou l'autre. La centralité peut alors s'interpréter de cette manière, tout simplement, comme une tradition qui se maintient.

D'autre part, constater avec Setha Low comment, lorsqu'une centralité se déplace, la

---

<sup>100</sup> Margarida Pereira, José Alfonso Teixeira et Maria Fernanda Cruzeiro, « Revitalização do comércio tradicional e coexistência com novas actividades comerciais na Baixa pombalina », in João Mascarenhas Mateus (coord.), *Reabilitação urbana Baixa pombalina. Bases para uma intervenção de salvaguarda*, op. cit., pp. 83-92.

<sup>101</sup> Teresa Barata Salgueiro, *Lisboa. Periferia e centralidades*, op. cit.

<sup>102</sup> José Victor Adragão, Natalia Pinto et Rui Rasquilho, *Novas guias de Portugal. Lisboa*, editorial presença, Lisboa, 1985, p. 56.

place publique conserve le « psychological focus of the community<sup>103</sup> ». Dans n'importe quel lieu de la Lisbonne métropole, et auprès de n'importe lequel de ses habitants, l'évocation du Rossio ou de la Baixa provoquera probablement un même commentaire : « C'est le cœur de Lisbonne, depuis toujours ». De centre à cœur, la différence est subtile mais non moins significative, s'y introduit la prégnance du passé, une « épaisseur historique » du lieu, car « l'expression cœur de la ville, aujourd'hui vieillie, est un quasi-synonyme de centre, mais qui renvoie beaucoup plus à des considérations affectives<sup>104</sup> ». Ce jeune policier, qui fait le guet au commissariat derrière le Teatro Nacional, donnera une opinion assez radicale de ce qui peut être considérée comme la dimension affective d'une centralité : « Ici, au Rossio, tout le monde y vient, tous les gens de Lisbonne, de la périphérie, de la rive sud, ils viennent, ils aiment ici, ils aiment venir ici. Pour moi, c'est un fétichisme ». Un jugement peut être exagéré, mais à entendre Fernando Ornelas<sup>105</sup>, ce grand amoureux de Lisbonne, émerge cette impression que la pratique obligée du passé s'est embaumée de magie : « Le Rossio semble avoir un don. Les gens sont comme obligés d'y aller. Un don. Il semble que le Rossio appelle les gens. Il a un don quoi, je ne sais pas pourquoi. Je viens parce que *gosto* cela (j'aime, de plaisir). *Gostar*, ça peut aussi être *amar...* (aimer, d'amour) ». À l'évidence, le lieu possède un pouvoir symbolique : c'est là que ça se passait, et même si ça ne se passe plus, c'est quand même là que ça se passe. Car derrière les boutiques, comme derrière les banques, il y a toute la symbolique du cœur de la ville, autrement dit, il y a la ville du cœur. Alors, si « a Baixa de Lisboa representa-se hoje, em múltiplos sentidos, numa posição central dos sentires e das energias – da cidade, mas também, na verdade, de todo um país<sup>106</sup> », peut-être faut-il tenir compte de la centralité fétiche que la densité du passé a léguée aux pratiques contemporaines.

---

<sup>103</sup> Setha Low, *On the plaza. The politics of public space and culture*, op. cit., p. 51.

<sup>104</sup> Yves Perret-Gentil et Christine Lamarre, « Centre », in Christian Topalov et al., *L'aventure des mots de la ville. À travers le temps, les langues, les sociétés*, op. cit., p. 253.

<sup>105</sup> Fernando Ornelas, qui habite Penha de França, à dix minutes en minibus du Rossio, ne doit pas se confondre avec le Fernando de la Ginjinha et qui habite à la Mouraria, à cinq minutes à pied. Celui de maintenant, le premier, a soixante-quinze ans et vient de temps à autres, deux ou trois fois par semaine, se poster quelque-part dans la zone de la Rua do Amparo. Son principal métier a été celui de peintre en bâtiment.

<sup>106</sup> João Seixas, « A Baixa pombalina. Análise socio-económica de um centro mercantil europeu no início do século XXI », in João Mascarenhas Mateus (coord.), *Reabilitação urbana Baixa pombalina. Bases para uma intervenção de salvaguarda*, op. cit., pp. 69-82.



## Chapitre 2

### La mémoire des occupations

Alors que l'agglomération de Lisbonne a acquis un caractère métropolitain dans lequel, tel que cela a été développé dans le chapitre précédent, les activités urbaines se sont desserrées, les trois places publiques du centre ville continuent, de nos jours, à être animées d'une intense sociabilité. Le deuxième chapitre aborde ces occupations contemporaines. Cependant, il les décrit de façon rétrospective, autrement dit il traite l'histoire des occupations qui perdurent aujourd'hui. Ce regard en arrière, désormais transmis par la mémoire des acteurs, rend compte d'une double dynamique qui gouverne les inscriptions spatiales : d'une part, il permet de différencier les logiques qui ont généré les présences dans l'espace public. Il s'agit donc de l'origine des occupations. D'autre part, il témoigne de leur évolution au cours du temps. Ce qui renvoie à la vie d'un groupe et à ses incidences spatiales.

A propos de l'origine des occupations, chacune porte en elle son ensemble de circonstances. En d'autres termes, chaque inscription dans l'espace renvoie à des contextes qui leur sont singuliers. Se distinguent alors, en correspondance avec un ordre chronologique des occupations, trois déterminants contextuels principaux : a) Les occupations qui s'insèrent dans la continuité avec le passé. Elles sont en lien étroit avec l'espace lui-même puisqu'elles reflètent celui-ci dans sa permanence. La sociabilité paraît ici émaner d'un lieu qui précède les acteurs ; b) L'année 1975, avec l'arrivée de ce qu'il est commun de dénommer les *retornados*<sup>107</sup>, suite à un processus accéléré des indépendances ; c) Les flux migratoires

---

<sup>107</sup> *Retornados*, c'est-à-dire la population d'origine portugaise qui face au processus de décolonisation revient au

internationaux, en l'occurrence en provenance des anciennes colonies portugaises, mais aussi de pays non lusophones. Ces occupations apparaissent essentiellement dans une période comprise entre 1985 et 1995, mais surviennent également dans un mouvement continu jusqu'à nos jours. Ainsi, relever les origines qui sous-tendent les inscriptions territoriales permet de distinguer entre celles qui appartiennent à une certaine tradition lisbonnais, et celles, la majorité d'entre elles, qui s'inscrivent dans la contemporanéité, puisque ces dernières sont inhérentes aux dynamiques de la globalisation ayant eu lieu ces dernières décennies. Un phénomène de globalisation, et en particulier l'augmentation exponentielle de la mobilité spatiale des individus, qui a engendré ce « duplo processo de multiplicação e visibilização de actores sociais, protagonistas individualizados ou colectivos, que irrompem na cena urbana<sup>108</sup> ».

En ce qui concerne les inscriptions spatiales, celles-ci se comportent comme un corps vivant, dessinant une scène urbaine dans laquelle se jouent plusieurs actes. L'espace s'impose comme lieu de rencontres, mais il s'accapare d'une pluralité de fonctions qui traversent les différents groupes au cours du temps. L'histoire des occupations est ainsi celle de fonctionnalités changeantes, qui s'imposent selon les circonstances, prennent place dans la durée, ou qui se perdent aussi, ne constituant plus une nécessité. Cette histoire s'entretient donc dans un rapport de causalité : le déterminant des occupations, invisible et capricieux, soumis aux aléas des années qui passent, et en écho le visible des occupations, à savoir une variable quantitative en perpétuelle transformation selon les temporalités et les intensités des fréquentations. Mais alors, quelles sont-elles ces raisons qui font que les gens se retrouvent sur l'espace public ? En ce qui concerne ce passé qui appartient encore aux mémoires, les présences sont dominées par la capacité du lieu de procurer des ressources sociales et économiques.

---

Portugal. Sur le Rossio, la majorité se considère cependant comme réfugié, et non pas comme « retourné ». En effet, ceux qui aujourd'hui sont encore vivants, sont nés dans les colonies ou y sont allés pendant leur enfance ou leur adolescence, et par conséquent le terme est dénué de sens. Dans ce travail, il sera préféré celui d'ancien colon, ce qui reflète au mieux la réalité et leur identité collective. Parmi eux, il y a aussi les dénommés *Luso-Africanos*, des personnes d'origine africaine et naturalisées portugais, pour la plupart des militaires et des fonctionnaires de l'administration coloniale, estimés à 20.000 individus.

<sup>108</sup> Luís Vicente Baptista et Juan J. Pujadas, « Confronto e entreposição. Os efeitos da metropolização na vida das cidades », *Forum sociológico*, n°3/4 (2a Série), p. 294.

## Sociabilités en persistance

L'origine des occupations de l'espace public au pied de la Ginjinha est d'autant plus difficile à cerner qu'elle se confond avec l'origine de l'établissement lui-même. La sociabilité du lieu se perd dans le temps, dans celui de la Ginjinha qui ouvre ses portes en 1840. « C'est tous des gars qui se connaissent d'ici, rien de plus », répond quelque peu interloqué Benfica, un habitué du lieu, incapable de donner une explication sur les commencements d'une présence qui s'inscrit en continuité avec d'anciennes fréquentations. Il faut en fait imaginer que depuis maintenant presque deux siècles, c'est toujours la même histoire : « Du monde qui se rejoint ici pour boire un coup, c'est tout », informe Joaquim qui vient ici depuis presque cinquante ans. Dans cette partie du Largo de São Domingos, la sociabilité est investie par le verre, avec sa liqueur de cerise griotte, et c'est cette dernière qui a fait que le lieu, en tout temps, « c'était un point de rencontres ». « Point de rencontres pendant le service militaire » se rappelle Fernando, quand il avait dix-huit ans au début des années 1970, mais essentiellement, pour les habitués du lieu, une rencontre entre des gens qui travaillent dans les environs. Ils exercent pour la plupart dans la restauration, activité très répandue dans la zone, également dans les commerces proches, ou encore dans la fonction publique. Manuel, qui arrive à Lisbonne du Minho en 1956, venait régulièrement boire un verre en fin de journée lorsqu'il était vendeur ambulant *na praça* (au marché), Rua do Benfamoso. Carlos, employé dans les télécommunications, passait dans la matinée, et il explique, « j'embauchais à 11 heures, je venais ici à 10 heures ». Quant à Joaquim, qui raconte l'époque où il a commencé à travailler à l'âge de treize ans dans un restaurant de la Rua das Portas de Santo Antão, « moi je passais là, pour boire une *ginja* », apparaissant lorsqu'il s'échappait de son service. Puis il continue à propos du passé, témoignant ainsi de la dynamique des fréquentations : « L'un travaille là, l'autre là-bas, il vient de là, il vient de par ici, ils viennent boire une *ginja* ; un jour l'un, un autre jour l'autre ». L'histoire de la sociabilité aux abords de la Ginjinha se précise donc par une logique d'évasion en rapport avec le monde du travail. Moment de détente cristallisé par l'établissement et sa boisson. Le réseau qui se constitue et se renouvelle au cours du temps appartient au lieu, forgé et ancré dans son intimité. Réseau intime, caractérisé par la même situation de travailler dans la zone, mais en même temps réseau élargi, puisque ce lieu de rencontres attire également une grande foule de Lisbonnais et de touristes de tous les horizons. « Il y avait beaucoup, beaucoup de gens », insiste Paolo l'*engraxador*, qui se

rappelle de la file de clients qui traversait le Largo d'un bout à l'autre.

Pareillement, dans la courte rue qui relie les deux places principales, Rossio et Figueira, l'origine des présences se perd dans un passé probablement en lien étroit avec le marché couvert désormais disparu. D'ailleurs, si les occupations s'étalent sur la dénommée Rua do Amparo, ceux qui occupent se situent verbalement sur la Praça da Figueira et n'évoquent nullement le nom officiel. « On ne dit jamais Rua do Amparo » spécifie Alfredo, qui vient tous les jours en ce lieu, « ici c'est Praça da Figueira, au pied de Campeão (un autre commerce de loterie) ». C'est que les « grands lieux urbains débordent leurs propres limites<sup>109</sup> », ils rayonnent et englobent leurs alentours, tel fut le prolongement onirique du marché, faire de sa rue adjacente une excroissance toponymique. Et puis il y a également ce « marché de rue », tel que le nomme Isidoro, patron du café La Central de São Domingos, qui semble avoir duré presque trente ans, du début des années 1970 jusqu'à la fin des années 1990. Localisé tout le long de la Rua Dom Antão de Almada, et aussi « dans la partie en bas de la Praça da Figueira. Où est, ce café, comment qu'il s'appelle... la Suiça », comme l'indique Fernando Ornelas qui se souvient, pour l'avoir fréquenté avec assiduité, que « à l'époque c'était un bordel. Des mecs qui vendaient, ceux qui volaient. C'était un endroit polémique. Moi je me rappelle de la Praça da Figueira, c'était une *praaaaaaça* ». José, qui tient la Mantegueria, une épicerie fine traditionnelle dans la Rua Dom Antão de Almada, décrit de même une intense activité, semblable à un marché informel de vendeurs ambulants. Il se rappelle de vendeurs très nombreux, comme celui qui pressait les oranges, surnommé « o Maderense (celui de Madère) », et puis des produits, chapeaux, ceintures, montres, également des préservatifs. Donc, la petite rue de jonction, actuellement lieu d'un petit groupe, est mitoyenne, pendant près de deux siècles, d'un espace fortement connoté par l'activité commerciale. Et elle en subit l'influence, d'autant plus que sa localisation en fait un nœud de passage important dans lequel s'installent de nombreux vendeurs ambulants tels que les *cauteleiros*<sup>110</sup>, dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, les *engraxadores* à partir de 1950, ou encore les plastificateurs. Les occupations se caractérisent ainsi, au cours du temps, par une sociabilité du croisement, et sont inscrites dans une dynamique commerciale. À l'instar de la Ginjinha, c'est l'espace qui agit en tant que pôle de rencontres, agglutinant par l'intermédiaire des vendeurs de nombreux chalands, qui deviennent des connaissances ou des amis, dans un va-

---

<sup>109</sup> Pierre Sansot, *Poétique de la ville*, op. cit., p. 44.

<sup>110</sup> La *cautela* est un billet de loterie, « c'est pour cela que le professionnel s'appelle *cauteleiro* », explique Arturo, *cauteleiro* depuis plus de trente ans.

et-vient continuuel. Lieu stratégique des flux ou porte d'entrée vers les successifs marchés, la Rua do Amparo a certainement vécu une longue période d'activités intenses, au milieu de la foule.

Il semble que l'extrémité nord de l'allée occidentale du Rossio ait été un lieu de rencontres masculines depuis au moins les débuts du xx<sup>e</sup> siècle, devant ou à l'intérieur du café Gelo, mais aussi dans la courbe qui donne accès à la gare centrale. L'information est de Luca, qui du haut de ses quatre-vingt-deux ans se souvient, lorsqu'il venait dans les années 1950, de ces « amis homosexuels » qui « se sont toujours rencontrés, depuis que je suis né ». Là encore il s'agit d'un lieu de passage intense, et par conséquent d'un lieu de rencontres, et là encore la sociabilité de l'espace s'impose dans une continuité historique. Les occupations persistent dans leur caractéristique dominante, mais les acteurs, et donc le réseau qui se constitue, change au cours du temps : ainsi, quand Luca revient de l'Angola en 1975, les rencontres continuent, mais cette fois-ci avec des gens différents. Fréquenter l'espace apparaît par conséquent comme l'occasion de partager une convivialité autour d'un « critère principal de coopération », pour reprendre les termes de Michel Agier<sup>111</sup>. Lien d'un réseau autour d'un intérêt commun, celui de l'homosexualité, qui permet d'être entre soi et de parler librement. Mais les rencontres, installées au milieu de la ville, se proposent également comme un moyen d'élargir le réseau. Quinita<sup>112</sup>, du groupe, fait savoir à ce propos que « ce lieu, pour les gays, ça peut être un lieu de chasse. [---] Comme c'est là un centre de passages, c'est donc un centre propice pour chasser ». Des raisons pratiques pareillement avancées par Miguel qui affirme, avec plus de sensibilité : « On vient ici pour tomber amoureux ».

## La déroute des colons

En 1975, environ un demi million de colons portugais sont contraints de quitter dans l'urgence les colonies désormais indépendantes, dont 61% proviennent de l'Angola et 34% du Mozambique, les deux principales colonies de peuplement. En ce qui concerne l'Angola, le 15 janvier de l'année 1975 est signé l'accord d'Alvor qui va signifier les prémises de l'exode massif d'une présence portugaise qui n'est plus assurée pour l'après indépendance : le

<sup>111</sup> Michel Agier, *Esquisses d'une anthropologie de la ville. Lieux, situations, mouvements*, op. cit. p. 46.

<sup>112</sup> Quinita a soixante-cinq ans, il était technicien dans une agence de télécommunication, et a toujours vécu non loin du Rossio, à Principe Real. Il vient donc à pied, en dix minutes, et arrive vers 18 heures, de façon presque quotidienne.

Portugal, qui voulait se débarrasser le plus rapidement possible du territoire, passe directement le pouvoir aux mains des forces politiques armées, c'est-à-dire aux trois groupes de guérilla africains, dans une « total exclusão das elites brancas do processo de independência<sup>113</sup> ». Alors qu'au mois de mars débute la guerre civile, l'État portugais décide le rapatriement de tous les Européens, victimes dans les centres urbains de violences et d'attaques. L'évacuation se fait alors au milieu des combats, la plupart par voie aérienne, entre août et novembre 1975<sup>114</sup>. Du côté du Mozambique, la transition politique est pacifique, mais cependant, bien que de nombreux colons « sont prêts à faire le pari du Mozambique multiracial en s'engageant souvent de manière très active aux côtés du FRELIMO », la plupart sont découragés de rester « par le climat politique de l'époque : campagne sur la "mise hors service de l'appareil colonial"<sup>115</sup> ». Les témoignages sont explicites : une ambiance « de révolte, vengeance », raconte ce Mozambicain qui a passé trente-six mois dans les troupes coloniales dont quinze en guerre ; « les gens étaient en train de nous poursuivre » explique Vasco de Gama qui vivait à Maputo. Ainsi, quelques mois avant ceux de l'Angola, entre fin 1974 et début 1975, arrivent à Lisbonne les colons en provenance du Mozambique.

En 1975, c'est donc un demi million de personnes qui débarquent dans la capitale, dans une situation précaire et quelque peu à la débandade, et pour certains d'entre eux, ceux qui ne savaient pas trop où aller, c'est au Rossio et sur la Praça da Figueira qu'ils vont s'installer. Les mémoires racontent alors des moments chaotiques, avec des gens partout, une foule désemparée dans l'attente de solutions, et des trottoirs envahis de caisses et de valises contenant le peu d'affaires personnelles emportées. Peu à peu, tous ces gens sont logés gratuitement dans tous les hôtels du centre, désormais pleins à craquer, par le biais du gouvernement qui crée pour l'occasion le I.A.R.N. (Instituto de Apoio aos Retornados Nacionais), « pour aider les personnes qui venaient de l'Angola sans rien », ainsi que le témoigne Pinto<sup>116</sup>, qui était « responsable des *retornados* qui étaient à l'Hotel Mundial », environ trois cents à quatre cents personnes<sup>117</sup>.

<sup>113</sup> Fernando Tavares Pimenta, *Angola, os brancos e a independência*, Edições Afrontamento, Porto, 2008, p. 408.

<sup>114</sup> *Ibid.*

<sup>115</sup> Daniel Jouanneau, *Le Mozambique*, Karthala éditions, Paris, 1995, p.117. Ils ne sont pas tous, au Mozambique comme en Angola, à avoir fui. Mais ceux qui sont restés demeurent une minorité restreinte. Des gens certainement moins impliqués dans la machinerie coloniale.

<sup>116</sup> Pinto a vécu seize années en Angola, à Luanda. Il travaillait dans la compagnie des Chemins de Fer où il s'occupait du personnel des transports d'une Comissão Distretal do Governo civil.

<sup>117</sup> Aujourd'hui, les anciens colons se rappellent avec précision de cette période, citant des hôtels effectivement tout proche du Rossio. Le Senhor Figueira : « Moi je suis arrivé ici, je suis venu de l'Angola le 3 novembre 1975, avec Air Suisse, j'ai atterri à 3 heures de l'après-midi [---] à la pension Cristal, ici au dessus des

Pourquoi au Rossio ? Bien sûr, il y a les hôtels, proches et disséminés autour. Pinto, cependant, fournit une explication simple et pertinente : « Les gens se réunirent ici parce qu'à l'époque c'était le lieu central ». Et plus précisément, pour ces nouveaux venus, ce serait « a memoria dum Rossio central » la cause de ce que Jorge Gaspar considère comme un épisode de sursaut de vitalité de la place publique<sup>118</sup>. Mais plus que de mémoire, c'est d'une relative familiarité dont il faut parler, car le xx<sup>e</sup> siècle est jalonné de venues dans la Métropole qui ont créé des liens avec le lieu. Ces derniers se distinguent alors selon les circonstances et les acteurs concernés. D'une part, il y a la présence d'une certaine élite. Des étudiants africains, qui commencent à venir dès 1910, plus nombreux dans les années 1940, et qui fréquentent le café la Suiça, où parfois ils préparent les mouvements d'indépendance<sup>119</sup>. Mais il y avait également, dans les années 1960 et au début des années 1970, au café Pic Nic, « les taxis qui déposaient les gens du football, des militaires des forces armées, c'est à Lisbonne que les forces armées angolaises e mozambicaines sont formées ; des étudiants, il y a des bourses, elles sont données par les églises, de nombreuses par les églises américaines. Ils étaient au Pic Nic, il y avait un peu de tout, c'était un lieu de rencontres », ainsi que l'explique Alessandro, né au Mozambique et qui vient vivre à Lisbonne en 1969, à l'âge de dix-huit ans. D'autre part, les lieux sont aussi fréquentés avant 1975 par tous les colons qui viennent à Lisbonne pendant les vacances. Ils viennent en général pour visiter leur famille, mais lorsqu'ils se retrouvent entre eux, « le Rossio est le meilleur endroit », raconte António, également mozambicain, « tout le monde connaissait le Rossio, c'était le rendez-vous de tous. Les gens connaissaient déjà. Un taxi et ils disaient : "Je veux le Rossio !" ». « C'est ici, ils fréquentaient déjà l'endroit », renchérit la patronne de l'Hospital de Bonecas, boutique de la Praça da Figueira depuis 1830, témoignant pareillement de liens déjà existants et diffus, nourris par des vécus d'autant plus concrets qu'ils se répartissent sur l'espace selon les provenances, les Angolais se réunissant surtout au Pic Nic tandis que ceux du Mozambique fréquentent la Lateria Passos ou la Suiça.

---

Berlengas, Rua Barros Queirós n°30. Je recevais trois cents cinquante escudos du I.A.R.N., et je payais quatre-vingt » ; Esteve : « Je fus logé ici tout près, à l'Hotel Tivoli. C'est le gouvernement qui payait ».

<sup>118</sup> Jorge Gaspar, « Do pelourinho ao centro comercial », *Povos e culturas, op. cit.*, p. 246.

<sup>119</sup> A partir de 1910, ces étudiants se regroupent dans des organisations revendicatrices et publient jusqu'en 1926 le journal *O Negro* qui conteste ouvertement le régime. En 1943 né la Casa dos Estudantes do Impero, qui réunit quelques dizaines d'étudiants, du Mozambique, du Cap-Vert et surtout de l'Angola, et qui va stimuler le mouvement unitaire nationaliste africain. Parmi eux, de grands noms des mouvements d'indépendances : Agostinho Neto, Mario de Andrade, Amílcar Cabral, Eduardo Mondlane ou encore Francisco-José Tenreiro. Voir, André Kisalu Kiala, *Le drame angolais*, éditions L'Harmattan, Paris, 2005. Et José-Eduardo Agualusa, Elza Rocha, Fernando Semedo, *Lisboa Africana*, edições Asa, Porto, 1993.

Par conséquent, au cours des années qui suivent 1975, les occupations sont pratiquement prédéfinies. Les anciens colons du Mozambique sont en effet au café Suíça, « l'après-midi, la nuit, c'était là », ils occupent les lieux des deux portes d'entrée, l'une donnant sur la Praça da Figueira, l'autre sur l'allée orientale du Rossio. Mais ils se retrouvent également au café Gelo, à côté du Passos, sur l'allée occidentale du Rossio, tandis que le Pic Nic, sur cette même allée, se confirme en tant que lieu des Angolais<sup>120</sup>. Il faut alors imaginer l'allure de la place publique, ou encore l'ambiance d'une époque, quand en « 1976-77, ici c'était plein, de gens d'Angola, plein, plein, plein », tel que s'en souvient Esteve, qui vient de Lubango, au sud du pays. Apoio, autre ancien colon de l'Angola pendant vingt-quatre ans, fournit quelques détails sur la teneur des occupations : « Nous on a réussi à être ici deux cents personnes de l'Angola, cette partie c'était des gars de l'Angola, puis l'autre partie, Gelo, c'était des gars du Mozambique, deux cents autres personnes ». Étant donnée la situation de ces gens, qui peut être résumée en ces termes, « par ici nous n'avons rien », les occupations répondaient à des nécessités du quotidien. Tel que l'explique très clairement Pierrot<sup>121</sup>, Angolais qui a aussi vécu en Namibie et en Afrique du Sud, le lieu est utilisé « pour échanger des impressions professionnelles, sujets économiques, pour savoir comment vont les familles, il s'agit d'avoir des informations du présent, du travail, "trouve moi un emploi". Il s'agit de solutions, de ce qu'il se passe ». Venir sur la place publique, c'était par conséquent bénéficier d'un solide réseau d'entraide. Et dans ce Rossio d'Afrique coloniale dépossédée qui cherche à se réorganiser, naît une sorte de marché spontané, qui durera environ cinq ans, de ventes, d'échanges d'argent et de combines. « Ici je vendais de tout », témoigne cet autre Angolais de père portugais et de mère indienne, « j'ai même vendu des diamants ».

Peu à peu, « après la confusion », la multitude s'estompe. Les gens retrouvent un poste de fonctionnaire, certains partent dans leur terre d'origine, d'autres décident de migrer vers l'étranger (Afrique du sud, Brésil, États-Unis...)<sup>122</sup>. Cependant, l'espace est désormais devenu

<sup>120</sup> Facteur sans doute essentielle de la fréquentation angolaise du Pic Nic, son patron, un angolais qui a fait fortune au Brésil.

<sup>121</sup> « Pierrot », le seul pseudonyme utilisé ici, selon sa volonté. Il vit à Queluz, et fait vingt minutes de transport tous les jours pour venir au Rossio pendant trois ou quatre heures dans l'après-midi. Il a quatre-vingt-huit ans et était en Angola gérant d'une plantation de café puis fonctionnaire dans un barrage.

<sup>122</sup> Au sujet de l'insertion de ces nouveaux venus au Portugal, Rui Pena Pires informe d'une élite qui bénéficie d'une expérience coloniale et qui devient des leaders locaux dans beaucoup de branches. Voir Rui Pena Pires, « O regresso das colónias », in Francisco Bethencourt et Kirti Chauduri (dir.), *História da expansão portuguesa*, vol 5, Círculo dei leitores, Barcelona, 2000, pp. 182-196. L'auteur considère également le rôle joué par les réseaux d'interaction familiale et amicale, en excluant le réseau des *retornados*, ce qui est contredit par les témoignages de nombreux acteurs qui appartiennent à une tranche de la population ayant certainement peu de liens avec la société portugaise.



un lieu de rencontres, et pour celui qui travaillait à côté d'ici, et même où que ce soit, il savait que « toujours, toujours il y avait des gens ». Abrantes, qui a passé vingt-cinq ans en Angola, caractérise le mode de fréquentation entre 1980 et 2000 : « Quand on quittait le travail, on s'arrêtait ici pour voir les amis, pour voir les gars. Le samedi aussi, le dimanche, les jours fériés. Quand tu n'étais pas en train de travailler, tu étais ici avec la bande, un point c'est tout. Il y avait même quelqu'un qui travaillait sur un bateau, quand les gens revenaient, ils étaient ici ». Les occupations s'inscrivent ainsi davantage dans le temps du loisir, faisant de la pratique, qui en partie a perdu de son caractère utilitaire, des moments avant tout de convivialité. Le midi est par exemple l'occasion de manger ensemble, et il y a plus de monde le vendredi ou le samedi, journées au cours desquelles la famille est parfois présente. Ceux du Mozambique, originaires de Goa<sup>123</sup>, se retrouvent vers 16 heures pour aller « goûter à la Pasteleria Nacional, [---] on va prendre un thé l'après-midi. Tous les gens venaient ici. Pour rencontrer les amis et le thé », informe Sebastião. Mais le lieu continue tout de même à fonctionner comme espace de ressources, ou encore de renseignements, pour ceux qui reviennent plus tardivement des colonies, notamment à partir des années 1980<sup>124</sup>. Tel que l'indique José, devant son kiosque du Rossio, « c'était de fait un point de rencontres. Et quand on venait à la recherche de quelqu'un, on venait ici à la recherche de quelqu'un ». Par conséquent, c'est bien une certaine intensité relationnelle qui perdure pendant les deux décennies du siècle dernier, période au cours de laquelle les occupations sur l'espace public se redéfinissent. Ceux du Mozambique se regroupent autour des bancs de la Praça da Figueira, près de la Suiça, pouvant atteindre la cinquantaine de personnes à certaines occasions, tandis que l'allée ouest du Rossio devient exclusivement fréquentée par les Angolais. « Là-bas par exemple dans mon espace, à côté de mon espace », continue José qui connaît le lieu depuis 1991, quand à 19 ans il aidait son père, pour ensuite reprendre l'affaire en 1995, « c'était des personnes qui étaient venues des ex-colonies et qui se rassemblaient exactement juste en face, où il y a aujourd'hui la Caixa Geral dos Depositos, c'était le Banco Nacional Ultramarino. Ils

---

<sup>123</sup> Goa, ancienne colonie portugaise, fait partie "de l'Union Indienne" depuis 1961, date à laquelle elle se sépare du Portugal sans conflit puisque l'armée indienne entre dans un territoire qui n'a pas les moyens de se défendre. Sans entrer dans les détails, des flux migratoires s'intensifient entre Goa, ancienne colonie, et le Mozambique, encore colonie. Parmi ces gens qui débarquent au Portugal en 1975, il y a donc soit des migrants « Goasenses » du Mozambique, soit des Mozambicains de première génération originaires de Goa.

<sup>124</sup> Voici quelques exemples d'anciens colons qui sont donc restés quelques années après les indépendances: Mendoza, qui participe à l'indépendance de l'Angola mais finalement, ne s'identifiant pas, il vient au Portugal en 1983, alors âgé de vingt-six ans; Commandante, pilote de ligne en Angola, vient à la fin des années 1980, au moment de sa retraite; Rui, technicien en aviation, reste au Mozambique jusqu'en 1985; Mogas, après avoir assisté à trente-cinq ans de guerre en Angola, vient en 2004, pour les études de sa fille.

formaient un grand groupe de personnes ; et puis ça causait, dans le groupe, plusieurs groupes aussi, [...] entre les vingt et les cinquante personnes, des jours plus, des jours moins, ils étaient beaucoup de monde ».

## Un ensemble de flux migratoires

Conjointement à la présence au cœur de la ville des anciens colons, l'histoire des occupations se caractérise par une territorialisation également nouvelle, cette fois-ci issue de flux migratoires aux origines étrangères, et ironie du sort, flux pour la plupart en provenance des ex-colonies. Migrations en synchronie avec les œuvres publiques et la construction civile en expansion, notamment dans la capitale et dans l'Algarve, et constituées en majorité non pas de gens de l'Angola, pris dans une interminable guerre civile, ni du Mozambique, ayant d'autres destinations migratoires, mais sinon du Cap-Vert et de la Guinée-Bissau, et dans une moindre mesure de São Tomé e Príncipe.

Les Capverdiens, qui au début des années 1980 représentent la population étrangère la plus nombreuse, sont en fait présents sur le territoire national dès les années 1960. Un flux en lien avec deux logiques migratoires, l'une correspondant à un « primeiro nucleo em Portugal de migrantes laborais<sup>125</sup> », qui répond à un besoin de main-d'œuvre – les Portugais migrent en Europe ou font la guerre dans les colonies – l'autre étant une migration d'étudiants qui « venaient faire des études, à Coimbra, à Lisboa », tel que l'explique Jieji, qui arrive en 1967 pour devenir cuisinier de l'État, « parce qu'en ces temps là, les parents qui avaient de l'argent envoyaient les enfants faire des études ». « Après l'indépendance », continue-t-il, « commencent tous les émigrants dans les chantiers », des flux qui se poursuivent au cours des deux décennies suivantes, et qui alimentent les présences sur l'espace public, « a partir de 5 heures jusqu'à 7 heures, quotidiennement », comme le précise Lobo<sup>126</sup>, venu très jeune de l'île de Fogo, ou alors « vendredi et samedi, on se rencontre plus parce que la semaine il y a le travail ». Alors qu'au début des années 1970, les premiers migrants se retrouvaient régulièrement au jardin d'Estrella, ils fréquentent également le café Gelo (au Rossio) après le

---

<sup>125</sup> Fernando Luís Machado, *Contrastes e continuidades. Migração, etnicidade e integração dos Guineenses em Portugal*, Celta editora, Oeiras, 2002, p 5.

<sup>126</sup> Lobo a soixante-quatre ans, vit à une vingtaine de minutes du centre (Alto de São João), et fréquente la place presque tous les jours en des horaires irréguliers. Parmi ses diverses activités, il a notamment travaillé à l'entretien des machines sur les bateaux.

travail, mais ce dernier devenant trop petit face aux présences qui augmentent, et puis l'ambiance ayant changé, les Capverdiens finissent par faire de la Praça da Figueira leur principal lieu de rencontres. Et plus précisément, au coin de la place, à l'intersection avec la Rua do Amparo e la Rua Dom Antão de Almada, lieu de référence tel que le remarque Nucia, établit à Lisbonne après quelques années à Paris, pour qui « avant, ici, Praça da Figueira, c'était pour les Capverdiens comme la Tour Eiffel à Paris »\*.

En ce qui concerne les flux d'origine Bissau-Guinéenne, ceux-ci participent à dessiner les occupations au cours de trois phases distinctes : la première, de Lusoguinéens, dans ce cas là des gens ayant acquis la nationalité portugaise par naturalisation, au statut social plus élevé dans le pays d'origine, et dont les venues sont concentrées juste après les indépendances et jusqu'au début des années 1980 ; la deuxième, « les immigrés, proprement dit », c'est-à-dire une majorité, en correspondance avec une intensification des flux entre 1985 et 1995 ; enfin troisièmement, en nombre restreint, une migration de réfugiés suite à une situation de crise politico-militaire et économique qui provoque de nouvelles émigrations en 1998 et 1999<sup>127</sup>. À cette variété de logiques migratoires s'ajoutent les explications d'Abibou à propos des « anciennes troupes coloniales », lorsque la situation en Guinée-Bissau est difficile pendant les années 1980 et 1990, et que l'ambassade portugaise ne fait rien, ceux qui réussissent viennent au Portugal afin de faire réclamations et démarches pour leur retraite<sup>128</sup>. Armando, à titre d'exemple, est arrivé en 1995, ancien combattant portugais entre 1971 et 1974, il est venu « pour régler les dossiers quoi ». Ces démarches administratives ont semble-t-il participé à la territorialisation des Bissau-Guinéens, car elles vont s'effectuer à l'A.D.F.A. (Associação dos Deficientes das Forças Armadas), établi en 1974 dans le Palácio da Independência qui est situé sur le Largo de São Domingos. Les fréquentations de l'espace commencent à être significatives au cours des années 1980, en lien avec les migrations de travailleurs, pour progressivement augmenter. Au début, « elles étaient éparpillées », selon les souvenirs de Vitto, employé au café la Central de São Domingos, « sur la Praça da Figueira, Rossio, un peu sur São Domingos », mais également, précise José, *engraxador* sur le Rossio, « autrefois,

---

<sup>127</sup> Fernando Luís Machado, *Contrastes e continuidades. Migração, etnicidade e integração dos Guineenses em Portugal, op. cit.*. Les dates de ces phases restent cependant générales et tendanciennes, dans le sens où diversité des acteurs et des logiques de migrations se croisent et se répondent en des façons les plus inattendues. À titre d'exemple, Bani vient à Lisbonne dès l'année 1994 comme réfugié, suite à un deuxième coup d'État ayant généré trop de confusion, puis travaille dans la construction.

<sup>128</sup> Abibou explique que quand ils réussissent à retrouver leur ancien Commandant, maintenant devenu Général, celui-ci en reconnaissant la personne, garantit l'obtention de la retraite. Puis tout est archivé. Par contre, ceux qui sont restés en Guinée-Bissau sont dans la misère.

c'était plus dans la zone du théâtre ». À partir de 1986, selon une estimation d'Angelo Dias<sup>129</sup>, un ancien combattant, commence à se développer un marché improvisé bissau-guinéen sur le Largo de São Domingos, adjacent à cette époque au marché pareillement informel, précédemment décrit, qui s'étend dans la Rua Dom Antão de Almada, et qui grandit peu à peu, comme le raconte Angelo: « Ça commence avec un, puis arrive un autre, puis un autre... ». Le marché fait alors du Largo un lieu attractif qui sera rempli de monde vers la fin des années 1990. Le largo, mais aussi les abords du théâtre, se préciseront comme le lieu de rencontre des Bissau-Guinéens, dont les fréquentations seront amplifiées, de la même façon que pour les Capverdiens et pour les anciens colons, pendant les moments d'inactivité professionnelle.

Plus récemment, environ à partir de 1995, ce sont des personnes en provenance des anciennes colonies françaises de l'Afrique de l'Ouest qui viennent user l'espace public avec régularité. Pour l'essentiel des Maliens, des Sénégalais et des Ivoiriens, avec en général des parcours migratoires déjà affermis dans un pays comme la France, la Hollande ou l'Espagne, et qui ont préféré s'installer au Portugal pour des raisons de conditions plus favorables par rapport au marché du travail ou à leur situation administrative. Ces flux sont peu conséquents, et à titre d'exemple, Laciné<sup>130</sup>, arrivé en 1994, dénombre à l'époque à peine une cinquantaine d'Ivoiriens dans la capitale, mais une bonne part d'entre eux, en tout ils sont une trentaine de personnes toutes nationalités confondues, se retrouvent sur la Praça da Figueira, également sur son flanc ouest, aux côtés des Capverdiens et des anciens colons mozambicains. Ils ont également leur café, « chez Nunu, tout le monde allait chez Nunu », insiste Laciné, et tout comme les autres occupations, celles-ci se concentrent après le travail, « le samedi et le dimanche », reprend-t-il, « le samedi soir à partir de 5 heures, on se rencontrait ici car les gens travaillent jusqu'à 5 heures, et le dimanche ; moi je travaillais le dimanche »\*.

L'histoire de l'ensemble de ces nouveaux et récents flux migratoires, aux regards de toutes la diversité des vécus qui les précède, témoignent d'occupations de l'espace public aux semblables caractéristiques. Les mémoires ont décrit des fréquentations régulières, dans un temps généralement dicté par le travail, et qui se répartissent en une pluralité de nœuds de rencontres. Mais pour l'instant, le plus notable des points communs, n'est-il pas cette

---

<sup>129</sup> Angelo, qui est né à Bissau, vient à Lisbonne en 1975. Il vit aujourd'hui du côté de Anjos, à dix minutes en métro de la place publique, et fréquente quotidiennement cette dernière en de longues après-midi. Il a soixante-huit ans.

<sup>130</sup> Laciné Doumia, de la Côte-d'Ivoire, vit sur les hauteurs du Campo Sant'Ana et vient sur la place à pied en un quart d'heure, deux heures tous les matins et trois heures toutes les après-midi. Il a soixante-cinq ans et a toujours travaillé dans la construction.

utilisation partagée d'un même lieu, ou encore cette succession d'occupations aboutissant à une territorialisation collective ? Sans doute la centralité de l'espace public vient jouer ici un rôle de premier ordre. Car pour ces acteurs étrangers, l'expérience migratoire renvoie à une expérience urbaine dans laquelle le centre ville opère comme l'espace du plausible établissement. Le centre ville est ce lieu « neutre », celui qui est le moins stigmatisant et le moins excluant, celui aussi permettant une relation à l'autre minimale et où être dans l'ignorance de l'autre équivaut à la liberté<sup>131</sup>. Le centre ville, espace également de forte mobilité, ou encore de faible résistance, quand les processus de sélections et de compétitions propres à l'écologie urbaine s'assouplissent, l'envahisseur jugé indésirable peut alors habituellement faire son entrée et élire domicile<sup>132</sup>. Ouverture d'un lieu central, espace marqué du bien commun, en opposition avec le quartier clos et sa propriété exclusive<sup>133</sup>. Les occupations dans le centre de la ville ne s'inscrivent pas seulement en continuité avec un passé de mémoires et de vécus, mais également pour des raisons d'ordre écologique, là où il est possible d'être dans la ville en y apportant une incidence minimale sur son équilibre.

## Nécessité du lien, nécessité du lieu

Au cours de la période 1975-2000, l'espace public accueille un ensemble de réalités différentes et, par conséquent, est porteur d'une pratique de sociabilité aux sensibilités contrastantes. En d'autres termes, chacune des occupations possède ses propres déterminants et ses traits dominants. Mais en même temps, en s'inscrivant dans la durée, ces occupations révèlent des sens qui tendent à se croiser. En fait, l'espace présente des fonctionnalités similaires aux diverses réalités. Des fonctions de l'espace qui participent à ce que Rui Pena Pires définit comme la reconstruction de son insertion sociale<sup>134</sup>. Ainsi, puisque la migration

---

<sup>131</sup> Chantal Benayoun, « Les étrangers dans la ville. Les chemins du cosmopolitisme », in Ida Simon-Barouh, Pierre-Jean Simon, *Les étrangers dans la ville. Le regard des sciences sociales*, éditions L'Harmattan, Paris, 1990, pp. 371-376.

<sup>132</sup> Texte de Roderick D. McKenzie, « L'approche écologique dans l'étude de la communauté humaine » (1925), in Yves Grafmeyer, Isaac Joseph (pres.), *L'École Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Aubier, Paris, 1984[1979], pp. 149-166.

<sup>133</sup> Jean Rémy, Liliane Voyé, *Ville, ordre et violence. Formes spatiales et transactions sociales*, P.U.F., Paris, 1981.

<sup>134</sup> Rui Pena Pires, *Migrações e integração. Teoria e aplicações à sociedade portuguesa*, Celta Editora, Oeiras, 2003. Voir également du même auteur, « Processos de integração na imigração », in Graça Índias Cordeiro, Luís Vicente Baptista, António Firmino da Costa (org.), *Etnografias urbanas*, Celta Editora, Oeiras, 2003, pp. 63-76.

est entendue comme une transition physique d'une société pour une autre, soit l'abandon d'un cadre social et l'entrée dans un autre cadre social, le migrant trouve dans le lieu de rencontres et son réseau un support pour affronter une situation critique, celle d'un processus social de désintégration/réintégration. L'espace agit donc sur deux tableaux : celui des origines culturelles, déjà peint, où s'échangent des informations sur le pays, des nouvelles de la famille, entre des *saudades* qu'il faut tuer et le plaisir de « parler créole et parler de sa terre, rien de plus ». Fréquenter le réseau n'est pas tant à saisir dans le sens d'un repli communautaire dû à un contexte d'hostilité, mais plutôt dans celui du pli communautaire, celui d'être entre soi avec des affinités à partager et des us appréciés en commun. Tableau ensuite qui est à peindre, où chacun a besoin de refaire ses paramètres dans la société, tel qu'en parle toujours Rui Pena Pires, comme se construire une routine, ou se créer une sécurité. Le réseau d'interconnaissances fonctionne alors tel un service d'entraide. Il est un véritable lieu de ressources, utilitaires et morales, qui permet à des colons tout récemment dépossédés et à de nombreux travailleurs sans famille, mais pareillement à tous ces étrangers, des citoyens aux droits restreints et au quotidien de sacrifices, d'affronter une certaine adversité sociale et économique. L'utilité fonctionnelle de l'espace des rencontres, bien connue des sciences traitant de la diversité multiculturelle, est en fait conséquente et diversifiée. Elle met ainsi en œuvre, en mettant de côté les atouts d'une sociabilité conviviale, d'importantes ressources en tous genres, et en particulier dans deux domaines qui sont en lien avec le passé quotidien de la plupart des migrants : l'un est administratif, l'autre est professionnel.

Le réseau qui fonctionne en tant qu'assistance administrative répond aux difficultés liées à la *litterança*, c'est-à-dire à la capacité d'écrire, de lire et de comprendre toutes sortes de documents écrits. Les papiers apparaissent ainsi au quotidien sur l'espace public, ils se montrent pour une traduction complète, une explication de sens, ou juste une confirmation, et certains profitent de l'expérience des autres par des conseils sur les démarches à suivre. Avec le temps, et face aux besoins, des personnes se sont spécialisées dans ce genre de compétence. Il n'est cependant plus question d'aider à la compréhension, mais sinon de « tratar (s'occuper de, traiter) » pour les gens directement. « Dans chaque communauté, il y a des gens qui s'en occupent », explique Nunu, Mozambicain originaire de Goa et retraité de la police judiciaire, qui a fait cela de nombreuses fois il y a plusieurs années, mais seulement pour des gens du Timor, qui « ne connaissaient rien de Lisbonne et rien du Portugal ». Puis il raconte : « Je me

faisais payer dix, vingt escudos, ou je leur demandais de me payer le transport et le repas, mais comme j'avais la carte de transport et que je mangeais chez moi... ». Et puisque les nécessités bureaucratiques sont pléthores, ces personnes, qui en général sont introduites dans les milieux, ont acquis d'amples compétences. Ainsi que l'affirme Adriano<sup>135</sup>, revenu du Mozambique mais originaire de Bombay, « quelqu'un a besoin de déclarer le nom du père, du fils, de la mère, je vais parler aux bureaux centraux, moi j'ai des connaissances. Je fus garde du corps du président de la République, j'ai beaucoup de connaissances. Mais tu dois payer le transport [...]. Quelqu'un veut faire la carte d'identité, quelqu'un veut faire le passeport, je le fais aussi. À l'époque, j'avais obtenu sept permis de conduire ». Pareillement, en parlant de quelques personnes d'un groupe de Capverdiens, Lobo informe : « Tu vois lui, *trata* de tous les sujets que tu veux. Remboursements, I.R.P.S., financiers... il fait même l'avocat. Tu payes le repas, tu donnes vingt euros...<sup>136</sup> ».

L'espace public est par conséquent un lieu de soutien et d'entraide pour toutes sortes de démarches administratives, mais il est également, pendant les années 1990, un lieu d'embauche fonctionnel. Embauche qui concerne pour l'essentiel les métiers « des chantiers », puisque les besoins en main-d'œuvre sont élevés, et que l'ensemble des étrangers, quelles que soient leurs compétences, quelles que soient leurs diplômes qui ne sont pas reconnus, devient un ouvrier dans la construction. L'espace et le réseau fonctionnent ainsi comme lieu de jonction entre le travailleur et le travail. Un mécanisme de l'embauche qui procède par l'intermédiaire de deux figures sensiblement différentes. L'une est celle du « *subempreiteiro* », terme utilisé pour désigner le *empreiteiro*, qui dans le cas présent correspondrait à un employé d'une entreprise de construction responsable du recrutement. Laciné, qui est « armateur fer », se souvient : « Avant au Rossio, il y avait, en période où il y avait du travail, il y a l'habitude du *subempreiteiro* de venir ici, à la recherche de gens pour travailler ». Mais également, rajoute-t-il, « il y a des collègues de travail, ils viennent et disent : "Mon patron il a besoin d'une personne, ou de deux personnes" »\*. L'embauche fonctionne alors grâce au réseau et par le biais de la deuxième figure, celle de l'ami ou de la connaissance. Comme le remarque Bernardo, « stucateur peintre » bissau-guinéen qui parle

---

<sup>135</sup> Adriano est charpentier menuisier, également garde du corps. Il a soixante-deux ans, ne peut plus travailler suite à un accident, et vient au quotidien passer toute la journée, environ de dix heures à dix-huit heures, sur la Praça da Figueira. Il habite à Almada, sur la rive sud, de l'autre côté du Tage.

<sup>136</sup> Les rétributions symboliques semblent suivre un modèle standard. Cependant, le service fourni peut éventuellement prendre d'autres proportions. Ainsi que le dit Nunu : « Chez les Guinéens, il y a deux ou trois personnes, je les connais, ils t'arrangent ce que tu veux, tu leur donnes deux mille euros, ils te donnent un diplôme de médecin ».

français, celui qui travaille déjà est un intermédiaire utile quand le patron a besoin de travailleurs, puisque « tes *patricios* (compatriotes), ils te font confiance. Tu peux aller dire que voilà, il y a ce boulot, le patron il est bien, c'est bien payé »\*. Pour un milieu professionnel caractérisé par la succession de chantiers, le pragmatisme et l'efficacité d'un espace participent à dynamiser les fréquentations. Tel que le remarque Lassana, du Mali, « le patron, le *subempreiteiro*, l'intermédiaire, il passe ici, il trouve beaucoup de personnes »\*. Trouver à être embauché sur la place publique est d'ailleurs une pratique aux origines lointaines. Parmi ses nombreux sens, « le terme *praça* pouvait désigner le marché du travail, le lieu où les travailleurs se rassemblaient le matin pour être embauchés, comme cela se faisait encore au milieu du xx<sup>e</sup> siècle dans de nombreuses villes du Portugal : c'était la *praça de homens* [des hommes, des ouvriers]<sup>137</sup> ». À ce propos, Joaquim, toute sa vie serveur, raconte un Rossio singulier des années 1970, celui des « *pinguins* (pingouins) », car ils étaient en serveur, avec le papillon, certains avec le gilet, qui se rencontraient entre 9 heures et 10 heures et demie, avant le service de 11 heures, avec ceux qui déjà travaillaient et aussi ceux sans travail, pouvant réunir jusqu'à quatre-vingt personnes, « où se trouve le kiosque, plus ou moins en face du Mcdonald's ». Il précise de la solidarité entre eux, de sorte que, « il manque quelqu'un là-bas, il y a un boulot à Marquês Pombal, hop ! c'est à deux pas ». Comme le dit Raimundo, du métier de l'hôtellerie, c'était « pour dégouter un travail, pour faire le service, et il y avait un type qui s'occupait de ça ». Et il y avait aussi le rendez-vous hebdomadaire du lundi, qui réunissait « quarante, cinquante *Ciganos* (Gitans) », selon une approximation de Cucca qui se rappelle des années 1980 quand il avait entre dix et quatorze ans, des rencontres aux intérêts multiples, sociaux et économiques, sur la « Praça da Figueira, là où il y avait la statue, au milieu de la place ». C'était l'occasion d'une mise au point pour le travail, car, continue-t-il, « tu rencontrais quelqu'un pour aller travailler avec toi », notamment, à la « Feria do Relogio, *nas praças* (sur les marchés), ils vendaient des costumes ». Mais aussi, venait le grossiste avec lequel se négociaient les achats, activité en correspondance avec une autre définition de la *praça*, celle du « lieu où se rassemblent les négociants pour discuter de leurs affaires »<sup>138</sup>.

Environ à partir de l'année 2000, quand le marché de l'emploi dans la construction commence à se restreindre, l'efficacité de la place publique en tant que lieu d'embauche

---

<sup>137</sup> Maria Alexandre Lousada, « Praça », in Christian Topalov et al. (dir.), *L'aventure des mots de la ville. À travers le temps, les langues, les sociétés*, op. cit., p. 981.

<sup>138</sup> *Ibid.* p. 980.



diminue progressivement. Les besoins en main-d'œuvre sont de moins en moins systématiques. Après une période dorée autour des années 1990, la décennie suivante aboutit à une situation vraiment critique ; depuis 2009 pour certains, 2012 pour d'autres, il n'y a plus rien, même plus de « *buscadas*<sup>139</sup> » se plaindra Keita, et « même le Portugais il n'a pas de travail. Tous les sentiers sont fermés », dira à son tour Abibou. Yacouba, menuisier charpentier, a été postuler dans le « ménage », il s'est renseigné pour être « agent de sécurité », il a essayé avec un ami dans la restauration, « même pour faire la plonge, mais ça n'a pas marché ». En cœur, Joaquim et Luís, tous deux employés dans la restauration, répètent régulièrement la même ritournelle, « c'est foutu », passant désormais une grande partie de la journée devant la Ginjinha. La situation du travail a une répercussion directe sur les occupations. Comme le remarque très justement Gorgio, visage également familier de la Ginjinha : « Tu vois les gens là-bas », dit-il en montrant le Largo, « ben tu vois qu'il y a crise ». Si les présences augmentent en nombre, notamment ces dernières années, c'est dû avant tout à un changement de rythme. « Mais avant », insiste Abibou, « il y avait beaucoup moins de Guinéens ici. Un peu le week-end, le dimanche, mais avant beaucoup moins, les gens travaillaient ». Maintenant continue-t-il, « c'est une semaine [de travail], puis s'arrête, ou travaille deux semaines, ou parfois pendant un mois ne travaille pas ». En fait, certains fréquentent l'espace quotidiennement en période d'inactivité, tandis que pour de nombreuses autres personnes cette période se compte en années. L'histoire récente des occupations a ainsi été en partie modelée selon les opportunités professionnelles de chacun. Dabo<sup>140</sup>, Sénégalais, exprime très explicitement le lien direct entre une main-d'œuvre en excès et un espace public occupé : « Il n'y a pas de travail, on est ici ».

Les occupations prennent d'autant plus de sens que les ressources d'un réseau deviennent impératives. « Une personne, elle vient pour chercher du travail », raconte Laciné, « on se rencontre pour prendre des nouvelles. Peut-être que mon patron il a besoin de quelqu'un. Prendre renseignements ici. À la maison, qui va te donner des renseignements ? Personne. [---] les renseignements c'est ici »\*. Un autre employé dans la construction, qui est capverdien, reprend ce genre d'argument en insistant sur la motivation inhérente aux présences, celle de se sentir actif dans la recherche d'un travail : « Pour avoir quelques tuyaux

---

<sup>139</sup> Travail sur un chantier pour une journée, une journée et demie, ou pour une ou deux semaines.

<sup>140</sup> Dabo est né à Bissau mais élevé en Casamance, au Sénégal. Au Portugal depuis 1997, il a été commerçant, parfois il a travaillé sur des chantiers, et actuellement, âgé de cinquante-sept ans, il est sans travail. Il habite juste derrière l'hôpital São José, à cinq minutes à pied de l'espace public, et vient très régulièrement sur le Largo, ou sur la Praça da Figueira.

sur le travail ; à demeurer à la maison, tu ne sais rien. Quand il n'y a pas de travail tu es toujours ici ; ce n'est pas le travail qui va venir chez toi te chercher ». « Ne pas rester à la maison et ne rien faire », repris également par ce Sénégalais arrivé au Portugal en 1993, participe à un discours très répandu au sein des diverses communautés. La place publique devient le lieu où être le plus approprié du quotidien, ou encore, l'option la moins pire. De toute façon, parmi les possibilités, « il y a le Centre pour l'Emploi, et il y a là », explique Dabo, « et le travail il peut venir des deux ».

## La vie des occupations

D'un point de vue diachronique, l'espace public est dynamique. Il faut le suivre avec un mouvement contenu dans l'histoire des occupations. La notion de territorialité, entendue comme la « manière dont les activités s'ordonnent et se structurent dans l'espace et dans le temps<sup>141</sup> », renvoie au caractère changeant des présences, mais elle envisage les inscriptions spatiales selon les modalités d'articulation entre elles. L'espace public est ainsi traité en fonction de la construction territoriale, considérant les inscriptions spatiales comme des moments d'ajustements afin de faire sa place<sup>142</sup>. La mémoire des occupations a ici décrit un autre versant des mécanismes qui façonnent l'espace. Mécanismes, en quelque sorte indépendants, qui agissent par un ensemble de facteurs internes à l'occupation elle-même. Il s'agit donc d'aborder le mouvement des présences, c'est-à-dire celui d'un corps extrêmement vivant, que constitue la vie des occupations.

Qu'est-ce qui agit sur les occupations ? D'abord, il y a la naissance d'une occupation. Elles surviennent à l'improviste, soudaines ou progressives, et ces quarante dernières années ont été marquées du sceau de la globalisation. Aux origines, il y a bien des flux d'émigrations, des causes macro-sociologiques faisant que les places centrales de la ville sont prises dans des déterminants globaux, et démontrant « l'influence des forces extérieures sur la vie locale<sup>143</sup> ». Le phénomène n'est pas nouveau ; sans remonter trop loin dans le temps, les occupations issues des flux de migrations rurales du début du xx<sup>e</sup> siècle, aujourd'hui « locales », étaient aussi nouvelles et venues d'ailleurs. Le premier soubresaut des occupations humaines est donc

<sup>141</sup> Jean Rémy, Liliane Voyé, *Ville, ordre et violence. Formes spatiales et transactions sociales*, op. cit., p. 143.

<sup>142</sup> Guénola Capron, Geneviève Cortes, Hélène Guétat-Bernard, *Liens et lieu de la mobilité. Ces autres territoires*, Belin, Paris, 2005.

<sup>143</sup> Marc Abélès, *Anthropologie de la globalisation*, op. cit., p. 101.

celui de l'apparition. Et celui qui apparaît est implicitement un autre. Les occupations au cœur de la ville ont ainsi leur source hors de la ville, déterminées au préalable par des départs. Elles ont un caractère exogène.

Ensuite, une fois installées, les occupations évoluent au cours du temps. Leur vie se confond alors avec la vie du réseau lui-même. La description rétrospective traitée précédemment a mis en relief un même processus, le besoin de se rassembler pour une population en condition de vie sans le moindre doute défavorable. Le lieu présente ainsi une concrète qualité fonctionnelle : mettre à disposition un réseau d'interconnaissances. Le réseau est alors utile dans la continuité, d'une part pour aider face aux problèmes du quotidien, d'autre part en raison de toutes les venues qui s'étalent au cours du temps et qui viennent alimenter un flux migratoire déjà établi. Mais son utilité peut également s'avérer discontinue, diminuant quand les processus d'insertion dans la société sont avancés, ou augmentant en période de pénurie du travail. En ce sens, les fréquentations vont s'accorder avec les nécessités de chacun. Inversement, l'évolution des nécessités aura une incidence sur la vie d'un réseau. Ainsi, les occupations s'enflent et se désenflent en correspondance avec l'intensité fonctionnelle de l'espace.

En même temps, et c'est peut-être là le principal facteur agissant, les occupations sont modelées selon des potentialités quantitatives, autrement dit selon la quantité d'individus susceptibles d'être présents sur l'espace. La vie d'un réseau met ainsi en jeu des forces en présence, ou en absence. Déménager dans un autre quartier, migrer dans un autre pays, trouver un travail ou partir à la retraite, sont autant d'événements au cours d'une vie qui font que les acteurs se collent ou se décolent au réseau, ou que les occupations se dilatent ou se rétractent. Cette variable a une action sur la densité du réseau. Mais il y a également la disponibilité des acteurs qui donne le ton aux présences, et en l'occurrence sur les temporalités. Avoir de l'argent pour payer son trajet, ou avoir un travail qui laisse du temps libre, sont des exemples parmi d'autres de disponibilité personnelle qui dictent les façons de participer aux occupations. Ces considérations vont de soi, en effet chacun vient selon ses possibilités, cependant elles ont l'intérêt de montrer la vie d'un réseau non pas comme un tout homogène et routinier, mais au contraire comme un ensemble bouillonnant de comportements et résultant de l'hétérogénéité de la vie de ses acteurs. Tandis que Cutinho, parlant des gens de Goa, résume l'ondulation des présences, « ça va, ça vient », Tati, qui est Angolais, témoigne de leur complexité, expliquant, « il y a beaucoup de gens qui passent, qui sont déjà passés,

déjà repassés, et passent à nouveau ». Les occupations apparaissent ainsi en fluctuation constante, soutenues dans le court terme par une certaine régularité des fréquentations, mais au cours des années bousculées par un réseau d'interconnaissances qui n'a de cesse de se faire et de se défaire, libre, volatile et indiscipliné.

Sur le très long terme, les effets spatiaux sont plus notoires. Les occupations peuvent augmenter ou diminuer progressivement, avoir des pics d'intensité, ou encore des périodes de survie. Et si elles apparaissent, aussi elles disparaissent. Elles ont leur durée, généralement, définie par la nature du réseau. Ainsi, la vie d'un réseau peut être un processus générationnel. « Les plus anciens sont en train de mourir, les plus jeunes ne sont plus là », explique Cutinho, qui est né à Goa et a vécu trente ans au Mozambique, puis il raconte, « mes enfants ne connaissent rien de Goa, rien du Mozambique. Désormais ils ne sont plus de Goa. Ils sont d'ici. Ils ne veulent rien savoir de là où je suis né, du Cap-Vert, de l'Angola. Eux ils veulent savoir de l'Europe ». Discours sur la fin d'un lien, et repris par Comandante : « Maintenant c'est la fin. La plupart de ceux qui fréquentent a désormais un âge avancé. Ils sont en train de casser leur pipe. [---], l'indépendance a créé l'origine. Il n'y a plus de renouveau. Celui qui est né ici a une autre culture. C'est la fin de cette génération. Quand ça finira, ce sera fini ! ». Avec ses gens, les occupations vont mourir. La vie des présences peut également dépendre des modes de faire qui sont autres : le réseau de la Ginjinha par exemple, fortement diminué par une centralité urbaine éparpillée ; celui des Gitans ou encore des pingouins, qui n'ont plus lieu d'exister. Tel que le signale Raimundo à propos de l'embauche des serveurs, « maintenant ils parlent directement avec le portable ». Chaque occupation possède ainsi sa propre existence.

## Conclusion 2 : Quelle histoire pour le Rossio ?

Impossible de ne pas voir dans ces quelques décennies d'occupations des lieux les résidus d'un empire démantelé. Capverdiens, anciens de Goa, Angolais, Mozambicains et Bisseau-Guinéens, qu'ils soient colonisateurs ou colonisés, le Portugal d'Outremer se retrouve réuni au Rossio, comme autant de fragments d'une épave qui auraient échoué sur la même île. La tempête a eu du bon, elle a raboté une hiérarchie sociale impitoyable, et permis que se redistribue quelque peu l'humanité. Le colon est tombé de ses privilèges pour se redresser tout

nu, le sujet est devenu un indépendant, et le brave collaborateur a finalement choisi son camp. Mais surtout, sur les bancs publics, les voici désormais tous à la même enseigne : des nouveaux citoyens, à comprendre, des étrangers de la ville.

À vouloir faire correspondre un lieu avec une histoire, le Rossio a souvent été assimilé, non pas sans un certain zèle de clocher, à l'histoire de Lisbonne comme à celle du Portugal<sup>144</sup>. Ce qui n'est vrai qu'en partie car, nécessairement, de telles envolées doivent être redimensionnées. Au niveau de la ville, il y a comme un péché de prétention qui semble oublier, et la concurrence d'un Terreiro do Paço dont la centralité est essentielle dès le XVI<sup>e</sup> siècle, et un Chiado qui au XIX<sup>e</sup> siècle s'impose dans les forces urbaines. Ainsi, c'est une histoire de la ville parmi d'autres qui s'incarne au Rossio, et en l'occurrence, sans doute, sa dimension collective, ou encore, pour le dire autrement avec Jean Luc Pinol, « l'essence même de la ville, la recomposition permanente de sa population<sup>145</sup> ». Au sujet du Portugal, l'espace public bénéficie cette fois-ci d'une sorte de pirouette mathématique faisant d'une accumulation d'événements une primauté dans la hiérarchie des représentations. Certes, il y a de l'histoire du Portugal au Rossio, mais l'usage récurrent du « comme toujours » trahit l'enthousiasme d'un cycle historique qui a débordé sur une représentation exagérée de la longue durée. Car le passé national dont le Rossio ait été le témoin privilégié est récent. Peut-être ne commence-t-il en effet qu'au lendemain de la reconstruction pombalienne, en une période d'instabilité politique entre libéraux et absolutistes qui donne lieu à des faits singuliers, des événements. Et puis tout d'un coup, avec 1975 qui a fortement marqué le quotidien de la place publique d'une emprunte nationale, plus rien. Pourtant au Portugal, l'aventure impériale, ce n'est pas rien. Aussi, il faut comprendre. Un voile a été jeté sur le Rossio car ce dernier, pour le coup véritable théâtre de l'histoire portugaise, est l'expression au cœur de la ville d'une histoire qu'il convient d'oublier. Attitude classique des pays coloniaux : s'il n'y a rien à exploiter, autant clore au plus vite l'affaire. Sauf que l'affaire est loin d'être close, et l'espace public est là pour en témoigner, avec ces résidus qui représentent, et de façon privilégiée, la grande aventure coloniale du pays.

De fait, il y aurait comme une translation de l'histoire nationale dans l'histoire de la

---

<sup>144</sup> « O Rossio tem sido o local onde, desde sempre, se exteriorizaram os momentos que são a História de Lisboa e do país », Maria do Rosário Santos (coord.), *Rocio-Rossio. Terreiro da cidade, op. cit.* p. 92 ; « o primeiro lugar na história de nossas revoluções. Todos os acontecimentos importantes, de que Lisboa tem sido testemunha, tiveram por berço, ou tumulo, a Praça de Don Pedro », (1839), *A Praça de D. Pedro, op. cit.*, p. 145 ; « principal representante, por sua posição e feitos, da História de Portugal », João Paulo Frei, *Lisboa do meu tempo e do passado. Do Rocio à Rotunda, op. cit.*, p.189.

<sup>145</sup> Jean-Luc Pinol, « Mesurer les mobilités urbaines - Strasbourg 1870-1940. Trajectoires urbaines et espace urbain », *Enquête - n°4, La ville des sciences sociales*, Éditions Parenthèses, Paris, 1997, p. 105.

ville. La reconstruction pombalienne a eu cette génialité de créer deux centralités, ou plutôt de recréer, car le nouveau de l'époque s'est calqué sur une ossature préexistante, qui sont celle de la Métropole d'un empire ouvert sur le monde, et celle d'une Lisbonne en expansion, ouverte à la ville. L'empire n'est plus, il n'y a plus d'océans sur lesquels naviguer, et la Place du Commerce en reste avec un horizon redimensionné au habitants de l'autre marge du Tage. En d'autres termes, de l'histoire nationale, elle n'a plus que les souvenirs et la monumentalité. Par contre, au Rossio, les souvenirs de l'aventure coloniale sont encore bien vivants. De sorte qu'il n'y a pas que la ville qui se soit déplacée vers l'intérieur des terres, mais aussi, en ayant parcouru quelques sept cents mètres, ce qu'il reste de la centralité maritime. C'est comme si avec son expansion, la ville avait traîné avec elle son histoire coloniale.

Demeurent alors, telle une signature de la Lisbonne atlantique, vestiges en contresens avec la croissance urbaine, tous ses personnages, immobiles et en pierres, ses rois sur la Praça do Comércio, sur le Rossio, sur la Praça de Figueira, son marquis sur le rond point, son duc sur Saldanha, son duc de Terceira à Cais de Sodré, ses héros de guerre à Entre Campos, son député à Areeiro... tous bel et bien tournés vers le Tage.

## Chapitre 3

### Le moment d'un lieu

La morphologie d'un espace se façonne par de successives occupations appartenant à des époques différentes. Une sédimentation de présences que le cours du temps accumule. Il faut d'abord imaginer qu'elles prennent place, et non pas qu'elles se font de la place, s'installant comme dans une salle de cinéma, ou dans un compartiment de train, quelque part, puis à côté, enfin, entre. Et puisqu'une occupation peut disparaître, l'accumulation se fait également couche, comme un feuillet, faisant d'un banc ou d'un trottoir un palimpseste. Au cours du temps encore, les occupations évoluent, se montrant dans des vitalités changeantes – la vie des réseaux – chacune témoignant de son propre comportement. La vie de la place publique fait ainsi corps de tous ces cheminements. À vouloir adopter un regard synchronique sur les occupations, se sont alors des moments de parcours qui s'arrêtent. Un état des lieux contemporain, qui sera la deuxième partie de ce chapitre, se présente par conséquent comme le reflet momentané d'une série d'occupations prises au cours de leur histoire.

La journée d'une place publique change d'humeur, non pas comme une mer capricieuse, mais comme les tableaux de Monet qui se plaisait à peindre de multiples fois le même paysage pour en faire ressortir ses nuances et la délicatesse de ses états intermédiaires. En décrivant le paysage de l'espace public, l'état des lieux ne peut fournir un tel rendu de variations. Cependant, en présentant les principales caractéristiques de chaque occupation (la localisation, la temporalité des présences, la quantité des acteurs ainsi que quelques informations concernant ces derniers), il fait vivre à chaque fois une partie du tableau. Le tout

peut alors quelque peu s'animer et laisser entendre le mouvement harmonieux de l'orchestre.

Le moment d'un lieu est un témoignage de l'espace public. Mais, à ne fournir qu'une vision générale, se perd ce qui fait l'actualité d'un lieu. Une première partie dans ce chapitre va donc décrire l'occupation la plus importante, parce qu'elle participe plus que les autres à marquer le lieu, et comme le dirait Michèle de La Pradelle, parce qu'elle contribue avec ses pratiques à faire du lieu ce qu'il est<sup>146</sup>, plus que les autres. C'est la place d'aujourd'hui dans ce qui se voit. Après une deuxième partie qui va parcourir l'ensemble des occupations, une troisième partie va se concentrer sur ce qui fait l'occupation d'aujourd'hui, et qui ne se voit pas. Des logiques qui génèrent les fréquentations, celle-ci est la plus fraîche.

## Non, ce n'est pas un marché

Au Largo de São Domingos, vers 9 heures du matin quand la Ginjinha commence à ouvrir ses portes et que la fréquentation est faite de déplacements et de croisements, arrivent deux, puis trois, puis quatre Bissau-Guinéens qui tranquillement s'installent sur un banc puis sur l'autre. Parmi ces premiers occupants, ils seront un ou deux à sortir un sac plastique rempli de colas qu'ils poseront à leur côté, surélevé sur un petit carton, et à destination de l'éventuel chaland. Le Largo est pourvu d'un grand banc d'une quinzaine de mètres situé le long du muret qui soutient le rehaussement de l'espace, au pied de la colline, et de quatre bancs de petite taille, le tout dans un style minimaliste à la mode, le gros bloc de pierre. Au cours de la matinée, les gens arrivent progressivement et créent un pic de fréquentation entre 11 heures et midi, avec par exemple une quarantaine de personnes. La territorialité des Bissau-Guinéens, qui diminue à l'heure du repas, pour devenir conséquente entre 15 heures et 19 heures, avec en général des présences qui avoisinent les soixante personnes (mais un lundi du mois d'avril par exemple, ils sont environ quatre-vingt-dix), se structure autour d'un ensemble de petits étalages. À peu près une quinzaine de personnes, au complet, à pratiquer quotidiennement une activité commerciale : trois cordonniers, quatre ou cinq hommes qui vendent essentiellement de la noix de cola, et six ou sept femmes avec des produits alimentaires bissau-guinéens.

Les trois cordonniers font partie de la « famille des cordonniers », c'est-à-dire que leur père était cordonnier. Ils travaillent le cuir, et par conséquent la sandale décollée ou la

---

<sup>146</sup> Michèle de La Pradelle, « La ville des anthropologues », in Sophie Body-Gendrot et al., *La ville et l'urbain. L'état des savoirs, op. cit.*, pp. 45-52.



ceinture décousue seront réparées. Mais pour l'essentiel, ils s'occupent de faire ce que Dabo sait dire en français, « grigri », ou en espagnol, « *amuleto* », par contre en portugais il ne sait pas. Et il explique que c'est pour défendre, pour protéger le corps, et que dedans il y a le Coran. Ainsi, arrive un couple avec un tout petit papier plié, quelques bouts de tissu et un ensemble de ficelles colorées avec une succession de nœuds. Mamadi fabrique alors une ceinture en insérant tissus et ficelles dans le cuir tout en logeant le petit papier dans une sorte de médaillon. Ce travail, qui dure une vingtaine de minutes, s'effectue sur une petite planchette coincée entre les genoux de Mamadi qui est, selon la saison, soit assis sur un banc, soit en tailleur par terre sur un carton déplié. À ses côtés, dans un petit sac à dos, son matériel : couteau, scotch de papier, grande aiguille et fil de pêche, colle, cuir et perceur en bois. S'il vient de faire une ceinture pour un nouveau né, le grigri est aussi pendentif ou bracelet. Il colle au corps, et se destine également aux adultes. Mamadi n'a rien d'un marabout, il ne s'occupe que de la mise en forme, toujours avec un petit papier apporté pour être solidement enveloppé dans du cuir. Comme l'explique une cliente à propos des différentes couleurs des tissus, « c'est le *maçono* qui sait », c'est-à-dire en amont du cordonnier. Parmi les étalages, il y a également les vendeurs de colas. La graine, ou la noix, est grosse comme un marron, d'une couleur qui tire vers le jaune ou vers le rouge, « elle est amère », se croque par petits bouts au quotidien, et son effet est comparé au café. Se distingue alors la « *piticola* », qui est, comme l'explique une vendeuse, « pour les douleurs au ventre... c'est bon pour la santé ». Aussi, certains joignent au sac de colas un autre produit exposé, le plus souvent des petits sachets d'arachides, ou encore, par exemple, des rasoirs. Aux hommes avec leur étalage minimal, s'ajoutent les femmes qui proposent un ensemble de denrées un tant soit peu plus diversifié. À même le sol et posés sur un tissu, de l'huile de palme, des piments, des aubergines, des arachides, et parfois dans un caddy, des épis de maïs cuits et tout chauds, et des portions de plats cuisinés. Les femmes sont le plus souvent installées sur le dénivelé du Largo, du côté du Palácio da Regaleira, un peu à l'écart. Elles se mettent sous l'un des trois petits oliviers et s'assoient, sur un gros sceau retourné, à côté d'un étalage qui rarement dépasse le mètre carré. Parfois, elles vont sur les bancs, au milieu des hommes, mais dans ces cas là il n'y a que le caddy à faire office de vitrine. Enfin, l'espace marchand se complète de quelques activités moins régulières : tel jour, quelqu'un vend des cigarettes, tel autre des forfaits de téléphone, et puis pendant une période, il y a Lydia par exemple, une Capverdienne qui a grandi en Angola, avec son caddy rempli de C.D., ou encore, une ou deux

personnes d'origine portugaise qui vient déballer, souvent d'une façon trop ostentatoire par rapport au lieu, des livres ou quelques vêtements.

Angelo, un Bissau-Guinéen qui ne fréquente pas le lieu car il est sur un banc du Rossio, explique que la majorité des personnes du Largo sont des Bissau-Guinéens qui proviennent « de la région » (de l'intérieur du pays en opposition avec la capitale), et qui parlent le fulah (ou le pulaar), c'est-à-dire la langue peul, « c'est la plus parlée en Afrique de l'Ouest », bien que « les femmes qui vendent, le marché là au dessus, elles parlent le fulah et le mandingue ». Questionnant alors Angelo sur la dénomination du lieu à peine employée, celui-ci réfléchit, fait remarquer que les gens disent « je vais acheter des cacahuètes », ou « je vais acheter de la cola », puis finalement reprend : « Ce n'est pas un marché... c'est illégal ». Ce qui pourrait ressembler à un raccourci de raisonnement a en fait tout son sens. D'une part, parce que l'humilité des étalages et l'atmosphère modérée qui plane sur les échanges commerciaux font que l'espace marchand se contient. D'autre part, le lieu est régulièrement refoulé par des autorités qui ordonnent d'un ton sec de tout remballer, ou qui utilisent des méthodes de répression plus radicales lorsque par exemple telle matinée « ils ont tout pris », comme le dit une vendeuse d'un air désolé. Par conséquent, en certaines périodes, la place marchande s'adapte, elle contraint son offre déjà bien limitée, elle réduit ses occupations, montrant comment la construction territoriale est en effet parfois inhérente à la question du politique<sup>147</sup>. Difficile alors, tant que rien n'est officiel, de se sentir sur un marché. Pour Mamadi, qui doit donner son opinion sur le sujet, la réponse va dans le même sens : « Non, non, non ; ça n'a rien d'un marché ». Le caractère illégal du lieu dans lequel il est directement concerné participe sans doute au ton catégorique de ses paroles, cependant une deuxième raison vient peut-être les justifier. À savoir : pour être un marché, il faut des marchands. Ce qui, a priori, n'est pas du tout le cas au Largo puisque de toutes évidences, et Mamadi le fera comprendre, les gens ici, c'est pour « *desenrascar* (se débrouiller) ». Lui-même en est un parfait exemple : « Moi, mon travail c'est chauffeur de bus » dit-il, racontant ensuite que son premier travail c'était mécanicien, « mécano Caterpillar », appris en Guinée au temps de la colonie avec les Américains, puis continue-t-il, « j'ai fait le permis de conduire poids lourd », et ainsi quand il est arrivé à Lisbonne, il avait vingt-quatre ans, « j'ai changé pour un permis portugais, [---] j'ai travaillé, et puis voilà. Mais comme il n'y a plus de travail, je fais le cuir ». C'est son père qui lui a enseigné quand il était enfant.

---

<sup>147</sup> Guénola Capron et al., *Liens et lieu de la mobilité. Ces autres territoires*, op. cit.

L'espace, avec ses divers petits étalages, fonctionne alors comme un véritable lieu d'agrégation. Les gens se regroupent autour des vendeurs, créant ainsi un ensemble de points de sociabilité que dessinent l'emplacement des bancs, des oliviers, mais aussi l'ensoleillement. En effet, le Largo, peu ombragé, étant exposé aux variations de température, les occupations se modèlent considérablement selon s'il fait doux ou très chaud (voir carte 3.1).



Carte 3.1 – Occupation des Bissau-Guinéens sur le Largo de São Domingos, quand il fait doux (à gauche), quand il fait très chaud (à droite) ; (dessin de l'auteur sur une carte extraite de Coelho C. (coord.), *A Praça em Portugal-Açores, Inventário de espaço público*, 2005).

Parmi la multitude des acteurs qui viennent profiter de cet espace de vie, il y a en premier lieu ceux qui sont présents au quotidien : des retraités, des personnes sans travail qui en général sont à Lisbonne depuis peu d'années, des travailleurs qui arrivent en fin de journée. Et puis il y a la famille aussi, souvent en lien avec les vendeurs, les enfants de Mamadi, les maris des femmes aux étalages, une cousine, un neveu, une femme avec une poussette, un cousin qui explique, « je passe ici pour voir la famille ». De fait, le lieu embrasse une large diversité sociale et culturelle de la population bissau-guinéenne. En témoigne la variété des tenues vestimentaires de ceux qui s'y arrêtent ou y circulent, allant de l'accoutrement le plus commun au costume le plus recherché, en passant par l'élégant boubou. Également, si tel que l'a dit Angelo précédemment, le fulah est la langue majoritaire, il n'en demeure pas moins que « là-bas, beaucoup de langues sont parlées », comme l'informe Sorry<sup>148</sup> sur son banc du Rossio.

<sup>148</sup> Sorry, qui a cinquante ans, est né en Guinée-Bissau mais a grandi au Mali. Il habite le quartier de Bica, à quinze minutes à pied du Rossio, et fréquente la place une heure le matin puis environ deux heures l'après-midi. Il vient pratiquement tous les jours, sauf lorsqu'il part un certain temps à l'étranger pour ses affaires

« Vingt ethnies différentes » rajoute son ami, de tel sorte que « l'autre à côté ne comprend pas ». Un client dira d'ailleurs que pour comprendre Mamadi, il est obligé d'utiliser « le créole, qui est notre langue nationale ». Enfin, pour compléter la diversité des fréquentations, il y a aussi les clients de toutes sortes, comme le Malien Yacuba qui passe régulièrement s'acheter une cola, une femme du quartier qui se fournit de quelques légumes, ou encore, tous ces gens de la ville qui viennent chercher de quoi se protéger.

L'agrégation bissau-guinéenne se caractérise par le dynamique sociale qui l'anime. Une occupation d'autant plus conviviale qu'elle est nombreuse et qu'elle s'étale tout le long de la journée. Si ceux qui vendent quittent les lieux vers 18 ou 19 heures, il n'est pas rare que vers 20 heures en douce saison, encore une trentaine de personnes se plaisent à converser. Et ce ne sera alors qu'à partir de 21 heures que les occupations s'effilocheront presque complètement.

## Promenade pour un état des lieux

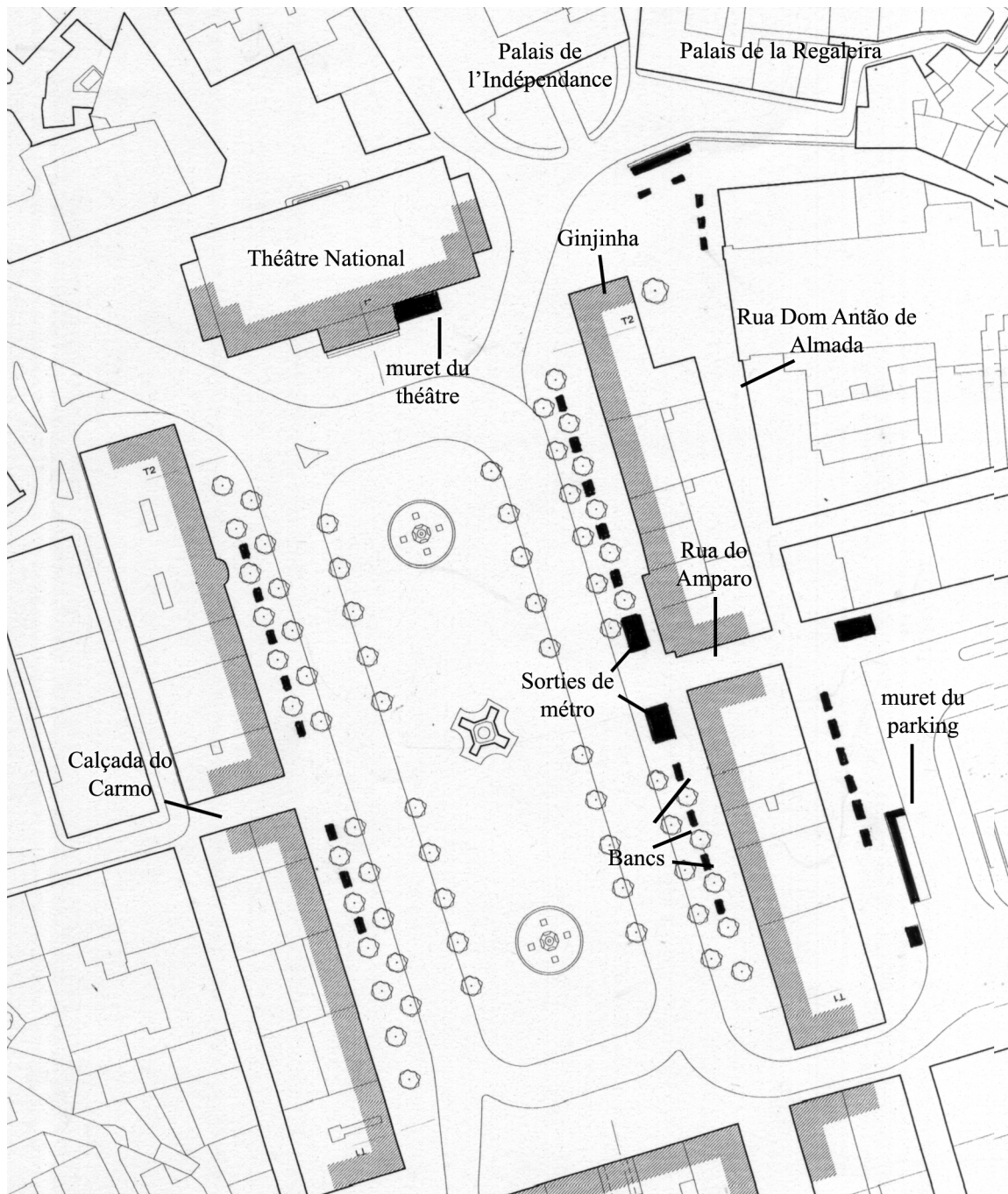
Après s'être attardé sur les présences bissau-guinéennes du Largo, il s'agit maintenant d'effectuer un tour complet des trois espaces publics afin d'en décrire rapidement les multiples occupations<sup>149</sup>, s'arrêtant plus longuement sur certaines en fonction de la réalité rencontrée, mais aussi, peut-être, en raison de connaissances plus ou moins approfondies. Et pour ne pas se perdre, c'est du Largo de São Domingos que débute la visite (utiliser la carte 3.2).

Non loin des Bissau-Guinéens, sur le côté droit de l'entrée du Palácio da Independência, entre dix et quinze personnes se retrouvent pendant la journée. « Là-bas il y a deux situations », raconte Angelo au sujet du Largo, « sur la rampe en haut, ce sont des gens de la Guinée Conakry. En bas, de la Guinée-Bissau ». Ces quelques personnes de la Guinée (Conakry) sont dans une situation bien particulière : ils sont jeunes, ils viennent tout récemment d'arriver, ou peut-être depuis quelques mois, et après avoir fait leur premier pas migratoire, ils attendent un droit à la mobilité. « J'attends la carte de résidence et je m'en vais en France », résume l'un d'eux. À les voir ainsi espacés dans la solitude, à se parler si peu, les

---

d'import-export.

<sup>149</sup> Le nombre des individus estimé dans chaque groupe correspond aux présences quotidiennes. Il est toutefois nécessaire de prendre en compte leur caractère approximatif dû au fait des divers niveaux de fréquentations (voir chapitres 5 et 6).



Carte 3.2 – Vue d'ensemble de l'espace public avec le mobilier urbain utilisé par les occupations (dessin et légendes de l'auteur sur une carte extraite de Coelho C. (coord.), *A Praça em Portugal-Açores, Inventário de espaço público*, 2005)

difficultés qu'ils sont en train de vivre sautent aux yeux<sup>150</sup>. Leur localisation n'est pas anodine,

<sup>150</sup> Babacar, de mère sénégalaise et de père guinéen (Conakry), connaît bien la situation : « l'Europe c'est dur », commence-t-il, puis il raconte qu'il a beau l'expliquer, les gens au pays ils ne t'écoutent pas, ils parlent mal de toi, ils pensent que tu ne veux pas qu'ils y aillent, « ils rêvent tous de venir en Europe » continue-t-il, disant que pour venir ils vendent tout ce qu'ils ont, leur voiture... ils dépensent même huit mille euros pour venir ici.

près d'un lieu de sociabilité dynamique et ouvert, près de gens qui partagent une même langue, ces tous nouveaux Européens reproduisent au Largo une rassurante proximité géographique en terres inconnues. À l'opposé du Largo, la Ginjinha, considérée comme une occupation puisque le lieu étant tout petit, les habitués sont le plus souvent sur le périmètre d'espace public juste devant – sur le *adro* de la Ginjinha. Il y a ceux à la retraite, « des gars de la vieille garde », qui viennent avec régularité une heure ou deux tous les matins entre 10 heures et midi. Rituellement, la clique qui dépasse rarement les six à sept joyeux lurons disparaît pour aller prolonger son enthousiaste sociabilité dans une autre *taschinha* non loin, puis réapparaît aussitôt pour s'offrir à nouveau une *ginja*. Joaquim, parmi eux, dira « les habitués bourrés », tandis que Bruno, un des serveurs usera l'expression « l'équipe du verre ». Et puis il y a les habitués qui travaillent, ils viennent au cours de la journée, « pour distraire le cerveau », un peu plus en fin d'après-midi, et quand les horaires se croisent, ils se retrouvent<sup>151</sup>. Ce sont tous en général des gens de milieux modestes et d'origine portugaise. Aussi, le lieu est un important pôle d'agrégation autour duquel gravite, de façon irrégulière mais récurrente, une myriade de clients de tous les horizons du quartier.

En sortant du Largo se débouche directement sur le coin nord-est du Rossio qui accueille à nouveau, en ces premiers espaces, de nombreux Bissau-Guinéens. Le socle de ce groupe se constitue en majorité de retraités auxquels se mêlent une migration de réfugiés appartenant à une relative élite sociale. À noter parmi les papys bissau-guinéens, plusieurs « ex-commandos », des gens des « anciennes troupes d'outremer, ceux qui faisaient la guerre coloniale », comme le précise Sorry<sup>152</sup>. Les occupations se répartissent sur les deux et parfois trois premiers bancs de l'allée, ainsi que de l'autre côté de l'angle de la place auprès du grand théâtre, le long du muret latéral et sous les arcades de la façade principale. En fin de matinée ils sont une dizaine, bancs et théâtre réunis, par contre au cours de l'après-midi, et surtout vers 17 heures, ils sont au moins une trentaine de personnes, d'un côté comme de l'autre. « C'est mélangé » observe Angelo, et si quelques uns alternent entre les bancs et le théâtre, les répartitions s'établissent avant tout en des logiques de « connaissances ». Par contre, il y a une différenciation entre un Largo majoritairement musulman et un Rossio à majorité chrétienne,

---

Et puis quand ils sont ici : « Au bout de deux trois jours, ils pleurent »\*.

<sup>151</sup> António, journaliste dans la moto, vient entre 16 et 18 heures ; Zezinho, barman dans un club Rua da Gloria, passe deux à trois fois par jour sans demeurer trop longtemps ; Fernando, agent de sécurité, vient tous les matins après avoir fait ses courses ; João, conducteur de train, passe avant d'embaucher à la gare centrale du Rossio ; O Sighor Silva, après son service de nuit à l'hôpital de São José, vient boire une *ginja* ;...

<sup>152</sup> À leur sujet, Abibou dira : « Les blessés de guerre. Ils sont nombreux à être... sans une jambe. Maintenant ça ne se remarque pas parce que désormais ils ont appris à marcher avec une prothèse ».

ce qui renvoie à une distinction des provenances entre respectivement l'intérieur des terres et la capitale. Comme le dit Bani, « nous ici, on est plutôt de la capitale », mais les distinctions ne sont que tendanciennes, car en même temps, « on est un peu de partout », à l'exemple des deux Bissau-Guinéens juste derrière lui sur le banc qui sont musulmans. La référence commune est également perturbée par une compagnie qui s'agrège de nationalités diverses : un Capverdien, un Saint-Toméen, un Malien... de sorte qu'il est ambigu de parler de communauté. Si au cours de conversations, le terme est exprimé à deux reprises, par Jalo, par Aboubi, Angelo est sceptique sur sa pertinence pour définir les occupations : « Hmm, non... les amis ». Mamadi, au Largo, préfère pareillement une qualification élargie : « Hmm... communauté africaine ». Il apparaît ainsi préférable, pour parler de ces occupations, d'en rester au général, ce qui permet d'inclure le membre dissonant, de ne pas entrer dans le jeu des qualifications assignées trop restrictives, et de rejoindre Fernando Luís Machado qui au terme de son étude sur les Bissau-Guinéens au Portugal constate, face à une hétérogénéité d'origine, de trajectoire et de composition, « os limites de utilização [---], de conceitos como o de comunidade<sup>153</sup> ».

En longeant le théâtre pour aller « do outro lado (de l'autre côté) » du Rossio et ainsi arriver sur l'allée occidentale, il est fort possible de rencontrer sur le premier banc, surtout en plein été, une extension climatique de l'occupation précédente. Angelo, Bani, Abibou, en tout une douzaine de personnes installées à l'ombre pendant l'après-midi, et vers 18 heures, « ensuite, quand le soleil change », explique l'un d'entre eux, « on retourne là-bas ». Occupation saisonnière, ou encore transhumance d'une occupation, qui peut s'étaler sur six mois.

Sur l'un des deux bancs suivants, selon les places libres, à côté du café Gelo ou « en face de la parfumerie », se rencontre un groupe de retraités d'origine portugaise dont le principal point commun est leur homosexualité. Ce groupe qui grandit depuis une dizaine d'années comporte au total une douzaine de personnes, et occupe l'espace entre 17 heures 30 et 19 heures 30. « Un groupe très hétérogène » explique Quinita, pour ensuite se reprendre, « ce n'est pas un groupe, c'est un amalgame ». Et en effet, les liens varient considérablement, entre de solides amitiés et des fréquentations à accepter. Cependant, ils mangent ensemble au restaurant deux fois par semaine, et à l'occasion, s'organisent des sorties (à la mer, en

---

<sup>153</sup> Fernando Luís Machado, *Contrastes e continuidades. Migração, etnicidade e integração dos Guineenses em Portugal, op. cit.*, p. 436.

Espagne...), ce qui témoigne d'un amalgame plutôt uni<sup>154</sup>.

Voilà deux ans que sur le banc suivant, Sorry, Ibrahim et deux ou trois autres amis bissau-guinéens occupent cette partie du Rossio. Si parfois Sorry y vient flâner le matin, ces quelques personnes se retrouvent dans l'après-midi, entre 16 heures 30 et 18 heures 30 environ. À écouter Sorry, cette expansion bissau-guinéenne semble avoir pour motif une fuite de la sociabilité : « Les gens là-bas, ils disent n'importe quoi, il va parler de quelque chose qu'il ne sait pas », dit-il à propos du Largo, puis dans un deuxième temps il rajoute, « ils parlent politique, de ça, parfois ils ne s'entendent pas, il y a de la confusion, moi je veux être au calme. C'est pour cela, je ne veux pas de confusion. Ici, c'est plus tranquille ».

En continuant dans l'allée, commence alors l'occupation étendue des anciens colons de l'Angola qui se divise selon les liens d'interconnaissances en groupes d'affinités. Le premier ou le deuxième banc qui se rencontre est fréquenté par un petit groupe réuni autour d'une exigence intellectuelle de la conversation, privilégiant « politique, philosophie et métaphysique », et dont les deux figures de proue sont Almeida et Pierrot. Et bien que João soit passionné d'histoire, Victor plongé dans l'ésotérisme, l'assemblée conjugue avec le niveau populaire de ses membres, mélangeant « des personnes rudimentaires et des personnes très cultivées ». En tout, ils sont une dizaine de personnes, mais en général la rencontre du banc se contente de quatre ou cinq interlocuteurs, arrivant un peu avant 16 heures et quittant les lieux vers 18 heures 30. Ce sous-groupe de l'Angola se démarque de leurs compatriotes, voisins de place, de part leurs « postures sociales et économiques différentes », et du fait que, « ici, les sujets sont plus poussés », contrairement aux autres, incapable de « dépasser le passé », ainsi que le considère Pierrot. Aussi, ce groupe n'est pas strictement Angolais puisqu'Almeida est du Mozambique et l'ingénieur civil Cruz Pinto n'a jamais mis un pied dans les colonies.

Ensuite, après avoir passé l'intersection centrale de l'allée, avec la Calçada do Carmo sur la droite, au niveau du deuxième banc rencontré se trouve « un petit noyau », comme le dit Esteve. Ils sont quatre, deux étaient amis à Luanda, les deux autres à Lubango, se sont ensuite connus au Rossio, et depuis leur retraite ont instauré trois jours fixes par semaine pour une rencontre à ne pas rater, le lundi, le mercredi et le vendredi vers 16 heures, systématiquement suivie d'un *petisco* (apéritif) vers 17 heures 30. Deux situations caractérisent donc ce groupe. La première, elle est sur l'espace public, et à ce moment là elle inclut quatre ou cinq autres Angolais qui s'incorporent aux conversations. L'occupation, contrairement aux habituelles

---

<sup>154</sup> Aussi, cette camaraderie sera ici dénommée le groupe des copines puisqu'ils se sont tous attribués des surnoms féminins et usent généralement des genres pour plaisanter.



fréquentations de banc, est ici plus indécise, elle se déplace entre le banc et la façade du bâtiment qui lui fait face, celle de l'ancienne banque du *Ultramar* où se concentraient les nombreuses présences des années 1980, et par conséquent elle semble avoir conservé une pratique de l'espace un peu plus désordonnée qui remonte au passé. La deuxième situation est celle du *copo* (le verre) qui s'ensuit. Et dans ce cas là, « c'est fermé » dit Pinto, même si éventuellement de nouveaux membres peuvent s'y joindre selon certaines conditions, en l'occurrence le lien d'amitié et « en premier lieu être angolais ».

Au banc suivant, le dernier de l'allée, il y a « *o pessoal* (les gens) », « *a malta* (les gars) », petit groupe également dont le principal lien est l'appartenance angolaise. Plus que les précédents, celui-ci respire le fossile, la craquelure coloniale en débris, l'errance d'une sédimentation dans le passé. Ces vieux de l'Angola, retraités depuis bien des années, se rencontrent en début d'après-midi, entre 14 heures et 16 heures. Pour combien de temps encore ? Comme le signale Lopez, ancien prospecteur de mines, « maintenant nous sommes seulement sept ».

Il faut alors à nouveau « *atraversar* (traverser) » le Rossio, aller de l'autre côté, sur l'allée orientale, pour tomber sur le Senhor Figueira<sup>155</sup> assis sur le deuxième banc. Figueira, suite à des problèmes interpersonnels avec « la *malta* de l'Angola » – « je me suis fâché » dit-il, « il y en a certains que je ne veux pas voir » – a créé voici deux ans une extension de l'occupation angolaise sur la partie orientale du Rossio, sur le banc exactement en face de celui qu'il fréquentait. Le banc est devenu désormais un lieu de rencontres égocentré d'une toute relative envergure puisqu'au cours de sa présence, qui s'étale de 11 heures 30 à 18 heures, ses deux proches amis y demeurent également, faisant des aller-retours avec le banc d'en face, et le reste du groupe vient régulièrement faire une petite apparition vers 13 heures 30 avant d'aller d'installer sur le banc d'origine. Le banc de Figueira démontre alors une occupation en conséquence, avec une pointe momentanée de sept ou huit personnes, et une après-midi de deux ou trois fidèles.

Sur ce même banc, mais en des horaires qui se croisent, viennent tous les matins entre 10 heures et midi, quatre, cinq ou six personnes réunies autour d'une langue commune, le malinké. Ils sont quatre Maliens, Laciné qui est ivoirien, Paté de la Casamance, sud Sénégal, et parfois vient Bernardo de la Guinée-Bissau. Groupe international à dominance malienne,

---

<sup>155</sup> Le Figueira arrive tous les jours vers 11 heures pour ne repartir que vers 18 heures. Il vient d'Algés, à environ quarante minutes en transport en commun. Il a quatre-vingt-quatre ans et il était électricien de grosses machines.

ayant entre quarante-cinq et soixante-cinq ans, ils n'ont pas seulement la langue de commun mais aussi un parcours migratoire : arrivés dans les années 1990, migration solitaire (ils ont tous la famille au pays mis à part Laciné qui a deux de ses quatre enfants au lycée à Lisbonne), travail sur les chantiers, et aujourd'hui sans travail et dans l'attente administrative.

En continuant l'allée en direction du nord, avant de prendre à droite vers la Praça da Figueira, il est nécessaire de poursuivre juste de quelques pas, là où se trouve, adossée au muret du métro ou sur un des bancs qui se présentent, une petite dizaine de Sénégalais. Ils viennent environ entre 15 heures et 18 heures, et c'est encore une autre langue qui se parle sur la place, le wolof. Le groupe est relativement hétérogène, avec des âges qui varient entre les vingt ans et la cinquantaine, et des situations liées au travail et aux documents administratifs que certains ont et d'autres n'ont pas. Aussi, les Sénégalais se distinguent de par l'attention de leurs tenues vestimentaires : polos élégants, jeans bien taillés, chaussures impeccables.

Le tour du Rossio achevé, il est temps maintenant d'aller dans la Rua do Amparo. L'occupation est ici particulière, mélangeant une présence au cours de toute la journée des commerçants de rue et un va-et-vient relativement structuré entre ceux du matin et ceux de l'après-midi. Les commerçants, au nombre de cinq (un plastificateur, deux *engraxadores* et deux *cauteleiros*), sont tous installés contre la façade sud de la rue, et le mètre carré d'aménagement de chacun (petite table, tabouret, deux chaises, les caisses des cireurs dont l'une est accompagnée d'une moquette et d'un parasol), rend l'utilisation de l'espace quelque peu prononcée. Ces personnes attirent alors, à la manière de la Ginjinha ou des étalages du Largo, des fréquentations quotidiennes, différenciées entre les amis de longue date qui viennent faire leur visite, et de plus récents habitués qui ont trouvé un lieu disponible. Ils ne sont pas nombreux, cinq ou six le matin, pareillement pendant l'après-midi, mais cependant suffisants pour caractériser l'occupation : fondamentalement populaire et composée de diverses catégories du tissu social lisbonnais, telles que des commerçants du quartier, des anciens colons et des retraités quelconques.

Au sortir de la rue, s'ouvre alors la Praça da Figueira. Juste là, qui est un coin de la place, à l'entrée de la Rua Dom Antão de Almada qui part sur la gauche vers le Largo, c'est le lieu des Capverdiens. L'occupation se fait debout, et elle est facilement mouvante dans le périmètre, les pas accompagnant les discours. Le nombre varie avec les horaires et les jours : un noyau de quatre ou cinq irréductibles qui apparaissent au cours de la journée, la tranche 17 heures-19 heures où se joignent dix à quinze personnes, et le week-end, notamment le

vendredi en fin de journée, avec un regroupement qui dépasse la vingtaine. La variété sociale dont témoigne l'occupation semble alors refléter cette « *etnicidade "orgulhosa"* » capable de transcender milieux et parcours des citoyens capverdiens<sup>156</sup>.

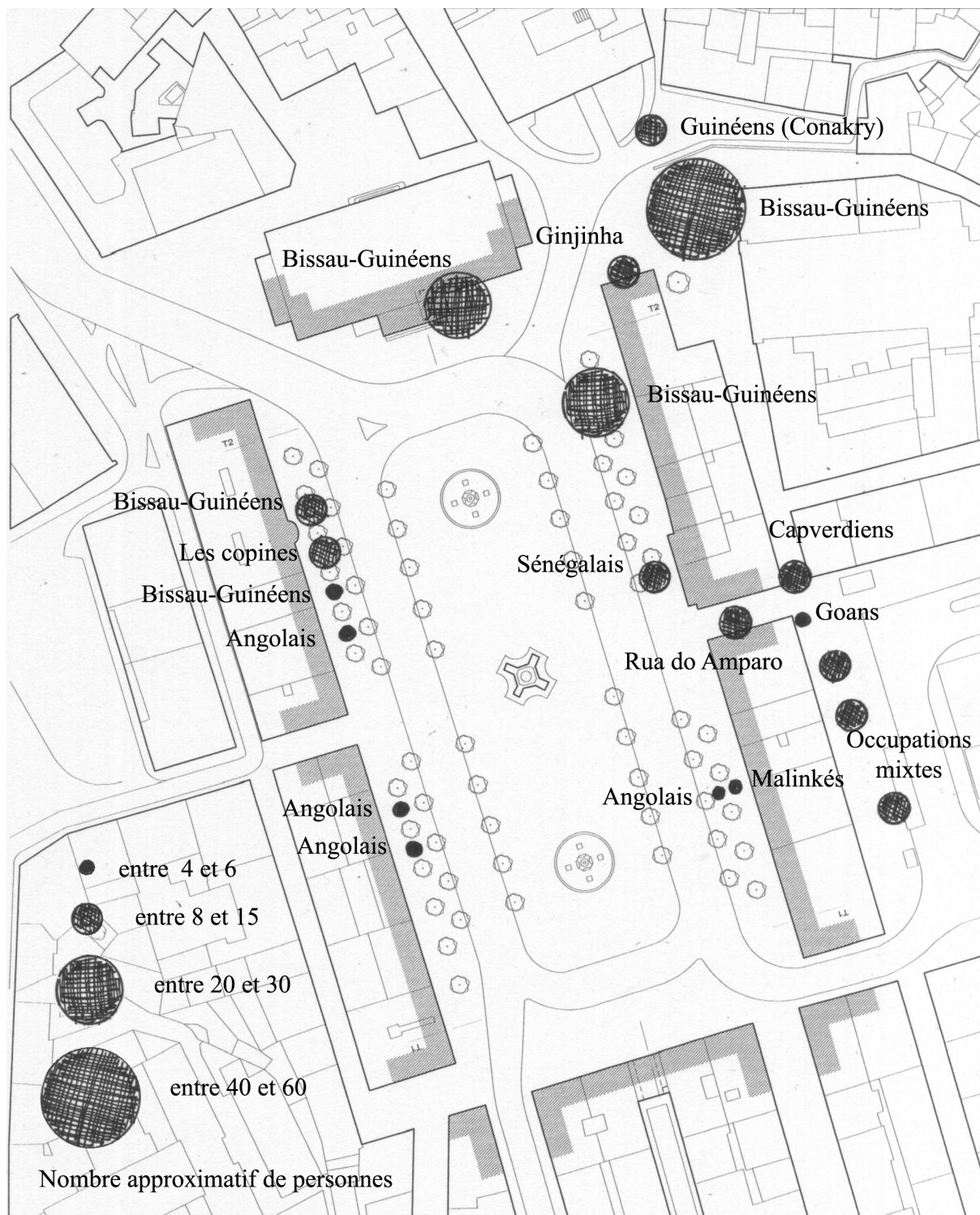
Toujours en cet endroit, mais du côté droit de l'intersection, contre le tout début de la façade qui borde la place, il y a ces six à sept personnes qui viennent du Mozambique, originaires de Goa. Ne sont présents, souvent, pas plus de trois ou quatre retraités à la fois qui apparaissent vers 15 heures et se quittent vers 18 heures. En certains jours cependant, le groupe se dynamise avec l'arrivée, après leur travail, de quelques individus.

En poursuivant sur la droite, se rencontrent six bancs alignés, surtout occupés sous l'ombre de l'après-midi. Ce lieu se caractérise par une utilisation désordonnée où se mélange une population de toutes provenances. En fait, il permet aux gens de venir s'asseoir « où il y a de la place, où c'est vide », dans un endroit au calme, fonctionnant ainsi comme une sorte d'antichambre au sein d'un espace public animé. S'y retrouvent alors à l'occasion quelques Capverdiens, des Bissau-Guinéens, éventuellement des Angolais, un habitué de la Rua do Amparo, un autre de Goa, des retraités d'origine portugaise, ou encore une poignée d'anciens colons du Mozambique qui généralement vont se disperser chez les Angolais. Ce lieu de tout le monde s'étend également sur le long muret qui borde l'entrée du parking souterrain, situé parallèlement aux bancs, et sur une structure d'aération qui prolonge ces derniers. Le mobilier urbain improvisé accueille alors pareillement un ensemble d'individus, en compagnie restreinte ou solitaires, parmi lesquels se distinguent les présences africaines, notamment celle du groupe des Malinkés qui après leur matinée au Rossio y usent leur après-midi entre 15 heures et 18 heures.

La visite s'arrête alors là, ou presque. Il y a en effet un groupe dont les occupations se font par intermittence, parce qu'il gonfle progressivement pour soudain s'éclipser, parce qu'il se joue de l'espace en de successifs déménagements, mais qui se doit d'intégrer ici la description par sa présence notoire et par la sociabilité qui en définit la nature : il s'agit des clochards, qui au cours de toute la journée ont leur quelques petits lieux pour être en compagnie. Ainsi, ils sont six à se réveiller contre la façade d'une boutique du Largo, peu avant 8 heures, pour ensuite se séparer partiellement. Trois iront se réchauffer au soleil sur les marches du théâtre, tandis que les trois autres, après avoir rangé leurs affaires, iront s'installer sur un banc du Largo. L'été, quand la canicule les réunit contre le mur latéral de la Ginjinha

---

<sup>156</sup> Fernando Honório et Teresa Evaristo (coord.), *Estudos de caracterização da comunidade caboverdiana residente em Portugal*, Embaixada de Cabo Verde em Portugal, Lisboa, 1999, p. 168.



Carte 3.3 – Représentation graphique des occupations (dessin et légendes de l'auteur sur une carte extraite de Coelho C. (coord.), *A Praça em Portugal-Açores, Inventário de espaço público*, 2005).

(en face de l'église), ils peuvent être huit ou neuf pendant toute l'après-midi, à causer, ou à cuver. Et le soir, vers 21 heures, ils sont une dizaine sous le théâtre, et une autre dizaine répartie sur les bancs du Rossio, non loin du Largo où arrivera une des multiples organisations (volontaires évangélistes des « Anges de la Nuit », association caritative laïque,...) afin de servir un repas et fournir du soutien.

Enfin, la description aurait pu continuer quelque peu sur la Praça da Figueira puisque la sortie du métro du côté oriental de la place, avec ses quelques fréquentations mélangées, et le parvis de la statue équestre, avec ses nombreux skaters, sont également des lieux aux occupations quotidiennes. Et pour être rigoureux, il faudrait également citer un groupe de cinq ou six retraités portugais « de souche » qui se retrouvent un peu sur le Rossio, un peu sur la Praça da Figueira. De fait, la visite ne peut faire autrement que de s'arrêter aux limites de la recherche. C'est tout de même une territorialisation relativement complète qui se donne à voir sur la carte 3.3.

## Une main-d'œuvre enclavée

Ces dernières années, notamment entre 2012 et 2013, afin de remédier au manque du travail dans la capitale, de nombreuses personnes ont réussi à partir vers des pays tels que la France, l'Allemagne ou la Grande-Bretagne. L'intime lien entre occupation et travail vient ainsi de parcourir un cycle : a) l'espace est vide ; b) des gens arrivent pour travailler et fréquentent l'espace public de façon intermittente (fin de journée, week-end) ; c) crise du marché, le temps des occupations s'amplifie ; d) tous ceux qui le peuvent s'en vont, et demeurent alors des présences prolongées mais en quantités réduites ; e) l'espace est destiné à se vider mais pour cela, et il va en être question maintenant, les occupants doivent se désenclaver. Ce cycle, cependant, correspond essentiellement aux migrants non lusophones tels que Sénégalais et Malinkés. Les départs étant en effet moins systématiques pour des Capverdiens ou des Bissau-Guinéens dont l'établissement à Lisbonne bénéficie de liens et de ressources plus consistants.

Si certains se déplacent par le biais d'une entreprise portugaise, la plupart migre de sa propre initiative vers une destination qui concilie des opportunités de travail et la possibilité d'un accueil (membre de la famille ou ami). Mais l'alternative du départ n'est pas viable pour

tout le monde, ou plutôt, elle le devient au cours d'un long processus administratif. En fait, les travailleurs étrangers possèdent généralement la « carte de résidence », nécessaire pour exercer une activité, et avec laquelle il est possible de faire l'aller-retour avec le pays d'origine, puis également « tu peux aller en France [par exemple] mais tu ne peux pas travailler »<sup>157</sup>. Donc, au cours des cinq dernières années, beaucoup de personnes se sont retrouvées dans une situation semblable à celle de Yacuba, que Keita décrit : « Voilà deux ans qu'il ne travaille pas. Onze ans il a travaillé pour le même patron. Son patron a du travail à l'étranger, en France, en Belgique... mais il ne peut pas y aller, son patron lui dit : "Tu n'as pas la nationalité, tu ne peux pas y aller" »\*. Et Yacuba, en conséquence, rajoute : « Je veux la nationalité portugaise. Je peux aller en France, en Espagne pour travailler ». Désormais, c'est moins l'attente d'un travail que celle d'une documentation nécessaire qui berce le quotidien d'un Rossio dans lequel, comme le dit un Sénégalais, « on se retrouve pour les papiers »\*.

Yacuba vient tous les matins vers 9 heures 30 s'asseoir sur le banc, quelques instants avant ses amis, et il étudie la langue portugaise, car pour la nationalité la loi implique l'obtention du « certificat ». Son niveau est vraiment élémentaire, mais finalement, après avoir suivi un cours gratuit de trois mois (deux heures, trois fois par semaine), il obtient le document nécessaire, véritable succès d'une entreprise débutée en 2009 et accomplie au bout de la troisième tentative. Désormais, Yacuba pense attendre entre huit mois et un an « pour les documents », à l'image de nombreux Sénégalais, de Maliens ou encore de quelques Guinéens qui ont participé aux cours gratuits.

L'espace public, lieu de rencontres, peut alors s'interpréter comme une salle d'attente, parfois imprégnée d'une ennuyeuse routine. « Là on va aller à la maison », explique Keita d'un ton résigné, « et puis quand on aura fini de manger on va s'appeler, et puis on va revenir cette après-midi ici ». Non loin de là, au Largo, Dabo lâche le même commentaire : « Toujours ici, à ne rien faire. Demain c'est pareil. Faire un tour, on s'assoie ici... ». Un quotidien d'autant plus embarrassant que les situations financières sont généralement compliquées. L'allocation chômage est pour la plupart arrivée à terme, « c'est très difficile, les gens n'ont pas d'argent pour manger. Sur dix personnes que tu vois, sept ou huit sont sans argent », fait noter Ibrahim. C'est alors sur un ton parfois quelque peu agacé que s'expliquent les présences. Celles-ci, en effet, sont de l'ordre de la contrainte. En d'autres termes, venir sur la place public est ce qui reste à faire, « on bavarde, on fait passer le temps, on occupe le temps », ou encore, « on vient

---

<sup>157</sup> Le régime d'entrée, de permanence, de sortie et d'éloignement du territoire portugais est établi pour la première fois en 1981. Il débouchera en 2001 à la création du titre de « *autorização de residência* ».

causer en paix, on passe le temps ». Et puis, comme le signale Lassana, « on est fatigué de rester à la maison »\*. Du coup, « on est tout le temps ici », reprend ce dernier. Ce sont alors, dans la durée, des relations qui s'entretiennent : « Depuis que les gens ne vont plus au boulot », remarque Abibou de la Guinée-Bissau, « ils se connaissent mieux ». Les occupations de l'espace comportent ainsi des groupes de circonstances, naufragés du travail sur le même radeau qui attendent qu'à l'horizon apparaisse... un bout de papier. Certains, qui ne voient ni dénouement, ni perspective, décident de revenir au pays. C'est ce qu'a fait récemment Mamadou, un Malien, et il en a profité pour ramener une voiture. Mais l'option est plutôt problématique. Comme le dit Lassana : « Mais comment tu vas retourner en Afrique, sans argent ! ça ne va pas »\*.

En amont de ces occupations devenues quotidiennes, il y a la conséquence directe d'un travail dans la construction qui n'est plus. Toutefois, elles s'inscrivent également de plein pied dans les régulations d'un marché du travail à l'échelle globale. Il apparaît alors nécessaire de s'arrêter quelque peu sur la question, et de suivre Marc Abélès qui considère que « la migration doit être étudiée comme un mécanisme d'exploitation du tiers-monde dans le cadre de la division internationale du travail<sup>158</sup> ». En effet, le marché du travail à l'échelle mondiale est segmenté, et il l'est juridiquement en fonction de la nationalité afin de définir la fonctionnalité économique du migrant. Cette segmentation est la clé de voûte d'un système hiérarchique qui est à la base du système monde développé par Immanuel Wallerstein. Le système monde que celui-ci théorise est structuré par un rapport de dépendance entre deux sous-systèmes principaux – le centre et la périphérie – et entre lesquels se glisse la semi-périphérie. Des sous-systèmes qui se différencient en tant que zones de rémunérations différentes. Cela permet ainsi que se constitue une armée industrielle de réserve dont la circulation est régulée en fonction des nécessités d'accumulation du capital<sup>159</sup>.

Ce contexte élargi au capitalisme global permet alors d'interpréter les logiques macrosociologiques qui façonnent certaines occupations de l'espace public. Au regard de la main-d'œuvre convoquée, ces migrants venus travailler au Portugal dans les années 1980 et 1990 (groupe des Malinkés, une partie des Sénégalais, et quelques Bissau-Guinéens), après avoir servi à l'accumulation du capital, bâtissant en l'occurrence l'immense pont Vasco de Gama, le métropolitain de Lisbonne, les structures touristiques dans le Algarve, se sont retrouvés

---

<sup>158</sup> Marc Abélès, *Anthropologie de la globalisation*, op. cit., p. 218.

<sup>159</sup> La brève description de la théorie du système monde est tirée des explications de Rui Pena Pires dans *Migração e integração. Teoria e aplicações à sociedade portuguesa*, op. cit.

inutiles, et sont allés user les bancs du Rossio. Et puis il y a ceux, arrivés plus récemment, qui sont dans une phase dynamique d'intégration au système. Il s'agit notamment des jeunes Guinéens de Conakry qui sont venus pour la même raison que Critère, un Sénégalais à Lisbonne depuis deux ans, après en avoir passé trois à Madrid, et qui a préféré se positionner au Portugal car pour les documents, « ici c'est quand même plus facile qu'en Espagne »<sup>160</sup>. Comme l'explique Babacar, un autre Sénégalais : « Le Portugal c'est le pays le mieux en Europe. En France, tu ne peux pas faire trois mètres sans que la police te demande les documents »\*. Les experts en migrations parlent du Portugal comme étant un nœud d'articulation entre le pays d'origine et d'autres destinations, comme une plate-forme migratoire pour l'Europe ou encore un lieu d'arrivée après une expérience de migrant<sup>161</sup>. Dit autrement, le Portugal, pays de la semi-périphérie, est un nœud de distribution d'une main-d'œuvre en réserve. Sur les hauteurs du Largo, contre le Palácio da Independência, les jeunes se trouvent ainsi dans un espace intermédiaire, ils sont une main-d'œuvre en transit, dans l'attente d'un destin gouverné par les lois migratoires et leurs seuils de tolérance, hautement régulés, où les États au grès des fluctuations et des besoins de leurs économies décident de qui doit rester, qui doit partir<sup>162</sup>.

Quand la nationalité est « gagnée », tel que le dit Lassana, la personne va pouvoir « *sair* (sortir) ». Sortir de l'immobilité transitoire est en effet vécu comme un affranchissement. Certaines des occupations de l'espace public se sont ainsi réduites ces dernières années suite aux possibilités de s'extirper (définitivement) de la périphérie et de pénétrer (pleinement) le centre. Zygmunt Bauman interprète l'accès à la mobilité mondiale comme « la métaphore de la nouvelle forme de stratification » de la société globale. Il est très clair à ce sujet : « Ce qui sert de distinction entre ceux qui sont "en haut" et ceux qui sont "en bas" de la société de consommation, c'est leur degré de mobilité – c'est-à-dire leur liberté de choisir l'endroit où ils veulent être<sup>163</sup> ». Ainsi, il y a d'un côté la « caste des mobiles », de

<sup>160</sup> Ils ne sont pas les seuls. Adriano, qui s'y connaît puisqu'il est un intermédiaire actif, en montrant un groupe de dix personnes sur la Praça da Figueira, explique : « Ces Indiens, qui viennent de Bombay, de Madrasa, du Bangladesh, se font faire ici le passeport, et puis ils vont travailler en Europe ». Il en profite alors pour raconter des nombreuses personnes de Goa qui étaient ici, il y a cinq ans, pour « *tratar* la nationalité » et ensuite aller en Angleterre.

<sup>161</sup> Jorge Macaísta Malheiros, « Jogos de relações internacionais. Repensar a posição do Portugal no arquipélago migratório global », in António Barreto (org.), *Globalização e migrações*, Imprensa de Ciências Sociais, Lisboa, 2005, pp. 251-272. Également, Fernando Honório et Teresa Evaristo (coord.), *Estudos de caracterização da comunidade cabo-verdiana residente em Portugal*, op. cit.

<sup>162</sup> Sur les liens entre mobilité et politiques migratoires, Christophe Jaffrelot et Christian Lequesne, *L'enjeu mondial : les migrations*, Presses des Sciences Po-L'express, Paris, 2009.

<sup>163</sup> Zygmunt Bauman, *Le coût humain de la mondialisation*, Hachette Littératures, Paris, 1999[1998], p. 132 et p. 134.



l'autre les « cloués à la localité ». Certes, le migrant du Rossio n'est pas cloué dans son pays d'origine à servir comme main-d'œuvre bon marché une multinationale. Il est décloué, déjà délocalisé, un pied dans la forteresse Europe, les deux dans l'antichambre du centre, mais il attend, cloué à son banc du Rossio, quelque part, dans les faubourgs du système monde.

Être ainsi coincé est un véritable paradoxe du processus migratoire. En effet, celui qui part est une sorte d'élu, il est investi d'une tâche fondamentale qui est d'envoyer de l'argent à ses enfants et peut-être encore plus à ses parents. Chez les musulmans, et pas seulement sans doute, maintenir ses parents quand ils sont âgés est un devoir. Par conséquent, se retrouver dans une situation d'inactivité prolongée, de surcroît séparé de sa famille, constitue un non sens. « Comme en Afrique, on est là »\*, dira Dabo. Mamadou, ici depuis douze ans et en attente de la nationalité, parle ainsi de son expérience de migrant : « Moi je travaillais, j'ai laissé mon travail pour venir ici. Chez moi au Sénégal, il y a du travail sans problème, mais c'est que tu ne gagnes pas beaucoup. J'ai immigré, c'est pour gagner plus. Quand tu travailles ici, que ta famille va bien, qu'il y a à manger à la maison [au pays], qu'il y a la santé, que l'école va bien, c'est... ça va. Quand tu ne travailles pas... c'est la confusion. Ce n'est pas possible ainsi. Tu ne peux pas envoyer de l'argent, ça na va pas »\*. D'un côté, la pression migratoire. De l'autre, citoyen aux droits restreints, l'impossibilité d'être acteur de sa propre condition de main-d'œuvre. Entre les deux, un « campo de possibilidades<sup>164</sup> », pour reprendre Gilberto Velho, réduit à de la patience, beaucoup de patiente. Il y a ceux, arrivés récemment, qui attendent un accès à la mobilité avec la « carte de résidence », et ceux d'un âge avancé comme certains Sénégalais, certains Bissau-Guinéens et les Malinkés, dont le processus migratoire à déjà une histoire, qui attendent la « nationalité » pour avoir accès au marché du travail en Europe. Ces journées passées en compagnie sur l'espace public, qui parfois se soldent en années, s'inscrivent ainsi de plein fouet dans un projet migratoire entravé pour les uns, court-circuité pour les autres. Il faut alors bien comprendre que ce n'est pas la condition de main-d'œuvre en soi qui installe les occupations de la place publique dans un non sens – non seulement le migrant s'en accommode mais au contraire, c'est son projet de vie – mais bien le fait de se retrouver avec un projet migratoire enclavé. Le Rossio, salle d'attente de la contrariété, mais aussi de l'injustice : « On a été colonisé, on a fait la guerre avec la France, et on ne peut pas y aller, c'est inadmissible ! ».

De cette situation, le capital et ses besoins en tirent tout bénéfice. Prise dans les

---

<sup>164</sup> Gilberto Velho, *Individualismo e cultura. Notas para uma antropologia da sociedade contemporânea*, Jorge Zahar Editor, Rio de Janeiro, 1987[1981].

mailles du processus migratoire, la main-d'œuvre des faubourgs de l'Europe est prête au travail. Toute fraîche, ou à recyclée, peut-être y aura-t-il un pont à construire quelque-part. Il faut l'espérer, bientôt, le banc des Malinkés sera vide.

### Conclusion 3 : Une continuité renouvelée

Il est temps de faire un bilan avec l'histoire. Alors, bien sûr, ce n'est plus le Rossio d'avant. Ils sont quelques uns les discours qui débutent avec « autrefois », et ils laissent facilement saisir ce que Miguel résume à merveille : « La tradition, c'est fini. No portugues. Maintenant, melting-pot »\*. Et en effet, comme le dit cet employé de la Tendinha, un bistrot historique de la place, « le Rossio d'antan c'est fini », et ce qui semble avoir avant tout changer, à écouter Mario, c'est que « cette Baixa, elle appartenait plus aux Portugais ». Quoique, pour certains papys, assis sur leur banc, « c'est toujours la même chose ». Sans doute, ne parlent-ils pas de la même chose. La ville a été surprise par une nouvelle sociabilité qui s'est installée sur sa place. Des noirs et des colons. C'est sûr, ce n'est ni le Fado, ni la typique poissonnière. D'autres personnes, d'autres gens qui ont réactualisé l'espace public dans une tournure cosmopolite. Qu'y a-t-il d'ailleurs de si nouveau, n'était-ce pas hier que la place était occupée par ces étrangers de la province ? De cette continuelle histoire qui fait la ville, le Rossio en est toujours le premier touché. C'est bien là une première permanence.

Mais surtout, il faut mitiger le chamboulement. D'une part, l'espace public est toujours dynamique, animé. D'autre part, les personnalités historiques propres à chaque espace se devinent encore aujourd'hui, comme si la nouvelle donne humaine s'était tendanciellement insérée dans des utilisations socialement déjà tracées. Praça da Figueira a littéralement été décapitée voilà plus de soixante ans, mais son cœur est encore là. Avec ses deux lieux privilégiés de sociabilité (son intersection et ses bancs à l'écart), « Figueira » se démarque des deux autres places par la mixité des occupations, donnant à voir une mosaïque de présences hétérogènes qui se côtoient dans une relative promiscuité. Sans doute l'espace orphelin rend disponible ces utilisations emmêlés, mais la particularité de ces dernières renvoient bien à l'ambiance du marché. Et il y a la Rua do Amparo, avec ses commerçants de rue et la tonalité densément populaire de ses acteurs, qui laisse également sentir son souffle flottant. Quant à toute la partie de ses bancs le long de la façade, son passage assez calme et son atmosphère

reposante lui confèrent une sorte de sérénité, et sans vouloir exagérer, procurent un côté rural au lieu. Figueira, est bien aujourd'hui semblable au passé, foncièrement populaire, particularisée par la diversité de ses gens, et d'une allure campagnarde. Le Largo de São Domingos ne peut faire l'impasse de sa signature contemporaine. Comme le dit un Capverdien, et pas seulement lui, « ici c'est l'Afrique ». Cependant, avec ses deux pôles importants d'agrégation et de sociabilité circulante (les Bissau-Guinéens et la Ginjinha), il est toujours aux prises avec la vitalité de son quotidien de rue. Sans doute, les vendeurs bissau-guinéens se sont établis dans le plus permissif des trois espaces publics. Mais pour y retrouver sa marque trouble et débridée, il faut en décrire de nouveaux aspects : la faune notoirement populaire d'une partie des clients de la Ginjinha, la fréquentation appréciée du Largo par les clochards, quelques apparitions de personnages équivoques, et enfin, le soir vers 21 heures, c'est bien là, et seulement là, qu'il y a de la musique et des gens qui s'amusent. Le Largo traîne donc avec lui quelque chose de son mauvais aspect d'hier, et il est toujours le lieu le plus encanaillé par rapport au deux autres. Mais pour le définir simplement, il est métissé par deux périodes : la *ginja* et la cola. Enfin, le Rossio est parcouru d'une multitude d'occupations qui réaffirme la vigueur de sa centralité. Aussi, il continue de se distinguer des deux autres espaces publics par sa relative appropriation des milieux sociaux privilégiés, notamment chez les Bissau-Guinéens et les Sénégalais, mais également avec une bourgeoisie angolaise qui vient régulièrement flâner auprès des anciens colons (voir chapitre 5). La dualité sociale du Rossio, qui était une divergence de pratique, s'est plutôt dissolue, les bourgeois pratiquant une autre ville. Par contre, l'allée ouest du Rossio continue avec son passage distingué, elle est « le couloir du pouvoir », comme la nomme le José du kiosque, « parce qu'il passa par ici beaucoup de gens pour aller aux ministères ». Quant à la philosophie des cafés, aujourd'hui disparue, elle est sortie sur les bancs des trottoirs. Les débats sont toujours là, seulement ils sont passés du cercle restreint de l'élite à la *vox populi*.

Viendrait alors l'envie de dire que pas grand chose n'a changé sur l'espace public. Et en partie c'est vrai. Les fainéants, ceux qui vivaient auparavant l'espace sont toujours là. C'est certain, comme le dit le Malien Keita, « les gens ici ils passent et ils voient... être ici tous les jours, c'est la honte ! ». Alors, il est nécessaire de comprendre ceci des occupations quotidiennes d'un espace public. Pour passer sa journée sur un banc, il faut en effet ne rien avoir à faire. Il y a donc les retraités, et pour les autres, Abibou dira, « c'est pas que les gens ils ont envie d'être là à se croiser les bras ». Ainsi que le dit Jalo, un Bissau-Guinéen, « rester

assis, à ne rien faire, ça ne va pas, ça ne peut pas durer, c'est pas que ça m'enchant, j'ai autre chose à faire ». Bref, être sur l'espace public, ce n'est pas toujours une affaire de plaisir. En cela, la place publique n'a pas changé, en tant que lieu d'accueil par excellence de l'étranger, du clochard, de celui qui n'a pas un sous en poche, et de toutes les personnes dans la difficulté.

Finalement, devant sa petite table pour plastifier toutes sortes de documents, Joaquim dresse à sa manière le bilan historique le plus représentatif, en expliquant ce qui a changé : « Il n'y avait pas de nègres ; il n'y avait pas un ! nègre ». C'est bien ça : continuité renouvelée.

## Chapitre 4

### Pratiquer l'oralité

Qui vient au Rossio pour être en compagnie vient forcément, ou tout du moins probablement, échanger des propos. De fait, parler est une des principales activités de l'espace public. Aussi, les acteurs ne passent pas leur temps à converser. Des pauses viennent ressourcer l'enthousiasme de la parole, surtout quand les relations s'étalent dans la journée, et puis il n'y a pas tout le temps quelque chose à dire. Parfois, certains acteurs ne s'impliquent point trop dans la discussion, ils sont légèrement en retrait, ils préfèrent écouter. Parfois encore, il y a un individu qui raconte une histoire ou qui expose une opinion, et cinq personnes qui l'écoutent. Ainsi, converser n'est pas obligatoirement avoir son mot à dire, mais plutôt, ça commence par être là, présent, auprès des propos. Et l'ironie des conversations veut que lorsqu'au sein d'un regroupement d'une quinzaine de personnes s'échangent des paroles en tous sens, donnant ainsi l'impression que tout le monde parle, en fait, ceux qui écoutent sont beaucoup plus nombreux.

La place publique n'en demeure pas moins un lieu privilégié où se pratique l'oralité. Les conversations sont à l'honneur, elles sont les bienvenues, et d'une manière générale les acteurs parlent beaucoup. D'interminables sujets de discussion, d'innombrables propos échangés, produisant alors la sensation qu'il se parle de tout. Néanmoins, ce tout est circonscrit, car il appartient au lieu, c'est-à-dire aux acteurs. Il est de la sorte possible de fournir un aperçu des contenus et corrélativement de dégager les tendances de la pratique discursive. Peut-être est-il besoin de rappeler que le rapport direct de l'oralité peut avoir une

fonctionnalité utilitaire, ou avoir une dimension sociale par l'échange d'informations personnelles par exemple, tel qu'il a été abordé dans le deuxième chapitre, et de préciser alors qu'il est désormais question dans le présent chapitre de décrire les conversations par rapport à leur dimension conviviale. L'analyse a ainsi l'intention de rendre compte des contenus discursifs récurrents, ceux qui sont privilégiés au sein des groupes et ceux qui sont répandus sur l'ensemble de l'espace public, puis de caractériser les principales formes que prennent l'échange. Pour ce faire, le regard s'appuie sur l'outil analytique que Jacques Demorgon, dans son livre *Complexité des cultures et de l'interculturel*, nomme, « l'antagonisme adaptatif ternaire : particulariser, généraliser, singulariser », car celui-ci « constitue le fondement systémique de toute représentation construite ». L'auteur clarifie alors le sens de ces trois concepts : « Alors qu'une généralité s'applique à toutes les parties d'un ensemble ("tous les hommes sont mortels"), une particularité ne s'applique qu'à une partie de cet ensemble ("certains hommes ont la particularité d'être roux") [---]. Par contre, un individu singulier est tel en raison du type de totalité originale, unique, qu'il représente. C'est le "tout qu'il est" qui le rend tel et non une partie de lui<sup>165</sup> ». Ces distinctions vont alors servir pour saisir le sens des discours, mais surtout elles seront utiles afin de démêler la multitude des conversations, et en l'occurrence de les établir sur plusieurs niveaux de relations : avec le groupe, avec les groupes, et avec une pratique de l'oralité sur l'espace public.

Mais avant de pénétrer la matière, le cadre scénographique de la pratique se doit d'être évoqué. Car il y a en effet une morphologie des conversations qui correspondrait à une articulation entre les participants et les propos. Ainsi, les échanges n'impliquent en général qu'un nombre restreint d'individus. Le plus souvent ils sont deux ou trois, parfois quatre ou cinq, auxquels s'ajoutent éventuellement les commentaires de ceux qui les accompagnent. Et par exemple, s'il y a quatre personnes ensemble sur un banc, il est bien possible que s'instaurent deux conversations distinctes. De la sorte, lorsqu'un banc est rempli de gens qui se connaissent, réussissant à accueillir une douzaine de personnes puisque le mobilier urbain présente la qualité de se composer de deux bancs se tournant le dos, la dynamique des discours donne à voir dans certains cas, par exemple quatre conversations en simultanées qui se côtoient, accolées, et parfois se croisant. Le banc apparaît ainsi support multi-discursif. Par contre, les Capverdiens parlent debout, ainsi que les gens originaires de Goa et ceux de la Ginjinha, sans doute parce que là où ils parlent il n'y a pas de bancs, sans doute aussi parce

---

<sup>165</sup> Jacques Demorgon, *Complexité des cultures et de l'interculturel. Contre les pensées uniques*, Ed. Economica, Paris, 2010, pp. 41-42.

que s'entretenir en cette position permet de « mieux jouer avec le corps ce que l'on dit, prendre l'attitude convenable pour exposer "le coup", "la combine". Mais également, aussi debout, l'on a mieux l'impression de parler d'homme à homme<sup>166</sup> ». Il est alors moins évident d'entrecroiser les propos, un centre de gravitation se créant nécessairement, et puis peut-être, puisque la parole participe à structurer les présences, celle-ci est moins compartimentée. Mais quand le nombre d'interlocuteurs s'accroît, l'animation discursive reprend vite ses divisions et ses apartés. Pour la plupart des groupes, l'utilisation du banc est cependant préférée, même si cela n'est pas systématique. Il y a les présences le long d'une vitrine, à côté du banc, à côté d'un arbre, à un angle du bâtiment. Et puis quand il y a beaucoup de monde, certains sont assis, d'autres debout à côté. L'installation est de fait façonnée par les nécessités de l'échange, toutefois il n'y a aucune règle bien précise pour être ensemble dans la conversation : quatre personnes assises en rang d'oignon, deux personnes assises et deux debout, cinq personnes sur le banc avec une personne en face debout, ou encore à l'inverse, deux personnes assises face à six personnes debout. À l'heure de pointe, la scène de la pratique discursive apparaît ainsi modelée par une variété de façon d'être ensemble, de sorte que l'espace, avec son mobilier, ses recoins, sa configuration, n'est pas seulement déterminant des formes de l'échange ou de la position des corps, il est également, et peut-être plus, déterminé par l'action de ces derniers. « Space », explique Lorenza Mondada au sujet des interactions en mouvement, « is both constrained by language, talk and action but also shaped by them<sup>167</sup> ». Et ici, pris par tous ces corps en relation, l'espace se propose, avant tout, comme une myriade de petits feux de conversations, à la fois regroupés et disparates, qui animent ce grand lieu des rencontres.

## Parler pour vivre

La pratique de l'oralité se caractérise par des sujets de conversation qui sont propres à chacun des groupes, dans le sens où le sujet est évoqué, pour l'essentiel, au sein d'un groupe en particulier, et en conséquence, il est commun à tous ses membres et il constitue les propos échangés avec le plus de fréquence et de régularité. Ainsi, puisqu'ils concernent tel groupe et

---

<sup>166</sup> Pierre Sansot, *Poétique de la ville*, op. cit., p. 555.

<sup>167</sup> Lorenza Mondada, « Commentary : Being mobil, talking on the move – Conceptual, analytical and methodological challenges of mobility », in Peter Auer, Martin Hilpert, Anja Stuckenberg, Benedikt Szmrecsanyi (eds.), *Space in language and linguistics. Geographical, interactional, and cognitive perspectives*, Berlin, De Gruyter, 2013, p. 468.

non pas les autres, et qu'ils dominent le contenu des discours, ils peuvent se définir comme des centres d'intérêt de prédilection spécifiques à chaque groupe. Ceux-ci, en étroite correspondance avec le partage au travers de la parole d'une identité commune, se distinguent en deux ensembles : l'un, fondamentalement lié aux origines et aux expériences de vie, comprend des centres d'intérêt de prédilection relatifs à une géographie donnée ; l'autre, qui s'appuie moins sur un passé que sur des affinités, présente des centres d'intérêt de prédilection de natures variées.

« On parle de tout, de tout sur le pays »\*, lance Touré pour qualifier un ensemble de discours circonscrit par un sujet précis : la Guinée-Bissau. Le pays donc, et tout ce qui le concerne, canalisent les propos. Il est ainsi question des prochaines élections, dans lesquelles, « ce gars n'est pas préparé pour être Premier ministre », de la géographie humaine sur telle région qui est manjaque et telle autre qui est mandingue, ou encore de raisonnement sur la filiation puisque, « si le père est fulah, la mère manjaque, le fils est fulah, un point c'est tout ! ». Des affaires bissau-guinéennes, il suffit alors de se rendre cent mètres plus loin, en compagnie des anciens colons, pour être plongé en une toute autre latitude par des commentaires qui s'agitent autour de l'Angola. « Parce que tu penses que trente-cinq ans au pouvoir, ça le rend crédible ? », rétorque Afonso<sup>168</sup> à propos du président angolais Eduardo Santos, tandis que juste à ses côtés, Bebe, qui était encore en Angola deux mois auparavant, témoigne du fait que l'eldorado à Luanda n'est pas un mythe, qu'il y a de longues files devant des banques pleines d'argent, d'impressionnants immeubles qui se construisent et du pétrole qui a été découvert dans le sud. Et non loin de là, au banc du Senhor Figueira, dès que le thème des indépendances apparaît dans la conversation, c'est-à-dire tous les jours et à plusieurs reprises, s'entendent fréquemment des critiques, telles que « le Mario Suarez est un fils de pute public », provoquées dans ce cas précis par « l'argent de la décolonisation ». Au banc des Malinkés, si le monde angolais est peu abordé, il y a par contre de nombreuses conversations qui s'articulent autour de l'Afrique de l'Ouest. Telle matinée, à titre d'exemple, Kanté et Laciné s'entretiennent longuement sur l'actualité du Burkina-Faso, avec le peuple qui manifeste et les militaires au pouvoir, puis sur les pays où le pouvoir est long comme en Gambie et au Cameroun, en précisant que la Gambie c'est différent car c'est militaire. Ainsi, il en est de même pour tous les groupes réunis en fonction de leur origine, comme c'est le cas

---

<sup>168</sup> Afonso est électricien, mais n'a pas de travail actuellement. Il a cinquante-six ans, vit à Anjos, à un quart d'heure à pied du Rossio, et vient en général quelques heures en fin de journée. Quand il arrive de l'Angola en 1975, il n'a que dix-sept ans.



également des Mozambicains de Goa et des Capverdiens, où la routine des discours est marquée par un centre d'intérêt localisé. Et bien que ce dernier s'étende en toutes sortes de domaines et de sujets, de considérations économiques à l'actualité politique en passant par les souvenirs d'enfance, c'est toujours un quelque part qui se relate, faisant en sorte qu'une géographie se redessine sur l'espace public. Autrement dit, ces centres d'intérêt de prédilection, par leur trait substantiellement transnational, créent un lieu international de l'oralité. En chaque groupe, une géographie parlée. Ce qui, en fin de compte, constitue une généralité relative à cet ensemble de groupes, celle de discourir au sujet de son chez soi. Cette logique commune entre les particularités discursives se manifeste explicitement par un exemple qui met en exergue un même sujet traité au sein de trois groupes distincts : il y a ainsi Mendoza qui, après avoir cité trois maladies infectieuses ayant cours en Angola, se plaint que l'individu sans argent n'a pas la possibilité de se soigner et juge qu'un gouvernement doit être capable de soigner son peuple ; ensuite il y a Angelo qui s'indigne de la situation en Guinée-Bissau, adressant à son entourage, « qu'est-ce que c'est que ces gens qui vont aux urgences, et il n'y a pas de médicaments. Il faut aller les acheter en pharmacie, et si tu n'as pas d'argent, tu crèves ! » ; enfin, comme le signale tranquillement Yacuba, au Mali, « il y a des docteurs, il y a beaucoup de docteurs, mais il n'y a pas de matière première ». Ainsi, si le discours de chacun est relatif à un pays, il est sous-tendu par une raison commune : le fait que, d'une manière générale, le système sanitaire est un problème.

Les centres d'intérêt de prédilection ne sont cependant pas uniquement de nature géographique. Un deuxième ensemble montre que la pratique discursive au sein des groupes est également dominée par d'autres types de déterminants. Par exemple celui de l'homosexualité, autour duquel confluent, se dévient et s'approprient nombres de propos échangés dans un groupe qui réunit en général une dizaine de retraités. Tel que le raconte Quinita, « ce qui est commun, moins stricte, dans le sens de ce qui est le courant principal : *bixisse* », puis il explique : « *Bixisse* c'est... c'est parler sur le monde gay. Qu'est-ce qu'il fait, qu'est-ce qu'il ne fait pas. C'est ça... le thème... qui est commun à tous ». De la sorte, les discussions sur l'actualité s'intéressent tout particulièrement aux divers pays qui ont instauré le mariage gay dans leur constitution, ou à un couple d'hommes qui s'embrassent dans une photo du journal. Les anecdotes, également, sont colorées par le sujet. « J'ai acheté mon appartement », raconte Amalia, qui est revenu habiter à Lisbonne après avoir passé dix ans en Espagne, « on est cinq dans l'immeuble. À la première réunion de copropriété, j'ai dit : "Voilà,

je suis homosexuel et lui c'est mon mari". Finies les questions, finies les interventions, plus rien. Et puis alors ils disaient : "Oh ! mais ce n'est pas un problème, on est tous comme on veut". Résultat, personne ne me parle, aucune relation ». Et quand s'égarait la conversation vers des thèmes plus généraux, un arrière fond fait de remarques et de commentaires, par quelques spécialistes en la matière, tente de remettre le discours sur le bon chemin.

Sur le banc d'à côté, le centre d'intérêt qui domine la pratique est tout autre. En compagnie de Pierrot et d'Almeida, l'un de l'Angola, l'autre du Mozambique, le plaisir est dans la conversation intellectuelle, et en l'occurrence, si possible, de métaphysique, s'intéressant par exemple à de la « cosmo-psychologie » ou encore à une « anatomie de l'esprit »<sup>169</sup>. Les sujets, innombrables, stimulés par la lecture du jour ou l'inspiration du moment, sont lancés tout simplement, souvent sous forme de questionnement : « Comment, si l'âme est immatérielle, pourrait-elle brûler en enfer ? », ou bien, « du point de vue d'un scientifique, la personne de Jésus Christ a vraiment existé ou c'est de la pure mythologie ? ». S'ensuivent des bavardages et des discussions dans lesquels des commentaires comme « moi je n'y crois pas, nous on ne peut pas être ici par hasard », ou encore, « cette partie essentielle du Coran, qu'est le soufisme, c'est une grande sagesse », montrent comment la curiosité de l'esprit et le désir de connaissance, participent à définir le centre d'intérêt de ce groupe restreint.

« Là-bas c'est le *jogo* (jeu) », indique Paolo en cirant ses chaussures au Largo, afin de qualifier le lieu où s'attroupent les habitués de la Rua do Amparo. « *O jogo* », en effet, c'est-à-dire la *Loteria Popular*, les *raspadinhas*, le *Euromilhões*, des jeux institutionnels de tirage de chiffres et de cartons à gratter, qui reflètent le centre d'intérêt de prédilection du groupe, non pas tant par les grands discours qu'ils génèrent, mais plutôt dans le fait qu'ils occupent l'esprit de façon constante et régulière. Sous forme de commentaires, de renseignements et d'opinions qui s'entremêlent avec les activités nécessaires – gratter, acheter, vérifier, porter les tickets – le *jogo* rythme la journée et s'intercale dans les discours. À titre d'exemple, voici décrite la présence du jeu pendant la routine d'une fin de matinée, de 11 heures à 13 heures, entre quelques bavardages et le journal qui se feuillette, et bercée par les allers et venues des uns et des autres : arrive Zé qui directement demande, « Fininho, alors ? », mais puisque ce dernier ne dit rien, il s'assoie et reprend, « 8-60, n'est-ce pas ? » ; arrive alors Costa, et entre deux

---

<sup>169</sup> Régulièrement, Almeida et Pierrot ont avec eux leur livre du moment. Les titres relevés sont les suivants : « Hipnoclínica e espiritualidade », « Meditação transcendental », « Adescoberta da energia interior e o domínio da tensão », « Misterios Rosacruz », « A luz que vêm do Oriente », « Guia astrológico do amor »...

conversations, lance, « j'ai joué dix *raspadinhas* ce matin, je n'ai pas gagné un centime » ; peu après, Costa va acheter cinq *raspadinhas* pour les donner à un habitué du lieu qui sur sa chaise roulante les gratte méthodiquement ; à un moment de calme, un autre habitué sort dix euros de sa poche et signale aux autres qu'il va jouer à l'*euromilhões* ; enfin, Alfredo extrait de son blouson un petit papier sur lequel sont inscrits plusieurs numéros en colonne dont certains sont barrés, et commente auprès de Joaquim le plastificateur : « Le 7-66 est sorti, moi j'avais le 4-66... le numéro donnait six mille ». Si tous les acteurs présents ont été concernés à un moment par le jeu, il y a parfois également des situations qui focalisent toutes les attentions en même temps : il est ainsi midi quarante-cinq quand l'ensemble des sept personnes du groupe est attroupé autour d'Arturo le *cauteleiro* qui se fait transmettre, par le téléphone, « les numéros qui sont sortis » de la loterie populaire. Tandis que celui-ci les répète à haute voix et qu'une personne les note, chacun sort son petit papier qui sera mutuellement montré au cours d'une vérification collective. Dans cette scène, où se succèdent une énumération attentionnée et de confus bavardages, une place d'honneur est donnée au numéro : « Le 24 et le 13 », « le quoi ? », « le 4-06 est le dernier, mais quel est le premier ? le 31 ? », « 4-77 c'est le premier, le 4-31 le dernier », « 4-77 ; 24 et 13 ». Et c'est en effet le numéro, peut-être plus précisément que le jeu lui-même, qui pourrait être considéré comme le centre d'intérêt du groupe, d'autant plus que chaque joueur a son, ou ses, numéros de prédilection. Comme exemple, il y a les propos de ce retraité du lieu : « Tous les jours, je joue le même numéro. Toujours. Une fois, il y a deux ans, j'ai pris cinq cents euros. Sinon, depuis rien. Jamais, rien. C'était le deuxième prix, cinq cents euros. Le premier c'était trois mille euros. Quand je prendrai trois mille euros, là oui, j'arrêterai. Mais tant que je ne l'ai pas pris, je continue, il finira bien par sortir ; le 6-78 ». Mais les numéros ne peuvent pas être achetés partout. Chaque numéro est reproduit vingt fois, c'est-à-dire qu'il n'y a que vingt *cautelos* (tickets) pour un numéro donné. Ceux-ci sont réunis sous forme de *bilhete*, et il n'en existe que deux puisque chacun des deux *bilhetes* comprend un ensemble de dix *cautelos* du même numéro. Les numéros sont alors répartis dans tout le pays et les îles, et vendus par plusieurs lieux de distribution (Campeão, Casa da Sorte, petites maisons, kiosques et *cauteleiros*). Ainsi, comme l'explique Fernando, employé de la Campeão située dans la Rua do Amparo, la maison possède ses propres numéros dont elle est la seule à vendre, ce sont « nos numéros », mais le système de vente est cependant organisé pour répondre aux attentes que crée l'identification au numéro, car « un client peut demander et réserver ses numéros » de façon à les avoir toutes les semaines. Le numéro a

donc une place centrale dans la relation entre le joueur et le jeu de la *Loteria Popular*. Les *bilhetes* sont ainsi exposés en vitrine et minutieusement parcourus par les badauds à la recherche du numéro pour lequel « tu as le pressentiment », comme le signale Arturo. Et de fait, quand passe devant la Sacristia, une taverne toute proche du Largo, Dezanove (surnom d'un *cauteleiro*), et s'adressant à Benfica lui propose, « écoutes, j'ai ici le 6-13 », ce dernier lui répond, « 3-13. Si tu as le 3-13, j'achète tout le billet ». Dezanove vérifie alors, puis questionne, « 8-13 ? », mais sans succès. Enfin, le monde du jeu comprend également une loterie populaire, encore plus populaire, véritable système parallèle qui se greffe à la loterie officielle. Le fonctionnement est le suivant : il y a les *rifeiras*, en général des femmes âgées issues du monde rural – Isidoro du bar la Central dit en connaître une dizaine par ici – qui « font des *marcações* », c'est-à-dire qu'elles s'occupent de récolter les numéros que fournissent les joueurs (souvent une dizaine de numéros, voire une vingtaine), au prix de cinquante centimes le numéro. Elles conservent alors 10% des ventes et donnent le reste à l'*empresario*, qui gère une zone et ses *rifeiras*, et assume la responsabilité des prix (trois cents euros pour le premier), ces derniers étant distribués en fonction du tirage de la loterie populaire officielle. Ce « jeu pas cher », continue Isidoro, fonctionne bien car « il y a un retour », les gains devenant « si grands par rapport à la mise en jeu de cinquante centimes ». Ainsi, tous ces petits bouts de papier remplis de numéros, régulièrement consultés, puis montrés, que chacun tient précieusement dans sa poche, témoignent de la place importante de ce jeu dans le quotidien de la Rua do Amparo.

Enfin, à la Ginjinha, il n'y a pas vraiment de centre d'intérêt qui domine les bavardages, mais plutôt deux sujets de conversation qui reviennent souvent et qui sont en étroite correspondance avec les parcours de vie des acteurs. Ainsi, en compagnie de deux piliers du matin, Manuel, fusilier à la retraite, et Fernando, ancien mercenaire, les souvenirs de guerre participent de façon récurrente à agrémenter les discours. La Chatte Noire, ce fameux bar de nuit de Bissau, avec ses officiers, ses putes et ses bagarres, et puis les batailles, celle où ils avaient tous dix-huit ans, « tous comme de la chaire à canon », celle en Guinée, où on te fusillait tout de suite, « il n'y avait pas la convention de Genève », et encore les grenades à déminer, les Commandos, toujours de leur côté... Dans un autre registre, avec Joaquim et Luís, deux employés de la restauration sans travail, et Manuel, ancien tôlier, reviennent pareillement sur le tapis les anecdotes et histoires du passé. Les conversations tournent alors sur cette journée où il y avait un client très riche, les Hollandais dans l'Algarve qui payaient le

double, les petits trucs pour les pourboires, ou encore, les services de restauration qui ont empiré depuis qu'ils sont pris en charge par des agences. Mais peut-être faut-il également considérer une certaine centralité qui est jouée par le *copo* dans la pratique discursive, agissant, à l'instar du *jogo*, en permanente toile de fond. Un verre qui accompagne la parole, quand les propos sont ponctués par une tournée, puis par une autre et une autre, permettant que les échanges se renouent et s'agrègent. Et à l'inverse, il y a les discours qui se promènent, chaque matin, en fonction de la compagnie, par quelques deux, trois ou quatre allers et retours entre la Ginjinha et la Provinciana (derrière le théâtre à deux cents mètres), faisant en sorte que vers midi les propos soient bien irrigués.

La description des centres d'intérêt particuliers à chacun des groupes a mis en évidence le côté hétérogène de la pratique de l'oralité au sein de l'espace public. Conjointement, elle montre que tous les groupes présentent un centre d'intérêt qui lui est propre, ce qui est une généralité de la pratique. En soi, cela n'a rien d'étonnant. C'est parce qu'il y a des affinités discursives que les individus se rencontrent pour en parler. Le centre d'intérêt de prédilection fonctionne ainsi comme un liant. Il met ensemble. Aussi, il faut insister sur sa capacité à façonner les groupes, de telle sorte que les individus se réunissent avec les uns plutôt qu'avec les autres. Sorry par exemple, il en a été question au chapitre précédent, ne fréquente pas les Bissau-Guinéens de la zone du Largo, car « discuter politique, discuter Afrique » ne l'intéressent pas. Ce travailleur cosmopolite, qui a parcouru l'Afrique de l'Ouest et le bassin méditerranéen en tous sens, préfère son banc à l'écart avec sa petite compagnie, où les conversations ont un caractère beaucoup plus pragmatique. Comme il l'affirme sur un ton catégorique, « moi je n'aime pas la politique ; je parle travail, comment trouver du travail ». Il en est de même pour le petit groupe qui se plaît dans les méandres de l'esprit, constitué en majorité par des gens en provenance de l'Angola, et pourtant démarqué du groupe des Angolais. Non seulement chez ces derniers, « il manque du contenu », ou encore, « pour la plupart, ils n'ont pas de conversation intellectuelle », mais surtout le groupe de la connaissance ne peut se satisfaire des interminables dissertations sur les anciennes colonies. Andrea, un de ses membres, qui est originaire du Cap-Vert et a vécu plusieurs années en Angola, fréquente parfois les Capverdiens sur la Praça da Figueira, mais cependant préfère pareillement passer son temps à l'écoute de discours qui lui suscitent de l'intérêt. Guy témoigne d'une situation inverse : il est né en Angola et n'a vécu que trois ans au Cap-Vert, et pourtant, sur la place publique, il est manifestement plus à l'aise du côté de « Figueira », à

causer des îles. Et il y aurait aussi Bernardo, plus volontiers avec les Malinkés qu'avec les gens de la Guinée-Bissau dont il provient. Le centre d'intérêt de prédilection s'impose ainsi par le rôle déterminant qu'il joue dans la constitution des groupes. D'une part il est facteur de cohésion, d'autre part il articule les présences et participe, *in fine*, à la délimitation des groupes.

Du point de vue de l'identité, ce qui est mis ensemble, par le biais de l'échange discursif, n'est qu'une partie des individus, une parcelle du puzzle identitaire que constitue la singularité de chacun. En ce sens, le centre d'intérêt représente une particularité identitaire qui est commune à tous les membres du groupe, et par conséquent il est à la croisée des identités, là où se forme un cercle d'intérêt collectif. User de l'identité comme outil interprétatif permet ainsi d'appréhender ce qui est mis en jeu dans la pratique. Il s'agit alors maintenant d'en prendre la mesure, autrement dit de cerner en quoi cette parcelle de soi vient donner du sens à la pratique. Une première constatation est fournie par l'intensité des fréquentations. En effet, quand les acteurs viennent participer aux conversations dès que possible après leur travail, ou chaque jour, une fois à la retraite, cela témoigne d'un sentiment d'appartenance fortement investi, en même temps cultivé au quotidien et maintenu sur de nombreuses années. C'est ainsi un trait de l'identité qui est pertinent. Identité bien solide, vieux modèle en quelque sorte, puisque contrairement à la moderne « société liquide<sup>170</sup> » où domine le nécessaire renouvellement d'appartenances brèves et avec peu d'engagement, les identités qui s'entretiennent quotidiennement sur l'espace public au cœur de la ville ne s'inscrivent pas dans un processus de bricolage réflexif : elles ne se construisent pas, ne s'inventent pas, et encore moins ne se requièrent pas. Rien de nouveau sur l'horizon de la palette identitaire, bien au contraire, les acteurs se plaisent dans la continuité d'une appartenance enracinée dans le passé et dans le partage d'un soi bien ancré. Rien de mieux comme exemple que celui des anciens colons, qui de fait ne sont jamais arrivés, ni jamais partis, en conséquence jamais *retornados*, et dont l'occupation du Rossio ne fait que refléter leur condition de naufragé. Comme le concordent Figueira et Abrantes, ces deux Angolais d'origine portugaise, la conversation est un moyen de « se remémorer du passé, se remémorer des temps anciens ». Et en effet, les centres d'intérêt de prédilection, surtout au sein des groupes aux provenances étrangères, s'agitent autour d'une mémoire commune, de sorte que les références au passé et les souvenirs, sans cesse ressassés dans les conversations, investissent la centralité de la pratique de l'oralité.

---

<sup>170</sup> Zygmunt Bauman (interviewé par Benedetto Vecchi), *Intervista sull'identità*, Editori Laterza, Roma-Bari, 2003.

« C'est du souvenir », rajoute Abrantes. Puis Figueira glisse malicieusement, « se souvenir, c'est vivre », livrant ainsi une interprétation pertinente.

Parler du passé, et vivre dans le souvenir. Les habitués, mais aussi les Portugais, ont une expression pour rendre compte du lien entre une pratique et la mémoire : « *Matar saudades* », qui littéralement signifie, tuer la nostalgie. Le principe est simple, « si tu as *saudades*, c'est pour tuer la *saudade* », informe de façon lapidaire José du kiosque. Par exemple, « si tu as *saudade* de quelqu'un », explique Afonso, « et tu le vois, tu vas rester avec lui pour tuer la nostalgie »\*. Autre exemple, quand la nostalgie correspond à un lieu : « Aujourd'hui ? pour se remémorer cela », raconte cette femme solitaire sur un banc en montrant le place du Rossio, expliquant qu'elle est venue justement « pour *matar saudades*. Quand j'étais jeune, je venais ici de nombreuses fois ». Enfin, l'expression est fréquemment utilisée afin d'expliquer sa présence au sein des groupes. Nostalgie de l'Angola pour Pierrot : « Pour voir les *retornados*, des anciens collègues des troupes de l'Angola. Ensuite l'après-midi *matar saudades* ». Nostalgie de la Guinée-Bissau : « Africains toujours ici. C'est un divertissement. Aussi *matar saudades*. À la maison tu ne parles avec personne, tu viens ici, tu vois des personnes familières et on parle ». Il s'agit ainsi d'aller à la rencontre de ce qui génère de la nostalgie afin d'apaiser, ou de consumer cette dernière, pour enfin la faire disparaître. L'évocation du passé dans la pratique discursive serait donc un moyen de tuer la nostalgie de ce passé. Mort qui en quelque sorte ne vient s'accomplir que par le biais d'une renaissance. Car c'est bien parce que le passé ressurgit, reprend vie, que simultanément la nostalgie est tuée. Cependant, ici la résurrection est double. D'une part, il y a celle du passé, qui vient d'être évoquée, et d'autre part, tel que le remarquait Figueira, il y a également l'acteur qui prend vie. La première provoquant la seconde, et de la sorte achevant définitivement la nostalgie. Discourir de souvenirs et pareillement, mettre à jour le passé, sont ainsi à interpréter comme de l'oralité au service de l'existence, faisant en sorte que vive une part de son identité. Voici un échange, très significatif à ce sujet, au cours duquel Figueira rencontre une connaissance de son enfance qu'il a par la suite perdue de vue (un monsieur de quatre-vingt-quatre ans, qui était employé de banque en Angola, et avec lequel il a fait son service militaire en 1950 ; celui-ci vient donc parler avec Figueira, assis sur son banc) :

Fig : Moi je connais ton nom mais...

Mr : Bernardo Viera.

Fig : Tu as vieilli. Alors, qu'est-ce que tu racontes ?

Mr : Ah tu sais, le repas, avec les gars du Banco do Angola, c'était le 24.

Fig : (Il se renseigne sur les personnes qui étaient présentes)

Mr : Il est mort, [---].

Fig : Oui, David, son père avait la pompe à essence à l'entrée de... (une ville angolaise) [---]. Et Correos ?

Mr : Il est mort, il est mort [---].

Fig : [---]. Le type, quand on a fait ce campement...

Mr : Ah non, lui je ne l'ai jamais revu... bon, je dois y aller, j'ai mon train.

Fig : Je suis content de t'avoir vu.

Mr : Moi aussi, je suis venu pour cela.

Fig : Tu étais *banqueiro* (banquier), moi je suis *bancario* (du banc), je suis ici tous les jours.

Mr : (Avant de partir) Figueira, moi j'aime quand je te rencontre parce que moi je deviens plus vivant, je deviens plus vivant !

Si dans cet exemple, l'acteur concerné ne fréquente que rarement les lieux, les suivantes explications de Mogas, à propos de son activité sur la place publique, montrent jusqu'à quel point le sentiment de vie peut être impliqué dans une présence quotidienne. L'histoire de Mogas est particulière puisque, contrairement à la plupart des colons, il est resté en Angola après l'indépendance. Venu à Lisbonne il y a cinq ans pour soutenir sa fille qui fait des études, il passe sa journée sur un banc du Rossio, généralement seul, « à attendre », dit-il, « que passe quelqu'un qui ne m'a pas vu depuis quinze, vingt ans ». « Ici passent beaucoup de gars qui vivent en Angola », dit-il à propos de personnes qui viennent pour des soins par exemple, ou en vacances, « moi je rencontre beaucoup de personnes avec qui j'ai travaillé [---]. C'est pour cela que je suis ici ». Puis il détaille le déroulement de ces rencontres à la fois fortuites et provoquées, raconte la joie qu'elles procurent, les souvenirs qui s'évoquent et les nouvelles qui s'échangent. De cette pratique relationnelle, Mogas en révèle une raison : « Moi je suis ici parce qu'elles me donnent de la valeur (les personnes rencontrées) ». Pour conclure, « je vis ça comme si j'étais là-bas ; s'asseoir ici c'est la même chose que s'asseoir là-bas ».

Ce sentiment est sans doute partagé par de nombreux habitués de l'espace. Car la pratique de l'oralité, mais également tout ce que implique une pratique de groupe, faite de compagnie et de rencontres – dont il sera question au chapitre suivant – fonctionne comme une véritable reproduction d'une vie du passé. Venir au Rossio paraît alors se situer aux frontières de la logique nostalgique, où plutôt que de vivre dans le souvenir, les acteurs seraient en train de survivre dans le présent. Plus précisément, et pour en rester à l'oralité, l'identité mise en jeu dans le centre d'intérêt de prédilection s'inscrit dans la double résurrection précédemment abordée. En fonction de l'intensité des présences, s'affirment en des proportions variées une parcelle de soi nostalgique, qui appartient au passé, et une



parcelle de soi en survie, quotidiennement entretenue, et qui appartient au présent.

Enfin, une autre caractéristique de ces particularités identitaires est le fait qu'elles soient toutes, ou presque, quelque part, en marge de la société. Dit autrement, les divers centres d'intérêt ont du mal à trouver une place dans le quotidien des rapports sociaux. L'homosexualité est discriminée, la pratique des numéros est tendanciellement clandestine, et l'intérêt pour les origines s'essouffle avec les générations (voir pour ce dernier cas au chapitre 2, la vie des occupations). L'espace public apparaît ainsi comme le lieu du possible, là où les individus pourront donner libre cours à un centre d'intérêt, mais aussi et surtout, là où il y aura un collectif pleinement disponible à le partager. Il faut en effet voir comment dans chacun des groupes, ces occasions de discours résonnent dans un enthousiasme généralisé : les métaphilosophes se délectent, les Angolais se défoulent, les Bissau-Guinéens se remplissent le cœur d'une sereine jovialité, les amateurs de numéros n'ont pas de retenue, l'équipe du verre s'amuse à souhait, le groupe des copines s'en donne à cœur joie.

Cependant, il est nécessaire de ne pas se leurrer sur le rôle du groupe. Bien souvent, dès que les individus se réunissent et forment un réseau, les processus d'identification collective sont au centre des interprétations académiques. Mais dans les groupes du Rossio, dont les membres se définissent généralement comme étant des amis ou des connaissances, le sens de la pratique est bien trop intime pour donner du sens à un « nous » collectif qui se constitue. Car avant de retrouver un monde auquel s'identifier, les acteurs sont animés par l'intention de se retrouver soi-même : coller ou recoller avec une partie de leur identité qui d'une certaine manière a été, ou est, mise à la marge, contrariée dans l'exil, bousculée par une migration, mais aussi tendanciellement refoulée au sein de la société. Le collectif s'offre alors comme support à une pratique du discours. Ainsi, les individus ne viennent pas en raison de ce qu'il sont, par exemple bissau-guinéens ou homosexuels, mais bien plus parce que ça leur permet d'être, parce que les conversations leur donnent les moyens de vivre leur « Bissau-Guinéenneté » ou leur homosexualité. Et cela, sans nécessairement nourrir un sentiment d'appartenance collective.

## La palabre contre l'altérité

Au cours de la pratique de l'oralité, s'entremêlent, aux centres d'intérêt particuliers, des

centres d'intérêt qui sont communs à tous les groupes, c'est-à-dire dont les contenus se reproduisent et se répandent sur tout l'espace public. Ces sujets généraux concernent l'actualité et sont dominés par deux thématiques principales, la politique et le football. Les acteurs en sont d'ailleurs bien conscient : « Pour un instant de conversation, seulement politique et foot », explique Barbosa, un des seuls anciens colons de la Guinée-Bissau ; « parler politique, football », racontent ces deux Angolais, « échanger des informations, surtout du foot... voir les gars, pour converser, dialoguer, problèmes quotidiens, nationaux, internationaux » ; « on converse, on discute, on parle ; football, femmes, politique », informe Pinto, qui ne rate jamais ses trois rendez-vous angolais par semaine.

À propos des discours sur la politique, se distinguent ceux de l'actualité nationale et ceux de l'actualité internationale. Ainsi, à titre d'exemple, deux personnes d'origine bissau-guinéenne échangent longuement sur les toutes récentes manœuvres au sein du parti socialiste : « Pour Seguros c'est la confusion [---], Costa montre ses capacités à la mairie [---], il est inscrit au P.S. depuis qu'il a quatorze ans » ; tandis que sur le banc d'à côté, quatre autres Bissau-Guinéens dissertent de géopolitique, abordant succinctement et successivement les ingérences de la France au Mali, les financements de l'Union Européenne à « l'extrême droite en Ukraine pour faire un coup d'État », et les intérêts américains pour le pétrole, européens pour le gaz, faisant en sorte que « ce n'est pas la communauté internationale, c'est la communauté d'intérêts ». De manière générale, toutes sortes d'événements internationaux tels que, pour citer encore quelques exemples, les révélations de Snowden, le prix Nobel à Putin, les élections en Iran, les socialistes modérés du cas syrien... prennent part à un tour du monde des commentaires politiques faisant le tour de la place publique.

Pareillement, le football s'introduit dans la plupart des conversations et dans des milieux aussi variés que la bande des copines, les Capverdiens ou la Ginjinha. Tel que le signale Pierrot, « le football est universel, mentalité universelle ». Le sujet est souvent discoursé en profondeur, comme au sein de cinq anciens colons angolais qui dissèquent le match de la veille où Benfica gagne deux à zéro le Rio Ave en finale du championnat, jugeant par exemple que Marcovi a très mal joué, et se questionnant sur la composition de l'équipe pour la prochaine finale de la ligue européenne car il y a beaucoup de joueurs du milieu de terrain qui ne pourront pas jouer. Le sujet peut également s'emparer de plusieurs points de discussions en simultané, quand par exemple, au lendemain du sacre de Porto au championnat, s'entendent parmi les Bissau-Guinéens du Largo des commentaires le long de la

rambarde et en même temps des querelles autour d'un banc, tandis qu'arrive une personne en criant joyeusement le point levé, « on est champion ! ».

Aussi, peut-être avec moins d'intensité mais pareillement répandues sur l'espace public, les conversations relatent une actualité concernant du fait de société de toutes sortes, ce qui communément se nomme chronique ou faits divers. Ce type de discours, en général limité au local, s'apparente à un champs libre de constatations et de remarques en tous genres : le prix de la carte des transports pour les retraités qui augmente, le Mitra de Xabregas (un centre d'accueil pour les personnes en difficulté) en train de se rénover, l'argent détourné par le président de la République Cavaco Silva, les nombreuses Ferraris et voitures de luxe que possèdent les joueurs de football et les politiciens, ou encore, le nouvel impôt de la Santa Casa sur les gains de la loterie populaire.

La pratique discursive relative aux centres d'intérêt généraux présente la caractéristique d'être en synchronie avec la diffusion médiatique. « Vous avez vu cette histoire de gamin aux infos ? », dira par exemple João, montrant ainsi comment l'espace public, « c'est comme aller au café. Parler de ce qui a été vu à la télé, à la radio ». Et puisque l'actualité est quotidiennement reprise et commentée dans tous les groupes, il arrive souvent qu'un même sujet soit abordé, à l'exemple du football, simultanément, ou tout du moins au cours de la journée, en divers lieux des trois places publiques. Alors que précédemment, il a été question de traiter et de fournir une interprétation sur les différents centres d'intérêt entre les groupes, il apparaît ici nécessaire de s'interroger sur les raisons pour lesquelles l'actualité est un sujet discursif transversal à pratiquement tous les acteurs de la place. En effet, qu'est-ce qui fait que, au regard de la diversité des groupes, un même centre d'intérêt vienne animer la pratique de l'oralité ? Trois facteurs, c'est-à-dire trois causes « généralisantes », tracent le cadre des principales explications.

En premier lieu, le plus proche, le présent, ce qui procède d'un univers social partagé au quotidien. Car ce sont en effet tous les acteurs qui sont pris par l'actualité locale puisque chacun a suivi le match de la veille, se préoccupe du cours de la campagne électorale à la mairie, ou encore, a entendu parler du bâtiment de la ville qui a brûlé. Se crée de la sorte un lien contextuel, en raison de la commune proximité des événements, et par le fait que chacun se sente directement et personnellement concerné. Le centre d'intérêt, local, se glisse ainsi tout logiquement dans la pratique discursive au sein de tous les groupes.

Un deuxième facteur, le passé cette fois-ci, est relatif aux prédispositions d'un fond

identitaire commun que façonnent depuis le xvi<sup>e</sup> siècle le modèle européen des Lumières et le système monde qui se met en place. En l'occurrence, il est ici juste question d'évoquer le lien colonial entre les habitués de la place, et de constater comment, avec l'exemple de la diffusion et de l'implantation d'un football de marque portugaise dans la géographie de l'empire, le colonialisme a forgé une proximité culturelle. Au Cap-Vert par exemple, avec Lobo qui raconte que pendant son enfance, au temps d'Eusebio, ils suivait les matchs à la radio. En Guinée-Bissau, où sont présents les principaux clubs de la Métropole (Benfica, Sporting et Porto), très actifs pendant la colonisation et avec de nombreux adeptes. Il y avait même deux Sporting précise Dabo, l'un de Bissau, l'autre de Bafata. Ainsi, à l'instar de Lobo, qui se considère Benfiquiste, et de Dabo qui se déclare du Sporting depuis qu'il est tout petit, comme son père, l'influence coloniale a contribué à faire en sorte que la plupart des habitués s'identifie à une même actualité sportive. Fernando Luís Machado, qui met en avant les étroites continuités sur le plan culturel entre migrants bissau-guinéens et autochtones portugais, parle des « afinidades históricamente construídas » : Fulahs et Mandingues sont ainsi porteurs de contrastes très réduits, tandis que les Créoles, souvent scolarisés et originaires de la capitale, « onde a influência da cultura e da ex-metrópole continua a fazer-se sentir fortemente », seraient encore plus proches du monde portugais<sup>171</sup>. Donc, des centres d'intérêt historiquement construits, pour reprendre l'auteur.

Le troisième facteur, sans doute s'impose-t-il sur les deux précédents, concerne les forces de communication de masse qui produisent un lien médiatique entre les personnes. D'une part, « les échanges entre les individus sont facilités puisque ces derniers ont à leur disposition ce jeu commun de symboles et de stéréotypes<sup>172</sup> ». Le terrain discursif, aplani par une sensibilité partagée, permet alors que l'actualité soit traitée de façon répandue. D'autre part, l'ensemble des supports de diffusion crée un fond commun d'informations. Si chacun est modelé pour parler de la même manière, l'homogénéisation médiatique s'occupe également à faire en sorte que chacun parle de la même chose. Martelés par le consensus de la pensée unique et univoque, les individus sont ainsi tous porteur de réserves de sujets d'actualité pour la plupart identiques.

Il faut alors s'arrêter quelque peu sur la communication de masse, car celle-ci ne travaille pas seulement en toile de fond, comme une uniformisation qui se préparerait en

---

<sup>171</sup> Fernando Luís Machado, *Contrastes e continuidades. Migração, etnicidade e integração dos Guineenses em Portugal, op. cit.*, p. 440.

<sup>172</sup> Henri Mendras, *Éléments de sociologie*, Armand Colin Éditeur, Paris, 1989, p. 51.

amont des échanges, mais aussi elle agit au sein des groupes, par le biais de l'un de ses supports d'informations, et témoigne d'un rôle actif non négligeable au cours de la pratique de l'oralité. Il s'agit du journal, et de sa diffuse présence. Ces journaux, qui sont pour l'essentiel les quatre principaux grands tirages (le Destak qui est un journal gratuit, le Correio da Manhã qui est le journal populaire, et dans une moindre mesure deux journaux sportifs, O Jogo et A Bola, qui s'occupent surtout de football), circulent de main en main. « Toutes les mains », précisera João, un des retraités du groupe des copines. Ils sont toujours là, quelque part, lus solitairement ou en compagnie, rangés sous le bras, pour ensuite être offert à son voisin. Par exemple, quand Cesare rejoint Pierrot au banc de la connaissance, ce dernier lui propose, « tu veux le journal ? ». Si chacun profite selon l'occasion du journal de l'autre, il y a deux lieux de l'espace public où la circulation est organisée. Au banc du Senhor Figueira, puisque chaque Angolais qui fait son apparition sait qu'il pourra y trouver plusieurs quotidiens à disposition. C'est selon la récolte, comme le raconte Figueira, qui tous les matins arrive avec le tramway sur la Praça da Figueira, « je passe là aux taxis », et dans diverses poubelles, « je chope le journal ». Et puis l'autre lieu, c'est au sein des joueurs de loterie, dans la Rua do Amparo, avec les deux ou trois journaux de la journée constamment logés dans la caisse à tirage de Fininho ou aux pieds du plastificateur Joaquim. La vie des journaux, en ces deux points de presse ou parmi les divers et nombreux bavardages, est alors mouvementée : les acteurs les prennent, les laissent, les empruntent, les échangent, et bien entendu, ils les lisent. La lecture, parfois en solitaire, s'effectue le plus souvent en compagnie, avec quelqu'un à ses côtés, ou au milieu de tous. La présence de l'autre permet alors que se produisent des étincelles de commentaires qui à leur tour provoquent des échanges. C'est un rituel pour Joaquim le plastificateur, une scène de tous les matins, feuilleter son journal avec l'attention maniérée de quelqu'un qui ne veut rien rater, et répétant à hautes voix titres et sous-titres qui se méritent, lancer inlassablement des remarques dans un profond désarroi : « Un gros bordel » ; « c'est le chaos ça » ; « et les millions qui s'évadent ! ». Et selon ses humeurs, le voici levant les yeux vers son partenaire pour lui dire, « vous savez ce qui a ruiné le monde ? Les libertés. Le peuple ne peut pas avoir autant de libertés », stimulant ainsi une conversation sur le respect à l'époque de Salazar où de tels problèmes étaient épargnés, avant de se replonger dans les pages suivantes. Cependant, le commentaire ne débouche pas forcément sur un échange de paroles. Cela dépend de son degré d'ouverture, de l'invitation qu'il suscite. Celui-ci peut ainsi demeurer une réaction émotive lancée à la cantonade, ou alors se diriger à l'intention de quelqu'un avec un contenu

significatif. La plupart du temps, il est tourné en faveur de la communication : c'est Cesare qui s'exclame, « houla ! trouvé mort et attaché chez lui » ; Abrantes qui dit, montrant son journal et s'énervant, « ce qui est arrivé est un scandale ! c'est une honte ! regardes moi ces deux gamins » ; ou encore Pombo, surnommé Odeta Soares, après avoir cité l'article qu'il vient de lire, lançant à son entourage, « moi je ne comprends pas les Anglais ; ils veulent retirer la monnaie unique, mais mettre la monnaie commune ». Aussi, la lecture est parfois explicitement mise en commun, donnant ainsi à voir une concrète volonté de partager l'actualité. Le journal peut par exemple être ostensiblement ouvert pour un regard collectif, ou alors être lu à haute voix et attentivement écouté. « Un lien de plus », comme l'affirme Pierre Sansot pour les habitués du bistrot, « ils se penchent ensemble sur le même titre, sur la même bande dessinée. L'article prend d'autant plus de valeur qu'ils le commentent en même temps<sup>173</sup> ». Et puis ce dernier fonctionne surtout comme support à la conversation. Quand par exemple cet ancien de Goa tend le journal à Nunu en lui disant, « lis cela » (un article sur le discours du président de la République au sujet de la journée du 10 juin au Portugal), s'ensuivent des échanges qui partent de la politique du pays vers l'économie globalisée pour aller s'installer au Brésil, sa mafia, sa police, « plus bandit que les bandits eux-mêmes ». La présence du journal au sein des habitués de l'espace public active le parole et invite aux échanges, et par conséquent elle apparaît comme un véritable stimulant de la pratique discursive. Sa sensibilité au partage, doublée d'une circulation relativement intense, participent alors à potentialiser sa force d'homogénéisation, autrement dit, à rendre l'actualité un centre d'intérêt général.

L'actualité, en tant que centre d'intérêt partagé, met ainsi en jeu trois liens – contextuel, colonial et médiatique – qui rendent compte de la proximité identitaire entre les acteurs, bien que cette dernière s'inscrive dans une complexité d'influences plus larges. Il n'est cependant pas question de soutenir une homogénéisation culturelle qui serait le destin d'un monde globalisé. Mais plutôt, et seulement, de constater comment les pratiques discursives de l'espace public révèlent du commun dans la diversité des identités, et invitent, tel que le fait Marc Abélès, à déconstruire l'altérité. Notion qui n'a aucun sens et que l'auteur juge anachronique face aux expériences de plus en plus cosmopolites et à un impérialisme culturel bien réel et consolidé<sup>174</sup>. En témoignent les similaires contenus discursifs qui se font entendre sur l'ensemble de l'espace public, mais également une multitude sans fin de commentaires et

---

<sup>173</sup> Pierre Sansot, *Poétique de la ville*, op. cit., p. 42.

<sup>174</sup> Marc Abélès, *Anthropologie de la globalisation*, op. cit.

de dialogues qui viennent contextualiser et remettre en place la nébuleuse diversité des identités : par exemple, Bani, originaire de la Guinée-Bissau, expliquant à Domingo que « les pays de langue latine sont : le Portugal, l'Espagne, la France, l'Italie et... la Roumanie » ; Angelo, également de la Guinée-Bissau, qui parle de l'Université de Coimbra, de ses fêtes étudiantes, de son équipe qui à l'époque gagna la Coupe, et du *traje* (habit cérémoniel) qui au début n'existait que là-bas ; Fernando, à la Ginjinha, qui cite une multitude de références de la chanson française ; Nunu, originaire de Goa, qui converse longuement sur les vins, leur qualité, la nécessité du climat, pour conclure que « les vins chiliens sont aussi bons sinon meilleurs que les vins portugais » ; Laciné, de la Côte d'Ivoire, récitant des vers de Victor Hugo ; ou encore Sorry, énonçant les équipes qu'il supporte, à savoir, « ici, Sportinguiste. En Allemagne, le Bayern, l'équipe de Rumenigüe. En Espagne Barcelone, Hollande l'Ajax, France P.S.G. En Italie et Angleterre, je n'ai pas d'équipe ».

### Les *tertúlias* : une conversation qui papillonne

Afin de qualifier le fait de converser, ou de nommer la pratique de l'espace public, le terme de *tertúlia* est souvent employé par les acteurs, notamment chez les Angolais. Ainsi, à peine arrivé, Afonso demande à Pinto, « il y a *tertúlia* aujourd'hui ? ». Almeida, observant une relation qui a mal tourné, commente, « ça devait arriver ; finie la *tertúlia* ». Et Figueira, qui se défend de fréquenter certaines personnes, lance, « leur *tertúlia*... je n'ai jamais tiré profit de ces *tertúlias* ». Deux dictionnaires de référence de la langue portugaise s'accordent sur les différents sens du terme en proposant sensiblement une même définition<sup>175</sup>. Celui de l'Académie des Sciences de Lisbonne, pour en choisir un, indique : « Reunião de familiares e amigos ; Agrupamento de amigos o de pessoas com interesses comuns ; Reunião habitual de intelectuais, artistas ». S'il est clair que des gens se réunissent, peu d'informations sont fournies sur leurs activités. Le Dictionnaire usuel de Porto, cependant, est quelque peu plus généreux, en précisant au sujet de la réunion des intellectuels, « para troca de ideias sobre diversos temas<sup>176</sup> ». Par contre, les dictionnaires de langue espagnole, dont le terme semble-t-

---

<sup>175</sup> *Michaelis Moderno Dicionário da língua Portuguesa*, Companhia Melhoramentos, São-Paulo, 1998 ; et *Dicionário da língua portuguesa contemporânea da Academia das Ciências de Lisboa*, Verbo, Lisboa, 2001, vol. V.

<sup>176</sup> *Dicionário Língua Portuguesa*, Dicionários Editora, Porto, 2012.

il tire son origine, sont plus explicites<sup>177</sup>. « Para conversar », dit le María Moliner, en général dans les cafés, et aussi pour s'entretenir à des jeux de tables, tandis que celui de la Royale Académie Espagnole écrit : « Reunión de personas que se juntan habitualmente para discurrir sobre alguna materia, para conversar amigablemente o para algún pasatiempo honesto ». Par conséquent, *tertulia* se caractérise par un champs sémantique plutôt large, qui couvre plusieurs situations, et dans lesquelles, de un, des personnes se mettent ensemble, de deux, l'intention qui domine est celle de parler. Aussi, le terme peut être accompagné d'un substantif, par exemple, les « tertulias literarias e artisticas<sup>178</sup> » du café la Brasileira au Chiado, ce qui précise la nature de la réunion et donc de la discussion. L'aspect thématique que peut avoir une *tertulia* est pareillement mis en avant par Figueira qui tout en réfléchissant, hésite un instant, puis s'emploie à définir le terme : « C'est un genre de... *tertulia* ? un rassemblement de fado. *Tertulia* de *fadistas* ; *tertulia* de taureaux. C'est un ensemble. *Tertulia* taureaumachique, *tertulia fadistas*. C'est la même chose qu'une bouillabaisse, bouillabaisse de poissons ». Sans doute alors, le sens le plus adapté pour définir la *tertulia* de la place publique est fourni par João, du groupe des copines : « Un cercle d'amis qui parlent de tout ». Et en effet, pour être une *tertulia*, le sujet de conversation importe peu. Il suffit de parler, de tout, ou de quelque chose, et c'est bien ce qu'il advient au sein des conversations emportées dans une multitude de discours abordés. Cependant, la pratique de l'oralité n'exclut pas que, un peu partout et en certaines occasions, un thème précis vienne occuper les échanges pendant un long moment. En fait, les différentes manières de parler reprennent l'ambivalence dont est emprunt le sens de *tertulia* : une *tertulia* au sens large, correspondant à des individus qui parlent sans sujet précis, et une *tertulia* dans un sens spécifique, quand les participants partagent « alguna materia », pour reprendre le dictionnaire espagnol, correspondant à des individus qui parlent autour d'un centre d'intérêt particulier. Et si parfois l'une prédomine sur l'autre en fonction des groupes, tendanciellement elles s'entremêlent. Avec cette distinction apparaissent deux formes de discours corrélatives à leur contenu. Alors que précédemment, la pratique discursive a été appréhendée par les principaux sujets traités en fonction des acteurs – qu'est-ce qui est dit au sein des groupes – il est maintenant question de l'envisager selon la forme de l'échange – de quelle manière les personnes conversent entre elles. Seront ainsi considérées deux modalités d'être ensemble et de parler, la discussion et le bavardage, afin de

---

<sup>177</sup> María Moliner *Diccionario de Uso del Español*, Gredos, Madrid, 2007 ; et *Diccionario de la lengua española – vigésima edición*, Real Academia Española, Madrid, 1984, tomo II.

<sup>178</sup> Francisco Santana et Eduardo Sucena (dir.), *Dicionário da história de Lisboa, op. cit.*, p. 194.



compléter cette brève exploration de la parole pratiquée.

Discuter, c'est-à-dire échanger des idées et des arguments sur un même sujet. Comme l'affirme Quinita, « moi j'aime parler de politique pour échanger des idées », révélant ainsi une des raisons qui motivent les présences, celle d'un désir de l'échange, souvent exprimé par les acteurs, cette volonté d'« échanger des opinions » racontée par Pierrot, « pour baliser la situation, faire un test de positions, d'opinions ». « Le problème de la Guinée est un problème grave, grave, grave », affirme par exemple Angelo d'un ton irrité mais contenu auprès de cinq personnes qui l'écoutent attentivement, « il faut changer la politique administrative du pays, ce gouvernement est rempli de voleurs, j'en ai marre! ». Ainsi, les opinions s'exposent, et dans certaines situations, la pratique peut prendre des allures de débat dans lesquels s'échangent des arguments contradictoires. Ce qui est souvent le cas en compagnie d'Almeida et de Pierrot : « Le cerveau ! c'est comme un iceberg : une petite partie c'est le conscient, elle est dehors, une grande partie, sous l'eau, l'inconscient », dit l'un, et à l'autre de répondre, « moi j'ai mon opinion personnelle. Conscient, inconscient... je préfère user d'autres termes : objectif et subjectif ». Mais ce type de discussion où s'affrontent les opinions est en général de courte durée. Emporté par la réflexion des acteurs, par leur inspiration, leurs connaissances et leurs expériences personnelles, le sujet ne se débat pas vraiment, il se décentre, se dilate, puis s'égaré. Cependant, si les débats ont peu de consistance, et si tendanciellement les propos s'éparpillent, les conversations sont délimitées et encadrées par un centre d'intérêt. L'exemple qui suit montre ainsi comment la panoplie des énoncés demeure contenue dans une même thématique, procurant à la discussion un visage de *tertúlia* africaniste. Il concerne trois personnes, d'un milieu social privilégié, qui vivent entre Luanda et Lisbonne. La retranscription ne fournit que trois passages, chacun espacé par environ trente secondes :

Rola : « Et tu sais quoi, dans le M.P.L.A., ce qu'il y avait c'était de nombreux docteurs ».

Bebe : (d'un air septique) « Moi je pense que c'est justement dans l'U.N.I.T.A. qu'il y avait des docteurs ».

Monsieur : (qui est un pilote retraité des lignes aériennes angolaises) « Tu rigoles ? les pilotes de la T.A.A.G., tout juste après 75, on allait, on faisait Moscou, Berlin, Rio de Janeiro... des lieux de merde ! ».

Rola : « Ce n'est pas Kinshasa qui a décidé mais l'O.N.U. Une pression internationale ».

Ce n'est pas le monde qui se refait, mais une partie du monde. En tout cas, dans une

durée limitée, les sujets abordés sont circonscrits. Voici un autre exemple de discussion, qui débute sur la corruption des politiciens puis s'évade en toutes contrées, et pour le coup dans un tour du monde, mais qui n'en demeure pas moins une *tertúlia* de politique internationale. Ainsi, en compagnie de Pierrot, Victor, Almeida, et Cesare qui ne fait qu'écouter distraitement, les propos échangés abordent dans l'ordre : les Russes et la Crimée, les Américains en Iran, Saddam Hussein en Irak, les Russes en Afghanistan, Gorbatchev, Chavez au Venezuela, Castro à Cuba, Pinochet au Chili, Salvador Allende, l'armée de libération de... Et quand, entre une révolution et une invasion, intervient Cesare en demandant, « oh, excusez moi, juste un truc, c'est Sporting-Naples, ou alors c'est à Naples que ça se joue ? », il démontre par la délicatesse de son intromission que ses propos sont hors du sujet qui se développe. Car en effet, à ce moment là, les acteurs ne parlent pas de tout, mais d'un sujet à la fois étendu et cohérent.

Faut-il interpréter ce lieu de la discussion comme l'espace public tel que l'entend Jürgen Habermas ? Des salons, des cafés, des journaux, où s'alimente le débat collectif, et qui permettent aux opinions privées d'être rendues publiques, participant de la sorte à élaborer l'opinion publique<sup>179</sup>. Sur la place, les échanges sont généralement soutenus par une mise en commun de l'information médiatique. L'opinion publique, c'est-à-dire l'actualité, est ainsi nouvellement rendue publique, mise sur la place afin que les acteurs en prennent, ou en reprennent connaissance. Dans certains cas, l'intention en reste là, et donne à voir une mise en forme de la discussion qui privilégie d'une part la transmission, d'autre part l'écoute. Vouloir être au courant des événements est alors une discussion qui se suffit à elle-même, sa motivation étant, comme le dit tout simplement Pierrot, « pour être actualisé ». Ce qui était par le passé, de l'ordre de la nécessité : « C'était l'habitude, dans les vieilles colonies », explique Almeida en compagnie d'Andrea qui acquiesce son discours, « d'aller au centre, le centre nodal du pays, parce que les personnes passaient là-bas. Des personnes qui cherchaient à être au courant des nouvelles ». À moins que, à l'opposé, suivre les événements ne soit qu'une affaire de plaisir, comme une curiosité ludique, à l'image de Rui qui s'exclame, juste avant de lire un article, « finalement ils l'ont pris ! ». Dans d'autres cas cependant, l'actualité vient se confronter à la pratique discursive. Elle est mise en jeu sur la place publique. Tel que le signale Quinita, « s'il y a un fait politique, on va commenter ». Le rôle de la place publique apparaît alors pour le moins ambiguë. Celle-ci participe à la diffusion de la manipulation

---

<sup>179</sup> Tiré de Thierry Paquot, *L'espace public, op. cit.*

médiatique, en tant que « relais intermédiaire des relations personnelles pour guider l'opinion des gens<sup>180</sup> ». En même temps, elle remet en cause toute sa panoplie d'informations, puisque chacun livre ses opinions, fait part de ses idées, et par l'échange se réapproprie de l'actualité, permettant que l'opinion publique se reformule à nouveau. La place publique s'apparente alors, comme le considère Pierrot, à un « parlement populaire », dans lequel opinions publiques et opinions privées s'affrontent, de sorte que ces dernières se construisent et se déconstruisent, pour finalement aboutir à une élaboration des opinions personnelles.

Une autre caractéristique des formes de la pratique discursive, et qui également anime l'ensemble de l'espace public, est le fait de parler beaucoup, de choses et d'autres, ce qui correspond au fait de bavarder. Les acteurs, racontant leur pratique, usent de nombreuses expressions pour qualifier cette manière de s'entretenir. Ils disent « *dar à língua* (donner la langue) », ou « *tagarelar* », qui signifie « parler beaucoup, sur des thèmes futiles ou des sujets superficiels<sup>181</sup> ». Ce qui est proche du papotage, des « conversations banales, dénuées de sens » que décrit Pierrot, ou encore, éventuellement, des « conversations de merde », comme le constate Fernando sous l'approbation des habitués de la Ginjinha, quand s'explique par exemple que le mal d'oreilles peut être pire que le mal de dents. Barbosa, qui tout les matins, ou presque, s'attarde aux alentours du Largo, se plaît aux rencontres pour « un moment de *cavaqueira* », c'est-à-dire, là aussi, une discussion légère et sans sujet déterminé. Au terme *cavaqueira* correspond également une notion de bien-être procuré par le côté agréable et plaisant de la conversation. Sentiment qui se retrouve quand Alberto, de l'Angola, déclare venir pour « rassasier l'estomac de conversations », grâce à la satisfaction, en conséquence, d'un estomac rempli de paroles. Ces remarques sur cette manière de pratiquer l'oralité ne sont pas sans rappeler ce que Georg Simmel considère comme étant de la sociabilité : des relations sociales dont l'unique intérêt réside dans le fait d'être en relation. Comme le dit António, grand animateur de la Ginjinha, « pour fraterniser, moi j'aime socialiser », c'est-à-dire qu'il s'agit d'une socialisation dans sa forme ludique, où le sujet énoncé n'est pas un objectif en soi mais seulement un moyen pour parler ensemble. « Art de la conversation, avec ses propres lois artistiques », la sociabilité simmélienne comprend deux traits fondamentaux qui sont omniprésents dans les bavardages de place publique<sup>182</sup>.

D'une part, il y a l'essence de la conversation sociable, celle de pouvoir changer

---

<sup>180</sup> Henri Mendras, *Éléments de sociologie*, op. cit., p. 49.

<sup>181</sup> *Dicionário da língua portuguesa contemporânea da Academia das Ciências de Lisboa*, op. cit.

<sup>182</sup> Georg Simmel, *Sociologie et épistémologie*, P.U.F., Paris, 1981[1970], p. 131.

facilement et rapidement de sujet, qui représente une caractéristique des échanges absolument partout au sein des groupes. Par exemple, dans celui des gens de Goa, puisque Sebastião, Akino e Nunu bavardent au cours d'une vingtaine de minutes du climat à Londres, des prochaines rencontres de football, des infrastructures au Mozambique et de l'autoroute à Goa, des ressources de matière première en Afrique, puis du salaire mirobolant de Socrates et des futures élections municipales en septembre. Ou encore, autre exemple, entre Almeida et Afonso, où pareillement la conversation chemine sans entraves et au grès du hasard, d'un sujet à l'autre, d'un pays à l'autre, souvent inspirée par ce qui vient d'être dit : « Les athlètes ici [pendant les colonies], c'était des gars de l'Angola et du Mozambique [---] Le Ronaldo est universel, alors que Ribeira est un bon joueur [---] La démocratie est un système matérialiste, elle ne possède pas de dimension spirituelle [---] Qu'est-ce qu'il s'est passé en Russie ?... ».

D'autre part, plaisanteries, anecdotes et histoires, qui constituent l'intérêt de la sociabilité, ne cessent d'animer la pratique discursive, prêtes à faire surface à la moindre occasion pour le divertissement de tous. L'échange tend à devenir un art du verbe, un art de le délivrer, et peut s'apparenter à une sorte de performance où sont mis en jeu toutes les qualités dramaturgiques et l'inspiration du locuteur<sup>183</sup>. Ainsi, le rire vient régulièrement égayer des présences, peut-être parfois monotones, en des proportions toutefois plus ou moins intenses selon les groupes. Avec la bande des copines par exemple, les taquineries, les calembours et les plaisanteries aux goûts prononcés sont la règle. S'insèrent alors dans les conversations des commentaires tels que, « au cuvant... ha ! pardon, au couvent », ou encore, « moi je n'ai plus de glotte car j'en ai tellement sucées qu'elle s'est perdue quelque part », si bien que les mimiques reflètent un certain désarroi mais chacun est amusé de l'effronterie. Également, l'anecdote participe à la convivialité, par exemple pour raconter une matinée passée à la banque : « Aujourd'hui, pour cinq chèques, j'ai dû remplir une quantité de paperasses... j'ai dit au guichet : "Avec mon amoureux, je lui demande de baisser son pantalon, et je la lui enfile sans besoin d'autant de complications qu'ici" ». De fait, sans être aussi osées, l'anecdote et l'histoire sont un peu partout sur l'espace public très souvent à l'honneur. Il y a cette histoire d'un cobra dans un jardin et qui plonge un banc de Bissau-Guinéens dans le rire et la bonne humeur pendant une demie heure. Il y a aussi Caca et Lobo qui se régalaient en se remémorant

<sup>183</sup> Les « funny stories in conversational setting », ou encore, les « modes of verbal expression like proverbs, rhetorical devices, word play in the course of conversation », sont considérés par Ruth Finnegan comme de possibles performances, ayant lieu, « in many kinds of situation, from highly organised and planned to quite informal or impromptu ». Ruth Finnegan, *Oral traditions and the verbal arts. A guide to reseach practices*, London, Routledge, 1992, p. 100 et p. 102.

un ami capverdien, « très bon », qui multipliait malices et escroqueries : de faux kilos de café de l'île de Fogo, « le meilleur du monde », remplis de mil puis vendus ; des bouteilles de vin vidées sans laisser de traces ; des bidons d'essence qui appartenaient à l'État et vendus en prison... Il y a encore Keita qui rend l'atmosphère agréable et amusée par une cocasse histoire dans le Mali rural : lors d'une nuit éclairée par la pleine lune, une personne se fait surprendre en train de donner des grands coups à la jambe d'une vache ; c'était le boucher du village qui sabotait l'animal pour ensuite l'acheter à moindre prix. Enfin, derniers témoignages, ceux du football, souvent scénarios de la sociabilité conviviale. « Aujourd'hui je suis en train d'attendre pour me moquer des Sportinguistes », dira ainsi Lobo. C'est d'ailleurs un classique de voir au sein des Capverdiens, des Bissau-Guinéens et des amateurs du verre, des scènes d'emportements et de gesticulations au cours desquelles les acteurs se chamaillent et se titillent, se lançant des commentaires tels que, « au Sporting, ce sont tous des boiteux ! ». Sans aucun doute le rire peut être considéré une raison non négligeable pour laquelle les acteurs se plaisent à venir participer aux conversations. C'est en l'occurrence ce que signale Acacio pour expliquer le fait que toutes les deux semaines, quand de Coimbra il vient à Lisbonne, il ne rate pas le rendez-vous avec le monde gay : « Le plaisir, c'est rire », dit-il tout de suite, « c'est rire parce que quelqu'un dit quelque chose de loufolle [---]. La plupart de ces paroles, c'est pour faire rire, la plupart »\*.

L'intérêt de décrire les diverses formes que prennent les *tertúlia* en discussions et bavardages est de mettre en relief au moins deux types principaux de contenu discursif : quand les conversations demeurent circonscrites dans une thématique, même si celle-ci est large ; quand les conversations s'éparpillent en des sujets divers sans cohérence apparente. À partir de cette distinction binaire, deux autres types de conversation se sont laissées entendre et viennent affiner l'analyse, le fait de papoter et celui de débattre, deux formes extrêmes de la pratique en fonction de la constance et de la consistance du sujet. Aussi, ces diverses formes de parler sont transversales aux groupes. Éventuellement, il y aurait des tendances spatiales, des Angolais plus enclins à la discussion, un bavardage affectionné à la Ginjinha ou dans la ruelle des numéros. Mais d'une manière générale, partout les habitués papotent, bavardent, discutent et débattent. En fait, la pratique de l'oralité se joue de toutes ces manières de converser, car au cours des échanges elle se promène entre l'une et l'autre. D'un bavardage général, où règne une pure sociabilité, surgit un discours qui va susciter de l'intérêt et ainsi contenir le sujet, pour ensuite perdre de sa rigueur et s'égarer dans la plaisanterie ou rebondir

sur un tout autre centre d'intérêt. Cependant, le mécanique générale n'est pas celle de la succession mais bien celle de l'invasion. Ainsi, les traits qui caractérisent les diverses formes du discours ne sont pas cloisonnés, au contraire, ils se croisent pour finalement s'englober : une sociabilité du bavardage prise par des centres d'intérêt, des discussions empruntées de sociabilité. Quand l'unique fait de discourir sur des centres d'intérêt se suffit à lui-même, les acteurs de l'espace public ont plaisir à parler, mais de sujets qui les intéressent. L'oralité de la place s'apparente bien à des *tertúlias*, dans tous les sens du terme.

Le parlement populaire souffre-t-il alors des puissants moyens de communication de masse ? La question peut en effet se poser, car si des sujets de prédilections viennent canaliser la pratique, l'oralité se plaît à papillonner tout en cheminant sur des sentiers médiatiques. Face à « l'effet dévastateur sur les esprits de la propagande », la presse par exemple, a dépolitisé les citoyens, les transformant en consommateurs sans esprit critique et sans volonté de débattre<sup>184</sup>. Au regard de la pratique discursive, ce constat mérite d'être mitigé, car si l'acteur critique est déjà fortement conditionné par les médias, l'actualité n'en demeure pas moins secouée par des commentaires et des intentions de débats. Les discussions sont par contre sans profondeur, les débats quant à eux plutôt inconsistants. En fait, les acteurs ne font en général qu'aborder des sujets, faisant peut-être preuve d'une « *attenzione fragile e soprattutto incostante* » que produirait une adaptation aux conditions créées par internet : « *L'attenzione tende ad abituarsi a scivolare sulla superficie molto più rapidamente del tempo che le sarebbe necessario per farsi un'idea di ciò che si nasconde più in fondo*<sup>185</sup> ». Mais peut-être, aussi, quand la discussion est tirée vers le bavardage, il faudrait plutôt y voir « une curiosité dispersée, captée par tout ou rien », symptôme d'une indifférence post-moderne que cause l'excès et l'hypersollicitation<sup>186</sup>. Et en effet, en écho « à la pléthore d'informations, à leur vitesse de rotation », le parleur de la place publique paraît avant tout reproduire – ou être façonné par – la mécanique médiatique, car la pratique discursive entre la discussion et le bavardage témoigne d'une véritable capacité à enchaîner les sujets de conversation les plus variés.

---

<sup>184</sup> Thierry Paquot, *L'espace public, op. cit.*, p. 15.

<sup>185</sup> Zygmunt Bauman, *Danni collaterali*, Editori Laterza, Roma-Bari, 2011, p. 101.

<sup>186</sup> Gilles Lipovetsky, *L'ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain*, Éditions Gallimard, Paris, 1983, p. 57.

#### Conclusion 4 : une place pas tout à fait comme les autres

Les multiples centres d'intérêt de la pratique discursive constituent des particularités du Rossio de Lisbonne. Cependant, à l'épreuve d'une très brève évocation comparative, ces discours particuliers apparaissent bien communs. À titre de comparaison, la Piazza Maggiore de la ville de Bologne à partir d'un petit travail de terrain, effectué à titre personnel en 2005, qui s'est intéressé à une cinquantaine de retraités dont les quotidiennes conversations étaient pareillement dominées par la politique et le football. L'actualité est ainsi à nouveau au centre des intérêts, mais cette fois ci, aux prises avec Berlusconi ou à l'égard du maire de la ville, cautionnant les Milanistes ou défendant les Interistes. De fait, l'actualité se colore du local. Aussi, les échanges au sein d'un petit groupe de Marocains sur cette place centrale se partageaient entre les aventures de la migration et des réflexions sur le monde. Il est alors possible d'imaginer que probablement, en tous lieux et tout au long de l'histoire, du *forum* de l'Antiquité romaine à la place du petit village en Corse, les individus qui se réunissent s'entretenaient, et s'entretiennent, en parlant des événements dont ils se soucient ou de l'actualité qui les interpelle. En toute logique, les discours reflètent ce qui concerne les acteurs locaux. Ce sont les acteurs qui parlent, de sorte que sur chaque place publique, la pratique discursive s'alimente de leur histoire, refait leur monde et se préoccupe de leur quotidien. En ce sens, le Rossio, avec la logique qui sous-tend son parlement populaire, est une place semblable à de nombreux espaces publics et centraux de capitales ou de grandes villes qui sont animées de fréquentations quotidiennes.

Cela dit, prise dans sa totalité, la pratique de l'oralité sur le Rossio de Lisbonne est substantiellement singulière. Dans l'intention de dresser le portrait d'un univers parlé, il serait alors nécessaire de considérer à nouveau les contenus, estimer leur dosage et leur pertinence, puis juger de leurs effets, et ainsi dégager les principaux traits de caractère, ou bien une personnalité dominante. Un premier trait tout d'abord, le moins influent, celui d'une attitude ouverte aux affaires du monde, à la page internationale, mais qui s'exprime en retrait, disponible et prête à s'ouvrir telle une ressource du discours en réserve. La parole médiatisée, toile de fond de l'espace public, fonctionne selon les humeurs. Autre caractéristique, bien plus importante, c'est l'ancrage local. Le football, le *jogo*, les affaires de la ville, cela représente le plancher et les lumières de l'espace public, mais aussi l'habit des acteurs avec lequel ils se montrent dans le coup. C'est le caractère profondément lisbonnais du Rossio. Et puisque

parler du local éveille une appartenance au lieu, il y a quelque chose d'intime dans ce trait de caractère. Vient alors, là encore c'est de l'histoire locale, l'aspect le plus marquant de la pratique discursive, à savoir, l'emprise du monde colonial sur les discours. Il est le cœur battant de la place, le sang qui pulse dans les conversations. La personnalité du Rossio est africaine. Sans doute n'est-ce pas un hasard si le sujet est à l'intersection entre un centre d'intérêt général – conversation sur l'ensemble du monde colonial – et de nombreux centres d'intérêt de prédilection – conversation sur une ancienne colonie. Ce trait prononcé présente probablement la qualité d'être une particularité unique, une spécificité du lieu. Non pas le seul lieu où se discutent des anciennes colonies, par contre, pour le dire simplement, c'est sans doute là que le sujet est beaucoup parlé. Car en effet, ce sont pratiquement tous les habitués de la place qui ont un lien avec l'empire du passé, se retrouvant tous ensemble sur une même scène à disserter, mais plutôt faudrait-il dire à rejouer, les déboires et les aventures africaines. Comme le dépôt persistant d'une histoire dissoute, avec ses restes et ses soubresauts, le sujet colonial est densément traité, par un grand nombre, et dans une relative exhaustivité des positions et des opinions. Ainsi, la densité de ce centre d'intérêt est telle qu'elle fait du lieu son centre principal de discussion, autrement dit, le lieu par excellence de la *tertúlia* du monde colonial portugais.

La pratique discursive semble pouvoir se délimiter dans un certain mélange d'influences. Aussi, elle ne cesse de se mouvoir, d'une part dans le temps, d'autre part dans l'espace. Ainsi, tel qu'il a été précédemment abordé, elle se plaît dans le nostalgique, cultive le passé. Les discours portent l'âge de ceux qui les énoncent, ils puisent dans l'expérience de toute une vie, faisant en sorte que le vif du sujet s'anime par un continuel déplacement temporel. Le Rossio a par conséquent un rapport avec le temps qui est tendanciellement tourné vers le passé. Également omniprésent au cours des discours, c'est le voyage de la parole. Quand l'ici est ailleurs. Peut-être que pendant une heure, tout se passe en Angola. Puis il suffit de changer de banc, tendre l'oreille, pour alors changer de pays. Mais à rester au sein d'une conversation, les discours oscillent entre le proche et des lointains, dessinant de complexes promenades géographiques. La pratique discursive, faite de nouvelles du pays, de diplomatie internationale et de Champion's League est irrémédiablement sédimentée dans une dynamique transnationale. Se rajoute aussi à l'aspect international du parlement, la diversité des langues utilisées : portugais, fulah, malinké, créole bissau-guinéen, créole capverdien, mandingue, wolof, français, parfois le konkani de Goa, éventuellement le kimbundu de



l'Angola, ou encore le outakara, au passage d'un ami mauritanien, autant de modalités de communiquer qui témoignent du multilinguisme de la place publique.

La singularité de la pratique de l'oralité révèle par concernant une place publique pas tout à fait comme les autres. Son attitude pour la parole autochtone, sans tomber dans un esprit de clocher, et son penchant pour refaire l'actualité, témoignent d'un lieu sommes toutes assez ordinaire. Mais sa convivialité est marquée par le fort tempérament de la palabre africaine. Car si l'esprit de la place est ailleurs, et s'il entretient un lien privilégié avec le passé, c'est bien ici, dans le grand rassemblement du Rossio, que continue l'histoire coloniale portugaise.



## Chapitre 5

### Rencontres, première partie – l'entre soi

« Du Rossio je peux en parler, je suis ici depuis quarante ans. Donc, ceci ici c'est le Rossio, c'est le Rossio de Lisbonne. Le Rossio est un point où se rencontrent beaucoup de personnes ». Figueira, dont l'expérience du lieu peut se faire valoir de ses six heures quotidiennes, livre ici une définition, si ce n'est pas la définition, des plus pertinentes sur la place publique : la rencontre. Certes, il vient d'être question de la parole, de l'échange, du discours, mais pour pouvoir communiquer il est bien nécessaire, d'abord, de pouvoir se rencontrer. La pratique de l'oralité n'est en ce sens qu'un prolongement de la pratique de la rencontre. Certes aussi, il y a d'innombrables autres lieux pour se rencontrer, notamment les divers espaces publics, notamment la rue. Mais la rue est là avant tout pour accéder, elle est voie de communication, droite pour aller au mieux quelque part, sinueuse, elle épouse la topographie et se fraye un chemin entre le bâti, la rue existe pour pouvoir se déplacer. La place publique, par contre, elle naît dans, et pour la rencontre. Et en effet, en théorie, les places se développent en des lieux qui sont favorables à la rencontre et à l'agglomération de personnes, comme des croisements de chemin, les portes de la ville, près d'un quai ou d'un port, au pied des églises ou de bâtiments importants. La place étant, par excellence, lieu des différentes formes d'interactions sociales<sup>187</sup>. Et quand celle-ci est planifiée, les traités l'installent au centre de la structure urbaine, et de la sorte, au croisement des parcours. La

---

<sup>187</sup> Lilian Fessler Vaz, « Notas sobre as praças do Rio do Janeiro no período colonial », in Manuel C. Teixeira (coord.), *A praça na cidade portuguesa*, Livros Horizonte, Lisboa, 2001, pp. 157-173.

place publique a ainsi ceci qui la différencie des autres espaces publics : elle est à l'intersection des cheminements. En conséquence, puisqu'elle potentialise les possibles acteurs, elle génère de la rencontre au pluriel. Et au Rossio, il y a beaucoup, beaucoup de rencontres. Les habitués ne s'y trompent pas en affirmant que le « Rossio est un point de rencontres », ou encore, « Rossio, de fait un lieu de rencontres ».

La rencontre en soit n'est que le seuil, qui a été franchi, d'une relation sociale. Elle se contente de mettre en relation. L'analyse de ce chapitre se place ainsi au niveau de l'accessibilité des rapports sociaux, avec le souci de décrire le social en fonction des différents types de rencontres qu'il implique. Il n'est donc pas question d'user d'une microsociologie de l'interaction qui s'étalerait sur le cérémoniel des rapports sociaux ou encore sur les compétences des acteurs, mais sinon d'user de la diversité des rencontres pour appréhender les logiques dans lesquelles s'inscrivent les relations sociales, et en fin de compte, saisir le sens de ces dernières.

Cette description, aussi dense et complexe que peut l'offrir le Rossio, nécessite une déconstruction de la réalité. Les rencontres vont être différenciées, et en conséquence le tout d'un quotidien va être brouillé. La première grande séparation se joue au niveau de l'interconnaissance. C'est alors en fonction du fait, que les acteurs qui se rencontrent se connaissent ou ne se connaissent pas, que s'établit une division de l'analyse entre le chapitre présent et le suivant. Pour l'instant, le regard en reste à de l'entre soi, il ne concerne ainsi que les rencontres qui font parties du réseau d'interconnaissances de l'acteur. Celles-ci sont alors dissociées en fonction de la fréquence des rencontres et des types de lien qu'elles représentent. Conjointement, en résulte une différenciation du réseau impliqué, s'il appartient à la place ou à l'individu, mais aussi s'il est restreint ou élargi. Il s'agit ainsi de mettre un peu d'ordre au sein d'une densité que Raoul exprime pourtant avec grande simplicité : « Toujours [à propos des rencontres]. Les unes avec des amis d'ici. Les autres avec d'autres *areas* (zones ; domaines) ».

## La concentration, c'est d'abord de la compagnie

Le lieu des rencontres, comme le disent en général les habitués, est avant tout un point de rencontres. Chacun, raisonnant par rapport à son groupe, parle de son point de rencontres, et l'espace public devient ainsi une pluralité de points de rencontres. Commandante, parlant de

la zone des Angolais, dit « ici ça a toujours été le point de rencontres, depuis de nombreuses années » ; Fernando Ornelas, au sujet de la Rua do Amparo, explique, « c'est un point de rencontres, les personnes s'arrêtent là » ; et Mamadi, montrant le Largo, affirme, « c'est un point de rencontres pour les Guinéens ». Le point, c'est bien cela, il est fixe, et il a une symbolique géométrique qui renvoie à la rencontre, avec les deux droites qui se croisent en un point, mais également, en un point se croisent une infinité de droites.

Cependant, l'image du point apparaît insatisfaisante pour représenter la dynamique qui l'anime, il est trop neutre, trop impersonnel, trop enclos sur lui même pour évoquer un sens des rencontres qui échappe au lieu proprement dit. Il faut alors lui préférer ce que dit António, Mozambicain de Goa : « Rossio est la base, c'est notre base » . Le terme est en effet plus parlant, il fait respirer le lieu, il l'anime et l'ouvre vers l'extérieur, mais aussi il renvoie à des rythmes de fréquentations. Finalement, pour qualifier le lieu et la densité des rencontres qui résulte de ses occupations, c'est Paté, ce Sénégalais qui fréquente le Rossio aux côtés des Maliens, qui proposera la représentation la plus appropriée. Voilà ce qu'il dit, réfléchissant sur la dénomination du marché à propos du Largo : « Oui, le marché, comme le marché de Bandim-Bissau, un grand marché que tout le monde connaît. Là-bas c'est un lieu de concentration aussi »\*. La concentration, qui correspond à l'action de se réunir, au fait de converger, met l'accent sur le mouvement, sur le fait que les uns et les autres circulent d'un quelque part vers un endroit où se rassembler. Et c'est là, tout l'intérêt du terme, celui de souligner l'action de se rencontrer, de laisser entendre que, pour se rencontrer, il faut aller se rencontrer. Cela dynamise le point des rencontres en le faisant exister hors de lui-même, et permettant ainsi de l'appréhender avec son rayonnement. Mais surtout, cela permet, à partir d'une mécanique de la concentration qui s'articule en deux actes, de différencier le sens des rencontres. La description de ces dernières va alors se structurer selon les deux actes, ou encore, les deux parties de cette mécanique.

Le premier acte de la concentration, c'est l'action de base, le fait que se constitue une concentration, un point de référence pour être ensemble. Il correspond aux occupations. Des personnes qui fréquentent un lieu avec régularité. D'une manière générale, si ce n'est pas tous les jours, c'est presque tous les jours. Et puis il y a également les habitués qui sont moins assidus, mais qui pareillement viennent dans la constance. Le rythme varie alors selon chacun, entre par exemple ceux qui apparaissent surtout en fin de semaine, Acacio qui est présent trois jours toutes les deux semaines, ou encore, les quatre amis angolais qui se retrouvent trois

jours par semaine. Tous ces gens constituent par conséquent le noyau dur des réseaux. Ils représentent la concentration d'un réseau restreint, relativement stable, et qui se répète dans la régularité. S'ajoute alors, toujours dans ce premier acte, un réseau élargi, aux présences irrégulières et inconstantes, se comportant comme des électrons qui gravitent autour d'un noyau et selon leur bon vouloir s'en extirpent ou s'y recollent. Le milieu est en effet friable, et la pratique de la rencontre, fondamentalement éprise de liberté. Comme le commente Figueira, « ici ce n'est pas fixe. L'autre il apparaît, ce n'est pas un club, ce n'est pas un... c'est une convivialité temporaire. Pas de fréquentation obligatoire. Il apparaît. Il ne veut pas venir, il ne vient pas ». Ils sont en effet quelques-uns, pas vraiment nombreux, qui viennent un jour oui, un jour non, ou qui viennent une, ou deux, ou trois fois par semaine. Et puis il y a ceux, très minoritaires, qui apparaissent de temps à autre, comme par exemple ce monsieur du Mozambique qui explique, « des fois je viens quatre ou cinq fois de suite, puis après je ne viens pas pendant longtemps », ou encore Victor, un autre des rares anciens colons de la Guinée-Bissau, qui dit fréquenter le lieu environ deux fois par mois.

L'action de se réunir est par conséquent rythmée par deux niveaux de fréquentations. Les rencontres vont ainsi se définir en fonction de la manière dont chaque acteur fréquente son réseau d'interconnaissances. D'une part, quand la fréquentation est régulière, sans forcément être quotidienne, la rencontre peut être considérée comme étant présupposée. L'habitué connaît à l'avance la plupart des personnes qu'il va rencontrer. Même si une part d'aléatoire vient bousculer ces dernières : quand par exemple, « aujourd'hui, Laciné ne peut pas venir », quand « José Luis n'est pas apparu aujourd'hui », ou encore lorsque Sebastião et Vasco de Gama constatent ensemble que, « aujourd'hui, il n'y a personne ». De fait, la rencontre présupposée n'est pas strictement garantie, ne pouvant faire l'impasse des occurrences et nécessités de la vie quotidienne (rendez-vous chez le médecin, document à traiter, visite à faire...), de sorte que même les rencontres les plus attendues comportent une part d'incertitude. D'autre part, quand la présence de l'acteur est inconstante, la rencontre serait à définir comme étant prévisible. « Par exemple », explique Quinita, « hier, la Amalia, ce n'est pas habituel qu'elle passe tous les jours, il y en a d'autres qui n'apparaissent pas tous les jours... mais il y a une forte probabilité de se rencontrer ». Cette forte probabilité est en effet ce qui fait la rencontre prévisible. Et bien que la fréquentation d'une personne soit un aléa, chacun sait que, un jour ou l'autre, celle-ci va apparaître.

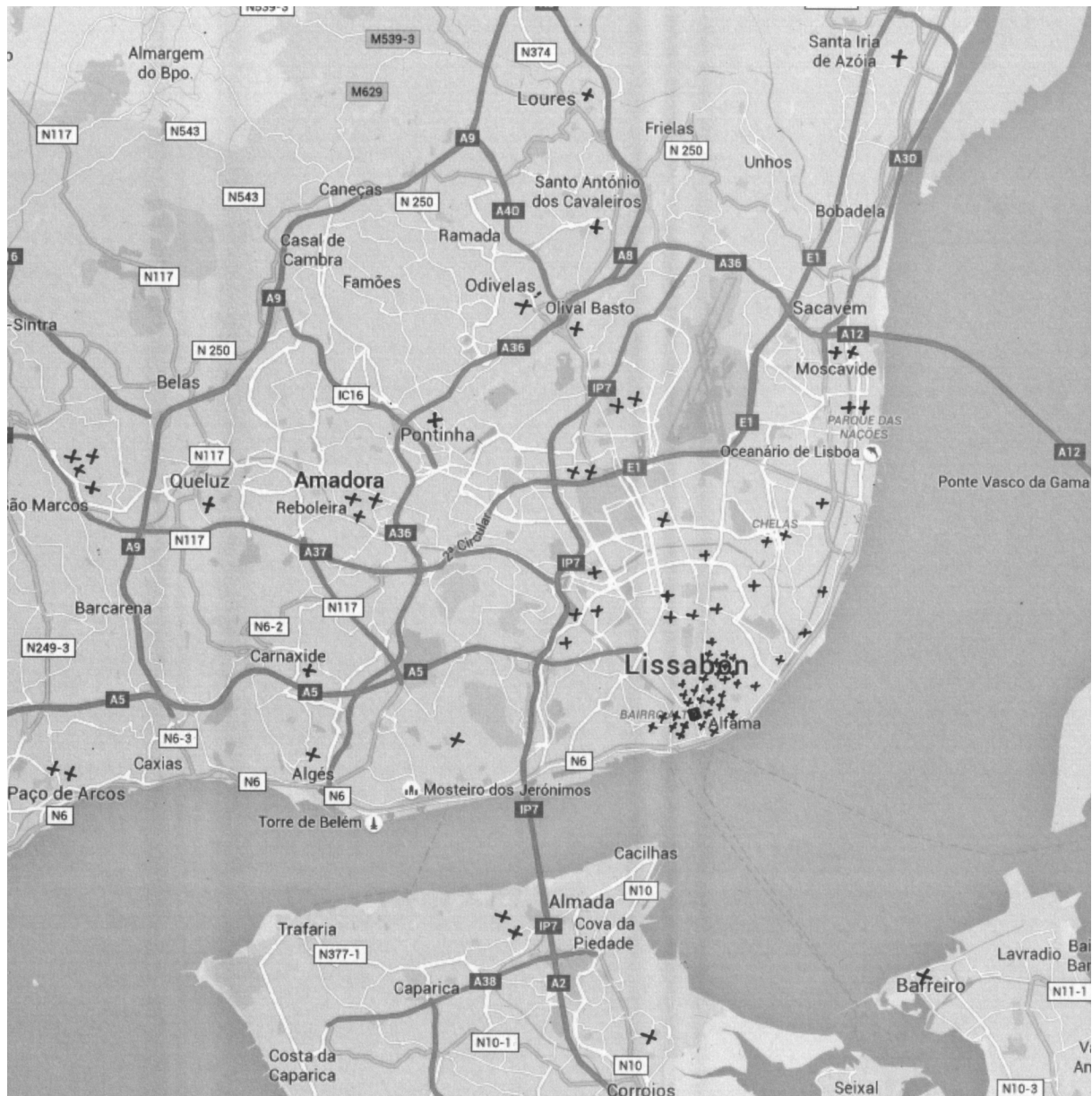
Ce premier mécanisme de la concentration rend ainsi compte d'une pratique de la

rencontre inscrite dans la répétition. Comme le dit si bien Miguel, « alors ici c'est comme ça, ici c'est une routine, et on va se rencontrer sans accord préalable. Ici c'est une routine quotidienne, c'est une chose habituelle, usuelle, c'est une coutume ». Rencontres présupposées et rencontres prévisibles sont un rituel du quotidien. Ce sont ainsi des liens qui chaque jour se nouent et se renouent, des rapports sociaux qui ne cessent de s'entretenir dans un continuel recommencement. Une routine des liens. Bien entendu, il y a des liens plus appréciés, des rencontres préférentielles, mais ce qui prend corps et se manifeste c'est avant tout un réseau concret, des rencontres dans l'absolu, un fouillis de rapports sociaux, dans un lieu où « se rencontrent les personnes connues », où « quelque soit l'heure, vous rencontrez une personne ». Les rencontres ici abordées sont ainsi l'expression d'une compagnie qui se pratique. Car tous les jours, dans l'action sans cesse renouvelée de se réunir, les habitués viennent pratiquer la conviviale routine de son petit monde relationnel de l'être ensemble.

La concentration, c'est donc d'abord de la compagnie : un réseau d'une population déterminée qui occupe un espace, et au fil des années, il en fait un lieu de rencontres qui se répète au quotidien. Aussi, cette première phase de la concentration est dotée d'une force d'attraction, ou encore force de concentration, qu'il est possible de mesurer selon les lieux de résidence des acteurs concernés. Cette force correspond au rayonnement d'un point de rencontres, ici considéré en tant que lieu de la compagnie, et détermine par conséquent la géographie englobée par une pratique quotidienne de l'espace public, autrement dit, son rayonnement géographique. La rigueur sociologique du recueil de données sur les lieux de résidence a ses limites prises dans une méthode ethnographique dont le relationnel est une préoccupation primordiale ; afin de privilégier et de préserver la qualité des rapports entre enquêteur et enquêtés, le recueil des informations telles que le lieu de résidence doit se préserver d'une indiscretion malvenue ou d'une curiosité trop envahissante, et par conséquent il s'est réalisé selon les occasions et en fonction des opportunités. L'échantillonnage ici présenté concerne quatre-vingt acteurs, tous des habitués qui viennent avec régularité, soit quotidiennement, soit plusieurs fois par semaine. Le nombre de cet échantillonnage, qui n'est pas tant une volonté de départ qu'une quantité obtenue, est sans doute insuffisant pour fournir un aperçu exhaustif des provenances, cependant il est pertinent pour se faire une idée du rayonnement d'une concentration quotidienne. Aussi, le nombre des acteurs considérés par rapport à la densité des groupes n'est pas proportionnel (Mozambique: 3 ; Goa: 4 ; Cap-Vert: 4 ; Malinké: 7 ; les copines: 7 ; le *jogo*: 8 ; Guinée-Bissau: 9 ; Ginjinha: 9 ; Angola: 29). Cela

dit, leur appartenance à tel ou tel réseau a peu d'incidence, puisque c'est l'ensemble des habitués, pris comme un tout, qui est pertinent pour une compréhension générale.

Une lecture de la carte 5.1 permet de considérer trois zones différenciées des provenances en fonction des distances entre le lieu de la concentration et les lieux de résidence des acteurs. Chacune de ces zones représente ainsi une échelle du rayonnement de la concentration, auxquelles des informations complémentaires sur les temps de parcours et les moyens de transports leur sont associées :



Carte 5.1 – Lieux de résidence de quatre-vingt habitués du Rossio (modifications de l'auteur).



a) Les abords du Rossio, les quartiers environnants. Ces provenances représentent un gros tiers de l'échantillonnage (33 personnes) et sont fortement marquées à l'est de l'espace public, dans des zones aux milieux modestes. De ces proximités variables, les habitués se rendent à pied au Rossio en des temps compris entre cinq et dix minutes.

b) La ville de Lisbonne dans ses limites urbaines. Un petit tiers de l'échantillonnage (23 personnes) relativement dispersé sur l'ensemble de la ville. Les transports, bus et métro, sont alors utilisés, pour des parcours qui varient entre dix et trente minutes.

c) Hors des limites de la ville, avec des provenances qui sont réparties sur l'ensemble du territoire et qui appartiennent aux communes de la grande aire métropolitaine de Lisbonne. Un brusque changement d'échelle s'effectue dans le cadre urbain. Les habitués, également un petit tiers de l'échantillonnage (24 personnes), proviennent de nettement plus loin, sans pour autant que leurs temps de parcours, qui comprend métro, train et bateau, augmentent en proportion car ils s'étalent entre vingt et quarante minutes. Cette troisième zone constitue les limites du rayonnement de l'espace public.

Brève conclusion : les distances importent peu puisque, selon leur différenciation, les proportions sont relativement équivalentes. La force d'attraction de la concentration quotidienne de l'espace public concerne les habitants du centre de la ville, de Lisbonne dans ses limites et de l'ensemble du territoire qui l'entoure, allant puiser dans ces trois échelles de façon répartie. Autrement dit, la compagnie du Rossio est métropolitaine.

## Les retrouvailles de la diaspora

« Contrariamente à rua, onde o encontro, a pesar de ser frequente, era ocasional, era no largo e na praça que se procurava alguém<sup>188</sup> ». Ce passage, tiré d'un ouvrage d'urbanisme sur les espaces urbains publics, se réfère au passé, au cours de la période médiévale. Et il est aisé d'imaginer qu'à l'échelle d'une agglomération réduite, bourg ou petite ville, quand la concentration de la place correspondait presque à celle de l'agglomération, faisant en sorte que le terme place peut aussi signifier la ville toute entière, les différents réseaux qui occupaient l'espace public permettaient de rencontrer, ou tout du moins de renseigner sur une rencontre concernant n'importe lequel de ses habitants. Au Rossio, c'est le même processus qui se

---

<sup>188</sup> Ana Seixas, João Couceiro et al. (coauteurs), *Ternos passeios. Um manual para melhor entendimento e fruição dos espaços públicos*, Instituto de Promoção Ambiental / IPAMB et CML, Lisboa, 1997, p. 39.

réalise, ou pratiquement le même, car c'est juste une histoire de contenu qui change, étant donné que dans une agglomération métropolitaine comme celle de Lisbonne, l'échelle a pris de l'ampleur, et la concentration de la place n'est plus celle de la ville, mais seulement de quelques-uns de ses segments de population. Ce quelqu'un qui vient se chercher au Rossio n'est donc pas un citoyen quelconque, un habitant de la ville, mais sinon une personne en lien avec les réseaux qui occupent l'espace.

Ce processus de la rencontre, c'est-à-dire la possibilité offerte par une concentration d'aller à sa rencontre, représente le deuxième acte de la concentration. Contrairement à la première action de se réunir, action qui produit un réseau, une concentration stable dans le temps et dans l'espace, l'action maintenant résulte de la présence de ce réseau, et engendre une concentration en mouvement, n'ayant de cesse de se renouveler. Cette deuxième mécanique de la concentration est donc la suivante : c'est à partir et parce qu'il y a une première concentration – un réseau qui occupe l'espace – que se crée une deuxième concentration – des gens qui viennent rencontrer le réseau. L'acte correspond à l'effet d'une concentration.

Cela dit, qui sont les acteurs qui sont pris en compte par ce deuxième mouvement, par l'effet de la concentration ? Une minorité d'entre eux sont des habitants de Lisbonne qui ne fréquentent le Rossio qu'occasionnellement, à l'image de Cutinho qui raconte sur ses sporadiques apparitions, « tu peux ne pas me voir pendant un an, six mois, mais un jour moi j'apparaîtrai ici [---]. Moi je les connais, je suis venu ici pour les saluer ». Cependant, en une proportion qui équivaut à une écrasante majorité, cela concerne des personnes qui viennent de l'étranger ou qui vivent à l'étranger. Des personnes qui sont prises par les filets des différents réseaux, c'est-à-dire qui appartiennent à l'emprise de leur rayonnement, mais dans le sens nouveau qu'a pris le terme, puisqu'il s'agit de son deuxième champ d'action. Auparavant, le rayonnement, qui était exclusivement à l'échelle métropolitaine, s'appliquait à la concentration elle-même, l'un et l'autre étant intimement liés puisque c'est dans le rayonnement métropolitain que se constitue la concentration. Désormais le rayonnement concerne une autre concentration, autrement dit d'autres acteurs, et en l'occurrence en provenance de l'étranger. C'est donc cette fois-ci avant tout dans un rayonnement à l'échelle internationale que se constitue la deuxième phase de la concentration. Cependant, le rayonnement international n'en demeure pas moins, lui aussi, intimement lié à la concentration des réseaux. Puisque, en effet, c'est bien cette dernière qui génère ce rayonnement. En ce sens, le rayonnement international correspond à la nature des occupations et s'inscrit dans leur dynamique. Rien d'étonnant alors

qu'au Rossio, avec ses occupations dominées par des réseaux d'individus aux origines étrangères, aux parcours de vie familiarisés avec les migrations, auxquels s'ajoutent des réseaux de milieux modestes et donc enclins à l'émigration, le rayonnement agisse sur plusieurs échelles mais que ce soit surtout au niveau global que se joue l'attraction<sup>189</sup>.

« Seulement de passage » précise Lobo. Et en effet, ceux qui viennent à la rencontre du réseau ne sont présents dans la capitale que temporairement. Il y a des cas particuliers, comme pour António venu de l'Angola passer trente cinq heures à Lisbonne pour « une urgence ». Mais en général, ces individus temporaires se retrouvent en situation de passage souvent pour les mêmes raisons. Comme celle du cousin d'Akino, venu du Canada pour une semaine de vacances. Ou alors il y a les raisons de santé, assez fréquentes : « Moi, je vis au Cap-Vert », dit ce monsieur sur un banc, « je suis ici pendant un mois, pour faire des visites médicales. J'habite à Benfica ». Aussi, tel que le raconte Cutinho, « ils viennent s'occuper du passeport, de la carte d'identité ». Cependant, le contexte des présences le plus récurrent est peut être celui expliqué par Lobo, en parlant des Capverdiens : « Des États-Unis, de la Suisse, de tout le monde. Quand ils vont au Cap-Vert, au retour, ils s'arrêtent à Lisbonne. Pour voir la famille. Deux ou trois jours. Par exemple, maintenant ça va être les vacances. Au retour, certains peuvent s'arrêter à Lisbonne, et ils viennent au Rossio ». Il précisera ensuite que ce transit peut éventuellement avoir lieu « à l'aller », tout en se reprenant pour spécifier que ce cas concerne surtout « les *retornados* ».

Les temps de présence dans la ville sont donc assez variables. Mais aussi, ce qui participe aux fréquentations de l'espace public, c'est leur périodicité. Cutinho résume la situation : « Il y a des personnes qui ne viennent pas depuis des années. Tous les cinq ans, tous les deux ans, une fois par an en vacances, tu comprends ? ça dépend... ». Pinto en apportera un complément : « Ce n'est pas tous les jours. Spécialement de l'Angleterre, du Brésil, il y en a un qui apparaît parfois, mais ce n'est pas très fréquent ». La concentration se réalise ainsi avec des acteurs qui sont présents plus ou moins longtemps, mais aussi plus ou moins souvent.

Cette diversité assez large des modes de fréquentations fait en sorte que le rapport de familiarité avec le réseau, et les types de liens entre l'acteur occasionnel et les habitués, soient sujets à une multitude de variations. De fait, le lien entretenu entre la concentration de passage

---

<sup>189</sup> L'attraction à l'échelle nationale est très réduite en raison notamment d'une massive concentration de la population étrangère dans la capitale.

et la concentration des habitués se décline en diversité mais aussi en amplitude, du plus minime au plus consistant. Et il ne faut pas s'en étonner puisque le rayonnement international du Rossio concerne des acteurs dont les parcours de vie s'inscrivent dans la complexité des dynamiques migratoires. Cette variation est d'autant plus importante que parmi ces gens de passages, il y a ceux, en bon nombre, qui ont par le passé abondamment fréquenté le lieu, ou certains, au contraire, qui arrivent au Rossio pour la première fois. En conséquence, ce ne seront pas les mêmes intentions de rencontres qui auront lieu, car celles-ci vont se moduler, justement, selon les connaissances de chacun. Par contre, toutes ces personnes qui passent au Rossio, d'une manière ou d'une autre, mettent en œuvre un type de lien, et en ce sens, font parties du réseau élargi de la place publique. Réseau élargi des occupations et rayonnement international du lieu étant ici quasi-synonymes.

Cela dit, en fonction de l'ampleur de la connexion qui s'effectue, et plus précisément, en fonction du réseau dans lequel s'inscrit le lien qui vient s'activer (réseau de place/réseau personnel), se distinguent deux types principaux de relation entre l'acteur de passage et les occupations, auxquels correspondent des intentions de rencontre. Premier cas : quand l'acteur de passage n'a de lien avec le réseau que par le biais d'un individu susceptible d'en faire partie. En d'autres termes, cet acteur fait partie du réseau d'interconnaissances de l'un des membres du réseau de la place. Et dans ce cas, la relation avec le réseau peut se définir comme étant celle d'un lien individuel. En conséquence, c'est vers une personne en particulier que se dirige l'intention de l'acteur. Celui-ci vient alors généralement bénéficier des ressources humaines d'un réseau, voir même consulter ce dernier, car il s'agit avant tout de chercher quelqu'un, de le retrouver. L'intention de la rencontre est donc déterminée. Par contre, deuxième cas : quand l'acteur de passage entretient plusieurs liens d'interconnaissances avec plusieurs membres du groupe élémentaire de la place, cette relation élargie et familière peut se définir comme un lien de réseau. L'intention est alors cette fois-ci celle de côtoyer un groupe. L'acteur ne vient pas tant chercher quelqu'un, mais plutôt trouver une compagnie et profiter d'un lieu qui offre des rencontres. Il vient ainsi avec une intention de rencontre indéterminée. Cette distinction forme ainsi deux couples dans lesquels se croisent deux variables complémentaires : le couple, *lien individuel/intention de rencontre déterminé*, et le couple, *lien de réseau/intention de rencontre indéterminée*. Distinction qui non seulement permet de dresser, en le simplifiant, le cadre d'un processus de la rencontre, mais qui également sert à rendre compte de deux situations types.

Avant d'aborder ces deux situations principales, il est intéressant de constater comment, en croisant les variables, apparaissent deux nouveaux couples qui également témoignent de situations de rencontres qui sont cependant minoritaires. Il s'agit donc du troisième couple *lien de réseau/intention de rencontre déterminée*, qui concerne essentiellement des acteurs métropolitains, précédemment évoqués et peu fréquents dans cette concentration, qui connaissent bien les habitués, mais qui apparaissent occasionnellement pour voir une personne en particulier. Généralement ce genre de rencontre associe ressources du réseau et intérêt personnel, et peut se définir comme une rencontre intéressée. Victor, qui vient de temps à autres, en fournit un exemple en s'expliquant : « Je voulais voir Manuel, celui de la Presse Nationale. Je n'ai pas son contact. Il a l'habitude d'être là... vers dix onze heures... ». Le quatrième couple serait alors *lien individuel/intention de rencontre indéterminée*, et celui-ci concerne en particulier les quelques Angolais d'origine, souvent présents à Lisbonne pour des raisons de santé ou de loisir, qui ne connaissent pas grand monde sur la place, une ou deux personnes, voire seulement l'existence du réseau, et qui fréquentent l'espace justement dans l'éventualité des rencontres potentielles offertes par le réseau. À l'opposé du couple précédent, il s'agit là de rencontres fortuites, qui animent les présences de Tati, de Bebe, du monsieur qui était pilote de ligne, de Tomé, un banquier à la retraite, ou encore de Rola, qui contrairement aux autres, est d'origine portugaise.

Des acteurs du premier couple, qui ont connaissance des occupations sans pour autant les avoir fréquentées, et qui appartiennent d'une certaine manière aux limites du réseau d'interconnaissances de la place, il y a notamment, comme le disent les habitués, les gens qui arrivent du pays, de la terre. Et il est significatif de constater comment leur présence est évoquée quand les discours s'emploient à décrire et à mettre en valeur la fonctionnalité du lieu, à savoir, la correspondance entre des intentions de rencontre et la capacité du réseau d'interconnaissances à répondre à ces intentions : Touré : « Si tu viens de Bissau, tu n'as pas vu quelqu'un, il faut passer ici, on va te signaler comment tu le trouveras » ; Mamadi : « Ceux qui viennent de la terre, ils demandent pour le Rossio et puis ici ils auront toutes les informations. S'il ne travaille pas, "attend, il va bientôt arriver" » ; un papy du Cap-Vert : « Quand quelqu'un arrive du pays, il cherche quelqu'un, il vient ici se renseigner "oui, il vient vers quatre heures", "tu ne saurais pas pour un téléphone ?" ». Ainsi, à l'occasion, au cours d'une conversation, se présente par exemple au Largo un vieux monsieur qui voudrais savoir sur... « le capitaine ? », et qui est renseigné pour pouvoir le retrouver. « Un ancien militaire »,

dira Dabo à son sujet, « qui vient partager ses souvenirs ». Autre exemple, à un banc des Anglais, avec une personne qui apparaît et demande directement :

Monsieur : « Il y a quelqu'un de Lubito ici ? ».

Esteve : « Moi je suis de Lubito ».

Monsieur : « Ha ! j'ai monté une fabrique là-bas, je voulais avoir des nouvelles, c'est une fabrique de... ».

Esteve : « Ça fait douze ans que cette fabrique n'existe plus ».

L'origine de ces personnes est liée aux différents pays auxquels se réfèrent les groupes. Cependant, une part conséquente de ces acteurs à la recherche de quelqu'un ne provient pas forcément directement du pays, mais arrive d'un quelconque autre lieu dans lequel ils ont émigré, soit à partir de leur pays d'origine, soit éventuellement après un rapide passage à Lisbonne, notamment quand, juste après les indépendances, ils ont préféré repartir ailleurs faire leur vie. Il y a par exemple cet autre ancien militaire qui converse longuement avec Angelo, en compagnie des huit personnes du banc qui semblent ne pas du tout le connaître ; face à la curiosité manifestée, Angelo leur dira : « C'était un ami de l'armée... Il est maintenant en Angleterre ». Lobo raconte une histoire qui témoigne également de la variété des provenances, tout en fournissant les détails d'un processus de la rencontre : c'est arrivé il y a cinq ans avec « un ami de l'armée » qu'il ne voyait plus depuis 1974, qui vit aux États-unis, et qui était allé passer quarante-cinq jours chez lui, « à l'île de São Antão ». Pour son voyage de retour, celui-ci a eu l'idée de s'arrêter à Lisbonne pour aller voir Lobo. Il est venu « à Lisbonne spécialement pour moi ! ». Leur rencontre s'est déroulée sur le Rossio, au coin du café Gelo, car il arrivait de Restauradores accompagné de quelqu'un qui lui a dit, « Lobo est par ici », et ainsi que s'exclame ce dernier, « voilà qu'il me rencontre ! ». Enfin, il y a Critère et son ami, tous les deux du même quartier de Dakar, dont la rencontre s'inscrit dans la même dynamique de celle qui vient d'être racontée par Lobo. Critère est parti du Sénégal il y a cinq ans, et après avoir vécu en Espagne, habite à Lisbonne depuis deux ans. Son ami, qui revient d'un séjour au pays, s'est arrêté trois jours dans la capitale portugaise dans l'intention de rencontrer Critère, avant de repartir pour Naples, où il habite.

Les acteurs du deuxième couple, c'est-à-dire qui appartiennent à une situation de liens concrets avec le réseau, concerne en grande partie des personnes qui, par le passé, ont eu l'occasion de fréquenter le Rossio avec une certaine intensité. Se distinguent d'une part, des gens d'origine portugaise, communément nommés « ceux qui *sáiram* (sont sortis) ». « Les gars de la vieille garde » de la Ginjinha par exemple, comme les caractérise Paolo l'*engraxador*, « ce sont de vieilles connaissances [--], beaucoup sont morts, les autres sont

allés dehors, en France, en Espagne, d'autres en Angleterre, Hollande ». D'autre part, des gens en provenance des anciennes colonies, ayant vécu longuement à Lisbonne après les indépendances, pour ensuite migrer vers un autre pays. Alors, de temps à autre, ils apparaissent, tel ce monsieur bissau-guinéen qui a préféré il y a cinq ans ne plus construire dans la capitale portugaise mais à Copenhague, ou ce Mozambicain qui après 1975 devient policier à Lisbonne, âgé alors de vingt-trois ans, et qui vit désormais depuis sept ans au Brésil, ou encore cet ancien colon reparti faire des affaires : « Le Pinheiro, il vit là-bas [Luanda], l'autre fois il était ici quinze jours ».

Le deuxième acte de la concentration, une concentration qui correspond aux passages des extensions de réseaux de la place publique, majoritairement constituée de personnes en provenance de l'étranger, crée des rencontres aux fréquences irrégulières, qui souvent surviennent de façon imprévisible, et par conséquent elles se caractérisent par le fait d'être occasionnelles. Rencontre occasionnelle pour l'acteur de passage, dont la présence temporaire à la capitale ou le déplacement au cours d'un voyage s'offrent comme l'occasion d'aller à la rencontre d'un réseau. Rencontre occasionnelle pour l'habitué, dont la régularité de son occupation offre cette occasion d'être rencontré, et par conséquent, reprenant le discours de Jalo, « tu peux rencontrer des gens qui sont sortis en France, Allemagne, Angleterre. Des personnes que tu n'as pas vu depuis un ou deux ans ».

Comme le raconte Tati, expliquant les divers plaisirs de pratiquer la place, « distraire, se reposer, converser, tomber sur une personne que je n'avais plus jamais revue. Par exemple, tu n'as plus jamais revue une personne, si tu es tous les jours ici, un jour tu vas la voir, parce que tout le monde passe au Rossio ». Ce témoignage est particulièrement intéressant. D'une part, il explicite le côté occasionnel de la rencontre, « un jour tu vas la voir », d'autre part il place cette dernière au centre de deux conditions : l'une, « si tu es tous les jours ici », l'autre, « parce que tout le monde passe au Rossio ». En ce sens, il exprime le fait que la rencontre occasionnelle est une rencontre entre les deux niveaux de concentration. Rencontre entre une concentration stable et quotidienne, et une concentration de passage décrite avec emphase par son appartenance au monde entier. Et du point de vue des habitués, c'est bien avec et grâce à ces gens venus de toutes parts que la rencontre est rendue possible : « Ici tu peux rencontrer des gens que tu ne vois pas depuis de nombreuses années, parce que tout le monde passe ici » ; « tout le monde passe ici. Ceci est un point de rencontres. C'est le Rossio », lance

Cutinho, poursuivant son raisonnement, « tous les gens qui viennent de l'Angola, qui viennent du Mozambique, du Cap-Vert, de Saint Tomé et Prince, ou de la France, ou de l'Angleterre, ils passent tous ici ». La rencontre occasionnelle se présente ainsi de la sorte, tel que le signale pertinemment Jalo, comme étant « un avantage du Rossio ». Car, comme il le spécifie par la suite, « le Rossio est un point stratégique », c'est-à-dire un lieu de rencontres, mais plutôt faudrait-il dire de croisements entre deux composantes d'un même réseau. Lieu stratégique dont l'avantage est de réaliser le croisement. Et plus précisément, le Rossio apparaît comme le point d'intersection entre deux états que représentent des réseaux diasporiques, l'un établi, l'autre en mouvement. L'espace se présente donc comme un centre important de divers réseaux diasporiques, et de par l'ampleur de certaines occupations, en l'occurrence bissauguinéenne, capverdienne et angolaise, il peut être considéré comme un centre au niveau global de leur diaspora. Ainsi, quand Steven Vertovec considère la diaspora comme la communauté exemplaire du moment transnational, en une relation triangulaire entre une identité collective globalement dispersée, un territoire de résidence et une origine<sup>190</sup>, ne faudrait-il pas y ajouter un quatrième pôle ? Il semblerait que oui, celui du lieu des retrouvailles, peut être moins investi mais non moins important.

Le deuxième acte de la concentration a ainsi participé à définir la complexité des rencontres qui s'agissent au Rossio, en apportant une de ses facettes qui révèle le lieu, celle d'un espace de retrouvailles de la diaspora. Espace des rencontres occasionnelles, celui dont parle Nunu en disant que « ici, il arrive parfois de rencontrer des gens qu'on connaît ». Lieux des retrouvailles, quand par exemple Dabo s'écrie « hooo ! », en apercevant une personne, expliquant ensuite, « ça fait longtemps que je ne l'ai pas vu, il était au Sénégal. Ça fait deux trois ans ». C'est le lieu des relations qui se retrouvent, comme celle d'un Bissau-Guinéen qui s'exclame, « ho ! ça fait si longtemps ! [---] et la famille ? [---] et le frère ? », ou encore celle entre un Capverdien de passage et Adelino, qui raconte, « nous étions dans la même classe... du même quartier, nous étions amis, de la même école », faisant en sorte que les liens puissent s'entretenir au cours d'une vie dispersée par les migrations : « Parfois je revois des gens de mon école », reprend Adelino, « qui maintenant, il y en a deux en France, deux en Allemagne, deux en Angleterre... quand ils sont en vacances... ». Lieu permettant également que les liens se renouent, car en effet, tel que le spécifie Jalo, « tu les revois, ils te donnent leur téléphone, tu as leur contact ». « Et quand ils arrivent ici », raconte Paolo de la Ginjinha à propos des

---

<sup>190</sup> Steven Vertovec, *Transnationalism*, Routledge, U.K., 2009.



émigrés de la capitale, « ce sont de grandes embrassades ». Et c'est bien ce genre d'interactions qui peut se constater au sein des divers groupes : l'enthousiasme et l'émotion de ces rencontres occasionnelles dans le quotidien de la compagnie.

## Les rendez-vous, une rencontre qui s'élabore

Le Rossio, lieu des rencontres, est également le lieu des rendez-vous. Cette fois-ci, les acteurs concernés ne se limitent pas aux réseaux, au contraire, ils débordent sur la ville entière, donnant ainsi l'occasion de faire un pas de plus dans les dynamiques urbaines du lieu. Le phénomène de la concentration est désormais mis de côté, mais la rencontre du rendez-vous ne pouvait échapper à un chapitre qui traite des rencontres de l'entre soi sur l'espace public.

Le rendez-vous, une rencontre entre deux ou plusieurs personnes qui se mettent d'accord pour se retrouver, se réunir. Une rencontre qui implique la démarche de « *marcar o encontro* (prendre un rendez-vous) », qui nécessite au préalable une mise en place, un minimum d'organisation. Ainsi, faire un rendez-vous, ou encore fixer un rendez-vous, c'est organiser une rencontre. Le rendez-vous se caractérise donc comme une rencontre organisée. Aussi, il se caractérise, dans la plupart des cas, par sa dimension pratique. En effet, il est un moyen pour rebondir sur une situation autre, qui n'est plus le rendez-vous, son intention étant justement de pouvoir passer à autre chose. L'acte du rendez-vous est une rencontre éphémère car il se consume dans sa réalisation.

Le lieu du rendez-vous, lieu de la rencontre organisée, semble alors se déterminer par sa capacité à répondre aux nécessités de ce type de rencontre. C'est un espace qui se présente a priori, indépendamment des pratiques de rendez-vous qui surviennent et des motivations qui les sous-tendent. Il est ce lieu support, propice dans l'absolu, et défini par Mariana, une jeune fille de vingt-six ans qui attend une amie pour aller à son entraînement, comme « un point de référence pour les rencontres ». Point de référence pour les rendez-vous, et non plus point de rencontres pour une concentration, le lieu est donc porteur de qualités intrinsèques faisant en sorte que, comme l'affirme Appoio à propos des rendez-vous, « le centre de la rencontre d'une façon générale, ou c'est Praça da Figueira, ou c'est le Rossio ». Ainsi, en amont d'une rencontre qui s'organise, il y a la fonctionnalité du lieu, c'est-à-dire les qualités pratiques qui

participent à le définir comme un lieu de référence pour les rendez-vous. Les discours évoquent deux traits essentiels de cette fonctionnalité.

D'une part, il y a la connaissance du lieu. Sur ce sujet, les opinions sont unanimes, tous les habitants s'accordent pour dire que le Rossio est connu par tout le monde. « Tout le monde connaît le Rossio. Tous les gens savent ce que c'est [---], c'est un point de rencontres pour tous », déclare catégoriquement le patron de l'Antiga Casa do Bacalhau, une boutique sur la Praça da Figueira. Tandis que Pinto, ancien de l'Angola, lance avec un ton d'évidence, « le Rossio, tous les gens connaissent le Rossio ». Quant à ce vieille anarchiste, qui en ce jour du premier mai distribue des tracts politiques, son commentaire quelque peu détaché informe que, « c'est un endroit central à Lisbonne, rien de plus. N'importe qui connaît le Rossio ». Sans doute aussi, comme le considère Gorgio, serveur à la Pastelaria Néné, à deux pas de la Praça do Comércio, « c'est l'espace le plus connu de Lisbonne ». Et par conséquent, continue-t-il, « quand tu parles de Lisbonne, tu parles du Rossio, n'est-ce pas ? Moi je ne suis pas de Lisbonne ; même au bled, si tu parles du Rossio, ils savent que c'est Lisbonne ». La connaissance du lieu se présente ainsi comme étant une qualité d'envergure, puisqu'elle dépasse l'ensemble du tissu urbain pour concerner, avec un soupçon de relativisme, le territoire national.

D'autre part, deuxième trait majeur constitutif d'un point de référence pour les rendez-vous, il y a la situation au sein des divers réseaux de transports en commun, c'est-à-dire non seulement son accessibilité, mais aussi sa capacité de distribution vers d'autres lieux : être un endroit pratique à la fois en tant que point d'arrivée et point de départ. À cet égard (voir chapitre 1), le Rossio a une position centrale, placé tel un nœud de la mobilité en ce qui concerne le réseau des autobus et du métropolitain, et au pied de la ligne de train qui dessert la partie nord-est de l'aire métropolitaine<sup>191</sup>. Emplacement urbain privilégié, situé en même temps au cœur et au croisement de plusieurs réseaux de déplacements, de sorte que, tel que le signale Figueira, « ça englobe métro, train », et par conséquent, rajoute son ami Abrantes, « c'est un point où sont reliés le métro et le train. C'est un point central ».

Que le Rossio soit extrêmement connu, et qu'il s'inscrive dans des exigences d'accessibilité, contribuent ainsi à faire que la pratique du rendez-vous y soit une réalité fréquente et relativement répandue. À la colonne centrale du Rossio, au pied de la statue

---

<sup>191</sup> Par contre, au sujet du réseau de la voirie, de nombreux chauffeurs de taxis affirment sans hésitation que le pivot central de la mobilité routière est « le Marquês », autre point de référence situé à environ un kilomètre au nord, car de là il est possible de « partir pour toutes les directions ».

équestre de la Praça da Figueira, devant la Ginjinha, devant la gare centrale, sur un banc face à une boutique, un banc du parvis du Rossio, ou encore à la sortie du métro, l'espace public accueille un ensemble de rencontres qui s'établissent par le biais du rendez-vous. Celui-ci n'est cependant pas homogène. Puisqu'il s'agit en l'occurrence du rendez-vous, il répond à une variété de logiques. Autrement dit, quand les rendez-vous se font, il y a des intentions sous-jacentes, des raisons diverses pour lesquelles ceux-ci s'organisent.

Se distinguent alors, par exemple, un ensemble de rencontres dont l'intention est d'aller profiter des diverses activités offertes par le quartier, le centre historique, ou encore, l'espace lui-même. Comme le résume ce commerçant de la Rua do Amparo, le Rossio « est un point de rencontres pour les personnes qui viennent ici à la Baixa ». « Comme pour faire les courses, ou pour sortir », raconte un jeune barman du restaurant du Teatro Nacional, « quand on se disait avec les amis, "on se voit au Rossio", c'était pour ces deux raisons ». Et parfois, les raisons s'accumulent, à l'instar de ces deux jeunes filles de vingt et un et vingt-six ans, arrivées il y a un mois des Açores pour étudier à Lisbonne, qui se rencontrent sous la statue de Don Pedro IV pour aller « visiter la ville, connaître de nouveaux endroits », mais également, « en plus de ça, on va boire une *ginja* ».

Cependant, les rendez-vous qui s'organisent dans une logique de fréquentation de la Baixa, peut-être de façon majoritaire, répondent à des motivations de l'ordre de la restauration. Il y a le *petisco* dans une des nombreuses *tascas* du quartier, pratique toutefois moins répandue que par le passé, pour « un *bacalhau* (boulette de morue), un *risol* (beignet aux crevettes), une bière », comme l'explique António, souvent un rendez-vous improvisé au dernier moment avec « un coup de fil, "allez, on se voit" ». Puis, quand ce rituel du labeur fini se dissout avec la retraite, les rencontres sont davantage motivées par les repas des anciens collègues de travail. Et ils sont pléthores. Ainsi, en des rendez-vous cycliques, en général un quelconque jour par semaine, se forment entre 11 heures 30 et midi des attroupements, des cercles assez compacts et fermés, réunissant sur le trottoir environ une dizaine de personnes, puis à l'heure convenue celles-ci s'éloignent nonchalamment vers un restaurant non loin. Mis à part celui des « anciens collègues des assurances », qui se voyaient, il n'y a de cela encore pas longtemps, face à la gare centrale pour aller manger juste derrière, les groupes qui se donnent rendez-vous au Rossio sont essentiellement des anciens banquiers : il y a ceux qui ont travaillé au Banco do Portugal, et qui justement se réunissent devant « le réfectoire du Banco do Portugal », situé sur l'allée occidentale du Rossio ; d'autres, qui étaient « tous des collègues

du Banco Nacional Ultramarino au Mozambique. Ensuite collègues ici », se rencontrent sur cette même allée, là où par le passé se trouvait la banque du même nom, pour ensuite se rendre dans un restaurant derrière le théâtre national ; ou par exemple encore, ces anciens banquiers s'attroupant sur l'allée orientale, près de la Casa da Sorte, qui vont se restaurer vers la Rua Augusta.

En une logique opposée, les rendez-vous s'inscrivent également dans la démarche explicite de se rendre autre part. Ils révèlent ainsi les opportunités de mobilité que procurent les infrastructures de transport. C'est en effet « à cause du train », que ces deux étudiantes qui arrivent de leur lieu d'habitation en périphérie, l'une à Pontinha, l'autre à Lumiar, se retrouvent sur un banc du parvis du Rossio « en train d'attendre une amie », avant de se rendre à la « Escola Hotelaria e Turismo de Lisboa », à l'est de la ville. Arriver, se retrouver, puis partir. Le rendez-vous n'a d'autres motivations que de permettre une projection vers un quelconque ailleurs, et de bénéficier pour cela du caractère pratique du lieu. Comme pour ces trois Indiens, des amis de Delhi, qui proviennent de trois points différents de la périphérie et s'en vont, en ce jour de repos, au centre commercial Colombo pour acheter des vêtements. C'est le cas également pour ces étudiants d'Erasmus, ils sont presque une centaine, qui se sont donnés rendez-vous avant de partir en autobus pour l'Algarve, « on Rossio place, near McDonald's ».

Enfin, une troisième logique vient compléter ce bref aperçu des diverses rencontres organisées. C'est un rendez-vous qui, contrairement aux autres, se suffit dans le fait de se voir et d'être ensemble. Ce type de rendez-vous, dont l'intention est de converser, est notamment pratiqué par les habitués de la place. Le Rossio, en tant qu'espace des rencontres et de la sociabilité, s'offre alors tout naturellement comme lieu pour fixer ces rencontres. « Où est-ce qu'on se rencontre ? Le Rossio », clame catégoriquement António, et il continue, « si j'habite à Torre Vedras (hors de la ville), et au téléphone quelqu'un dit "où est-ce qu'on se rencontre ?" la réponse : le Rossio. On se rencontre toujours au Rossio ». De son côté, Apoio tempère quelque peu le discours tout en signalant à nouveau la pratique : « Quand les gens fixent un rendez-vous avec des personnes du bled, très souvent c'est au Rossio ». Cependant, si les explications se focalisent sur des acteurs en provenance du contexte national et aux présences occasionnelles, la pratique du rendez-vous s'effectue également avec des personnes qui fréquentent régulièrement le lieu, ou qui viennent de l'étranger. Ainsi, au sein même de la compagnie quotidienne, la rencontre peut être éventuellement précédée d'une mise au point téléphonique, faisant en sorte que son aspect prévisible se conforte d'une certaine garantie.

Apparaissent alors, dans la plupart des groupes, des commentaires sur un tel qui va bientôt arriver ou sur tel autre qui devrait être là. Et pareillement, une rencontre occasionnelle de retrouvailles est dans certains cas organisée à l'avance. Il y a par exemple Barbosa qui, après un accord téléphonique, attend le frère d'un bon ami à lui venant tous les ans de la Guinée-Bissau pour suivre un traitement, et avec lequel s'ensuit une heure de conversation. Ou encore, il y a ce rendez-vous, au Largo de São domingos, d'un monsieur de la Guinée Conakry avec une jeune femme venue de Paris pour vingt-quatre heures à Lisbonne, et pour manifestement, régler un contentieux. Mais il n'y a pas que les habitués qui usent du rendez-vous pour fréquenter l'espace public. C'est le cas, à titre d'exemple, de Maria et Judith qui se sont fait un rendez-vous sur un banc après leur journée de travail dans les environs, avec l'intention de « *pôr a fofoca em dia* », autrement dit, d'échanger un brin de causerie.

Ainsi, si un même lieu accueille des rendez-vous aux intentions relativement diversifiées, il est possible d'en distinguer trois types généraux : le rendez-vous des environs, à défaut d'un autre terme, le rendez-vous de la mobilité, et le rendez-vous du lieu. Se constate conjointement que, mis à part les rendez-vous du lieu, qui demeurent sur l'espace public, à chacune de ces intentions correspondent des lieux différents, et en fin de compte une infinité de lieux. Pour aller faire du shopping ou se promener dans la ville, pour rentrer chez soi ou se rendre à un entraînement, ou encore pour être ensemble tout simplement, chaque rendez-vous se destine vers un lieu qui lui est propre. Et donc, chaque rendez-vous implique son lieu d'intention. Lieu d'intention des rendez-vous, substantiellement changeant, et non pas lieu des rendez-vous, qui ici est toujours le Rossio. Se pose alors la question de savoir pourquoi, alors que le rendez-vous renvoie à une diversité de lieu, c'est toutefois dans un même endroit que celui-ci se réalise. Autrement dit, la question porte sur le choix d'un lieu de rendez-vous, et plus précisément sur les déterminants qui participent à l'élaboration de ce choix. Qu'est-ce que faire un rendez-vous d'ailleurs, si ce n'est établir un lieu pour se retrouver. Les déterminants sont multiples, le processus d'élaboration est complexe, et il ne s'agit nullement ici de traiter le sujet, les données ethnographiques étant largement insuffisantes, notamment en ce qui concerne la disponibilité des acteurs, à savoir l'avant et l'après dans lesquels s'insère un rendez-vous, ou encore le lien avec l'espace, autrement dit le sentiment d'identification avec ce dernier. Il est cependant possible de proposer un bref commentaire à partir de deux facteurs agissant sur le choix d'un lieu de rendez-vous et qui viennent d'être abordés. L'un est constitué par les qualités fonctionnelles d'un point de référence pour les rendez-vous. Il est le cadre

pratique d'un lieu de rendez-vous. Le rôle de ce déterminant peut varier, être primordial ou obsolète, mais dans tous les cas il est une donnée de fait dont l'influence ne peut s'exclure. L'autre concerne le lieu d'intention. Également, son rôle est soumis aux variations, et en l'occurrence en fonction de sa correspondance avec le lieu du rendez-vous, le Rossio. Le lieu d'intention comporte en effet un lien plus ou moins prononcé avec le Rossio, pouvant se confondre avec lui ou au contraire en être totalement détaché. Une analyse extrêmement simplifiée permet de constater comment le choix du Rossio comme lieu de rendez-vous articule ces deux déterminants en une logique de vases communicant, où tantôt, c'est le rôle de l'un qui s'impose et prédomine sur l'autre, et tantôt, c'est leur action conjointe qui agit en une double influence. Ainsi, reprenant les trois types de rendez-vous précédemment distingués, l'élaboration du choix du Rossio peut s'interpréter en fonction de ces forces mises en jeu :

Sur le rendez-vous du lieu, quand celui-ci s'organise au Rossio car c'est l'endroit même où les individus désirent se rendre. Dans ce rendez-vous, les divers lieux d'intention – la Ginjinha pour un apéritif, le réfectoire de la banque pour un repas, un banc pour une conversation – se confondent avec le lieu du rendez-vous. Le lieu d'intention est par conséquent le déterminant qui s'impose.

Sur le rendez-vous de la mobilité, où cette fois-ci, le lieu d'intention est quelque part dans la ville, et même peut-être bien quelque part dans le monde. Ce n'est plus lui le facteur de décision, réduit à néant, mais sinon un Rossio lieu de référence. Dans tous ces rendez-vous où il est avant tout question de se déplacer, la fonctionnalité du lieu devient le déterminant principal dans l'organisation de la rencontre.

Sur le rendez-vous des environs, c'est le rendez-vous de la complémentarité des deux déterminants. Leur implication est en effet conjointe, car le choix s'élabore sous l'effet cumulé d'une intention de lieu dans la proximité du Rossio – restaurant, boutique, monument... – et d'une utilisation pratique d'un centre de mobilité. Le Rossio se propose alors comme le lieu consolidé du rendez-vous qui vient concilier deux exigences : le lieu en même temps où se rendre et pour se retrouver.

## Circulez il n'y a rien à rencontrer

La rencontre maintenant abordée se rapporte à la relation qui s'instaure entre le citadin fixe, l'acteur qui occupe les lieux, et le citadin qui passe, celui qui se situe dans les flux des passages. Car pour l'habitué, le mouvement de la ville représente une occasion de rencontre. Quelqu'un passe, et tout d'un coup, il s'arrête. Cette rencontre est fréquente, diffuse. Il n'en demeure pas moins qu'elle sera nommée, la rencontre contingente.

C'est une rencontre individuelle, dans le sens où elle s'inscrit, pour les acteurs des groupes, dans le réseau d'interconnaissances personnel de chacun. Alors bien sûr, elles impliquent des liens de toutes sortes, des anciens collègues de travail, des connaissances du quartier, des amis de famille, des liens qui en réalité sont aussi diversifiés de ce que la ville peut proposer dans son passage : passe un des colocataires de Yacuba, un jeune Gambien, qui s'arrêtera plaisanter pendant cinq minutes ; Joaquim, un des serveurs au chômage de la clique de la Ginjinha, trébuche sur deux vieilles connaissances avec qui, par le passé, il a partagé des vacances dans l'Algarve ; et encore, Raoul échange trois mots avec un monsieur qu'il a rencontré deux ans auparavant, au cours d'un repas dans une propriété à Santarem, à l'occasion de la présence du commandant des forces armées de l'Angola : « Tu as bonne mine », « c'est ça vivre à la campagne. La famille ça va bien ? », « ça roule ». En conséquence de cette large pluralité, les interactions vont diversement se modeler. Ces dernières étant fortement conditionnées selon la personne qui se rencontre. Elles ont ainsi des densités contrastantes, qui finalement peuvent se résumer, entre le signe de reconnaissance du geste ou de la syllabe criée, les trente secondes de l'échange conventionnel imposées par le hasard de la situation, et la durée indéterminée d'une rencontre sous le signe du plaisir, que témoigne par exemple la grande *tertúlia* politique de Pierrot en compagnie de Mario, qu'il n'avait pas revu depuis plusieurs mois. Également, elles peuvent parfois donner à voir de brusques modifications de rôle, la compagnie de place étant substituée par une situation nouvelle, quand par exemple se croise une vieille tante guindée ou une voisine de pallier.

D'une manière générale, la rencontre contingente procure de la satisfaction. Tel que le fait remarquer Fernando Ornelas, après avoir échangé quelques nouvelles avec une connaissance familière qui passait par là, « tu vois, c'est ça qui est beau ». Ces occurrences sont prises dans une dimension du plaisir car elles permettent que s'entretiennent les liens, mais aussi, dans certains cas, qu'ils reviennent à la surface. Les rencontres ressemblent alors à

de véritables retrouvailles contingentes. « Ah ! j'ai rencontré aussi quelques anciens étudiants », raconte ainsi Acacio, « des élèves et ça m'a donné beaucoup beaucoup de plaisir, parce que, surtout des filles, elles me regardent, me montrent les enfants, qu'elles sont déjà mariées, me donnant des bisous... je crois que les étudiants m'ont aimé »\*. De fait, même si ces interactions suscitent des intérêts variés, ils sont nombreux les acteurs à se rendre disponibles aux occasionnelles relations de passage. Lors de conversations par exemple qui ne captivent pas les attentions, les regards se tournent vers l'extérieur, les attitudes se positionnent entre la relation en cours et celle qui pourrait se chopper sur le trottoir. L'acteur est à la recherche, dans l'attente. Et puis il y a les habitués solitaires, ils connaissent pourtant les gens des groupes, mais ils préfèrent se poster, aux intersections, aux coins, les flux étant plus intéressants, ou plus avantageux.

Il faut alors prendre en compte l'échelle de l'espace public considéré, car selon le trottoir, selon la parcelle, selon le coin de rue, les passages sont différents et proposent chacun leur population. Il y a une sociologie du passage qui correspond aux jonctions établies par le lieu et aux activités qui lui appartiennent. Il a été parlé dans les deux premiers chapitres d'une différenciation entre les parties est et ouest, chacune influencée par les quartiers qu'elles desservent. Et en effet, à se poster d'un côté ou de l'autre, les flux ne présentent pas les mêmes conditions sociales, « sendo o ocidental desde sempre considerado o lado nobre<sup>192</sup> ». Mais à varier son coin de rue, les contrastes se révèlent avec plus de détails. Du côté oriental, la Rua Dom Antão de Almada est accompagnée du mouvement de ses gens d'église, alors que sur l'allée du Rossio, les gens passent pour « voir les soldes », mais se distinguent également les adolescents qui tournoient devant le McDonald's, ou encore, la concentration de touristes qui circule au coin de la Rua Augusta. Du côté occidental, le côté branché au pied de la Rua do Carmo, avec des accoutrements dans la tendance (combinaison pyjama léopard, tatouages recherchés, coiffures bariolées...), s'oppose à l'autre extrémité qu'animent les usagers de la gare, tandis que dans la partie centrale, à la « *esquina* (le coin) de Travasos (une boutique) », les passants d'origine angolaise marquent de leur emprunte les flux au croisement avec la Calçada do Carmo. Ils viennent en l'occurrence changer leur argent à ce croisement, « des dirigeants » explique Tati, « ils passent ici, et changent l'argent ici, à la Nova Cambios. Parce qu'ils aiment. Ensuite ils vont faire des courses ». Esteve les appelle « les généraux », faisant référence à une élite « qui a beaucoup d'argent » et qui vient régulièrement à Lisbonne, mais

---

<sup>192</sup> Marina Tavares Dias, *Lisboa desaparecida*, op. cit., vol. 1, p. 111.



cette présence proportionnellement conséquente d'Angolais se compose également d'une classe moyenne émigrée en Europe. Par conséquent, il y a comme une relative correspondance entre les occupations et les passages qui les traversent. D'une certaine manière, les groupes sont postés. Et quand des personnes solitaires s'installent sur l'espace public, ce n'est pas anodin. Comme l'explique ce serveur assis sur un banc du Rossio, près du Largo, « je travaille là, Rua das Portas de Santo Antão, je vais aller bosser, et avant, je me repose ici, car il y a un passage de plus de gens que je connais, de collègues de travail ».

Les passages ont aussi leur rythme, leur mécanique cyclique. Selon le moment de la journée, le jour de la semaine, la période de l'année, les flux s'inscrivent dans des logiques diverses et changent de densité. En mettant ici de côté les masses de touristes, car ils n'intéressent pas les propos, le flux le plus manifeste au quotidien est celui de l'heure de pointe. C'est celui des usagers des transports, symptôme du divorce entre la résidence et le lieu de travail, ceux qui tous les jours vont et viennent, arrivent et repartent, à la fois ville laborieuse et gens de la métropole qui doublent au cours de la journée la population de Lisbonne. Ces urbains, travailleurs délocalisés, sont les premiers, dès 7 heures du matin, à peupler les lieux. Par vagues, ils se déversent de la gare ferroviaire et irriguent l'espace, traversant en biais le Rossio pour rejoindre la Praça da Figueira, longeant une façade, coupant derrière le théâtre pour grimper la Calçada Garcia, dans un flux qui perd de sa densité au fur et à mesure qu'il se ramifie. Une partie d'entre eux se rend directement vers leur travail (boutiques, bureaux, restaurants...), témoignant de l'activité économique de la zone, mais une autre partie n'est qu'en transition vers un des multiples transports collectifs d'un nœud de la mobilité. Les parcours de l'espace public, par où ils passent, d'où ils débouchent et vers où ils disparaissent, se façonnent ainsi en fonction d'un ensemble de possibilités combinant plusieurs modes de déplacement. Un citoyen peut par exemple sortir de la bouche du métropolitain pour s'engouffrer deux rues plus loin dans un autobus. Entre temps, il se sera mélangé aux flux des trottoirs. Cette pratique du déplacement est donc hybride, car elle donne à voir, reprenant les utilisations différenciées de l'espace selon Françoise Choay<sup>193</sup>, un Rossio en même temps espace de circulation dans son *edilizia minore*, et espace des flux truffé de prothèses de branchement aux divers réseaux de transports, telles que bouches de métro et arrêts d'autobus. Puis en fin de journée, vers 18 heures, les trajets s'inversent, dessinant une autre dynamique du mouvement, car ce n'est plus la gare centrale qui anime les présences

---

<sup>193</sup> Françoise Choay, *Pour une anthropologie de l'espace*, op. cit.

mais principalement les arrêts des autobus, avec les flux qui s'y dissolvent progressivement en des files d'attente denses et ordonnées.

À ces déplacements de travailleurs, se succèdent et s'accumulent les passages en majorité liés aux activités de loisir et de consommation, ainsi qu'à l'utilisation des services publics situés dans les environs, notamment de l'important hôpital de São José et de la très fréquentée Loja do Cidadão. Ces mouvements se répartissent dans la journée, mais ne commencent vraiment qu'en fin d'après-midi et sont particulièrement plus dense le samedi avec le shopping et la promenade urbaine.

Enfin, de cette brève caractérisation des mouvements humains qui parcourent l'espace public, il faudrait y rajouter la propension du lieu à canaliser les trajets dans la ville. La raison principale en est une centralité dans la structure urbaine que l'espace urbain conserve encore de nos jours. Sa morphologie en étoile, qui combine une expansion en même temps planifiée et spontanée où la volonté humaine s'est calée dans les exigences topographiques, agit alors comme un terrain glissant, comme si la ville était concave, créant un effet entonnoir à sa base dans lequel le citadin est amené à y tomber facilement. Maurizio, qui a grandi pas loin du Rossio, « dans le vieux quartier du Conde Barão », et qui parcourt dans tous les sens la ville, à pied, en métro et en autobus, pour son travail de « vendeur d'assurances », n'a aucun doute là dessus, pour lui la Baixa est « un passage obligatoire », elle est petite, elle concentre, elle attire, elle est transition, de sorte que « je suis ici, au Marquês, je dois aller à Belem, je passe par la Baixa ». Sans être aussi systématique, ce qui semble avoir lieu est comme une tendance, un effet de la ville et sur la ville, comme si toute cette Baixa centrale agissait sur ses quartiers environnants de la même façon qu'une place publique agit sur ses proximités. En voici les explications : d'une manière générale, en urbanisme la place publique est considérée comme un lieu de convergence (de rues, de transports, de piétons...), ou encore de forte centralité<sup>194</sup>. Alors, il y a un phénomène qui est assez troublant et qui peut s'observer vers les 7 heures 30 du matin, qui est de constater sur le Rossio, le Largo et Figueira, les premières personnes, essentiellement des gens solitaires qui sont en train de marcher, et de s'apercevoir qu'au même moment, dans toute les rues de la Baixa, dans la Rua do Carmo, la Rua das Portas de Santo Antão, c'est le grand désert, personne, ou presque. Il y a donc là une manifestation de convergence absolue, que révèle la ville ainsi dénudée, et qui en soit se joue quelque peu de la raison. Et la Baixa pareillement, se jouerait quelque peu de la ville. Quand Marcel Roncayolo

---

<sup>194</sup> Maria Alexandre Lousada, « Praça », in Christian Topalov et al., *L'aventure des mots dans la ville. À travers le temps, les langues, les sociétés*, op. cit.

s'en réfère au « nom de "centre", qui associe, sans grande clarté, des données topographiques, des activités et des symboles, et en révèle mal les articulations<sup>195</sup> », ne faudrait-il pas alors interpréter ce centre comme une sorte de piège où y tombent topographie, attractions et symboliques, qui ne seraient pas tant articulées mais emportées dans une convergence ? C'est en tout cas ce que semblent dire ces deux jeunes filles qui se donnent souvent rendez-vous au Rossio : « Je ne saurais pas l'expliquer, mais nous faisons toujours rendez-vous sur cette place », dit l'une, et sa compagne rajoute, « c'est plus facile ». C'est peut-être ça un centre, et l'idée rejoint l'auteur, quelque chose qui ne s'explique pas tant que ça. Ainsi, à l'image des présences matinales portées sur les places publiques, les flux sont sans doute amenés à aller fréquenter ce lieu qui porte le nom de centre. C'est sans doute plus facile. Il n'y a donc pas seulement les gens qui travaillent et ceux qui se promènent à nourrir les passages, mais aussi, ceux qui glissent dans l'entonnoir. À l'exemple de ce groupe de cyclistes (parfois dix, parfois vingt), qui tous les mardis et les jeudis depuis deux ans se retrouvent « pour un tour nocturne », au pied de la colonne du Rossio. Comme par hasard.

Que les places publiques soient des espaces parcourus par des flux de citoyens n'est pas en soi une découverte. Et les habitués des lieux en sont bien conscients. Comme le dit Mogas, fin connaisseur des mouvements sur l'allée occidentale, « c'est un centre de passage... c'est un croisement ». Notion de croisement, que reprend ce commerçant de la Praça da Figueira en distinguant cette dernière du Rossio : « Vraiment différent ; au Rossio il y a plus de gens [---], Rua Augusta, Chiado, la gare, et puis ça comprend la liaison avec Avenida da Liberdade. Il y a beaucoup plus de mouvement. Le double peut-être ». Ce qui devient alors intéressant, c'est lorsque les connaisseurs des lieux assimilent le flux des passants à la notion de centre. Il y a par exemple Joaquim, parlant du Largo : « Là-bas on voit de tout. Ça vient de toutes parts, c'est le centre » ; cette employée de la librairie sur le Rossio expliquant que « toujours des gens. Le Rossio est le lieu le plus mouvementé de la ville. Rossio est le cœur de Lisbonne » ; ou encore Carlos, un ancien banquier qui attend pour son rendez-vous du repas, à juger que « le Rossio est plus central que le Terreiro do Paço, plus de personnes se rejoignent ». Ces quelques discours retiennent alors l'attention pour deux raisons : les espaces publics se situent en des intersections de lieux fréquentés, accumulant ainsi des causalités de passages ; et puisqu'il y a du monde, c'est un centre, ou plutôt, c'est le centre, là où ça circule, où il y a du mouvement. Un doigt est alors peut-être mis sur la situation actuelle du Rossio à l'égard de la

---

<sup>195</sup> Jacques Brun et Marcel Roncayolo, « Formes et Paysages », in Marcel Roncayolo (dir.), *La ville aujourd'hui. Mutations urbaines, décentralisation et crise du citoyen*, Éditions du Seuil, Paris, 2001[1985], p. 414.

ville. Certes, le lieu est confluence, mais pourquoi ? Pour y passer, le traverser ? Ce qui était centre de la vie citadine semble bien être devenu centre de passage. Et avec un Rossio qui perd de la pluralité de ses fonctions urbaines, c'est la notion de centre qui s'en retrouve appauvrie. Un centre, non plus à cause de ses vécus, mais grâce à ses flux.

C'est la victoire de l'urbanisme et de ses édiles. L'homme est pressé, les corps doivent être en mouvement. Le Rossio hérite d'une idéologie qui a nappé l'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle et que reflète le Paris haussmannien. Circulez il n'y a rien à voir ! Car c'est bien là le facteur décisif, la valeur fondamentale, que les rues soient fluides, ni obstacles, ni frottements, avec la redoutable efficacité de son couple boulevard/rond-point. Le citadin doit quand même s'arrêter, aux vitrines, aux terrasses des cafés, qu'il puisse se rendre compte du spectacle de son époque, mais ce n'est qu'une mise en demeure, car dans la ville industrielle « les flux l'emportent progressivement sur les lieux et les paysages<sup>196</sup> ». C'est la mort de l'espace public disent certains ; vive l'espace public ! Désormais, sa vitalité peut se mesurer à la qualité de ses flux. Il est passant, animé par du corps circulant, donc il est vivace. Et désormais, puisque la ville de la modernité « se veut en perpétuel mouvement, traversée par d'innombrables flux<sup>197</sup> », et dans la continuité d'un espace public qui a pris le pli du mouvement, le centre peut lui aussi en venir à se caractériser par la densité de ses passages. Miguel ne s'y trompe pas d'ailleurs, lorsqu'il s'emploie à caractériser l'importante Praça Camões, au cœur du Chiado, informant directement sur les lieux fréquentés qui l'entourent, parlant du Bairro Alto, de la banque, du consulat, de la bibliothèque, de Cais de Sodré. La place est là aussi estimée selon ses potentiels passages, son inscription dans le mouvement, de sorte que la plupart des présences qui la peuplent ne sont bien souvent que des corps en transit, ils demeurent quelque temps sur l'espace, c'est vrai, mais dans la réalité ils ne sont que de passage. La fluidité s'est emparée de la ville, de son espace public, de ses places publiques, de son centre. Et c'est par elle que se donne à voir la temporalité de la place, elle est la couche du substrat humain qui s'impose, sa couche circulante, avec ses moments de foule et ses heures creuses, entre les occupations changeantes, qui provoque le palimpseste le plus prononcé.

Est-ce à dire que les rencontres avec des gens de passage, c'est une rencontre avec le centre ? Pas tout à fait ; la rencontre contingente se plaît avec un certain centre, c'est-à-dire avec un certain passage. José, lui aussi spécialiste des flux, passant sa journée sur sa caisse d'*enraxador* à attendre le client, dans un lieu de dense passage puisqu'il est à côté du café

---

<sup>196</sup> Olivier Mongin, *La condition urbaine. La ville à l'heure de la mondialisation, op. cit.*, p. 75.

<sup>197</sup> Thierry Paquot, *L'espace public, op. cit.*, p. 77.

Gelo, à proximité de la gare, témoigne de son expérience : « Moi je suis ici, j'observe. C'est ici une zone de passages où quotidiennement, en enlevant les étrangers, les touristes, peut-être 70% des personnes, quotidiennement, sont les mêmes. Des personnes qui travaillent par ici, qui prennent le bus ». Par conséquent, des passages extrêmement réguliers, une routine du quotidien, une routine du trajet. Sans doute alors, les rencontres qui accrochent les flux se situent-elles du côté des 30% restants. Avec des déplacements plus indécis, sensibles aux pavés, qui ne sont pas en train de traverser l'espace, mais plutôt de le parcourir, en train de passer dans la ville en des moments de loisir ou d'activité quelconque : c'est Lobo qui rencontre un Capverdien en promenade, « alors, comment ça va ? les vacances, ça se passe bien ? » ; Adriano qui cause avec « une amie d'une amie » qui revient de la messe de São Domingos et se rend à l'église dos Anjos pour y manger ; Paolo qui rencontre une connaissance, « bon alors, mais maintenant tu es à la retraite ! » ; ou encore, Afonso qui bavarde avec un Angolais venu en avion pour voir un match du Benfica et qui fait quelques courses. Ainsi, tous des gens hors travail, et par conséquent dans une chorégraphie de la circulation qui est rendue disponible au lieu, disponible faudrait-il dire à la *serendipity*, cette « capacité à faire d'heureuses découvertes par hasard, à découvrir une chose ou une situation alors qu'on en cherchait une autre<sup>198</sup> ». L'acteur n'est pas dans la routine d'un parcours, alors sa conduite sur le trottoir va peut-être perdre de sa rigueur, et gagner en liberté, il piétine, il repasse, il se tourne, il hésite, et puis il n'est pas non plus si pressé, il ne prend pas au plus court mais au contraire, il va un peu traîner sur la place, aux vitrines, à proximité des bancs. Ce ne sont pas les mêmes passages. L'espace n'est pas un simple couloir de déplacement, mais un espace social dessiné par une diversité de vécus, une diversité de parcours qui peuvent s'égarer dans l'aventure d'une rencontre.

Les rencontres avec le passage peuvent ainsi s'interpréter comme une rencontre entre deux centralités. Centralité des occupations, de quelques réseaux urbains à l'échelle métropolitaine, dont certains sont des centres de diaspora au niveau global, et centralité des flux de la ville. Mais le réel croisement qui se réalise est plus restreint car il ignore les mouvements liés au monde du travail pour ne concerner qu'une circulation qui en fin de compte serait à mettre en correspondance avec la centralité fétiche du Rossio.

---

<sup>198</sup> Isaac Joseph, « Reprendre la rue », in Isaac Joseph (textes réunis), *Prendre place. Espace public et culture dramatique*, Éditions Recherches, Pontigny-Cerisy, 1995, p. 27.

## Conclusion 5 : Quand le transnational se fait local

Quand le local et le transnational s'articulent. Ces lieux qui réalisent des connexions au delà des frontières, sans doute parce qu'ils sont une manifestation de la globalisation à portée du regard – le lieu comme une spatialisation de la globalisation – en viennent progressivement à s'introduire et à intéresser les études en sciences sociales. L'ethnologie du Rossio ne peut manquer à l'appel, étant donnée la densité transnationale venue à la surface, tel un témoignage privilégié d'un phénomène qui le dépasse.

Bien souvent, le local et le transnational sont en train de cohabiter, ils se plaisent ensemble, comme si tous ces vécus qui se jouent des limites de l'espace avaient pris possession du lieu et désormais participaient à définir ce dernier. Cela dit, cette participation n'est pas toujours la même, c'est-à-dire que le local n'est pas toujours pareillement transnational. Ce qui vient alors différencier ces diverses teneurs « exotiques » se situe au niveau des logiques qui font en sorte qu'il y ait des connexions. Et c'est en effet ce critère, semble-t-il, qui articule la sphère du local et celle du transnational. Trois modèles sont ici rapidement présentés afin d'étayer l'argumentation.

Il y a les classiques centres villes où une production culturelle attentive à l'authenticité du lieu engendre un espace cosmopolite international qui se place au niveau local<sup>199</sup>. La connexion se fait alors au niveau des acteurs, en l'occurrence tous ces touristes qui fréquentent le lieu, et en conséquence il s'agirait d'un transnational de présence. La sphère locale est ici enveloppée, elle vient s'habiller de la sphère transnationale.

Autre exemple, celui d'un marché, où le chaland peut s'attarder à l'étalage de chez Hassan, se servir à la table d'Arménie ou encore prendre des nouvelles de la famille au Pakistan. C'est le lieu pratiqué qui, cette fois-ci, réalise les connexions. Le marché présente donc un transnational de pratique. Comme l'affirme Setha Low, « it is through this embodied space that the global is integrated into the arenas of everyday urban life and becomes a site of translocal and transnational as well as personal experience<sup>200</sup> ». Les deux sphères apparaissent ainsi harmonieusement articulées, ou parfaitement imbriquées, puisque le ici est, simultanément, un autre part.

---

<sup>199</sup> Justin O'Connor, Derek Wynne, « Das margens para o cento. Produção e consumo de cultura em Manchester », in Carlos fortuna (Org.), *Cidades, cultura e globalização. Ensaio de sociologia*, Celta Editoras, Oeiras, 1997, pp. 189-206.

<sup>200</sup> Setha Low, « Claiming space for a engaged anthropology. Spatial inequality and social exclusion », *American Anthropologist*, vol. 113, n°3, p. 397.

Troisième cas, celui du Rossio, qui montre comment c'est, en priorité, le réseau, de fait transnational, qui active les connexions. Ce n'est donc pas tant l'origine des acteurs, ni une pratique relationnelle, mais bien plus ce qui habite le lieu, l'action intrinsèque d'une concentration, qui rend la place publique transnationale. Il s'agirait ainsi d'un transnational de lieu, dont la sphère se loge au cœur du local, dans le sens où elle s'y installe, et progressivement, se fait locale. Ainsi, alors que l'arrivée conséquente de touristes peut s'interpréter comme du local qui devient transnational, l'occupation des réseaux serait à considérer inversement comme du transnational qui se « localise ». En d'autres termes, le local est, dans sa substance, transnational.

Le local n'est jamais simple signale Arjun Appadurai, « il faut reconnaître que le local lui-même est un produit historique, et que les histoires, qui ont permis l'émergence de ces zones locales, sont, en dernière instance, dépendantes de la dynamique du monde global<sup>201</sup> ». Le Rossio des occupations serait alors un de ces lieux profondément transnationaux puisqu'il s'inscrit de tout son corps dans cette dernière instance, son histoire locale à lui étant des lendemains d'indépendances.

Aussi, le transnational du Rossio n'est pas que histoire, il est urbanisme, celui du réseau réticulé planétaire permettant à certaines personnes de faire une apparition à l'occasion, à d'autres de fréquenter les lieux régulièrement, pour changer d'air, pour suivre les matchs de football, pour retrouver la compagnie. Il faut bien le reconnaître, dans cette combinaison des deux conceptions de l'aménagement, le hors échelle participe au local. Surtout à le considérer à l'échelle métropolitaine.

---

<sup>201</sup> Arjun Appadurai, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, Éditions Payot et Rivages, Paris, 2005[1996], p. 52.





## Chapitre 6

### Rencontres, deuxième partie – l'entre tous

Les rencontres qui ont été traitées jusqu'ici se sont cantonnées dans l'intime, demeurant dans la proximité des occupations, et quand elles se sont ouvertes à l'espace, ce n'était que pour mieux juger de la sphère d'interconnaissances personnelles de chacun. Les réseaux ont ainsi démontré leur possibles extensions. Le présent chapitre au contraire veut s'ouvrir à la dimension publique de l'espace et placer la scène urbaine au centre des rencontres. Par conséquent, un élargissement de la pratique relationnelle de la place publique, où apparaissent des acteurs revêtus d'un ensemble de qualificatifs tels que l'étranger, l'inconnu, l'autre ou encore l'anonyme, mais qui partagent une même position sociale à l'égard de l'habitué, celle d'être extérieur à son réseau d'interconnaissances. Également, les mécanismes, ou encore les logiques, qui viennent soutenir ces rencontres : qu'est-ce qui fait que, sur l'espace public, les individus qui ne se connaissent pas entrent en interaction ? Et conjointement, à s'interroger sur ce qui les réunit, se trouvent des pistes de réponses sur ce qui les sépare. L'expérience urbaine va donc être jugée. Tels sont les points de départ de ce chapitre.

Un aspect important sur l'analyse doit être clarifié afin d'éviter tout malentendu sur l'interprétation de la réalité décrite. La place publique est abordée par son versant relationnel, les pas suivent la dynamique des rencontres pour aller en contourner les sommets. L'autre versant, qui serait escarpé d'inimitiés, d'évitements et de clôtures n'est pas le chemin privilégié, ni choisi, même si la marche de l'expérience urbaine en prend certains parcours. Le paysage relationnel de l'espace n'en est pas pour autant dénaturé. Tout simplement, le regard

s'est porté là où se cultivent des rencontres, il n'a pas traîné dans les friches, là où il n'y a pas de rencontres. C'est donc sous la belle saison que la promenade s'effectue, mais comme le quotidien des acteurs s'étale sur toute l'année, il faut se préserver d'une interprétation idéalisée d'un espace épris d'interculturel généralisé. Les relations sur la place publique, mitigées selon les intentions de chacun, louvoient entre l'entre tous et l'entre soi, elles s'activent vers des sentiers inconnus comme elles se contentent de leur propre parcelle de terre.

## L'expérience urbaine est une expérience situationnelle

L'histoire commence avec l'espace public. Le lieu, puisque qu'il est dans la ville, est a priori celui de l'hétérogénéité. À moins de préférer, pour rendre compte des variations de son aspect composite, de l'envisager comme « ce terreau fertile en différences inattendues<sup>202</sup> ». Il s'agit donc de cet espace d'exposition et de côtoiement entre inconnus, que tout badaud qui sort de chez lui devrait affronter, surtout s'il va se promener sur le boulevard, « celui d'un espace public qui renvoie à l'expérience de la pluralité<sup>203</sup> ». En voilà sa condition, et Jacques Lévy la détaille et la résume en une double virtualité, tout en y rajoutant une pointe d'exigence : primo, l'espace public doit présenter la possibilité d'être « un condensé de l'ensemble de la diversité de la société urbaine » ; secundo, et en conséquence, « il faut que je m'attende à devoir me frotter à ce qui n'est pas moi dans la ville<sup>204</sup> ». Être ensemble, les uns à côté des autres, ou encore plus symboliquement, les uns avec les autres, les uns et les autres étant de fait plus ou moins divers et plus ou moins différents, se traduit alors par une multitude de manières de vivre la coprésence : les espaces publics « mettent en relation, du moins potentiellement, des gens, qui s'y croisent, s'évitent, se frottent, se saluent, conversent, font connaissance, se quittent, s'ignorent, se heurtent, s'agressent, etc<sup>205</sup> ». L'espace public produit ainsi une situation de tous les possibles, que les citoyens se rencontrent ou ne se rencontrent pas, par le simple fait de partager le même trottoir, le même banc, qui est communément dénommée expérience urbaine.

---

<sup>202</sup> Jean-Samuel Bordreuil, « La ville desserrée », in Sophie Body-Gendrot et al., *La ville et l'urbain. L'état des savoirs*, op. cit., p. 173.

<sup>203</sup> Olivier Mongin, *La condition urbaine. La ville à l'heure de la mondialisation*, op. cit., p. 28.

<sup>204</sup> Jacques Lévy, « Urbanisation honteuse, urbanisation heureuse », in Marcel Roncayolo, Jacques Lévy, Thierry Paquot, Olivier Mongin et Philippe Cardinali, *De la ville et du citoyen*, Éditions Parenthèses, Marseille, 2003, p. 87.

<sup>205</sup> Thierry Paquot, *L'espace public*, op. cit., p. 7.

Il est alors question ici de donner une lecture situationnelle de l'expérience urbaine de la place publique. Autrement dit, d'appréhender les diverses manifestations de la rencontre urbaine par le prisme d'une analyse situationnelle, telle qu'elle est développée par Michel Agier. Pourquoi user d'une telle approche qui « dé-spatialise davantage encore l'enquête urbaine [---] car ce ne sont pas les limites spatiales qui définissent la situation, mais celles de l'interaction<sup>206</sup> », alors que le regard se cantonne ici à un espace circonscrit ? Justement, parce que l'expérience urbaine renvoie aux limites de l'interaction, mais aussi parce la citoyenneté, que l'auteur interprète au travers d'une situation qui s'étale dans la ville, s'affirme également par des situations qui se déploient sur la place publique. Cette citoyenneté, toujours selon l'auteur, considérée comme un double rapport, celui des citoyens avec la ville et celui des citoyens entre eux, est témoignée et mise en valeur par la forme que prennent les interactions en un réseau de relations électives, ou encore en une sociabilité élargie, qui circulent dans la ville. Sur la place publique, c'est la ville qui fait irruption, de sorte que l'expérience urbaine permet de rendre compte d'une forme de citoyenneté qui se déploie au sein d'une situation tout en demeurant sur les lieux.

L'espace public, avec son hétérogénéité, est alors envisagé tel un ensemble de situations<sup>207</sup> qui se proposent les unes aux autres : des réseaux qui se plaisent dans la pratique de la conversation, des groupes d'individus réunis par la pratique touristique, des familles ou petites bandes d'amis qui s'activent en des intentions de loisir ou d'approvisionnement, des réseaux familiaux de Gitans en activité commerciale, des personnes solitaires se reposant au cours d'une promenade, des individus en déplacements... Ainsi, à considérer le lieu comme étant pluri-situationnel, la question de l'expérience urbaine devient une affaire de situations<sup>208</sup>. Et en conséquence, l'expérience urbaine permet de rendre compte de la disposition citadine de chaque situation, c'est-à-dire de la capacité pour chacune d'entre elles à s'étendre sur la place publique en fonction de sa perméabilité face aux inconnus. Autrement dit, la disposition citadine correspond à une prise en compte de l'expérience urbaine par la cohérence interne

---

<sup>206</sup> Michel Agier, *Esquisses d'une anthropologie de la ville. Lieux, situations, mouvements, op. cit.*, p. 40.

<sup>207</sup> Pour caractériser une situation, Michel Agier reprend les deux notions clés développées par Clyde Mitchell : la cohérence interne, c'est-à-dire une définition cognitive basée sur un minimum de sens partagé. La situation résulte ainsi d'une perception sociale et non individuelle ; et le cadre social, à savoir un contexte structurel comportant des régulations et des contraintes qui déterminent tel ou tel aspect de la situation. Voir Michel Agier, *Esquisses d'une anthropologie. Lieux, situations, mouvements, op. cit.*, pp. 41-42.

<sup>208</sup> De fait, chacun enchaîne au quotidien une multitude de situations. Entrer et sortir d'une situation se nomme un engagement situationnel, et s'effectue « en fonction du fait qu'il ou elle partage le sens en jeu dans la situation et la comprend suffisamment pour pouvoir s'engager d'une manière ou d'une autre dans les interactions en présence ». Michel Agier, *L'invention de la ville. Banlieues, townships, invasions et favelas, op. cit.*, p. 91.

d'une situation. En fait, il s'agit de faire de la rencontre avec un inconnu, non plus une expérience urbaine, mais une expérience situationnelle, et de voir comment la situation, avec la disposition citadine qu'elle comporte, est mise à l'épreuve par l'expérience situationnelle.

Mettre l'accent sur la main mise et la responsabilité de la situation permet ainsi de traiter de l'expérience urbaine en se détachant de certains déterminismes. Celui de l'altérité, dont des critères de plus ou moins grandes affinités socioculturelles viennent soutenir la dynamique des interactions. La rencontre entre inconnus doit au contraire se préserver d'interprétations qui verraient par exemple une participation de la spontanéité du contact portugais ou encore de la favorable sociabilité méditerranéenne. Autre déterminisme, celui de l'espace public et notamment de ses miraculeuses vertus. Comme si, à se trouver dans une rue, il y avait une promesse de relation, alors que « la rue est plus un espace d'anonymat et de "foule solitaire" que de rencontre<sup>209</sup> ». Le regard doit ainsi « sortir de la mythologie », et s'écarter d'une approche classique « qui dresse a priori l'espace public en espace vertueux de la citoyenneté, porteur intrinsèquement des vertus de l'échange interpersonnel<sup>210</sup> ». Son rôle n'est pas pour autant à exclure. Il ne s'agit pas de se contredire mais seulement de conserver toute l'attention sur un espace public qui s'impose, en tant que lieu qui met ensemble, comme un cadre propice aux potentielles variables relationnelles entre anonymes. Aussi, sur une place publique, les comportements requis pour s'engager dans une situation sont généralement soumis à peu de contraintes, ils sont souples, contrairement à d'autres espaces plus structurés, réglés et fermés tels qu'une école ou une église<sup>211</sup>.

La description peut partir avec les relations de trafic<sup>212</sup> et ses gens qui se déplacent, et pour l'occasion s'appuyer sur Isaac Joseph et son analyse sur les coprésences minimales dans l'espace des sociabilités froides et liens faibles de la Gare du Nord à Paris. Après tout, le Rossio est également un pôle de distribution des trajets, un espace traversé, avec ses anonymes pressés et ses files d'attentes. Il a ses croisements du regard, ses connexions de l'instant, montrant pareillement ces « formes minimalistes de l'être avec<sup>213</sup> ». Cependant, aux densités du mouvement d'une gare, la place publique se distingue par le fouillis des usages qui

---

<sup>209</sup> Samuel Bordreuil, « La rue sociable. Formes élémentaires et paradoxes », in Jeanne Brody (dir), *La rue*, Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, 2005, p. 244.

<sup>210</sup> Michel Lussault, « Propositions pour l'analyse générale des espaces d'actes », in Cynthia Ghorra-Gobin (dir.), *Réinventer le sens de la ville. Les espaces publics à l'heure globale*, op. cit., pp. 36-37.

<sup>211</sup> Voir Michel Agier, *Esquisses d'une anthropologie. Lieux, situations, mouvements*, op. cit., p. 42.

<sup>212</sup> Les relations de trafic correspondent à toutes ces situations minimales, à la limite des rapports sociaux, et qui résultent d'un attroupement d'un grand nombre d'individus dans un espace limité (trottoir, file d'attente, voisins de concert...)

<sup>213</sup> Françoise Choay, *Pour une anthropologie de l'espace*, op. cit., p. 112.

la traversent. Et à vrai dire, cela change un peu la donne, car avec l'ensemble des situations qui fréquentent l'espace, c'est toute une variété de façon de se comporter que décline le fait de passer : les promeneurs, qui avancent nonchalamment, les touristes, qui picorent, qui progressent, les hommes plus ou moins importants qui s'affairent, la populace qui traîne et zigzague, les amoureux déambulent, les artistes foncent, et puis le long des vitrines, les habitants quelconques aux pas saccadés. Les croisements et les connexions ne sont alors pas aussi furtifs que cela, d'autant plus que, pour de nombreuses pratiques qui en théorie ne sont que de passages, les bancs, puisqu'ils sont là, sont souvent utilisés pour se reposer. Sur la place publique, parce que la circulation est aussi ralentie, apaisée, parfois en pause, les relations de trafic s'accaparent d'intensité, comme si une certaine lourdeur des coprésences momentanées les chargeait d'expérience urbaine. Et c'est bien là une caractéristique du lieu, celle de se laisser vivre par le passant, faisant en sorte que la présence de l'autre soit plus concrète. Ils sont d'ailleurs assez fréquents ces instants où des situations bien différentes se retrouvent côte à côte pendant quelques minutes. Il y a par exemple ce monsieur, sa femme étant en train d'acheter un parfum, qui partage le banc avec deux Bissau-Guinéens et quatre adolescents au style transgénique. Ou encore ce couple âgé, sur le banc car « on est ici pour se reposer, c'est qu'il faut poursuivre pour le Castelo. On faisait des achats », avec juste à leur flanc un groupe de six Gitans dans une conversation emportée. Et puis ces trois touristes italiens, placés sur le trottoir, face à la frontière roumaine derrière laquelle il y a six Tziganes qui boivent leur café sur le banc avant d'aller travailler.

Rien de mieux alors que l'expérience touristique pour signifier toute la densité des relations de trafic. Tout d'abord, il y a la distance maintenue, règle quasi-instinctive de la pratique touristique, car au milieu de la pluralité humaine, qui n'est que pluralité lisbonnais, tout est sous le signe de l'étrangeté. Et puisque le famille est en visite, l'instant de l'exposition est rendu disponible, il est pris d'intensité, avec un inconnu toujours là, à côté, autour, partout. C'est une présence qui est dominée par l'indécision, située entre deux mondes, entre l'adolescence et l'âge adulte, dans un entre deux quelque peu moelleux, ou mielleux, ni dans le parler ensemble d'un banc, ni dans l'indifférence d'un déplacement. L'acteur serait dans cette « rhétorique de la locomotion dans laquelle sentir et se mouvoir sont indissociables », et qui le projette dans l'intervalle de la rencontre, dans l'espacement comme lien<sup>214</sup>. Sa présence toute entière est là, avec sa bougeotte qui aime flairer aux quatre vents et ses calmes recroquevillés.

---

<sup>214</sup> Issac Joseph, « Reprendre la rue », in Isaac Joseph (textes réunis), *Prendre place. Espace public et culture dramatique, op. cit.*, p. 32.

Le touriste est sans cesse dans une expérience urbaine. Surtout au musée de la place publique où, en guise de pierres, comme curiosité, il y a essentiellement des hommes. Aux frais de Mamadi qui, d'un geste de la paume de sa main, s'écrie : « Hueeei ! ho ! mais qu'est-ce qu'il y a ? S'il veut faire une photo, il n'a qu'à le demander et il n'y a pas de problèmes, mais de la sorte non. Je ne suis pas une statue, je suis un être humain ». Dans un mélange de proximité et de distance, la pratique touristique est dominée par le regard. En résulte un vécu relationnel minimum fait d'un rapport furtif avec la ville, et en même temps une intensité maximum de l'expérience urbaine, faite d'un étrange qui se côtoie mais qui reste à sa place, puisque c'est là qu'il est le mieux éprouvé, le mieux savouré. C'est tout l'art de l'exote (pratiquant de l'exotisme), comme en parle Tzvetan Todorov, qui « n'éprouve aucun regret devant cette difficulté de la communication, car c'est précisément de l'incompréhension que naît le charme : l'exotisme n'est rien d'autre que ce mélange de séduction et d'ignorance, ce renouvellement de la sensation grâce à l'étrangeté<sup>215</sup> ». Que dire alors de l'expérience du touriste sur la place publique, si ce n'est que peut-être bien, elle est la forme pure de l'expérience urbaine, quand l'inconnu ne s'éprouve que dans ses multiples préjugés, tel par exemple, un bon sauvage à photographier.

Ainsi, dans l'espace de l'étrangeté, la relation de trafic en reste souvent à une rencontre distancée, un côtoiement de l'instant à l'écart d'un face à face qui s'exposerait de trop. L'expérience de la place publique renvoie ici à une sorte de rencontre préservée, où ce qui importe n'est pas tant de se préserver de l'autre mais plutôt soi-même qu'il faut mettre à l'abri. Protéger sa niche, ne pas compromettre sa situation, telles sont les attitudes afin de respirer sereinement sa sphère privée et de profiter pleinement de son petit monde.

Ce qui n'est pas de toutes évidences sur l'espace de la densité et de l'hétérogénéité publique. En l'occurrence, il y a ces nombreux travailleurs de l'espace public, vendeurs à la sauvette, mendiants, Gitans, bonimenteurs, dont les comportements se caractérisent par des engagements dans toutes sortes de situations. En fait, ils sont des spécialistes de l'engagement situationnel, mais en même temps ils font fût de la situation, c'est-à-dire que leurs engagements ne semblent point du tout conditionnés par elle. Les Gitans par exemple, qui proposent quelques drogues illicites mais ne vendent que des ersatz, ayant jugé que tout étranger est un potentiel client, peuvent démarcher tout aussi bien auprès d'une famille d'un bon genre avec des enfants que d'un couple de retraités de style aristocratique. Les mendiants,

---

<sup>215</sup> Tzvetan Todorov, *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Éditions du Seuil, Paris, 1989, p. 416.

qui réclament la pièce avec qui que ce soit, témoignent pareillement à l'occasion d'engagements peu opportuns. Mais il n'est point trop besoin de s'attarder sur ces comportements sans retenue, pour aller voir plutôt du côté des réactions qu'ils suscitent. Car ce qui mérite pour l'instant d'être noté au sujet des rapides rencontres, c'est que l'engagement situationnel des gens de la rue est confronté à l'étanchéité de nombreuses situations, touristiques ou autres, face aux interactions avec l'extérieur.

Alors sans doute, faut-il d'abord prendre en compte l'image prédatrice de la ville, appartenant à cette « zona obectiva impura », principalement associée à l'insécurité, avec ses dangers, ses peurs, sa « figura do selvagem [---] transgressor, individuo que se furta aos mecanismos de controle da sociedade disciplinar », qui participe au renfermement du citoyen, agissant comme « um verdadeiro mecanismo atribucional para as relações da vida quotidiana<sup>216</sup> ». Un sentiment qui s'observe tout particulièrement auprès des groupes en visite, notamment lorsque le discours médiatique est repris par les opérateurs touristiques qui préviennent, juste avant la sortie de l'autobus, de se tenir sur ses gardes à cause des « pickpockets ».

Cependant, d'une manière générale, plus répandu au sein de la population de la ville, le cloisonnement à l'encontre de l'anonyme, et raison de plus face à l'indésirable, correspond au désir, tout simplement, de ne pas être importuné. Ainsi que se plaint cette personne, qui fréquente souvent la Ginjinha, et qui travaille dans une entreprise financière dans le coin : « Ici, de nombreuses fois, on est importuné ». Voici donc que le travailleur de la rue vient provoquer les limites relationnelles de la situation. D'une certaine façon, il force la situation, et crée une expérience de la discordance face à une situation qui de fait, restreint son rapport à la ville. Si dans la coprésence, la situation était préservée, par l'interaction, la voilà déstabilisée. À moins d'avoir à faire avec Freitas et à son art de l'engagement, demandant « un centime ? » d'une voix et d'une mimique toutes timorées, la rencontre crée généralement de l'embarras, de l'évitement, du refus, de la fuite. Par exemple, c'est une classique rencontre, il y a ce jeune guide espagnol, si frais, si sympathique, faisant son grand discours, et tandis qu'un vendeur de parapluies s'aventure près du cercle que forme le groupe, il envoie à ce dernier d'un ton sec : « Pas maintenant ! ». Ne pas être importuné, afin de ne pas voir sa situation mise en danger. Et une dame du groupe n'hésitera pas à lancer au vendeur un « ssshhuut », en défense face au péril extérieur. La fuite ou le rejet de la rencontre sont alors susceptibles de

---

<sup>216</sup> Luís Fernandes, « A imagem predatória da cidade », in Graça Índias Cordeiro et al. (org.), *Etnografias urbanas, op. cit.*, p. 53, p. 55 et p. 59.

donner lieu à des étincelles. Frottements explosifs d'une expérience urbaine refusée. Par exemple, cette touriste française tranquillement installée sur le banc qui répond d'un ton dédaigneux, « non non non », à la requête d'un mendiant quelque peu hébété sous l'emprise alcoolique ; et puisque *in vino veritas*, ce dernier rétorque, non sans une pointe de vulgarité, et en français, « vous êtes une merde, une merde de femme, enculé ! ».

Les quelques exemples qui viennent d'être cités représentent une forme extrême de l'expérience situationnelle, dans laquelle l'engagement situationnel et la situation sont en profond désaccord. Celui qui entre, comprend la situation sans pour autant en partager le sens en jeu, tandis que du côté de la situation, n'ayant rien à partager d'une telle entrée qu'elle juge intrusive, elle abat ses frontières.

Désormais il va être question de témoigner d'une expérience situationnelle opposée, également un cas extrême puisque cette fois-ci, la situation et l'engagement situationnel se retrouvent en parfait accord. Rien de plus explicite que l'interaction suivante : alors que sur le banc, ils sont quatre habitués de l'Angola, Pinto, Esteve, Cumprido et Afonso, en pleine causerie, arrive à l'improviste un papy qui demande « je peux m'asseoir ? », et le voici qu'il poursuit directement, « j'attends ma femme qui est à la pharmacie », et puis il continue, « les femmes, ça dépense tout l'argent des maris... », activant ainsi les commentaires. Quelqu'un vient converser dans une situation de la conversation, voilà de la rencontre urbaine qui se donne à voir dans une véritable harmonie. Mais la complémentarité ne s'arrête pas là. Ce qu'il y a de remarquable avec la plupart des réseaux qui occupent la place publique, c'est leur disponibilité à étendre la forme de leur interaction avec le premier quidam qui passe. Ainsi, pour la situation des habitués, situation qui est friand de la rencontre, accepter l'inconnu est un fait ordinaire. Et du côté de l'acteur qui s'engage, c'est un peu la même histoire, avec un même appétit pour l'échange, une même facilité du contact.

Ces intentions discursives sont également partagées par les nombreux solitaires des bancs publics, eux aussi en majorité des habitués. Comme l'affirme Mariana, tous les jours à 20 heures sur son banc de la Praça da Figueira : « Je viens pour passer un peu de temps, prendre l'air, regarder le château São Gorge, il est beau... et converser avec les personnes ». Et en effet, la voici à bavarder depuis une demie heure avec Adriano qu'elle vient de rencontrer. Pour Arzun, ce professeur en économie de Katmandou, présent à Lisbonne pour un mois et qui tous les soirs s'assoit sur un banc de diverses places de la ville, « it's my peace time » dit-il, fréquenter l'espace public est pareillement un moment de disponibilité relationnelle ; ou



mieux, c'est un moment de désir de rencontres, puisque tel qu'il le dit, l'échange est un moyen de grandir mutuellement, et « if you say a sentence for me, it's my memory ». Certains solitaires, cependant, semblent plus disposés aux plaisirs de la rêverie. Leur situation est plus introvertie. Et puis il y a des cas, comme José, sur la Praça Camões, qui vient tous les jours une demie heure le matin et une heure l'après-midi, « sans personne. Ne parler à personne. Ici tout seul, toujours, je ne veux causer avec personne ».

Ainsi, en de nombreuses occasions l'expérience urbaine d'une rencontre entre anonymes bénéficie d'un terrain privilégié, s'établissant sous le signe de l'entente qui serait celui d'une mutuelle disponibilité. Souvent, la rencontre met en relation une situation de gens qui parlent et un acteur solitaire, qui écoute. Il suffit alors d'une excuse pour entrer en relation, l'apparition d'un médiateur, qui peut être un morceau d'argumentation qui interpelle, un sujet qui touche, et ainsi parce que ça parle de guerre à la Ginjinha, un ancien militaire va venir y rajouter ses souvenirs, ou parce que sur un banc c'est le retour de Salazar, un voisin va riposter de son opinion. Régulièrement aussi, l'intervention peut être stimulée, tout simplement, par un discours quelconque, et plus exactement, par la *tertúlia* que représente la situation. Par exemple, Almeida et Pierrot théorisent de politique, et tandis que leur discours part dans tous les sens usant des événements de l'actualité, un monsieur assis derrière se retourne, et lance : « Et les Açores, quel est le gouvernement des Açores ? ». Dans d'autres cas, cette rencontre entre anonymes, à la différence des exemples précédents, s'instaure entre deux acteurs solitaires. L'un est par exemple un flâneur de Lisbonne qui prend du temps sur la place, l'autre est un guide égyptien dans l'attente de son groupe. Ou encore, c'est le Senhor Figueira, aux côtés d'un chauffeur de bus espagnol qui a du temps à perdre. Quelque soit leur respective situation, il semble que, parce qu'à ce moment les individus sont paisibles sur un banc, que la situation est au repos, les voici alors non seulement favorablement ouverts à l'égard d'un éventuel autrui qui voudrait leur parler, mais également enclin à engager eux même la conversation, promus à la *serendipity*.

La description de l'expérience urbaine entre les diverses situations de la place publique a été canalisée par deux formes limites que peuvent prendre les rencontres, tels deux témoignages significatifs d'une multitude de combinaisons relationnelles possibles qui n'avaient pas ici la place d'être abordées. L'intention est de montrer comment les interactions de l'expérience urbaine peuvent être décidées non pas tant en fonction des individus mais sinon par le degrés d'ouverture ou de fermeture des situations dans lesquelles ils se trouvent.

Les exemples, d'un côté les touristes, de l'autre les habitués, se sont révélés particulièrement efficaces puisque chacun fait preuve d'une situation qui est respectivement crispée sur soi-même ou vouée vers l'extérieur. En ce sens, l'une se montre moins citadine que l'autre, et vice-versa. Mais puisque ces rencontres ne sont que de l'instant, il s'agit avant tout d'expériences citadines que démontrent les situations, et non pas tant d'une forme de citoyenneté qu'elles déploient. Encore deux mots alors pour y arriver.

De fait, parce que les acteurs solitaires sont comme les gens des réseaux, des habitués de l'espace, la rencontre entre deux personnes auparavant inconnus aura éventuellement l'occasion de se réitérer, et encore à nouveau de se renouer, jusqu'à ce que cet anonyme d'une expérience du discours soit pris dans une sociabilité élargie du réseau. Il y a par exemple Ingénierie, qui n'a jamais mis les pieds en Angola, au quotidien avec le groupe de la connaissance. Il y a Alvaro, qui traîne avec la bande à Figueira, précédemment un inconnu de la place. Et puis Figueira qui a tous les jours sa rencontre avec sa serveuse du restaurant pas loin. Ces gens qui sont, et il y aurait d'autres exemples, des « *conhecidos* », à comprendre comme une connaissance de la place, en général sont différenciés du réseau restreint, mais désormais ils appartiennent au réseau élargi du groupe, faisant partie de ces relations électives qui ont pris naissance sur la place. « C'est un que je connais d'ici », s'entend souvent, et il est souvent accompagné d'un geste de tournoiement de la main la paume vers le bas, pour signifier que le lien est local, forgé dans le magma des présences. C'est là l'extension des interactions, même si celles-ci ne vont pas bien loin. Et en l'occurrence, elle concerne bien souvent, également, les multiples liens entre les différents groupes qui sont quotidiennement sur les lieux et dont il va être question dans la partie qui suit. Il faut dire qu'en compagnie des réseaux, l'expérience situationnelle atteste d'une forme de citoyenneté qui s'étend avec une certaine aisance. La situation de groupe est en effet, plutôt libre.

## Sur la pratique de l'espace : coprésence, durée et enchevêtrement des réseaux

Jusqu'à maintenant, l'expérience urbaine s'est manifestée selon un schéma classique, avec des connexions entre des inconnus, et en particulier des connexions qui renvoient à des pratiques sociales différentes, certaines établies sur l'espace, d'autres de passage. Ces rencontres sont spontanées, informelles et improvisées, puisqu'elles s'inscrivent, et c'est un

facteur majeur qui les caractérise, dans une coprésence momentanée. Des rencontres permises par l'instant.

Désormais, dans la partie qui suit, le regard va considérer un deuxième déterminant essentiel, celui de la durée, afin de voir comment, couplé avec celui de la coprésence, le lieu se gonfle de densité relationnelle. L'interprétation des rencontres se déplace alors, mettant de côté l'apport d'une approche situationnelle, pour se focaliser sur le rôle de la durée dans la coprésence, et ainsi pour rendre compte de toute la potentialité et des conséquences que génère la conjugaison de ces deux déterminants.

Les acteurs concernés par cette rencontre définissent la couche substantielle d'un espace public qui vit. Substrat humain, épais et hétérogène, aux pratiques diversifiées, ce sont tous les acteurs qui régulièrement et forcément depuis quelque temps, voire très longtemps, puisque le facteur temps est entré en jeu, sont présents sur l'espace. Il ne s'agit donc pas seulement des réseaux des habitués qui jusqu'à maintenant ont concentré discours et attention, réseaux qui se distinguent par la nature conviviale et solidaire de leur présence, mais aussi de tous les réseaux d'habitueés qui participent au quotidien à l'animation urbaine : les Gitans, les clochards, les commerçants, les animateurs de rue, les vendeurs de la rue.

Le temps a un rôle, il vient gratter les coprésences. Une familiarité s'installe, l'anonymat s'effrite, en viennent les frontières qui s'assouplissent : « Avec le temps... tout doucement » expliquera Akino, de sorte que s'établisse comme une destinée de la durée, où à force de se voir, les acteurs finissent – et commencent – par se connaître. « Je viens ici depuis de nombreuses années », indique ce retraité du Mozambique pour justifier de ses multiples liens avec les gens de la Praça da Figueira. « Je les vois tous les jours, je connais toute la famille », raconte José Luís, cet *engraxador* qui discute souvent avec les Gitans. La rencontre apparaît ainsi comme une sorte d'aboutissement des fréquentations qui s'accumulent. Fatalité de la rencontre ? En tout cas, c'est sûr qu'avec la durée, les occasions d'interactions en viennent presque à s'impatisser et les relations se nouent plus facilement. L'envie est de parler d'une rencontre forcée, qui s'est imposée par la force du temps. Comme le signale Paolo, « tu finis par connaître tous les gens ».

De ces liens tissés par l'espace public en résulte un complexe enchevêtrement des réseaux. D'une manière dominante, celui-ci correspond aux coprésences créées par les occupations, mais pas seulement, car en même temps, il est produit par les passages et les déplacements de chacun. Cet enchevêtrement s'inscrit ainsi, avant tout, dans une pratique de

l'espace, à la fois de groupe et individuelle. Par conséquent, étant donné que la première s'avère parfois quelque peu indisciplinée, et que la deuxième éparpille la potentialité des liens, il est nécessaire de s'attarder sur la pratique de l'espace afin de cerner la diversité de ses routines comme la pluralité de ses possibles promiscuités.

La manière de fréquenter l'espace, c'est d'abord un endroit relativement fixe, précis et constant. C'est « *o paradeiro certo* (le lieu d'arrêt certain) », tel que le nomme Alfredo, puisque « généralement, moi je suis toujours là ». Par exemple, continue-t-il, si la police judiciaire cherche quelqu'un et demande « dis moi, où se trouve... », elle aura alors pour réponse : « Le type il a un *paradeiro certo*, il s'arrête généralement là ». C'est donc l'espace, le lieu de l'espace public, où généralement chacun se trouve, avec sa compagnie, éventuellement dans l'attente de cette dernière. Espace intime, sans le moindre doute, avec des années de présence qui l'ont usé. Espace également fonctionnel, celui grâce auquel peuvent se réaliser toutes les rencontres prédéterminées, présupposées et occasionnelles d'un réseau.

Cependant, ces occupations inscrites dans l'espace peuvent subir quelques légères modifications. Si l'habituel banc par exemple est déjà occupé, le groupe peut alors s'entretenir sur le banc d'à côté. Également, en fonction du climat, lorsque l'ombre est préférée à un soleil trop puissant, l'habituel lieu de rencontres se déplace. À l'exemple du Largo de São Domingos fortement exposé aux aléas du ciel, la pratique de l'espace se redistribue en fonction d'une routine climatique dictée aussi bien par la journée que par les saisons. Ainsi, si le « *paradeiro certo* » s'adapte, ces changements n'en demeurent pas moins des occupations habituelles et définies. En témoigne, et cela fut déjà informé au chapitre 3, la migration saisonnière de ce groupe d'une douzaine de Bissau-Guinéens qui chaque année, quand arrive la chaleur de l'été, abandonne son banc de l'allée orientale pour s'installer à l'ombre pendant quelques mois, sur un banc en face de l'autre côté du parvis. L'éventuelle mobilité des groupes engendre donc de possibles altérations de voisinage. Autrement dit, la routine des occupations mêle une coprésence quotidienne et une coprésence occasionnelle. C'est dans cette situation de stabilité sujette aux mouvements que peut se définir la coprésence standard entre les réseaux.

Le tableau des coprésences habituelles serait cependant incomplet sans évoquer la présence de certains groupes dont la pratique de l'espace rend également compte d'une répétition des occupations malgré son caractère fortement mobile. Premièrement les Gitans, car lorsqu'ils s'activent à leur pratique commerciale, c'est généralement ensemble et circonscrit dans l'espace, sauf en des moments où certains s'en vont déambuler sur le parvis du

Rossio. Il y a deux lieux de vente, chacun réunissant tout au long de la journée en moyenne cinq ou six acteurs : l'intersection au centre de l'allée ouest du Rossio avec la Calçada do Carmo, et l'intersection au coin de la Praça da Figueira, avec la Rua do Amparo et la Rua Dom Antão de Almada. La double occupation des Gitans, en groupe, est donc mitoyenne, pour ne pas dire en plein milieu, des autres réseaux sur l'espace. Et puis il y a deux autres petits groupes, les musiciens tziganes et les mendiants tziganes, qui par moments fréquentent un banc habituel. Les premiers ont leur banc de l'été et leur banc de l'hiver, chacun sur une allée du Rossio, sur lesquelles ils se réunissent en fin de matinée avant de commencer leur journée. Quant aux deuxièmes, elles se reposent régulièrement sur un des bancs de la Praça da Figueira. Ce que font également les Gitans, ils se posent aussi, souvent sur le même banc, à côté de leur poste de travail sur le Rossio.

Voici alors quelques schémas, qui concernent les différents réseaux et leur habituel lieu de rencontres afin de fournir une idée des coprésences standards. Se distinguent ainsi les coprésences de voisinage entre deux bancs et celles de partage d'un même banc, la double structure dos à dos permettant aux occupations d'être mitoyennes tout en préservant la promiscuité. Car, si en général, chaque banc est fréquenté par un groupe, il est récurrent, c'est selon leur disponibilité, que celui-ci accueille deux groupes en concomitance. Le schéma 6.1 illustre par deux exemples différents cette double occupation, alors que le plus souvent, c'est par le biais de bancs côte à côte que se manifeste le voisinage.

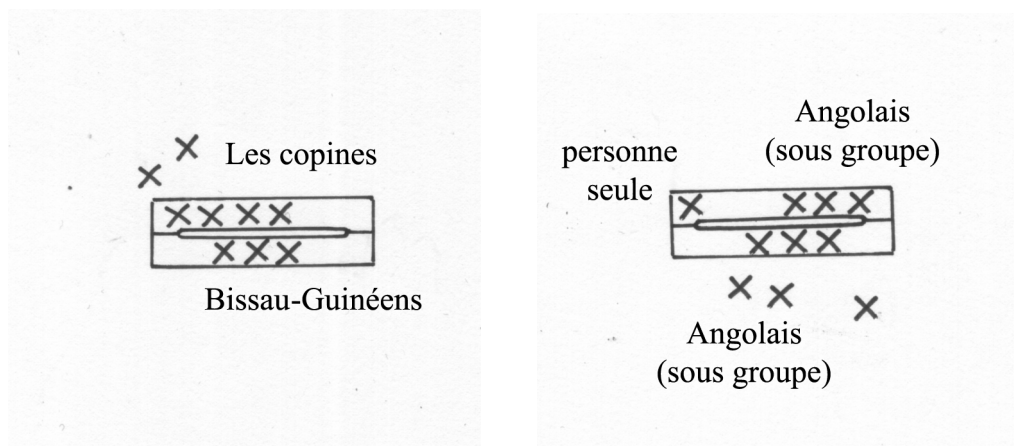


Schéma 6.1 – Deux exemples de coprésence sur un même banc (dessin de l'auteur).

Le schéma 6.2 est d'ailleurs instructif sur la façon de partager un espace en montrant les diverses proximités possibles entre les réseaux. De plus, il témoigne d'un ensemble de coprésences qui combine voisinage habituel (groupe de la connaissance et petit groupe bissau-

guinéen), et voisinage occasionnel (la présence des Gitans et celle d'un petit groupe de l'élite angolaise).

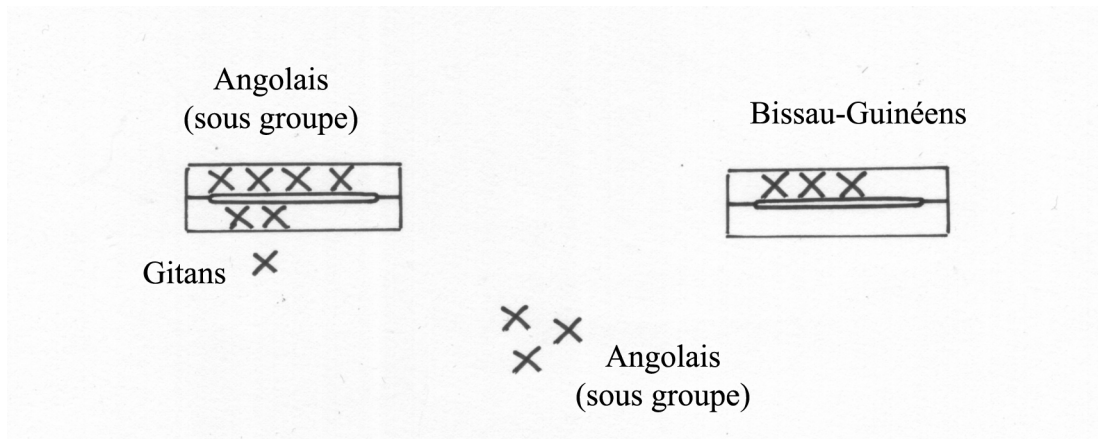


Schéma 6.2 – Coprésences sur l'espace public (dessin de l'auteur).

Les coprésences qui sont occasionnelles et en même temps susceptibles de se répéter, et il va sous peu en être question, ont un côté marginal par rapport aux coprésences quotidiennes, mais elles surviennent toutefois assez souvent pour pimenter la routine des occupations. Elles rappellent une certaine variété des combinaisons ainsi que l'originalité des couples de présence qui parfois se produisent, telles que le montre par deux exemples le schéma 6.3 : un groupe de Sénégalais, qui en général est installé de l'autre côté du Rossio, ce jour là est ensemble avec le groupe de la connaissance, sur son banc habituel ; les Gitans et les Tziganes musiciens, qui ce jour là également, fréquentent l'espace côte à côte.

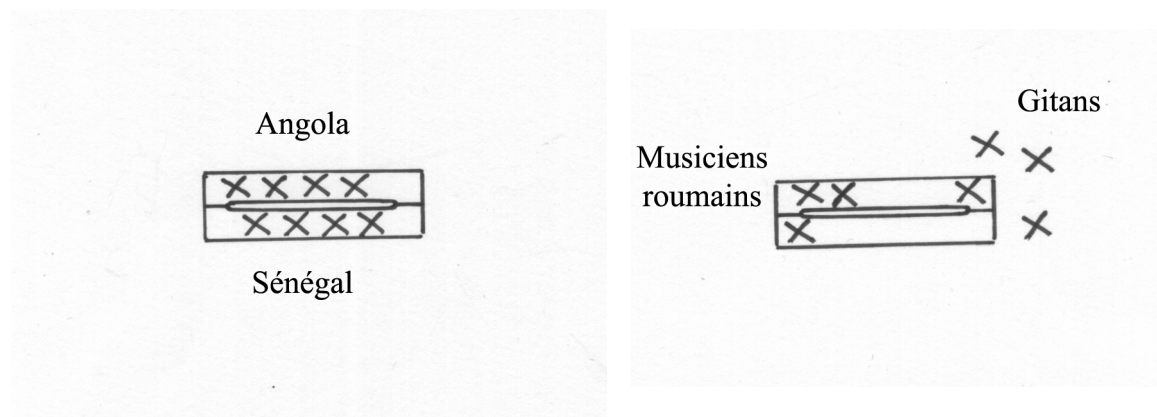
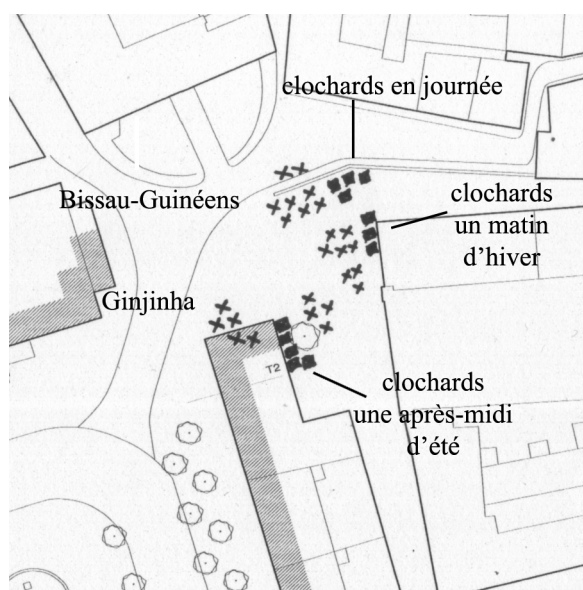


Schéma 6.3 – Deux exemples de coprésence « occasionnelle » sur un banc (dessin de l'auteur).

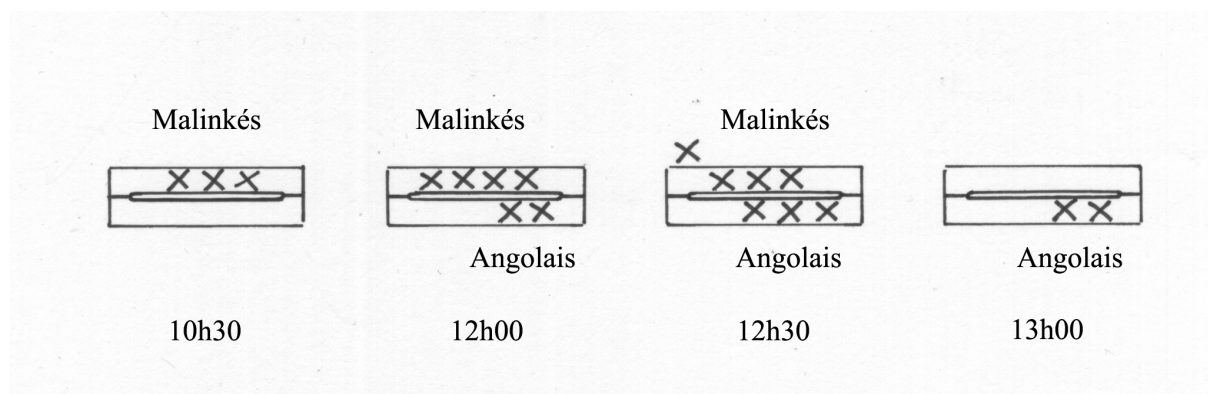
Au Largo de São Domingos, ces apparitions sont plutôt rares. Le schéma 6.4 témoigne du quotidien voisinage entre les trois réseaux qui fréquentent le lieu, tout en reproduisant trois fois celui des clochards – donc le même groupe en trois moments distincts – afin de

représenter les différentes et possibles promiscuités avec le groupe des Bissau-Guinéens.



*Schéma 6.4 – Voisinages de trois réseaux au Largo de São Domingos (dessin et légendes de l'auteur sur une carte extraite de Coelho C. (coord.), *A Praça em Portugal-Açores, Inventário de espaço público*, 2005).*

Aussi, les temporalités de toutes ces coprésences varient considérablement. Celle entre Gitans et Roumains par exemple, du schéma 6.3, va probablement se défaire au bout d'un quart d'heure, tandis que celle entre Angolais et Sénégalais (toujours schéma 6.3), peut-être durera-t-elle une heure ou deux. Le schéma 6.5 illustre par une séquence le croisement entre deux groupes, et montre comment un lieu de l'espace public est un palimpseste se renouvelant par de douces transitions.



*Schéma 6.5 – Exemple de transition des occupations sur un banc (dessin de l'auteur).*

Dans un espace partagé, plus ou moins longuement, mais qui inlassablement se répète

chaque jour, des liens se créent entre les acteurs. Ces connexions entre les réseaux sont alors évidemment en étroite corrélation avec les situations de voisinage. Les relations qu'entretient Sorry, dont le banc fréquenté se situe entre d'un côté celui du groupe des copines et de l'autre côté celui du groupe des Angolais de la connaissance, sont un exemple explicite d'une interconnaissance de voisinage. Ainsi, quand Sorry arrive sur les lieux, il va tout d'abord saluer cordialement les habitués sur l'un de ces bancs, tranquillement se rendre à l'autre pour également saluer cordialement les personnes présentes, pour enfin rejoindre au centre ces deux amis bissau-guinéens et s'asseoir avec eux. Il n'est alors pas rare de le surprendre en train d'échanger quelques propos, et notamment auprès des acteurs de la connaissance, en telle occasion en bavardant avec l'Ingeniere, puis en telle autre en commentant un article de journal avec Cesare. De mêmes liens d'interconnaissances s'observent au Largo. Et sans doute, l'intime cohabitation entre clochards et Bissau-Guinéens facilite les interactions : « Pardon, je prends ma couverture », dit l'un de ces habitants du dehors, pour ensuite rajouter, « je pars vers le nord ». Si, cependant, les conversations sont rares, les salutations entre acteurs de réseaux différents sont, également ici, à l'ordre du jour. Il y a par exemple Paolo, de la clique de la Ginjinha, qui de temps à autres prend la peine d'aller serrer la main à une dizaine de Bissau-Guinéens regroupés sous l'ombre de l'olivier. Ou encore, il y a ce Bissau-Guinéen qui salue, en arrivant sous l'olivier, les deux clochards avachis à quelques mètres de là.

Une certaine interconnaissance de voisinage se réalise ainsi un peu partout sur l'espace public. Cela dit, il est fort probable que l'interconnaissance déborde les rapports de voisinage, quand par exemple, à la sortie de la boutique Campeão, Akino, un retraité de Goa, s'entretient longuement avec un ancien colon angolais, l'un et l'autre occupant régulièrement l'espace à quelques cent cinquante mètres de distance. Et en effet, ces diverses rencontres forcées ne résultent pas uniquement d'une stabilité des occupations, mais sinon, aussi, d'un espace pratiqué autrement. Non plus une pratique du *paradeiro*, mais une pratique de la zone, pour reprendre le terme employé par Lobo lorsqu'il indique que « ici, c'est ma zone ».

Individuellement ou en petite compagnie, certains acteurs n'hésitent pas à user de ce qui pourrait se nommer des lieux secondaires de fréquentations. Là où il y aura d'autres gens, et peut-être pour changer un peu d'air. Cela permet aussi de se dégourdir les jambes, ou d'aller s'asseoir. Il y a par exemple ce Bissau-Guinéen qui quitte le Largo pour se poser quelques instants contre une façade de la Praça da Figueira, et ensuite revenir sur ses pas. Autre exemple, celui de ces trois Sénégalais qui ont délaissé leur banc du Rossio préférant continuer

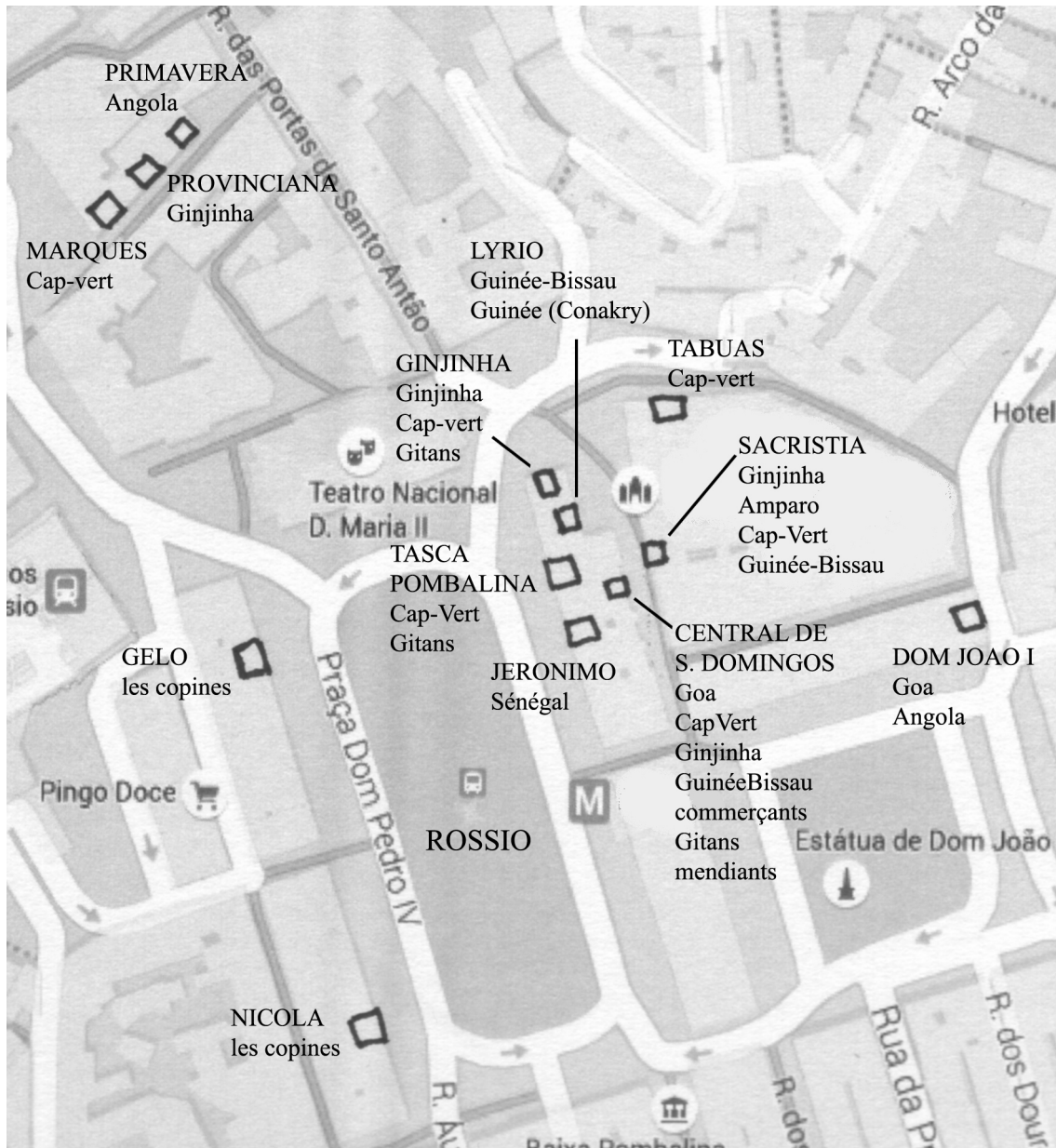


leur après-midi sur l'autre place. Cette pratique élargie de l'espace se propose toutefois, selon les acteurs, en des intensités variables. Parfois, c'est juste à l'occasion que quelqu'un se trouve là où normalement il n'est pas : voici Alfredo et Costa, sortis de la Rua do Amparo, et en train de converser, peut-être attendent-ils quelqu'un, au coin du Largo de São Domingos ; voici encore que sur ce même Largo, une partie du groupe des copines vient faire une halte après un dîner en commun ; ou voici encore, toujours sur le Largo, Adriano à 11 heures du matin, hors de sa zone de fréquentation habituelle, qui attend tranquillement sur un banc. Cependant, mis à part ces quelques cas isolés, la pratique de l'espace quelque peu indisciplinée, lorsqu'elle est affectionnée par les acteurs, est en général un rituel qui se réitère au quotidien. Une petite poignée de Capverdiens par exemple, se plaît ainsi régulièrement, et notamment avant que la compagnie n'arrive en fin de journée, à vaquer par ci, par là, s'installant souvent auprès des Bissau-Guinéens sur les bancs du Rossio, ou conversant parfois au milieu du Largo. Pratique qui peut aussi s'avérer réglée dans une constante répétition. Tel est le cas avec Manuel, Simões ou encore Lopez, qui tous les jours s'arrêtent systématiquement au banc du Senhor Figueira, avant d'aller passer le temps sur leur banc en face du café Nicola sur l'allée opposée.

De ces divers lieux de fréquentations, il en est un qui mérite une attention particulière, puisqu'il concerne non seulement une partie considérable des acteurs, mais aussi la diversité des groupes : le café. Chaque groupe a ainsi son ou ses cafés où il se rend. Plus précisément il faudrait dire que dans chaque groupe, il y a des acteurs, en des proportions variables, qui fréquentent les cafés, en des intensités variables. Au sein du groupe des copines par exemple, tout le monde est susceptible d'y aller, mais c'est seulement en certaines circonstances. « S'il pleut », indique Quinita, « le Gelo c'est quand ce n'est plus possible d'être dehors, le temps est dégradé, on se rassemble au Gelo ». Avec le groupe de la Ginjinha, pareillement, c'est l'ensemble des habitués qui va, outre celui-là même de la Ginjinha, pratiquer d'autres cafés, mais par contre, c'est systématique. Et puis ce ne sont pas les mêmes boissons. Capverdiens et gens de Goa également s'y plaisent, comme les Bissau-Guinéens, mais en moindre proportion vu leur grand nombre. Si la pratique se voit prise dans une dynamique de compagnie au sein de son réseau, elle est aussi une disposition individuelle. Chacun va au café selon ses motivations : pour animer la routine, pour manger quelque chose ou boire un café, pour aller aux toilettes, pour se saouler... Bref, chacun, au café, y trouve son compte. Comme l'explique Akino, avant de se rendre à la Central pour y boire un *galão* (café au lait), « maintenant il n'y a personne, je vais m'asseoir là-bas ». Aussi, chacun ne fréquente pas n'importe quel café.

Voici par exemple un dialogue qui suit l'invitation de deux Capverdiens, Jeiji et Caca, à l'intention de Paolo l'*engraxador*, d'aller boire un coup : en arrivant tous les trois à la Sacristia, Paolo lance, « non, là dedans, je ne rentre pas, on va là », indiquant la Central, juste en face. « Non, moi, dans celui-là, je n'entre pas », répond Caca. Paolo propose alors celui d'à côté, mais Caca reprend, « ah ! dans celui-ci, Jeiji, il ne voudra pas ».

La carte 6.1 associe des cafés avec l'appartenance des acteurs par rapport à leur réseau. Elle n'est qu'approximative, et sans doute incomplète, et n'a d'autres intentions que de fournir un aperçu sur les possibles coprésences qui s'y produisent. Se différencient ainsi les cafés qui tendanciellement n'accueillent que des personnes d'un seul réseau, et ceux fréquentés par plusieurs réseaux, permettant ainsi de constater les mixtures qui peuvent subvenir dans certains lieux. Le petit café de la Central de São Domingos, qui mérite son nom, détonne ainsi de part la mixité de sa clientèle. Si, en certains jours et en certaines heures, il se transforme en bistrot bissau-guinéen ou en troquet capverdien, du fait d'une affluence concentrée, il est souvent un lieu qui regroupe le théâtre du quartier, ses quelques tables et son comptoir peuplés de Capverdiens, Bissau-Guinéens, gens de Goa, commerçants du quartier, *rifeiras*, femmes tziganes, Sénégalais... Impossible aussi de ne pas glisser quelques propos sur la Sacristia, une *tasca* archipopulaire où en fin de journée, rythmée par les essentielles boissons distribuées – demi, rouge, blanc et *mistura*, mélange de vin et de soda – l'ambiance joviale est à son comble. Dans ce digne espace de brassage public, les promiscuités sont de comptoir, et c'est le long de ce dernier et au travers de frontières souples et fragiles que se tisse un autre réseau. De ce petit lieu rempli de migrants de toutes origines, de vies inconcevables et de quotidiens éprouvants, il y aurait de quoi hésiter, à y voir un comptoir portugais du XIX<sup>e</sup> siècle sur les côtes africaines ou un dommage collatéral de la globalisation, par contre, à se demander sur ce qui réunit ou sépare les personnes, il serait certainement adapté pour l'introduction d'un cours sur l'interculturalité.



Carte 6.1 – Les principaux cafés que fréquentent les habitués de l'espace public (modifications et légendes de l'auteur sur une carte extraite de Google Map).

Du banc habituel au café, puis du banc habituel au muret du métro, certains habitués témoignent d'une routine des occupations diversifiée. Dans l'intention de rendre compte de cet usage éparpillé de l'espace, le schéma 6.6 représente le parcours effectué par Adriano entre 9 heures 30 et 15 heures 30 au cours d'une journée comme une autre. Se constate ainsi comment, dans cet exemple significatif, se succèdent un ensemble d'occupations distancées mais en même temps circonscrites dans une zone, et un ensemble de modalités d'être sur l'es-

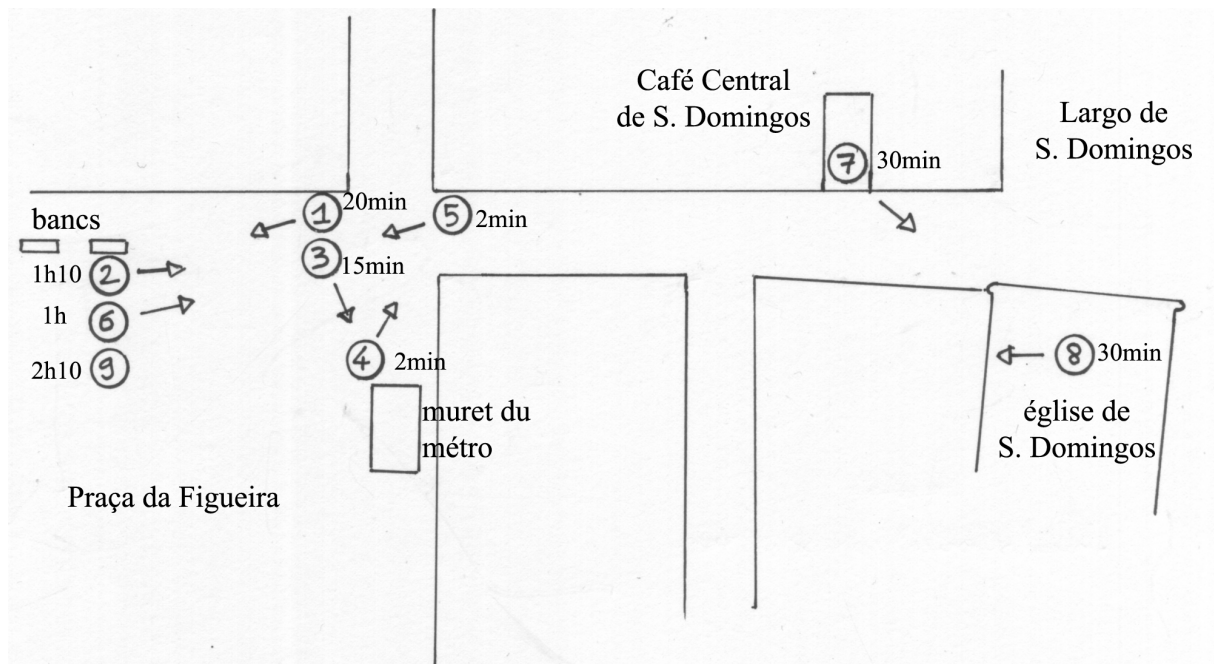


Schéma 6.6 – Parcours des diverses occupations d'Adriano (notées de 1 à 9, avec pour chacune sa durée) dans la zone de la Praça da Figueira (dessin de l'auteur).

pace qui alternent avec des durées de présence très variables. Il va de soi que ce type de comportement par rapport à l'espace trouve des explications dans une fréquence de longue durée, telle celle d'Adriano qui varie entre les cinq et les huit heures pendant la journée. Ainsi, cette tendance au déplacement ne serait pas seulement une manière d'occuper le lieu, mais aussi d'occuper le temps. Sans doute aussi, elle est à relier avec des espaces de rencontres où les acteurs sont en position debout. Car à se tenir ainsi, l'être ensemble est emprunt de souplesse, les présences sont plus légères et chacun s'y engage et s'en libère plus aisément. L'intersection du coin de la Praça da Figueira est particulièrement explicite à cet égard, puisque les divers réseaux qui s'y retrouvent sont debout ou adossés au mur, et l'espace se caractérise par un dense va-et-vient des individus, de telle sorte que les petits groupes ne cessent de se faire et de se défaire. La séquence du schéma 6.7 tente d'illustrer la respiration du lieu, la volatilité de ses groupes et par conséquent une dynamique des coprésences en continu renouvellement.

La description d'une pratique de l'espace a pour l'instant mis à jour les caractéristiques suivantes : tous les habitués pratiquent leur lieu de rencontres dans la stabilité ; et tandis qu'une partie d'entre eux en reste à cette stabilité, la plupart la complète par d'autres lieux

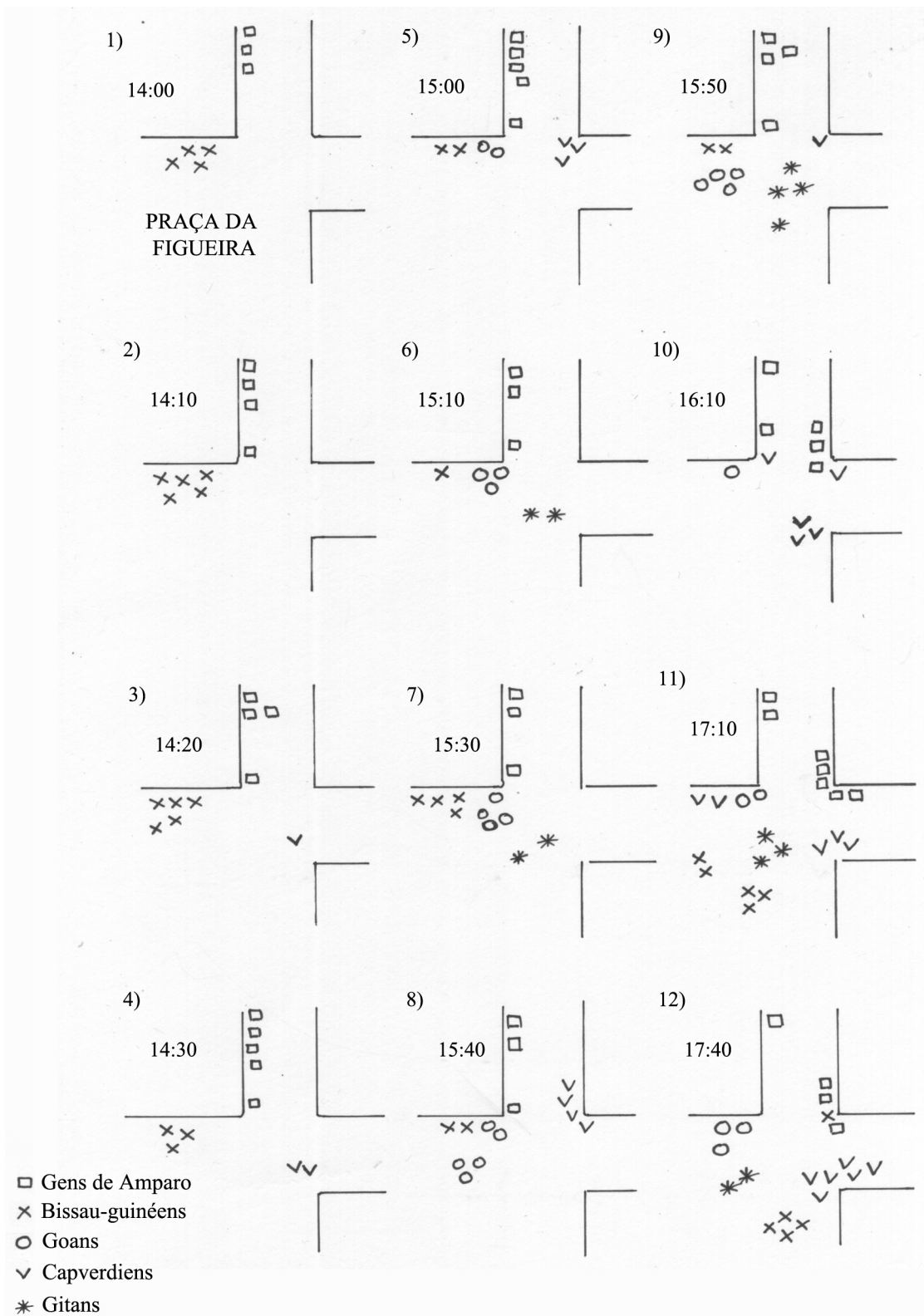


Schéma 6.7 – Le continuel mouvement des occupations au coin de la Praça da Figueira, un jour de la semaine, entre 14 heures et 18 heures ; les personnes seules ne figurent pas (dessin de l'auteur).

de fréquentations ; ils sont nombreux, parmi ces derniers, à ne se déplacer qu'au café ; par contre, quelques-uns pratiquent plusieurs endroits d'une zone, donnant ainsi une impression d'ubiquité.

Il est alors nécessaire, pour finaliser le tableau de cette pluralité des coprésences possibles, de considérer une pratique de l'espace faite par les trajets et parcours répétés des acteurs. Car en effet, en arrivant tous les jours du même endroit, en fréquentant le même café, en faisant de sa flânerie une routine, en effectuant son habituelle promenade, comme Dabo qui, quotidiennement, fait son aller-retour du Largo jusqu'au Tage, ou Alfredo qui régulièrement vaque dans les magasins de la Rua Augusta, chacun reproduit sans cesse le même trajet, et par conséquent croise les mêmes personnes, ces mêmes personnes qui seront probablement assises sur leur banc, toujours le même. Là encore, et là aussi, le temps joue son rôle, faisant en sorte qu'au cours de ces instants de coprésences répétés, c'est-à-dire entre passants qui toujours passent et occupants qui toujours occupent, des rencontres se réalisent. Comme l'affirme João à propos de ses connaissances bissau-guinéennes du Largo, en venant à pied d'Aroios où il habite pour se rendre jusqu'au banc des copines, « tu passes toujours là, peu à peu tu rencontres et peu à peu tu discutes ». Même processus relationnel pour Dabo qui désormais, quand il se promène jusqu'au Tage ou déambule dans la zone, fait une halte en compagnie des Malinkés. Lassana, du groupe des Malinkés justement, fournit des explications semblables à celle de João, mais cette fois-ci du point de vue de celui qui est assis sur son banc : « C'est-à-dire que, comme il passe tous les jours, on le connaît. Enfin, il ne passe pas tous les jours », dit-il en montrant d'un geste l'allée, après avoir salué un Bissau-Guinéen qui passait, venant de la Rua Augusta pour aller au Largo. La répétition de passage, cela comprend également tous ces gens qui travaillent dans la rue, et qui ne cessent de la parcourir dans un usage de la ville bien calé, avec des rythmes de présences très divers, et quand ils passent, cela peut être régulier, voire réglé avec précision, ou alors occasionnel, ou encore périodique. Se créent alors pareillement des relations. À force de passer, il y a peut-être du lien. Par exemple un lien entre José Luís et les deux employés de la mairie qui ramassent les cartons, entre Afonso et o Senhor Freitas, un mendiant, entre tel Gitan et le Mareco, un vendeur de montres à la sauvette, entre Angelo et un vendeur ambulancier, entre Figueira et la balayeuse...

Une description brièvement détaillée de la pratique de l'espace a permis de rendre compte des multiples voisinages, ou tout du moins de fournir un aperçu de leur complexité, au

cours desquels des rencontres peuvent subvenir. Une histoire de coprésence qui agit dans la durée. Comme le signale José, celui du kiosque, après avoir salué au cours de leurs passages deux anciens colons angolais puis une mendicante tzigane, « on partage le même territoire ». S'impose ainsi une constatation fondamentale : d'un insistant partage de l'espace s'engendre une interconnaissance qui se déploie entre les acteurs des divers réseaux. Alors, pour en témoigner de façon privilégiée, se distinguent certains acteurs, peut-être plus présents que les autres, et dont la personnalité fait souvent preuve d'une sociabilité épanouie, qui s'apparentent à de véritables plateformes relationnelles. Caca, ce Capverdien par exemple, qui n'est pourtant devenu un fervent habitué des lieux que depuis deux ans, suite à un accident de travail dans la construction, est capable en un cours instant de démontrer un réseau d'interconnaissances qui se joue des frontières entre les groupes. En vaquant telle matinée du côté de la Praça da Figueira, il salue le Malien Keita de passage, le Mareco adossé au mur, échange trois mots avec des Bissau-Guinéens qui sortent de Campeão, s'entretient avec un gardien du McDonald's, et entre en relation à trois reprises avec la clique du *jogo*, conversant avec l'*engraxador* José Luís, blaguant avec Arturo le *cauteleiro*, et saluant Daniele. Mais il suffit également de s'asseoir avec de la compagnie, ou d'accompagner quelqu'un lors de son déplacement, pour se rendre compte comment, par d'incessantes interactions, se donne à voir ce relatif entre tous de l'espace public. Gestes de la main, conventionnelles salutations, où se donnent des nouvelles des proches en des interactions qui n'excèdent pas la minute, parfois des conversations, quelquefois une phrase échangée. Et elle est là, la dimension relationnelle de l'interconnaissance, non pas dans de grandes *tertúlias*, même si cela peut arriver, mais essentiellement en de courts chevauchements, de multiples petits contacts, ces interactions qui affirment le lien et que représente notamment le fait de se dire bonjour, quand se définit mutuellement sa connexion au réseau de l'autre.

Au niveau individuel, la dimension relationnelle avec d'autres réseaux reflète le réseau élargi de chacun. Ce serait le réseau de place de chaque acteur. Des liens qui vont s'accrocher dans l'espace et se ramifier avec le temps. Mais en considérant l'interconnaissance entre les réseaux, et donc de tous les habitués ensemble, la dimension relationnelle de la place publique se traduit par un véritable et complexe enchevêtrement. C'est le « réseau des réseaux » pour reprendre Ulf Hannerz, non pas de la ville, mais de la place publique, une structure qui croise deux niveaux de cohésion sociale, « des grappes relationnelles, mais aussi des liens qui les

relient entre elles<sup>217</sup> ». De ces liaisons emmêlées entre les groupes qui occupent l'espace, entre ces grappes de relations de la place publique, le maillage devrait cependant dessiner des régularités, présenter des connexions plus denses en accord avec les zones fréquentées, plus solides en correspondance avec les promiscuités.

## De la familiarité urbaine à la maîtrise urbaine

La relative interconnaissance qui irrigue la place publique fait en sorte que les rencontres qui caractérisent le quotidien au sein des groupes s'inscrivent, également, dans une dynamique relationnelle entre les groupes. Cela dit, l'interconnaissance d'un espace public au quotidien dépasse sa dimension relationnelle. Pour s'être maintes fois aperçu sur le banc d'à côté, côtoyé au même coin de rue, observé minutieusement à plusieurs reprises en train de passer ou de converser, ou encore pour avoir été renseigné ou avoir par le passé échangé des propos, les savoirs et les représentations entre les habitués se répandent inexorablement et repoussent les frontières de l'anonymat. Ainsi, peut-être que les acteurs ne se connaissent pas dans le sens où ils n'interagissent pas entre eux, mais en tout cas ils savent au sujet de l'autre, ils en connaissent quelque chose.

Ils savent du groupe des copines, qu'il y a des « pédés » comme le dit par exemple Adriano, signalant que, « il y en a un qui passe ici tous les jours », provoquant le commentaire de Raimundo, « oui, ils sont là-bas, sur l'autre partie, un groupe de retraités, tu sais, là, en face du magasin de chaussures ; parfois il y en a un qui passe ici ». Ils savent qu'il y a des Maliens sur le banc là-bas, quand par exemple arrivent auprès de Yacuba deux Bissau-Guinéens pour lui demander s'il connaît un certain Bah Keita, un Malien qu'ils recherchent pour lui rendre un document fourni par une tierce personne au cours d'un transit à l'aéroport. De fait, il y a ce savoir général sur l'existence des réseaux, sur la présence des habitués, car ce sont des visages connus, des connaissances de vue. Et il y a également, un savoir sur les individus en particulier : « Lui, c'est un écrivain », informe Mogas, « je le connais de vue, j'ai discuté avec lui déjà », « lui par exemple », rajoute -t-il juste après, « c'est un Éthiopien qui a travaillé en Angola ; lui il ne me connaît pas, mais moi je le connais » ; et Bulia qui dit à Adriano, à propos d'un Angolais qui les intrigue, « mais oui, il est souvent au bar João I là derrière, il est

---

<sup>217</sup> Ulf Hannerz, *Explorer la ville, op. cit.*, pp. 374-375.



tout le temps là-bas ». Aussi, après avoir acheté un costume à un vendeur à la sauvette, il y a ce Bissau-Guinéen qui dit à son compagnon, « il est du Cap-Vert je te dis ». C'est ainsi très ordinaire que les habitués de l'espace parlent au sujet d'individus qui en apparence sont des anonymes, comme s'ils les connaissaient. Le Senhor Figueira, avec ses nombreux commentaires sur les personnages qui s'activent autour de lui, servira ici d'exemple. Il faut dire de Figueira, qu'il est présent pratiquement toute la journée, pratiquement tous les jours de l'année, cloué sur son banc et muni de ses provisions (bananes, biscottes, cacahuètes...). Son assiduité, sa résistance à la stabilité et sa propension à l'observation, font de la personne un fin connaisseur de son proche environnement : « Lui là », dit-il en montrant un mendiant, « il ne vaut rien », à cause de son comportement, par contre cet autre mendiant rajoute-t-il, « il est bien, toujours tout seul ». « Elle », continue-t-il à propos d'une vendeuse de la boutique derrière, « elle fume comme un crapaud ». Puis, quand passe le Mareco, boiteux à cause d'une polio, et bossu, il explique : « Il vend des montres. L'escroc. Des fois il est ici, des fois là-bas. Des montres volées. Il connaît les prix. La police ne l'arrête pas, "t'as vu comment je suis foutu ?" ». Et il en sera de même d'un Gitan qui vend des lunettes de soleil, des deux jeunes filles qui régulièrement viennent faire leur spectacle de danse indienne à la terrasse de la Suiça, des musiciens tziganes, voisins de banc en certaines périodes, puisque tel qu'il le raconte, « eux, désormais, je les connais ».

L'effet d'une durée de la coprésence n'est donc pas seulement celui d'aboutir à une éventuelle rencontre, mais aussi celui de rendre familier toute la population des habitués qui vivent l'espace. S'engendre ainsi une érosion de la distance, ou inversement, une maturation de la proximité, qui pourrait s'interpréter à l'aide d'un double mouvement dans lequel, par petites touches, s'estompent quelque peu les deux figures de l'étranger établies par Georg Simmel<sup>218</sup>. Chacun a une connaissance assez réduite de l'autre, limitée en général aux origines, au passé, parfois à la profession. Par contre, tous les acteurs sont identifiés. Ils sont reconnus, en tant qu'individus qui fréquentent le lieu. L'étranger bibliographique – celui qui n'a jamais été rencontré auparavant – en continuelle exposition sur la scène publique, n'est alors ni plus trop anonyme, ni plus trop inconnu. En fait, entre les habitués de l'espace public, l'anonymat a du mal à trouver sa place. Le lieu se propose alors comme un simulacre d'anonymat, tel que le remarque Joan Pujadas en décrivant le Raval de Barcelone, mais ici, il ne l'est pas seulement, en raison de la densité relationnelle qui ne se déchiffre pas de premier

---

<sup>218</sup> Georg Simmel (texte de), « A metrópole e a vida do espírito », in Carlos Fortuna (Org.), *Cidades, cultura e globalização. Ensaio de sociologia, op. cit.*, pp. 31-44.

abord comme le révèle l'auteur, mais aussi parce qu'il y a un « nous » caché derrière des coprésences répétées, à savoir une interconnaissance générale sans qu'il y ait forcément des relations<sup>219</sup>. Et puisque, comme le remarque Sorry, « nous voici tous ici », à partager un même territoire, à partager une même pratique, l'étranger culturel – avec son monde symbolique différent – ne l'est peut-être plus autant que ça. Sommaire et commune identification mutuelle, dans laquelle se reconnaît, en cet autrui qui pareillement pratique l'espace, une proximité d'acte, et par conséquent quelqu'un qui est un peu comme soi-même.

Qu'en est-il alors de l'expérience urbaine ? Dans un lieu où il n'y a plus d'étrangeté puisque sa population est devenue familière, quand la pluralité n'est plus une expérience mais un quotidien, il n'est plus question d'expérience urbaine mais sinon de familiarité urbaine. À considérer, « l'orientation de l'expérience urbaine, une intrication du privé et du public », ou mieux, « une progression de l'intime au public », les habitués du Rossio témoignent d'une longueur d'avance, ayant fait du public leur intimité du quotidien. Pour les papys du Rossio, la « mise en scène qui permet aux urbains de "s'exposer", de s'extérioriser<sup>220</sup> », se perd, s'efface, dans une sorte de reconnaissance collective où la rencontre de l'un et de l'autre, à force de pratiquer l'espace, peut se qualifier de rencontre familière. Rencontre sereine, en quelque sorte affranchie de l'expérience urbaine, elle se glisse dans une proximité d'acte et en même temps vient ratifier une mutuelle reconnaissance. « Tout à l'heure, j'ai discuté avec un Guinéen qui était assis derrière moi », raconte Quinita, comme s'il n'y avait rien de plus naturel, « il était vachement sympa ». Et quand Sorry, sans embarras et spontanément, s'adresse pour la première fois à une employée de la boutique par, « mon amie, bonsoir, comment allez-vous ? », le contexte qui sous-tend l'interaction est clair : cette fois-ci, Sorry se lance à la rencontre de cette jeune fille qui ne cesse de venir à ses côtés pour fumer sa cigarette. Aussi, il y a la formule magique du « je peux m'asseoir ici ? ». Se produit alors une proximité physique avec un soudain voisin qui est quelqu'un de familier, ou tout du moins, qui est perçu comme quelqu'un du lieu. Avec Adriano par exemple, l'effet est souvent immédiat, à converser à peine assis, tel jour avec un ancien du Mozambique, tel autre avec deux Bissau-Guinéens. Ces rencontres s'inscrivent ainsi dans un contexte de familiarité urbaine : un minimum de reconnaissance entre des acteurs d'un même territoire, les frontières se sont alors délitées, l'interaction avec l'acteur familier se libère, et les réseaux s'en retrouvent enchevêtrés.

---

<sup>219</sup> Joan J. Pujadas, « A rua como espaço público de sociabilidade. Um olhar comparativo », in Graça Índias Cordeiro et Frédéric Vidal (org.), *A Rua. Espaço, tempo, sociabilidade*, op. cit., pp. 143-154.

<sup>220</sup> Olivier Mongin, *La condition urbaine. La ville à l'heure de la mondialisation*, op. cit., p. 28, p. 29 et p. 31.

La familiarité, cependant, ne s'arrête pas là. Elle s'étend, du mieux qu'elle peut, à une autre couche de l'espace public, les flux et les passages occasionnels des habitants. De sorte que le semblant d'anonymat déborde sur la ville. En effet, lorsqu'un membre d'un groupe connaît une personne qui ne fait que traverser l'espace, ou qui vient occasionnellement pour une rencontre, à peine a-t-il conversé avec elle, qu'il informe systématiquement sa compagnie d'une brève identification de l'anonyme de passage. Voici un ensemble d'extraits, tous exprimés par des acteurs différents, dans l'intention de montrer comment, en général par de brefs discours, la singulière connaissance est automatiquement située :

Raoul : « Il vit à Santarem, il a une propriété [---], en Angola, c'était le... ».

Bani : « Il travaille à la mairie. Il vit à... ».

José Luís : « Lui là, il a fait quatre ans de lutte... ».

Pierrot : « Ce type était en Angola ».

Esteve : « Ce gars est le cousin d'un oncle de ma femme ».

Figueira : « C'était le cousin du mec qui chantait du fado à la Mouraria ; il volait des portefeuilles. Un cousin de malice ».

Pinto : « Lui il était en Angola. Un putain de mec ».

Angelo : « C'est le cousin de... son frère habite vers Amadora ».

Manuel : « Lui c'est le... il y a un terme... comment on dit... il est le chef de l'Ordre des Avocats ».

Un monsieur : « Eux ils étaient de l'Angola, ils travaillaient tous à la T.A.A.G. ».

Aussi, certains habitués font preuve d'une édifiante interconnaissance avec la ville qui passe. Afonso est un exemple explicite à cet égard. Et en particulier, il donne vraiment l'impression de connaître tous les Angolais de la ville qui sont de passage. Contrairement à la majorité, il n'a pas de *paradeiro*, préférant vadrouiller, surtout dans l'allée ouest du Rossio, pour demeurer quelque part dès qu'une rencontre se présente. Mais à peine il est en conversation, qu'il est aussitôt à s'en détacher, créant un aparté avec une personne qui passait là. Ainsi, tout en étant dans une compagnie de banc, il est dans le passage, à observer, à saluer, aux aguets d'une rencontre, à croire que ses multiples bavardages ne soient qu'au service d'une attente d'un autre bavardage. Alors évidemment, il ne cesse de rendre compte de ses innombrables connaissances. Voici décrites, par exemple, trente minutes de sa pratique relationnelle en fin d'après-midi :

conversant près d'une façade avec Mendoza et deux autres Angolais, il chope une dame dans les flux des passants, bavarde cinq minutes avec elle, puis revient auprès de ses interlocuteurs pour leur dire qu'elle vit à Paris, qu'elle était active au sein du M.P.L.A., qu'elle fut prise par la P.I.D.E.... Juste après, il va à la rencontre d'un ami, lui aussi de passage, un chanteur connu, avec lequel il reste peu, et dont il fera ensuite les éloges de toutes les qualités musicales, pour ensuite raconter l'anecdote de

l'enterrement de son père avec les six veuves. Resté seul avec Mendoza, il se déplace et tombe sur une autre connaissance : « Il est videur à la discothèque d'Alcântara. Un original de l'Angola », dira-t-il à son ami juste après son court échange. Les voici alors tous les deux à peine arrivés à un banc pour profiter de la compagnie de Pinto, Esteve e Nelson, qu'il informe ces derniers à propos d'une personne qui converse non loin, « vous savez qui c'est lui ? il fait vétérinaire... il est aussi moche qu'intelligent ».

Cette description a le mérite de révéler un point important : pour Afonso, comme pour certains autres habitués du lieu qui témoignent d'une semblable capacité, l'anonymat des flux de la ville est tout relatif. D'une certaine manière, c'est la ville qui se rend accessible, et ceci est vrai à chaque fois qu'un acteur rend compte d'une connexion avec le flux, où la ville est pour ainsi dire, à portée de connaissance. Comme si, dérobée de son anonymat, elle pouvait être saisie, familière.

Bien sûr, à mettre autant d'appoint à informer son entourage s'explique pour des raisons qui sont de l'ordre de la bienséance, puisqu'à la suite d'une interaction individuelle, la prise en considération des personnes présentes s'applique à pallier à ce qui semble être un insupportable anonymat. Aussi, cette attitude renvoie à une toute autre logique : si identifier une personne est une mise au courant d'une connaissance personnelle, se cache derrière une mise en avant de sa capacité à connaître les individus. Il est ici question d'une compétence. Et à sans cesse dire qu'un tel est ceci, tel autre est cela, l'acteur se valorise par une exposition de sa compétence. Deux arguments soutiennent ces propos : d'une part, le fait est systématique, presque impulsif, alors que très souvent, l'entourage semble ni se soucier, ni s'intéresser à l'interaction qui vient d'avoir lieu. D'autre part, l'identification survient également sans qu'il y ai eu d'interaction, avec quelqu'un qui ne fait que passer. L'information fournie est ainsi totalement « gratuite », dans le sens où elle n'a aucun lien avec une attention envers sa compagnie. Un tel étalage de sa connaissance du passage n'est donc pas anodin. Car il témoigne, tout de même, d'une sorte de compétence sur la ville.

Cependant, ce qu'il est maintenant important de saisir, c'est que le flux des individus ne s'offre que comme une occasion d'exprimer une compétence qui, en fin de compte, s'applique à toute la diversité humaine du lieu. C'est en effet toute l'étendue du réseau d'interconnaissances de chacun, inscrit dans l'espace public, qui est valorisée. Mais ce n'est plus par des commentaires auprès de sa compagnie qu'une telle compétence est mise en avant. Si qualifier l'anonyme de passage permet d'exposer un savoir que les autres ne possèdent pas, dans un contexte de relative interconnaissance tel que celui des habitués, la compétence perd

de sa valeur, et de son éclat : quand par exemple, Adriano indique à Mariana, à peine rencontrée, que la personne qui passe au loin, « c'est le patron de la Central de São Domingos », celle-ci lui répond, « je sais, parfois j'y vais pour boire un petit café ». Ce sont alors d'autres moyens, comme des révélations, des conversations, qui vont mettre en exergue la valorisation de l'interconnaissance. D'une part, il y a l'acteur qui éventuellement, dans l'intimité, se valorise lui-même. Tel que Mamadi, son comptoir de cordonnier sur ses genoux, qui révèle avec une pointe de fierté, « moi je connais beaucoup, beaucoup de personnes ». Et Figueira, qui glisse d'un sourire malicieux, « moi je suis une personne très connue ici ». Aussi, un certain orgueil se ressent dans le discours de Raoul qui témoigne de sa connaissance privilégiée des Gitans : « Moi je connais des Gitans qui sont ici. Eux ils me respectent beaucoup, car je suis toujours ici. Je parle avec eux. Les jeunes sont plus effrontés, moi c'est plus avec les vieux. Ici, il y a des Gitans que je connais depuis plus de vingt ans. Je connais même le père de certains ». D'autre part, l'interconnaissance de quelqu'un peut être valorisée par une tierce personne. Ce fut le cas au sujet d'Afonso, lorsqu'à deux reprises, l'évocation de ce dernier provoqua la même et soudaine réaction : « Afonso, il est très populaire ici ; il fait partie des plus populaires », précise Almeida, à peine le personnage est nommé dans le bavardage ; et pareillement, à une autre occasion, le Commandante s'empresse de signaler : « Quelqu'un qui connaît tout le monde ici. Il connaît vraiment plein de gens ».

Ainsi, connaître du monde, et même beaucoup de monde, est une compétence qui englobe plusieurs niveaux d'interconnaissances : celui de son groupe, celui de l'ensemble des acteurs de la place publique (représenté par des liens mais aussi par une reconnaissance minimale), et celui relatif aux flux des individus. Une deuxième description détaillée, à nouveau en compagnie d'Afonso, va alors servir d'exemple, car elle permet de se rendre compte de l'étendue de ses connaissances, réparties entre les passages et les habitués de la place. Si de ces derniers, la plupart sont Angolais, se devine cependant la diversité des liens avec des acteurs appartenant aux autres réseaux. Il s'agit d'un parcours de l'ensemble de l'espace public, qui dure environ une heure, et représenté dans le schéma 6.8, avec toutes les rencontres qui ont lieu, notées de 1 à 13, et ci-dessous détaillées :

1. Afonso est en conversation avec Figueira. Au banc sont également présents Abrantes et Castro.
2. Bien sûr, il s'interrompt : « Attend, je vais saluer ces deux compatriotes », annonce-t-il, pour aller ainsi causer avec elles une dizaine de minutes en aparté. Peu de temps après, il décide de partir. Comme il dit, « moi je passe de ce côté, pour rencontrer les dinosaures. Après je passe de l'autre côté pour en rencontrer d'autres ».

3. Au milieu du parvis (où se déroule une foire gastronomique avec beaucoup de monde), il croise deux papys angolais, qui en général « *param* sur la Praça da Figueira », et avec lesquels il demeure une minute.
4. Arrivant sur l'allée, il rencontre José Alfonso, Angolais qui se rend à la gare du Rossio, et converse dix minutes avec lui.

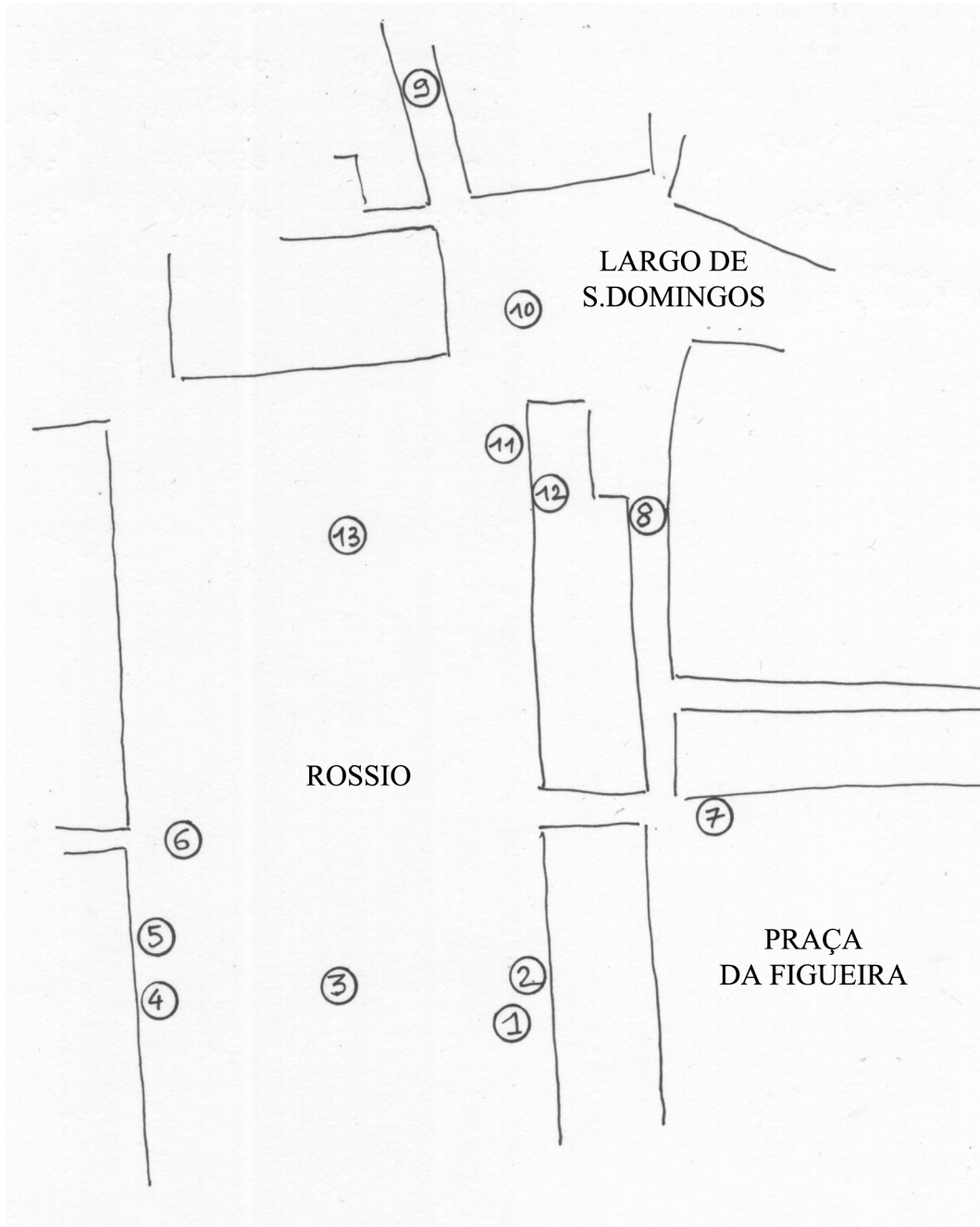


Schéma 6.8 – Les rencontres d'Afonso au cours d'une promenade (dessin de l'auteur).

5. Ce dernier parti, il va à l'encontre d'un couple originaire de Saint tomé et Prince qui est debout dans l'allée, mais ne reste que quelques secondes avec eux.
6. Déambulant, il aperçoit sur son habituel banc le petit groupe de la connaissance. « Je

vais saluer [Pierrot] » dit-il, mais finalement il change d'avis à cause de la présence de Victor, ce « mal élevé de père quelque chose ». Il décide alors d'aller à la Praça da Figueira, voir s'il y a des Angolais.

7. Il en salue un rapidement, en train de discuter, sur le muret du métro.
8. Passant devant la Sacristia, il salue d'un geste un Capverdien situé au pas de porte.
9. Au cours des cent mètres parcourus dans la Rua das Portas de Santo Antão, il salue de loin un serveur, qu'il connaît bien manifestement.
10. Revenant sur le Largo, il s'arrête dix secondes avec un Bissau-Guinéen : « il est mon collègue de travail ; électricien ».
11. Passant devant le premier banc de l'allée, il salue les trois Bissau-Guinéens qui sont assis.
12. À la Tasca Pombalina, buvant un café, il échange trois mots avec un jeune Angolais, « le fils d'un ami ».
13. De retour sur le parvis, il croise dans la foire, interagissant un bref instant, un autre jeune homme, d'origine portugaise, et qui travaille au grand théâtre.

Certes, la pratique quasi-artistique d'Afonso n'est pas représentative de l'ensemble des habitués. Cependant, elle est significative quant à la qualité du lien entretenue avec le lieu. À connaître autant de monde, l'individu s'installe dans une relation de confiance avec l'espace public. L'acteur, et c'est bien là tout un sens de la pratique, est maître à bord de son navire. Il semble même dominer les lieux. « Ici », lance Afonso en montrant l'allée fréquentée en majorité par des Angolais, « je suis le *regedor* (régent) ». Pareillement, en suggérant à Figueira un statut de plateforme relationnelle, celui-ci corrige, rétorquant, « un genre de *regedor* ». Et probablement, quand s'entrelacent l'intimité consolidée d'un être ensemble et une ville qui se laisse apprivoiser, les habitués de la place éprouve une profonde satisfaction : celle d'une place publique, et de tout son capharnaüm humain, qui s'offrent avec le sentiment d'être maîtrisés. Ainsi, pour des gens comme le Senhor Figueira, Adriano, Caca, Mamadi, Afonso, José du kiosque, ou encore Paolo l'*engraxador*, l'urbain est décidément bien plus que familial. Pour qualifier leur relation avec la pluralité de l'espace public, il serait plus juste de parler d'une véritable maîtrise de l'urbain.

Il convient maintenant d'ouvrir le regard sur la pratique de la place publique d'un point de vue général. Car la maîtrise de son environnement ne se limite pas au fait de connaître beaucoup de monde. C'est en effet tout un ensemble d'attitudes, de manières d'être et de se comporter qui participe à lui donner de l'épaisseur. « Les gens du Rossio », affirme José, « tu arrives à les reconnaître rien que par la façon dont ils bougent ». Et il faudrait en dire de même de leur façon d'interagir. Les gens du Rossio sont à l'aise, avec l'espace, à l'aise avec les gens. Après de longues années de présences, de coprésences et de croisements, ils

entretiennent un rapport pacifié avec le lieu. Et pour bien saisir cette relation intime, il apparaît inconvenant de distinguer d'un côté une familiarité matérielle, de l'autre une familiarité humaine. Pour le bien-être d'un habitué, ces deux aspects sont indissociables. Oui, il y a une manière décontractée de poser son pied sur un muret, de s'adosser à un mur et de déambuler d'un pas nonchalant, mais ne faut-il pas y voir par là une relation également décontractée par rapport aux flux et aux coprésences de toutes sortes ? Inversement, si sur un banc il s'adresse facilement à son voisin, ou s'installe dans la promiscuité avec sérénité, c'est bien aussi parce qu'avec le banc, il y a une certaine complicité. C'est un tout de la place publique qui est maîtrisé. L'acteur, l'esprit libre, foncièrement à l'aise, y est comme chez lui. Au milieu d'un intense va-et-vient, le voici à lire son journal placidement. Il crie, il gesticule, il rit aux éclats et se lance dans de cocasses représentations en racontant une fumeuse histoire sans se soucier du spectacle donné. Le voilà également à jouer de l'interconnaissance. Quand par exemple, ce Gitan se penche sur le journal ouvert autour duquel sont réunis trois papys, leur emprunte un stylo, et note sur sa main les numéros sortis de la loterie, laissant les trois incrédules amusés par son intromission. Ou encore, il y a Benfica, qui de la devanture de la Ginjinha claironne « ueeeiii ! viens ici ! », au gardien du palais en face, situé à quelques cinquante mètres de là, pour l'inviter à boire un verre.

Enfin, surtout, il y a une symbiose avec le lieu. De la même manière que le lieu, maîtrisé, appartient aux habitués, les habitués appartiennent au lieu. « Ce sont des figures typiques », dit José derrière son étalage de journaux, pour ensuite expliquer, « oui oui, ils sont là tous les jours ». Paolo, employé au bureau de tabac, dira à son tour, au sujet de l'un des plastificateurs, qu'il est « une des mascottes du Rossio ». João fera une remarque plus élégante à propos de Figueira, en s'assoyant « aux côtés d'une figure charismatique de la Baixa pombaline ». De Figueira, son amie serveuse dira plutôt : « Le Rossio, s'il n'y a pas Figueira, ce n'est pas le Rossio. C'est comme aller à Rome et ne pas voir le Pape ». Ces habitués ont-ils pris la place de ces « figuras típicas », le père Candide, le Nain Siffleur, le mendiant João Bruno, le dandy Don José Coutinho de Lencastre pour ne citer qu'eux, des personnes de tous milieux confondus qui animaient encore au début du xx<sup>e</sup> siècle, de part leur originalité en tous genres, les lieux de la ville ?<sup>221</sup> Contrairement à ces personnages hauts en couleur, les figures d'aujourd'hui sont des gens comme tout le monde, ils se fondent dans la masse. Et en quelque sorte, leur notoriété a plus de mérite, se construisant, tout simplement, à être là, à rencontrer et

---

<sup>221</sup> Francisco Santana et Eduardo Sucena (dir.), *Dicionário da história de Lisboa*, op. cit.



à converser, inlassablement. Mais ce qui les différencie aussi, c'est le fait d'être des figures, non pas de la ville, mais sinon d'un lieu bien circonscrit, la place publique. Comme l'affirme si pertinemment Mario à propos de Pierrot : « ce monsieur ici, est désormais patrimoine du Rossio ». N'est-ce pas cela le patrimoine, cette chose fière, confiante, satisfaite et reconnue, comme peuvent l'être les habitués ? Nul doute, ces derniers font bien partie de l'espace public.

## Conclusion 6 : L'expérience urbaine comme un jeu

Puisqu'il est désormais question d'exprimer une interprétation heureuse de l'expérience de la place publique, ou au moins une qualification satisfaisante, l'envie est de retrouver Olivier Mongin, et de partir, car il faut bien s'appuyer quelque part, d'une phrase piochée dans les entrelacs entre l'individuel et le public : « L'expérience urbaine n'est pas l'alchimie d'une volonté générale qui permet de s'élever miraculeusement de l'individuel au collectif<sup>222</sup> ». L'occasion est donc donnée pour y rentrer dedans, peut-être sans y mettre toute les bonnes manières. L'expérience urbaine des habitués est alors sans doute une alchimie, pas bien compliquée d'ailleurs, car elle se résume en un fait, un acte, en une pratique de retraité, qui est celle de pratiquer l'espace public. Trop simple ? Non, c'est bien cela, pratiquer la place équivaut pour ces gens à pratiquer l'expérience urbaine, à tel point que la densité relationnelle qui se vit au quotidien est tout simplement la raison d'être des occupations. C'est du concret. Les acteurs ne s'élèvent pas miraculeusement vers le collectif, au contraire, ils plongent dedans, et de façon très pragmatique.

De la convivialité de groupe à la convivialité collective, c'est un peu ce qu'il s'est passé. Comme si l'alchimie était passée par là, lentement à dissoudre des frontières, à faire fusionner des liens, de sorte que l'acteur est emporté par l'espace, et de son monde de l'entre soi il se retrouve dans un entre tous. Ou alors faut-il y voir comme un débordement, une propagation, où c'est l'acteur qui emporte l'espace avec lui. Il y a cette phrase pour en fournir une belle image : « Dans la critique de la raison dialectique, Sartre, analysant les journées de juillet 1789, montraient comment des hommes du peuples, en faisant au sein de groupements spontanés l'expérience concrète de la liberté, de l'égalité et de la fraternité, avaient su improviser une émeute triomphante<sup>223</sup> ». Aucune émeute sur la place, mais les hommes du

<sup>222</sup> Olivier Mongin, *La condition urbaine. La ville à l'heure de la mondialisation*, op. cit., p. 31.

<sup>223</sup> Didier Anzieu et Jacques-Yves Martin, *La dynamique des groupes restreints*, Presses Universitaires de

peuple ont su faire triompher les rencontres, transformant une dynamique de groupe en expérience urbaine.

Attention à ne pas tomber dans une représentation dichotomique du vécu relationnel, d'un côté le réseau, de l'autre l'espace public. L'analyse a décortiqué les rencontres, et les acteurs ne se privent pas de les différencier. Mais la pratique est un tout. Elle superpose des relations, par exemple avec l'apparition du mendiant, ou avec l'aparté, de véritables rencontres dans la rencontre, elle accumule dans le quotidien une succession de relations qui ne se soucient pas d'un ordre établi. Et tout le charme de la pratique est là. Les acteurs sont des joueurs de la sociabilité qui se laissent prendre au jeu de l'espace public. Quand Figueira s'installe sur son banc, pour ne citer que lui, se présente devant lui toute la densité des possibles rencontres que sa journée va lui proposer. Il n'attend personne de précis. Il attend l'espace public. De sorte que s'entendent des commentaires tels que, « aujourd'hui sont passés des gars qui ne comptaient pas », ou encore, « hier, j'ai rencontré un Espagnol, un chauffeur de bus ». L'expérience urbaine est un jeu, dont l'atout principal est le suivant : qui vais-je rencontrer aujourd'hui ?

---

France, Paris, 1994[1968], pp. 27-28.

## Chapitre 7

### Du temps avec la ville

Celui qui se rend sur l'espace public profite de la ville. Que ce soit là son intention première, ou qu'il en bénéficie indirectement par sa simple présence, chacun se retrouve à pouvoir tirer avantage du caractère foncièrement urbain du lieu. Ce temps passé avec la ville concerne en fait pratiquement tous les citoyens qui pour une quelconque pratique éprouvent le désir ou le besoin d'y apparaître. À une exception près cependant – celle qui confirme la règle – car à fouiller dans la diversité, se permettant d'exclure ceux qui usent du lieu comme carrefour de mobilité puisqu'ils ne font que transiter, se présente une catégorie d'acteurs de l'espace pour qui le lieu dans lequel ils se trouvent, dans la plupart des cas, n'a en soi absolument aucun intérêt : les ici dénommés travailleurs du hors échelle, qui ne sont là qu'un instant, peut-être dix minutes, en général une heure, voire plusieurs jours éventuellement, et dont la tâche principale est de s'occuper de l'aspect matériel de l'espace public. L'ironie veut que ces gens sont là en train de prendre soin de la ville, ils la fabriquent, l'entretiennent, la décorent, la promotionnent, mais leurs innombrables activités sont totalement déterritorialisées, s'étalant sur « toute la Lisbonne » et souvent dans les communes environnantes, de sorte que, « on est partout, un jour ici, un autre jour là-bas. On monte et on s'en va », comme le dit cet installateur d'échafaudages<sup>224</sup>.

<sup>224</sup> Voici une liste partielle pour fournir une idée de la multitude de ces travailleurs qui peuvent se rencontrer sur la place publique, par ordre d'apparition au cours du temps : « monteur de stands », changeur d'affiches publicitaires, laveur de vitres, monteur de toits, livreur de pain, employé de ménage, électricien de l'illumination publique, laveur de fontaines, producteur d'événements, employé de spectacles, laveur de distributeurs de billets, « jointiste » de fibre optique, restaurateur de bâtiments, livreur de boissons,

Mis à part ces gens, qui sont avec les touristes, c'est toujours intéressant de le noter au passage, acteurs et artisans de non-lieux, les personnes qui fréquentent la place publique entretiennent un lien avec cette dernière qui renvoie à sa capacité de représenter la ville. Du temps avec la ville, c'est donc des pratiques et des acteurs différents. Mais au juste, de quelle ville s'agit-il ? Certainement pas de la même, qu'il s'agisse de Sorry, d'un groupe de jeunes Belges en vacances, d'un mendiant ou encore d'un pompier municipal au cours d'une cérémonie, chacun va y voir sa ville en fonction de la logique qui sous-tend sa présence. Pour chaque pratique, et même pour chaque individu, une partie du Rossio, un quelque chose de la ville qui fait sens. Ce qui n'exclut pas que ces représentations puissent se chevaucher, c'est-à-dire qu'elles vont pouvoir s'entendre tant bien même que les intentions de départ sont variées. La place publique se partage, son spectacle collectif qui la parcourt s'offre à qui le veut et selon les convenances de chacun, et c'est d'ailleurs grâce à la diversité des interprétations et des points de vue la concernant que le lieu se fait ville.

Ce chapitre divise ses parties selon le rapport qui se noue entre la pratique et l'espace public. La ville est toujours là, bien sûr, non pas dans les décors mais bien plus comme metteur en scène, car c'est par son prisme que les gens sont là, par ce quelque chose de la ville qui se révèle dans le lieu que les pratiques ont du sens. En fait, ce temps avec la ville est un temps pour la ville, chacun allant voir dans ce fouillis d'activités de quoi répondre à son propre intérêt.

## Groupes, pratiques de groupes et réseaux de lieux

Quand les habitués déclarent spontanément, dans l'intention de qualifier un lieu qu'ils connaissent bien, que « tout le monde passe au Rossio », ce ne sont pas toujours les mêmes gens qui sont signalés, et cela se comprend aisément étant donné la densité de cette troisième couche présente sur l'espace public – après celle des occupations ou celle des travailleurs en déplacement – et qui concerne l'ensemble des passages. C'est une lecture différente qui est donnée de la multitude, l'accent ne va pas être placé sur la même diversité, car tout dépend en fonction de quoi celle-ci est appréhendée. Ainsi, et il en a déjà été question, cette masse

---

électricien de l'illumination festive pour Noël, *calceteiro*, technicien en télécommunication réparant les cabines téléphoniques, employé de la mairie installant quarante drapeaux pour la finale de la *Champions*, décorateur de vitrines, gardien de structures d'événements...

humaine occasionnelle, circulante, peut correspondre à tout ce cadre de gens susceptibles d'avoir une accroche avec les réseaux des occupations. C'est donc une multitude qui se constate, qui se vérifie, comme un constat empirique, et qui s'applique à une diversité sociale circonscrite par l'éventualité d'un lien. Par contre, l'espace public peut également être considéré par son abondance générale, telle une foule abstraite, et en conséquence il s'agit d'un savoir qui se procure au quotidien, d'une impression qui se dégage, par des observations amusées, des interactions, un passage qui s'offre aux regards. L'expression renvoie alors à une sorte d'effet de la multitude, et elle a du sens, non pas tant comme représentation exhaustive du corps des citoyens, mais sinon dans sa qualité à décrire l'aspect disparate d'un ensemble de présences qui s'activent en tous sens. Car en effet, ce qui frappe au premier abord, c'est bien le défilé de toute une quantité de petits mondes en tous genres, qui utilisent, chacun à leur manière, un espace public devenu véritable carrefour urbain. Là réside une première caractéristique principale de ces groupes : nombreux, mais surtout, dominant, leur hétérogénéité.

L'espace public laisse ainsi entrevoir la ville mise à jour par l'École de Chicago, quand l'effet de la singularité exacerbée, propre à l'état d'esprit urbain, se révèle en des regroupements d'affinités de toutes natures et aux liens tendanciellement spécialisés, tels qu'une bande d'amis du milieu hard-rock, des anciens élèves du collège militaire, ou encore un ensemble de vitriers de pare-brise. Afin de rendre compte de ces groupes urbains de l'entre soi, Louis Wirth, dans son fameux texte « Le phénomène urbain comme mode de vie » (1938), parle des « unités d'intérêts ». Les individus, sophistiqués et cosmopolites, prennent part à des groupes très différents, explique l'auteur, et ceux-ci ne fonctionnent que par rapport à un segment de leur personnalité<sup>225</sup>. Chaque membre d'un groupe emporte ainsi avec lui une parcelle de soi qui viendrait s'inscrire dans un potentiel cercle d'appartenance. La constitution de tous ces groupes doit alors s'appréhender avec l'individualisation des styles de vie. Puisque chacun est amené à s'inventer, avec des décisions individuelles qui agissent en toute liberté et dans tous les domaines de la vie, s'opèrent également des regroupements comme corollaire, voire comme aboutissement, d'une existence dictée par l'affirmation de soi. Tel que l'énonce Georg Simmel, à chaque groupe dont fait partie un individu, c'est une coordonnée de lui en plus pour le déterminer<sup>226</sup>. Il est de la sorte probable que la pluralité des formes identitaires des groupes résulte d'une part d'une stimulation, celle de l'extension de la sphère du choix, en

---

<sup>225</sup> Yves Grafmeyer et Isaac Joseph, *L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, op. cit.

<sup>226</sup> Pierre-Yves Cusset, *Le lien social*, Armand Colin, Paris, 2007.

l'occurrence du choix au niveau relationnel, d'autre part d'une nécessité, celle de se façonner des liens. Face à la tâche identitaire, le groupe a la côte. Et puisque, pour reprendre Zigmunt Bauman, les identités contemporaines s'enrobent d'une certaine fluidité, de même se rencontrent des groupes au caractère éphémère et éventuellement superflu. Ainsi, à titre d'exemple explicite, il y a ce groupe constitué sur internet et réunissant une quinzaine de propriétaires d'un même chien de compagnie, le Westy, qui viennent une fois par mois se promener ensemble, chiens et propriétaires, sur l'espace public. La description ne doit cependant pas s'égarer dans l'exagération. Si l'épanouissement de l'individu, couplet au milieu urbain, a diversifié les types d'appartenance, l'hétérogénéité des groupes se nourrit également de liens solides, enracinés et de l'ordre de l'affectif : une famille en vacances, des anciens colons du Mozambique (autre groupe qui se distingue des occupations), ou par exemple une classe de lycée.

Conjointement aux natures contrastantes des groupes, l'effet de la diversité sur l'espace public provient également de leur composante transnationale, autre notable caractéristique des groupes. Cette fois-ci, c'est dans les plis de la ville qu'il faut aller y chercher des raisons. Il est en effet bien connu comment les centres historiques des métropoles sont transformés par les politiques de la ville en ressources touristiques. En l'occurrence, la ville de Lisbonne a joué la carte, et avec succès, puisque le phénomène du tourisme, qui n'a cessé de croître au cours des dix dernières années, s'impose sur la place de par son aménagement, la disponibilité donnée, sur la voie de circulation orientale du Rossio, pour l'arrêt des autobus, et les innombrables groupes internationaux se déplaçant en visite guidée<sup>227</sup>. L'omniprésence de cette pratique, variant selon les saisons, résulte d'un contexte favorable à deux niveaux : une Lisbonne qui fait partie d'un *cluster* transnational de capitales touristiques à voir, et un Rossio qui est le passage obligé parmi les principaux parcours de visites. Mais la ville, désormais gérée telle une entreprise, ne se contente pas d'attirer par la séduction de son patrimoine. Elle travaille sa force d'attraction, et cela sur plusieurs terrains, car il est nécessaire de faire venir – outre les capitaux étrangers – un maximum de visiteurs, et si possible des horizons les plus variés. Par

---

<sup>227</sup> Pour rendre compte de la massive présence touristique, il suffit d'évoquer un exemple de relevé de la présence des autobus, d'où sortent et entrent des groupes, au nombre de 45, au cours de la journée du mercredi 15 octobre entre 10 heures et 17 heures. En conséquence, voici quelques-uns des groupes qui, ce jour là, sont passés sur l'espace public : 45 polonais, 55 lituaniens et lettons, 15 chinois, 32 israéliens, 11 personnes de la République Populaire de Hong Kong, 22 espagnols de Madrid et de Barcelone, 17 taïwanais, 15 sud coréens, 20 allemands, 59 portugais du Algarve, 35 allemands, 30 hollandais, 20 personnes des États-Unis, du Canada et de l'Angleterre, 22 japonais, 34 danois, 27 français de Strasbourg, 23 russes, 19 français, 24 anglais, 58 personnes de l'Irlande et de l'Écosse, 46 chinois d'Amérique, 11 français de la Charente Maritime...

conséquent, là encore, le groupe est approprié. Se distinguent ainsi, pour en rester aux généralités, des présences en lien avec trois milieux : l'économique, avec par exemple une quarantaine de pharmaciens, en séminaire, de la région française du Languedoc Roussillon, un groupe de trente-cinq employés de chez B.M.W., travaillant en France, ou une dizaine de techniciens en télécommunication, en provenance de l'Algérie, pour une formation ; le milieu sportif, avec ses nombreuses équipes, comme celle de judo du Brésil, de rugby de l'Ukraine, ou encore, l'équipe féminine chinoise de volley ; enfin, parmi les nombreux groupes du monde étudiant, il y a par exemple la cinquantaine de lycéens italiens de Perugia en visite d'étude, l'association des étudiants en géographie de la Sorbonne, ou encore, des jeunes de l'« Indian Institute of Management Kozhiko », dans le cadre d'un échange. L'ensemble de tous ces groupes en provenance de l'étranger, qu'ils soient attachés à des secteurs comme ces derniers, ou en simple visite touristique, présentent un lien d'appartenance territoriale (ville, région, nation), qui vient donc se doubler avec l'activité qui les unit. Mais il n'est pas rare que la commune origine disparaisse quand c'est au sein même du groupe que s'introduit la diversité internationale. Tel est le cas, et de fait les groupes du secteur économique présentent surtout cette caractéristique, pour le monde des multinationales en « global meeting », comme par exemple l'entreprise pharmaceutique Suisse Roche, ou le groupe financier d'ingénierie Ingeco dont les soixante membres comportent environ quarante nationalités différentes, ou encore, une multinationale du Qatar avec sa vingtaine de cadres du monde entier. Tel est le cas, aussi, pour ces touristes collectés dans divers hôtels de la ville, créant, le temps d'une visite guidée, un agrégat de multiples provenances, mais également, hautement éphémère : un de ces groupes par exemple, composé de douze jeunes, comprend deux Canadiens, un Finlandais, cinq Allemands, deux Suédois, un Autrichien et un Australien. Pareillement, il y a cette équipe de Varna, en Bulgarie, venue pour un tournoi de foot-salle, qui témoigne d'une composition assez diversifiée, en ayant parmi ses membres deux Serbes et un Portugais. La place publique, par l'intermédiaire des groupes qui la parcourent, donne ainsi à voir les connexions d'une ville à l'échelle internationale, et en particulier, la vitalité de ses flux. De fait, c'est un espace au public global. Trop souvent cependant, s'oublie de préciser la réalité circonscrite qui se perd derrière ce qualificatif. Car le flux des visiteurs étant soumis à un droit de visite, se promener sur la place publique des autres reste un privilège de certains. Ainsi, l'espace est effectivement marqué par des groupes aux multiples provenances, mais sa globalité, toute relative, se restreint en majorité à des Européens, et en ce qui concerne le reste

du monde, aux élites et à des minorités dûment choisies.

La remarque ne peut toutefois remettre en cause un fait bien réel qui s'expose sur l'espace public, celui de l'hétérogénéité de ses groupes, conjuguant des vies urbaines diversifiées et des origines qui s'étendent de la métropole au transnational. Conjointement, il est possible de caractériser l'ensemble de tous ces groupes par ce qui les unit, en portant un regard transversal, c'est-à-dire transculturel, qui prend en considération ce qu'il y a de commun entre eux. Se dégagent alors deux constatations. La première est un dénominateur commun : chaque groupe a à faire avec la ville. Autrement dit, si chacun fréquente l'espace pour des raisons qui lui sont propres, ce qui détermine les présences, d'une manière ou d'une autre, est en relation avec la ville. Ainsi, il y a par exemple, tel qu'il vient d'être abordé, la ville visitée, ou d'un autre point de vue, la ville consommée, quand se met en spectacle son authenticité, puisque désormais, « on se fait » une ville devenue image d'elle-même, en témoignent les « praças-património », ces « lugares transformados em cenários de consumo estético impregnados de memórias do passado<sup>228</sup> ». Et alors que certains viennent explicitement pour visiter, d'autres, et ils sont nombreux, qui appartiennent aux rouages de la ville globale, s'immiscent pareillement, entre deux salons, avant une conférence, après une réunion, au dénommé tourisme urbain. Ensuite, toujours parmi les logiques des présences, il y a la ville qui s'affirme, cette fois-ci par des pratiques qui parlent d'elle et la mettent en valeur. Les groupes font alors partie du panorama des institutions locales, et apparaissent sur l'espace public par le biais d'événements organisés : la commémoration des pompiers qui maintient la mémoire de la ville, l'anniversaire de la Casa do Alentejo qui scande son temps, les festivités de juin qui affichent son identité populaire, ou encore, les animations commerciales qui promotionnent sa vitalité. Autre ville qui se joue sur l'espace, celle qui se montre, par des manifestations, des défilés, des parades, des processions, et qui passent sur la place publique afin de s'exposer à la ville. Enfin, il y a tout un ensemble de pratiques en groupe qui nécessitent de la ville, pour une quelconque intention, et qui vont alors user de la place publique comme réceptacle. Ici, la ville est tout simplement utilisée, comme espace opérationnel. Celui-ci est par exemple un support à l'étude, pour des étudiants en première année d'architecture qui viennent dessiner « les lieux les plus importants » de Lisbonne, pour des lycéens à la rencontre « des lieux les plus emblématiques » d'une œuvre littéraire, ou encore, pour des participants d'une école de danse contemporaine désireux de s'expérimenter

---

<sup>228</sup> Maria Alexandra Lousada, « Praça e sociabilidade. Práticas, representações e memórias », in Miguel Figueira de Faria (coord.), *Praças Reais. Passado, presente e futuro, op. cit.*, p. 53.



au contact de l'urbain. Mais l'espace propose également ses qualités scénographiques, servant de décor pour les innombrables équipes de l'image, où ils sont deux, trois individus, ou alors deux cents, quand une publicité se tourne, amateurs ou professionnels, qui capturent la ville en des intentions artistiques, documentaires ou promotionnelles. Et pareillement, quelques cent ou deux cents étudiants viennent profiter du lieu, et en l'occurrence de ses fontaines, pour les baptêmes et les bénédictions concernant les rituels initiatiques des *caloiros* (bizuts). Sans prétendre rendre compte d'un contenu exhaustif de toutes les pratiques qui animent le lieu – celles-ci d'ailleurs n'en finiraient pas de se renouveler – ces diverses activités en groupe, avec leur motivation propre, témoignent à chaque fois d'une relation qui s'instaure avec l'espace et dans laquelle, en quelque sorte, la ville est pratiquée, ou tout du moins, quelque chose d'elle lui est exigé. L'espace public se présente ainsi avec une nécessité de sens : qu'il puisse incarner au mieux sa dimension publique, afin que la pratique, quelle qu'elle soit, et en particulier toute la symbolique qui parfois l'accompagne, puisse s'accomplir. Autrement dit, que l'espace fasse ville.

Représenter la ville n'est pas une prérogative exclusive au Rossio. À Lisbonne, comme dans toutes les grandes agglomérations, la symbolique de la ville se répartit en plusieurs endroits capables de transmettre une force de représentation et que généralement se partagent édifices du passé et architectures signes des métropoles d'aujourd'hui. Et ils sont quelques-uns ces lieux de Lisbonne, forgés et accumulés au cours du temps, qui participent à l'*ethos* de la ville. Par conséquent, les pratiques en groupe ont du choix. Et de fait, pour répondre à leur dessein, elles ne cessent de parcourir la ville, trouvant leur pleine réalisation dans un éparpillement urbain. Ce trait constitue la deuxième constatation, commune à tous les groupes, celle d'une pratique multi-située qui va s'activer en plusieurs lieux distincts. Varient alors, d'une part, la quantité d'endroits fréquentés, et d'autre part, la périodicité au cours de laquelle ceux-ci se succèdent. Par exemple, avec les étudiants en architecture, la ville se dessine une fois par semaine, en dix endroits différents, alors que la commune sortie en compagnie de son toutou est mensuelle et s'effectue en trois lieux (Baixa, Sintra et Belem). La course pédestre, organisée par une banque, se donne à voir pareillement en trois endroits de la ville (Baixa, Sintra et Cascais), mais l'alternance s'étale sur le long de l'année. Avec l'organisation d'assistance les Anges de la nuit, ce sont quatre sorties nocturnes qui s'établissent dans la semaine en quatre points distincts (Rossio, Campo das Cebolas, la gare Orient et Saldanha). Quant aux événements annuels, généralement enracinés dans un lieu

donné, ils témoignent parfois, également, d'une fréquentation en déplacement de l'espace urbain : la commémoration de l'implantation de la République du 5 octobre, ou la cérémonie de fin d'études de la *queima das fitas*, par exemple, ont lieux en quelques espaces appropriés, en général selon la disponibilité de ces derniers. En des temporalités opposées, se distinguent les divers regroupements en mouvements, comme les manifestations ou les processions, qui en l'espace de quelques heures partent d'un point de la ville pour en arriver à un autre, en passant par des lieux principaux d'exposition. Dans un registre différent, mais témoignant d'un semblable déplacement, il y a les participants des nombreux *team building*, activité que les multinationales semblent bien apprécier, et dont l'intention, comme l'explique une animatrice, est « pour promouvoir les bonnes relations au sein de l'entreprise » ; quelque peu plus agités que les manifestants, ils effectuent au pas de course, dans le cadre d'un jeu convivial et compétitif, toute une série d'épreuves disséminées en une quinzaine d'arrêts dans le centre historique. Les circuits touristiques également, autres cas d'enchaînement d'espaces publics dans la continuité, s'activent vers les cinq ou six incontournables lieux qu'il faut visiter (Sé, Alfama, Baixa pombaline, Rossio, Praça do Comércio, Jeronimos, Belem). Le parcours est d'autant plus intense que le plus souvent se double l'échelle du circuit urbain, juxtaposant le tour de la ville à celui des villes, en des variables géographiques s'étalant sur le Portugal (en quatre jours par exemple, Porto, Braga, Guimarães, Fátima, Ovidos, Anadia), la péninsule ibérique (en sept jours par exemple, Madrid, Salamanca, Lisboa, Sevilla, Ronda, Granada, Valencia, Barcelona, Saragoza), et même parfois dans le monde entier. La pratique mélange ainsi visite et voyage, et il faut alors courir, car « ce soir on dîne à Séville », comme le signale un chauffeur de bus, ou à cause de l'avion pour Dubaï, qui part dans quelques heures. En des temps plus espacés, qui peuvent s'étirer sur des années, d'autres groupes, aux profils différenciés, s'inscrivent dans cette accessibilité des lieux aux dimensions globales : une équipe sportive nationale par exemple, participant à un circuit de rencontres internationales, mais aussi des supporters qui suivent leur équipe en déplacement à l'étranger, ou une vingtaine de jeunes marins du « Training Ship Danmark », ou encore, tout simplement, une bande d'amis qui chaque année vient s'encanailler dans une ville européenne.

À chacun des groupes correspond par conséquent un réseau de lieux. L'espace familier se dilate, comme si la pratique en groupe se voyait prise par une certaine frénésie du changement, ou tout du moins condamnée à de l'irréparable diversité. Ainsi que le rappelle Carlos Fortuna, le règne de l'individualisme et de la domesticité, couplé à la culture du

mouvement et de la vitesse, faisant en sorte que, « os sujeitos se encontram em contínuo trânsito entre lugares », participe au présupposé d'une crise de l'espace public<sup>229</sup>. Peut-être faudrait-il alors parler ici d'un espace public éparpillé, voire littéralement qui s'émiette, sous l'effet d'une pratique qui se plaît dans le un peu par ci, un peu par là. Car si effectivement il y a réseau de lieux, la pluralité reste confinée dans de l'homogène : que le lieu, à chaque fois, puisse accomplir le même dessein, donner du sens à la pratique, et par conséquent qu'il puisse symboliser une même identité à chaque fois renouvelée. Loin de permettre à une multi-appartenance, trop souvent mise en avant à propos de mobilité, le réseau de lieux, qui se veut approprié à un usage de la ville, représente un même espace public qui serait fractionné. Ainsi, pour chaque type de pratique se propose son réseau de lieux qui lui est spécifique. Et puisque ces réseaux sont dominés par leur lien nécessaire avec la ville, ils prennent de cette dernière ses différentes facettes : réseau par exemple de la ville prestigieuse et élégante, ou alors de la ville authentique, mais également, réseau des lieux les plus courus, ou qui représentent un aspect singulier de la ville, comme celui des lieux sacrés que parcourent les pèlerins du groupe « *sanctuarios europeos* ». Aussi, au symbolisme des espaces, viennent parfois s'ajouter des contraintes fonctionnelles, telles que les grandes dimensions, la centralité, ou encore le fait qu'ils soient connus de tous.

Ainsi, en considérant l'ensemble de tous ces espaces, qui constituerait le réseau de tous ces réseaux de lieux, apparaît un espace public homogène, étiré dans l'expansion urbaine et reproduit au sein des villes globales. C'est la ville symbolique, une ville prise dans un processus de fractionnement spatial que produisent toutes ces pratiques en groupe, et qui renvoie à un espace public démultiplié en une multitude de lieux ayant la force de la représenter.

Et il faut bien le constater, cet espace urbain attire. Difficile de dire qu'il y a de la vie, mais en tout cas il fonctionne, il est à la mode, et il permet en outre que s'animent les quelques usages de tradition qui lui reste. Ce qui détonne le plus, cependant, c'est de voir comment tout un monde aussi varié, tous ces mouvements d'autonomie individuelle propres à l'urbain, où chacun pratique ses relations et ses lieux tel qu'il l'entend, viennent se canaliser, non pas vers un unique usage de la ville, mais en un espace public commun, capable donc de répondre et de satisfaire à une pluralité d'usages, et finalement, viennent se retrouver ensemble.

---

<sup>229</sup> Carlos Fortuna, « Culturas urbanas e espaços públicos. Sobre as cidades e a emergência de um novo paradigma sociológico », *Revista crítica de Ciências Sociais*, 63, outubro 2002, p. 130.

## Un *exlibris* au croisement de la ville globale

La ville a besoin d'un centre. Un endroit qui puisse, plus que les autres, fonctionner comme une référence de son identité et signifier, à l'usager qui vient à sa rencontre, un lien privilégié. À Lisbonne, les supporters des équipes étrangères de football ont fait leur choix. Par le biais de la toile, les rendez-vous et le regroupement avant la rencontre se font au Rossio. Et puisque « le sport c'est la guerre<sup>230</sup> », les étendards affichés, sur le monument central de la place, signalent toute la symbolique d'une prise de la ville. Sans doute, la réunion aurait pu se faire autre part. Mais le Rossio, contrairement aux autres espaces de représentation qui se proposent dans la ville, a une position avantageuse. Les habitués disent qu'il est l'*exlibris* de la ville, c'est-à-dire une représentation. Et il n'est pas le seul, mais il est doté d'une telle puissance symbolique qu'il en est, semble-il, le principal. Comme le dit Tati : « Vous allez à Lisbonne, si vous ne vous arrêtez pas au Rossio, vous n'avez pas été à Lisbonne ». Comme le dit également cette résidente : « Une personne qui va à Lisbonne et qui ne va pas à la place du Rossio, c'est indiscutable, tu n'y crois pas ».

Comment le Rossio en est arrivé là ? Tout d'abord, il importe de signaler que le Rossio, puisqu'il est une place publique, n'est pas un espace urbain anodin, et en tant que tel, il est comme toute la plupart des places publiques d'aujourd'hui, qui « continuent à être considérées comme les symboles de la cité et de la sociabilité urbaine et à être utilisées soit par la population, soit par les pouvoirs politiques<sup>231</sup> ». C'est que, d'une manière générale, la place publique accompagne l'épopée de la ville et en accumule son temps, car elle est pourvue d'une tendance certaine, s'appropriant de ses réalisations, manifestant ses soubresauts, croisant ses chemins, à accueillir son devenir, et en ce sens, elle en propose un reflet, comme si les intrigues qui soutiennent la machine urbaine trouvaient, en ces ouvertures publiques, l'occasion de se mettre à jour. « Have you been to London if you have not been to Piccadilly and Trafalgar Square ? », remarque Frederik Stjernfelt, qui invite à considérer l'âme d'une place comme le témoignage du caractère de la ville, et par là de son identité<sup>232</sup>. Et en effet, au delà des particularismes, la place publique, ne serait-ce que par sa destinée de centralité

---

<sup>230</sup> « Le sport c'est la guerre », c'est le titre du *Manière de voir*, #30, mai-juin-juillet, 1996.

<sup>231</sup> Maria Alexandre Lousada, « A praça », in Christian Topalov et al., *L'aventure des mots de la ville. À travers le temps, les langues, les sociétés*, op. cit., p. 984.

<sup>232</sup> Frederik Stjernfelt, « Locale, street, square. A naive theory of the city », *Knowledge, Technology and Policy*, vol. 21, 2008, p. 110.

urbaine – comme lieu géographique, comme lieu sociologique – présente des prédispositions à montrer la ville, quelque chose d'elle en tout cas, et peut-être bien son âme.

S'imposerait alors un petit retour à l'histoire, ne pas négliger « as diversas vivências que as foram forjando ao longo do tempo nem as várias memórias que construíram o "sentido do lugar"<sup>233</sup> », l'intention étant de dire « du visible ses invisibles identités<sup>234</sup> », comme l'exprime Michel de Certeau, pour y puiser ce qui participe à faire du lieu un symbole de la ville. Ce passé, déjà relaté et considéré dans les premiers chapitres, ne peut ici qu'être repris dans les grandes lignes qui intéressent les propos : au départ, deux principaux espaces, ouverts et de grandes dimensions, qui accueillent les événements collectifs et qui se partagent la vitalité de la ville en deux centralités fonctionnelles et complémentaires. Le Terreiro do Paço, du pouvoir, et le Rossio, du peuple, sont les deux pièces maîtresses de l'échiquier urbain. À l'arrivée, alors que le hors échelle s'empare des vécus urbains, la grande place du Tage, orpheline de son commerce maritime, ne conserve plus que sa monumentalité, et le Rossio, n'ayant plus sa jeunesse de première dame, se console avec une sociabilité qui lui est fidèle. C'est alors justement leurs semblables parcours, chacun marqué par une aventure qui s'est ensuite essoufflée, qui va imprégner les représentations contemporaines. Car désormais, ces deux carrefours de l'histoire, qui ne le sont plus, se retrouvent pareillement confrontés à la densité de leur passé respectif. Les voici dominés par la nostalgie des temps révolus qui survivent dans les mémoires collectives. La ville est partie, mais en même temps elle est toujours là. C'est un passé qui s'impose, et d'une certaine manière, il a pris possession des lieux. Mais aussi, peut-être que c'est la place, à son tour, qui se gonfle de ses mémoires, comme si le vide, créé par une dispersion de son quotidien, libérait l'espace et le rendait disponible à une appropriation de son passé. Un double mouvement donc, dans lequel s'engouffre et entre en scène sous les projecteurs toute l'histoire de la ville, faisant ainsi de ces deux places publiques les principales « salles de visite » de la Lisbonne d'aujourd'hui, tel que l'affirment régulièrement sur les bancs ses résidents. La question qui viendrait maintenant serait : lorsqu'un espace public est une salle de visite, est-il pour autant du patrimoine, figé comme une image ?

Non, pas pour le Rossio en tout cas. Car la place publique présente une unité de sens. Certes, elle est tirée vers son passé, quand la ville pouvait s'y reconnaître, entière, telle une

---

<sup>233</sup> Maria Alexandre Lousada, « Praça e sociabilidade. Práticas, representações e memórias », in Miguel Figueira de Faria (coord.), *Praças Reais. Passado, presente e futuro*, op. cit., pp. 45-46.

<sup>234</sup> Michel de Certeau, *L'invention du quotidien, I : Arts de faire*, op. cit., p. 162.

représentation d'elle même, une figure métonymique. Cependant, elle en conserve sa dynamique sociale, et il en a été longuement question, toujours aujourd'hui témoin privilégié de la ville qui se rencontre et d'une expérience urbaine animée. Autrement dit, elle fait signe, incarne de la qualité urbaine, renvoie une représentation qui fait ville. En conséquence, même si l'identité du Rossio est balancée entre son passé et son présent, la place publique tire profit du fait qu'elle est située historiquement. Et en effet, le sens d'un lieu est une contingence historique, conjuguant héritage du passé et expérience du présent<sup>235</sup>. Le Rossio peut ainsi se parer d'une symbolique potentialisée par son parcours, car il symbolise doublement la ville : celle, coincée dans les mémoires, en tant que la plus récente expression d'une Lisbonne pleinement accomplie, avec une identité forte, et celle de sa réalité actuelle, en tant que morceau de convivialité, charismatique, espace encore digne de la ville, où se donne à voir un théâtre urbain, cosmopolite, nouveau, qui persiste face à la métropole. Dualité symbolique qui conforte alors le Rossio comme une contre image de la ville fragmentée, en opposition avec tous les maux, seble-t-il, qui rongent l'espace public depuis plusieurs décennies. De sorte que, si le lieu apparaît comme un *exlibris* privilégié de la ville, c'est parce qu'il représente, avant tout, une ville privilégiée, cette ville aux saveurs du passé qui résiste à l'étirement urbain. C'est sans doute ainsi que le pense Carlos, un ancien banquier du centre ville, quand il spécifie que : « Terreiro do Paço, le salon ; Rossio la grande salle ».

Ce détour effectué vers l'espace, allant le chercher à l'intérieur, lui soutirant quelques confidences, et finalement, touchant un peu de son âme, permet alors de mieux retrouver ces multiples pratiques de passage, et surtout, de mieux les appréhender au regard de ce Rossio qui s'offre dans toute sa densité expressive de ville par excellence. La principale remarque qui vient alors est celle d'un espace public bien disposé, c'est-à-dire que pour des groupes qui cherchent, chacun à leur manière, de rencontrer la ville, l'espace aura de quoi répondre aux attentes. Il y a en fait de fortes probabilités pour que les uns, tous aussi divers qu'ils soient, entrent en relation avec cet autre, la place publique. Conjointement, il y a de fortes probabilités pour que le Rossio fasse partie des différents réseaux de lieux que parcourt chacune des pratiques, quelque soit leur sens. Ainsi, qu'il s'agisse d'un rendez-vous mensuel de trois cents étudiants dans un endroit connu de la ville (pour aller dîner ensemble), de choisir des décors urbains emblématiques pour un magazine de mode de Munich, d'un ensemble d'étapes pour huit Autrichiens à vélo, ou encore, de ces danseuses qui chaque

---

<sup>235</sup> Robert Rotenberg « Introduction », in Robert Rotenberg et Gary McDonogh (Eds.), *The cultural meaning of urban space*, Rergin-Garvey, Westport, 1993, pp. xi-xix.

semaine vont expérimenter une situation urbaine nouvelle, le Rossio est toujours un de ces lieux. L'espace public est par conséquent pris sous l'effet de la concentration, au croisement de tous ces réseaux de lieux que parcourent les groupes, et également, au croisement de tous ces liens avec la ville – symboliques et pratiques – mis en œuvre par les divers usages de l'urbain.

Voici donc un espace qui manifeste une dynamique sociale du croisement, et il n'est pas sans rappeler le hiéroglyphe égyptien qui symbolise la ville, et représenté par une croix inscrite dans un cercle. En effet, le croisement renvoie à la ville, mais il convient de se demander en quoi celui-ci fait du Rossio une ville, et encore, qu'elle est la ville qui s'y donne à voir ? Alors, à se pencher sur les pratiques, la différence des intentions en fait des mondes clairement délimités. S'exposent sur le Rossio, aussi bien diversité des activités sociales que diversité des acteurs. C'est un Rossio qui se plaît dans sa capacité à embrasser l'hétérogénéité, à mettre ensemble. Mais à la différence d'un passé qui concentrait, comme si tout le mode était là à mijoter, aujourd'hui sa vocation collective s'organise dans le croisement. Il extirpe de leur cloisonnement les segments de la ville, mondes spécialisés, cités homogènes, et le temps d'une pratique, les croisent. Ce n'est pas pour autant que tous ces fragments disparates viennent s'agréger les uns aux autres, au contraire, chacun étant à ses petites emplettes. Par contre, face à « la ville, ou ce qu'elle est devenue, complexe de centralités et de réseaux<sup>236</sup> », le Rossio est comme une ressource que l'urbain met à disposition de lui-même pour se recomposer. Comme si, désormais, pour retrouver la ville d'aujourd'hui, pour en avoir un aperçu, il fallait un lieu qui puisse la croiser. L'espace du croisement recompose la ville.

Aussi, cette ville qui monte sur les planches se met en scène sur plusieurs échelles. Le Rossio combine en effet croisement local et croisement global, expose une ville articulée localement et une Lisbonne dynamisée par sa facette transnationale. Il est par conséquent espace de représentation d'un urbain connecté globalement, fonctionnant à l'instar des villes globales que décrit Saskia Sassen : « Des lieux infranationaux dans lesquels s'entrecroisent de multiples circuits globaux ; de ce fait ces villes s'inscrivent dans plusieurs géographies structurées sur un modèle interfrontalier, chacune ayant en général une portée, des pratiques et des acteurs distincts<sup>237</sup> ». Ainsi, en tant qu'espace du croisement de ces géographies structurées, la place du Rossio peut être également considérée comme le croisement de la ville globale. Et à dire vrai, elle est dominée par cela. La voici, ses réseaux et ses mondes, ses tous

---

<sup>236</sup> Daniel Pinson, « L'usager de la ville », in Sophie Body-Gendrot et al. (dir.), *La ville et l'urbain. L'état des savoirs, op. cit.*, p 236.

<sup>237</sup> Saskia Sassen, *La globalisation. Une sociologie*, Éditions Gallimard, Paris, 2009, p. 26.

petits mondes, la variété insoupçonnable de son corps social, sa multitude de nationalités, avec des étudiants anglais qui dansent au son de l'accordéon de Florin, des essaims de Polonais qui encerclent le banc de Figueira, une famille de Sud Coréens qui scintille au soleil, une invasion espagnole un jour de finale, des acteurs de multinationale cloisonnés dans leur rêve d'enfant, mais aussi des danseuses au milieu des Bissau-Guinéens, des petites étudiantes qui défient les supporters allemands, des employés de la mairie manifestant, un *rancho* folklorique qui s'improvise à la Ginjinha... ils sont tous là, à se succéder au cours des jours, et rejouant sans cesse les variations de la ville, ils défilent devant les bancs.

### Le centre du monde et l'aventurier : une caisse qui résonne

Les gens ne fréquentent pas un lieu par hasard. Il vient d'être question, par exemple, de tous ces acteurs aux présences occasionnelles, parfois cycliques, périodiques, qui viennent, par le prisme d'une pratique sociale, vivre l'espace et de la sorte signifier une relation avec celui-ci. Cette relation renvoie donc, pour cause principale, à un lien entre des pratiques et le lieu, indépendamment des individus. Maintenant, en revenant auprès des acteurs habitués de la place publique, il est bien su que lorsque les fréquentations se prolongent, le lien avec le lieu s'intensifie, devient familier, intime, pour en arriver même à être maîtrisé. Une relation particulière se noue et le lieu devient signifiant d'un point de vue identitaire. Cependant, si un quelque chose du lieu appartient à l'individu, un quelque chose d'une intensité plus ou moins grande, est-ce pour autant que l'acteur l'intègre dans son paysage identitaire ? Deux constatations vont alors être décrites, et celles-ci se basent sur le postulat suivant : en fonction du parcours des individus, et donc de leur patrimoine identitaire accumulé au cours d'une vie, la nature de l'identification à un lieu est dissemblable.

Ainsi, premièrement, et ils sont minoritaires, se distinguent les habitants dont la plus grande partie des vécus s'est déroulée à Lisbonne, et en conséquence, leur passé est imprégné de nombreuses fréquentations sur ses espaces publics centraux. Pour eux, le lieu appartient à leur identité, et leur identité est prise dans le lieu. « J'ai passé toute ma vie ici », raconte Orlando, « c'est ici que j'ai mes racines. J'ai travaillé ici quarante et quelques années, employé dans un magasin de chaussures Rua do Carmo ». Chacun y va alors de son terme pour exprimer ce sentiment d'un soi ancré. Cela peut être, « ici c'est ma zone, j'habite ici », ou,



« c'est ma seconde maison », selon les propos de Fernando Ornelas, ou encore, « ma terre est belle », comme l'exprime Mariana, précisant ensuite que, « moi je suis d'ici. Je suis née à l'hôpital São José et je fus baptisée à l'église de São Domingos ». Pour montrer comment le cadre spatial a un rôle identitaire, pour parler de ces identités qui se bâtissent par l'inscription spatiale, les anthropologues usent souvent, et à juste titre, de la métaphore de l'identité enracinée, permettant ainsi de renvoyer à des formes d'enracinements. Il importe ici de souligner que l'identité est belle et bien territorialisée, les racines sont profondes, et que ce sentiment d'appartenance au lieu, qui dans certains cas peut se révéler extrêmement fort, est intimement lié avec l'intensité des vécus. José, par exemple, n'hésite pas à affirmer que, « moi je suis un homme du Rossio », pour ensuite reprendre la teneur de l'identification en disant, « moi je suis le Rossio ». C'est sûr, lorsque depuis vingt-trois ans s'ouvre la boutique en plein milieu du trottoir, la couleur du lieu vient s'imposer dans la palette identitaire. Comme le fait remarquer José : « Mais laisses moi donner une note positive : le Rossio a une vie. Et dans ce cas, tu es en train de parler avec moi, le Rossio est ma vie ». Est-ce que le lieu, lui aussi, ne prend pas racine dans l'individu ? « Mais tout ce que moi je vois pendant la journée », continue-t-il, « possède une charge émotionnelle, une charge émotive, qui peu à peu s'emmagasine, se garde ». Ce sont des vies qui cheminent ensemble, celle de José et celle du Rossio, des vies qui s'entremêlent et se confondent, témoignant ainsi que si l'identité se construit dans un lieu, ce n'est pas toujours le même lien qui s'instaure.

La deuxième constatation, concernant une proportion d'habitues relativement élevée, diffère de la première en raison d'une identification au lieu qui résulte, mais aussi procède, d'une autre mécanique. Ici, le cadre spatial ne vient pas modeler les identités et l'acteur n'est plus là à parler de ses racines. Par contre, se donne à voir une étroite correspondance entre ce qu'est le lieu et ce que sont les acteurs. Identités du lieu et de l'individu sont nouvellement liés, mais à la différence de José, où leurs cheminements se faisaient en commun, cette fois-ci ce sont des cheminements indépendants qui se retrouvent. L'identification au lieu n'est donc plus un processus inscrit dans un parcours, mais sinon la conséquence d'un lien direct. Comme le remarque ce Brésilien de Rio de Janeiro en train de déguster tranquillement sa *ginja* adossé à la façade, « ce *largo* a un aspect très *carioca* (de Rio de Janeiro), moi je me suis identifié avec ce lieu ». Ainsi, quand un ancien colon qualifie l'espace public en expliquant que « ici, c'est un lieu d'identification », il signale avant tout le lien entre ce que représente le lieu et les nombreuses personnes qui s'y reconnaissent. Ce qui peut alors étonner,

c'est que l'affinité identitaire de certains « dinosaures » en soit restée là. Point de « racinement » pour reprendre Michel Agier qui emprunte le terme à Marcel Detienne<sup>238</sup>, qui correspond au processus de « faire son trou », de se reconstruire une appartenance locale sans racines préexistantes. Il apparaît par conséquent nécessaire de se pencher sur les identités, d'abord celles du lieu, ensuite celles des acteurs, et d'aller y chercher, d'une part ce qu'elles ont en commun, d'autre part ce qui fait que l'identification au lieu conserve une certaine distance et se suspende dans un certain statu-quo.

« Identificar uma rua », explique Yves Lequin, « atribuir-lhe (ou reconhecer-lhe) uma identidade : trata-se de uma construção social complexa na qual participam os próprios habitantes, as suas actividades, as suas formas de vida e também toda uma herança, uma história e uma memória<sup>239</sup> ». De cette construction – cette reconstruction – de l'identité du Rossio, l'articulation entre le passé et le présent vient alors parfois semer des troubles, elle génère des hésitations, place les commentaires sur le terrain de la confrontation. Le message cependant reste clair et se joue en trois temps : d'abord il y a ce passé d'une certaine pureté portugaise perdue, un Rossio de souche, dont les quelques nostalgiques montrent comment « il n'y a de lieu que hanté par des esprits multiples<sup>240</sup> » ; ensuite, comme intermède, se glisse le discours pondéré de José, même si les esprits sont toujours là à roder : « Je pense qu'actuellement le Rossio est en train de se chercher une identité. Il y a beaucoup de touristes, alors ça lui donne un caractère indéfini [---]. Moi je ne sais pas à quel point le McDonald's, par exemple, fait partie de cette place » ; enfin, le verdict, c'est le décalage entre la grande salle de visite de la ville, voire « la place centrale du pays », comme le dit un commerçant, et tous ces noirs, « à côté de la Gin-ji-nha ! à côté de l'église de São Domingos ! », les Gitans qui démarchent, et « les sans-abris, les alcoolos, beaucoup de mendicité ». Là, ce n'est pas une identité indéfinie, ni une identité qui serait souillée, mais une image malvenue, avec tous ces touristes...

Ces discours pris dans les contrastes, englués dans la longue conservation, avec ses regrets du passé et ses critiques du nouveau, demeurent cependant le fait d'une minorité. A l'opposé, il y a une représentation tendanciellement commune et qui se contente de prendre en considération le lieu comme il vit aujourd'hui, avec ses gens et ses pratiques. Elle est en fait le

<sup>238</sup> Michel Agier, *Esquisses d'une anthropologie de la ville. Lieux, situations, mouvements*, op. cit., p. 94.

<sup>239</sup> Yves Lequin, « Comentários finais », in Graça Índias Cordeiro et Frédéric Vidal, *A Rua. Espaço, tempo, sociabilidade*, op. cit., p.168.

<sup>240</sup> Michel de Certeau, *L'invention du quotidien, I : Arts de faire*, op. cit., p. 162.

témoignage sur lequel tout le monde s'accorde, un ensemble d'impressions spontanées qui dépeignent un même tableau, une même caractéristique dominante que résume cette employée de la pharmacie Azevedos : « Beaucoup d'étrangers, beaucoup de personnes différentes... beaucoup de diversité ». C'est là, dans la diversité, que se focalisent les représentations, premier acteur de la place qui vient se faire remarquer parce qu'il est ostentatoire, mais aussi, parce qu'il vient d'entrer en scène. Enfin, ce qui est une nouveauté, ce qui est contemporain, ce n'est pas la diversité, vieille pièce d'un Rossio collectif de la ville, c'est bien plus l'ampleur de cette diversité, une place qui joue plusieurs actes à la fois, « un melting-pot de personnes, des Roumains qui viennent voler jusqu'aux touristes des croisières » comme l'affirme Nelson, un commerçant opticien. Cette diversité donc, qui revient autant dans ces pages que dans les discours, vient caractériser les lieux car elle s'impose par ses effets multiples. Elle peut être sociale, celle du corps de la ville qui passe, qui s'arrête, circule, et dont parle Figueira, « ici passe de tout : le voleur, le policier, le ministre », puis cet employé de la Tendinha, « touristes, députés, présidents, architectes, sans-abris », ou encore Mogas, condensant le tout en un « centre de passage de toutes les classes sociales ». Mais aussi, il faut y rajouter ce qui est partout, en nombre, en mouvement et à l'arrêt, ce Rossio global des croisements, et en l'occurrence, des touristes, les plus notoires, « jusqu'à l'Anglais, le Français, l'Allemand, l'Espagnol... il y a de tout qui s'arrête », ainsi que l'exprime Fernando Ornelas, de sorte que pour le coiffeur Carlos, « il y a des gens de toutes les parties du monde, c'est international le Rossio, c'est très international le Rossio ». Enfin, bien sûr, l'hétérogénéité c'est aussi le Rossio des occupations, avec par exemple sa « petite pointe d'Afrique » du Largo et de ses abords, tel que le qualifie Adelino un Capverdien, un Rossio qu'António s'applique à décrire, passant régulièrement sur la place : « Les gens sont nombreux et variés. Il y a là des Indiens, il y a des Chinois, il y a de la Guinée, Angola. Au Largo il y a beaucoup de nègres, de race noire. C'est une rencontre cosmopolite. C'est rare d'avoir un autre endroit où il y a plus d'ethnies qu'ici. C'est plus que dans le pays ». Espace de la diversité urbaine, internationale, cosmopolite, le Rossio n'en finit pas de se montrer comme un excès de la ville, ou plutôt peut-être, comme un de ces « grands lieux urbains », tel que les raconte Pierre Sansot, qui « dévoilent, d'une façon irremplaçable, la ville », qui vivent en tension avec elle et en révèlent ce qui lui advient<sup>241</sup>.

Pour s'en rendre compte, mieux vaut quitter alors les impressions, les effets du regard,

---

<sup>241</sup> Pierre Sansot, *Poétique de la ville*, op. cit., p. 38.

puis entrer dans les vécus et écouter le quotidien de la multitude. Il y a là quelque chose d'unique : « Moi quand je sors d'ici », raconte José, « et je parle avec des amis qui vivent en banlieue, et je leur parle des histoires du Rossio, eux ils voyagent presque dans mes histoires, parce que cela ça n'existe qu'ici ; cette place réunit du fou du Rossio jusqu'au mendiant rempli de fourberie pour... de ses tarés jusqu'à ses ministres frauduleux... tout n'est pas mauvais, ça réussit aussi à rentrer dans le champs du merveilleux ». De l'expérience du commerçant reviennent alors les mots du scientifique : « Foi ainda ai longo dos séculos, tal vez principalmente, o ponto de encontro dos cidadãos, um local onde se procura algo que só a cidade pode oferecer<sup>242</sup> ». Se touche là sans doute un point vital de la place publique. Un quelque chose de merveilleux, et en même temps d'important. Pour reprendre José : « le Rossio est le sel de la ville ». Et en effet, l'identité du Rossio ne peut s'appréhender sans cette forme d'enchantement et d'évasion que procure le lieu, car dans sa capacité à accueillir autant de monde, c'est-à-dire autant de mondes différents, c'est tout un monde qui s'engendre et qui s'invente, avec ses drôles de personnages, drôles de rencontres, drôles de bavardages, comme une comédie de la ville. Il faut ainsi en venir aux propos d'Afonso, et à la sensibilité d'un autre acteur d'expérience, pour aller pointer ce qui se cache derrière la comédie : « Le Rossio c'est l'autre monde. C'est un monde dans un autre monde, c'est un monde différent, c'est l'autre monde, c'est cosmopolite, c'est un petit monde dans un autre monde. C'est une universalité, une petite universalité »\*. À chercher à décrypter ce discours, en ressort que de la densité urbaine et de sa multitude, Afonso n'en fait qu'un, un tout qui serait même là à se loger au creux de la main, ce monde à l'écart qui a cette qualité en même temps de concerner et d'unifier tout le monde. L'interprétation séduit, elle voit l'espace public autre part, ou autrement, celui-ci s'élève de la vie quotidienne pour réunir dans un lieu devenu sagesse. Et pourquoi pas ? Le Rossio sagesse de la ville, Rossio dont certains pourraient y voir une anarchie réalisée, avec ses multiples petits mondes qui se partagent les bancs publics, ses paroles échangées et sa convivialité, c'est-à-dire son collectif qui cohabite pacifiquement. Le merveilleux n'est-il aussi pas là ? Afonso répond de la sorte indirectement à José lorsque celui-ci se questionne sur le Rossio qui se cache derrière, tel qu'il le dit, « les mille Rossios ». Et il faut comprendre ce dernier, troublé par une récente expérience :

« Je peux te donner un exemple. Le kiosque, là où tu me vois travailler maintenant, avant il était là-bas en face du Nicola. À cinquante mètres. La différence est incroyable. Ça semble, presque... ça ne semble pas vrai mais c'est la vérité, la

---

<sup>242</sup> Jorge Gaspar, « Do pelourinho ao centro comercial », *Povos e culturas*, op. cit., p. 246.

différence est incroyable. En cinquante mètres. Entre, avoir un kiosque en face d'un café, ou s'asseoir au café, ou... ce que tu vis, ce que tu vois, ce que tu sens, ce que, tout, tout tout. Là, cette expérience de délocalisation, elle m'a fait comprendre cela : il y a plusieurs places dans cette place. Il y a beaucoup de places dans cette place. ».

Oui, en effet, tous les cinquante mètres, une réalité qui change, une diversité différente. Mais avec son universalité, Afonso redimensionne les contrastes et propose un autre point de vue : tous ces petits mondes espacés, c'est la même comédie, un même rapport à la ville qui en fait ce lieu unique où à l'excès d'hétérogénéité vient s'opposer un semblant d'égalité.

De ces représentations et quelques témoignages d'expérience, il faut maintenant s'en servir et tenter de fournir, et d'imaginer, ce qui s'apparenterait à une définition du lieu et qui correspondrait à son identité, une tâche presque ingrate tant les efforts semblent vains. Pour commencer, celle-ci doit prétendre au collectif, qu'elle puisse englober toute la diversité qui l'habite. Et puis conjointement, puisqu'elle offre autant de visages, une pluralité de facettes se juxtaposant et se succédant, il lui faut avoir l'ambition de la densité. Enfin, il y a aussi son côté magique, tous ses possibles qui en font un lieu quelque peu à part, et par conséquent l'identité se doit de prétendre à un certain charisme. Alors pour aider à qualifier ce gros et vieux personnage, un petit mouvement en deux temps, tout simple, pour donner de la profondeur. Ainsi, au départ, une identité qui se donne à voir, celle du Rossio de la première rencontre, c'est son apparence, ou encore sa présentation, et que décrit un couple de touristes Hollandais : « It's Rossio, it's the central point. Busy place. Diferente people, diferente countrys ». Et puis maintenant, afin de répondre aux intentions, sera donnée la parole à l'expérience et l'enthousiasme de José, dont la remarque réussit ce mouvement vers l'intérieur pour aller dénicher du lieu une essence : « Rossio est le centre du monde ».

Après l'espace, les hommes. Dresser une sorte de portrait d'un vaste ensemble d'individus est aussi farfelu que tout simplement impossible. Par contre, il est possible de tirer de toutes ces singularités ce qu'il y a de tendanciellement commun, et en conséquence, ce qui les rend particulières. Et en effet, en se penchant sur les parcours de vie, se découvrent, en une proportion relativement élevée, des existences similaires, dans le sens où elles sont toutes en marge du modèle commun. De part la particularité des métiers, et en raison d'une intensité des déplacements, les récits sont ainsi souvent emprunts d'extravagance et de rocambolesque.

Il y a par, exemple, des existences qui s'étalent en des énumérations de pays

interminables et qui révèlent de véritables papys aventuriers :

- Adelino, marin et cuisinier dans la marine marchande, a fait plusieurs fois le tour du monde et connaît la mer du nord comme sa poche. Désormais, ce Capverdien de soixante-cinq ans parle dix langues : les trois scandinaves, l'allemand, le hollandais, le grec, l'espagnol, l'anglais, le portugais et le créole capverdien.
- Figueira arrive en Angola quand il a deux ans, en 1931, commence à travailler dès ses treize ans, devient mécanicien à dix-huit ans, puis s'occupe de l' « entreprise familiale de camions » qui fait du transport de « café, bois, de tout, du matériel pour la construction ». Alors qu'il se destinait à être « instructeur mécanicien » au sein du M.P.L.A., il vient à Lisbonne en 1975 et devient « mécano électricien de grosses machines », et par conséquent exerce son savoir en des lieux comme des « plateformes de pétrole, chantiers navals », s'occupant par exemple de « moteurs de grands bateaux », ou encore de « l'illumination urbaine ». « Moi, je n'ai jamais travaillé au Portugal » dit-il, « j'allais deux ou trois mois à l'extérieur, ou cinq ou six mois. Le personnel travaille en *free-lance*. On termine le boulot et on s'en va ». Ainsi, parmi les multiples endroits fréquentés, se distinguent la Hollande, le Koweït et Gibraltar, où il est resté à chaque fois un an. Désormais, Figueira a toujours dans sa poche « un testeur, pour voir s'il y a du courant ».
- Adriano né en Inde, à Bombay. Son père travaille dans une entreprise anglaise qui fabrique des pneus, mais une fois parti, il n'y a plus que sa mère, à vendre « des mangués avec un panier sur la tête », pour faire vivre une famille de cinq enfants. « Ça ne suffisait pas » dit-il, alors « je volais des cocos ». Ils partent à Goa, où il suit « un cours de charpentier à l'école technique », pour « travailler dans la construction publique ». « Ensuite, en 1967, je suis venu par ici, parce que j'ai coupé la gorge d'un type à Goa. J'ai changé de nom, de Andrew à Adriano ». Il reste six mois à Lisbonne, puis part au Mozambique faire le menuisier, où « j'étais un roi » dit-il, jusqu'en 1975 quand il revient au Portugal. « Ici, ça ne donnait rien », alors il va travailler le bois au Moyen-Orient, en Iran, en Arabie Saoudite, au Koweït, aussi en Irak, où il est garde du corps du président Saddam Hussein, qui lui offrira un immeuble à Almada. « Ensuite, en Somalie », continue-t-il, « je travaille comme plongeur dans une centrale thermique », puis aussi, il y fait le garde du corps du président Siyaad Barre. Travail qu'il fera également à Goa, avec le Doctor Jack Sequeira, à la tête d'un parti, et au Portugal, avec le président Ramalho Eanes. Entre-temps, il continue avec son métier de menuisier, en Égypte, au Soudan et en Finlande, qu'il a beaucoup aimé. Il va deux fois à Rome pour voir le Pape et lui parler, mais ne réussit pas, lui qui va tous les jours à la messe depuis qu'il est enfant, « mais j'ai rencontré Maria Teresa de Calcuta au Caire », reprend-t-il, « grâce à un ami qui travaillait à l'ambassade ». En Allemagne, travaillant dans la construction de gros bateaux, il a un accident et reste vingt-deux jours dans le coma. « C'est la princesse Diana d'Angleterre qui a payé tous les frais d'hôpital, car je travaillais pour une entreprise qui lui appartenait ». Enfin, plus récemment, « j'ai travaillé dans la police secrète, ici, dans cette zone, mais les gens se méfiaient, ils arrêtaient de me causer, alors j'ai arrêté ».
- Bulia est né au Mozambique en 1944. Il a eu un enfant quand il était encore au lycée, à dix sept ans, et il prétend en avoir trente-cinq autres avec quatorze femmes différentes.

Le voici avec quatre-vingt-sept petits enfants et quarante-deux petits petits enfants. Il a également beaucoup travaillé au Moyen-Orient, dans quatorze pays différents, et en particulier, en Irak sous Saddam et au nord du Yémen. Il était soudeur de pipeline pour le pétrole, soudeur « argon », c'est-à-dire le savoir faire « le plus complet », pour le compte notamment d'une entreprise italienne dont le siège est à Gènes. Quand il vient au Portugal, il a trente-quatre ans et fait du transport routier sur toute l'Europe, et surtout jusqu'en Russie : chargé de jambon, fromage et huile d'olive, il revient avec du caviar et de la vodka. Comme il le dit, « j'avais une vie de cow-boy », non pas tant parce que « en Afrique, j'ai dû tuer pour sauver ma vie », mais à cause d'une existence festive et quelque peu dissolue.

Ces exemples montrent des aventures de vie. Aussi, celles-ci peuvent prétendre à leur dose d'intensité et d'émotion sans pour autant se disséminer, tout en étant relatif, en des expériences à ce point internationales.

- Tel est le cas de Fernando, qui tous les matins, à moins d'être « agent de sécurité à Odivelas », est parmi la compagnie de la Ginjinha avec son chariot de courses. Quelqu'un qui aime la musique, la poésie, et qui est fêré de tactique militaire, et pour cause : après avoir été « commando militaire dans l'armée », il est mercenaire dans plusieurs opérations, celle d'un coup d'État en Ouganda par exemple, pour ensuite se ranger cinq ans dans la Légion Étrangère.
- Il y a Manuel aussi, autre militaire à fréquenter la Ginjinha régulièrement, « fusilier » pendant trente-huit ans dans la marine, il guerroya sept ans dans les trois colonies portugaises, et fait le tour du monde avec la Sagres (navire de l'école militaire).
- La vie de Lobo, quant à elle, mélange les péripéties à l'originalité. Né au Cap-Vert, il part au Portugal à dix-sept ans faire l'armée, et se retrouve en Angola sur le front, « vingt-huit mois dans la guerre coloniale ». Pour échapper au massacre, il va alors en U.R.S.S. suivre un cours à l'école d'officiers, et pour ne pas devenir officier, il s'échappe à nouveau en mai 1975, à Rotterdam, où il y restera neuf ans. Là, il travaille sur les bateaux, au début comme laveur des machines, ensuite comme responsable de l'huile et de la température. Et quand il n'est pas sur la mer, il nettoie de grands tanks vidés de leur produit chimique. De retour à Lisbonne, sans doute en a-t-il marre de laver, il se met à dessiner de faux billets de banque, avec un ami qui les imprime, ce qui lui vaudra trois ans de prison. Il écoperà ensuite dix autres années de prison à Sintra, car il faisait avec sa femme de faux documents d'identité dans « une agence Calçada do Carmo ». Comme il le dit lui-même, « dans une famille il y a toujours une brebis galeuse, c'est moi ».

Inversement, il y a des parcours de vie qui offrent moins d'éclat, dont les activités ont moins de panache, mais qui sont fortement marqués par la multitude des pays rencontrés. De façon simplifiée, deux cas de figures contrastées caractérisent ces migrants du Rossio : des anciens colons qui souvent, grâce à leur savoir-faire colonial, tel que par exemple prospecteur de mines, testeur de pétrole, machiniste niveleur, ou topographe maritime, étendent leur vécu

vers d'autres contrées, notamment en Afrique du sud, en Namibie, ou encore au Brésil ; et une main-d'œuvre, corvéable à merci, qui se retrouve sur le Rossio car le Portugal fonctionne tel un territoire où il est préférable, et possible, de se retirer, en général pour ceux qui n'ont pas réussi à s'établir dans d'autres pays européens. Ces travailleurs migrants ont par conséquent, souvent, quelques expériences derrière eux. Paté par exemple, qui est Sénégalais, témoigne d'un parcours migratoire qui est des plus simples : après avoir passé cinq ans à Bordeaux, en France, il vient en 1998 s'installer à Lisbonne car il a des problèmes de documentation. Viennent ensuite des récits un peu plus dense :

- Comme celui de Dabo, né à Bissau, qui commence par une expérience au Cameroun, avec une petite boutique de montres et de colliers, ensuite devient, au cours de ses huit ans passés en Espagne, manœuvre dans la construction civile, puis « vitrier, à installer des vitres », et ouvre un magasin de téléphonie à Madrid avec un associé espagnol, avant de venir au Portugal en 1997, à cause de la crise.
- Mamadou qui est du Sénégal, avant de venir en 1993 à Lisbonne, travaille dans plusieurs pays de l'Afrique du Nord, du Moyen-Orient et de l'Europe.
- Bani, originaire de Bissau, fait une formation de policier à Odessa, en Ukraine, étudie la comptabilité en Algérie, passe un an en Tchécoslovaquie, et deux ans à Hambourg chez son frère.

Enfin, il y a ces quelques personnes qui font de l'import-export, des commerçants pour qui l'activité professionnelle et le déplacement ne font qu'un :

- « J'ai grandi au Mali, j'ai fait l'école jusqu'à la neuvième où j'ai appris à parler français », raconte Sorry qui est originaire de la Guinée-Bissau. À « dix-sept ans, je n'ai peur de rien », dit-il, « un sac avec deux paires de baskets, quatre pantalons, quatre chemises », et il part pour la Sierra Leone, puis le Cap-Vert où il demeure pendant treize ans : « Je faisais du commerce entre le Cap-Vert, le Sénégal et les îles Canaries ; j'achetais au Brésil. Quand les Chinois sont arrivés sur le marché, ce n'est plus possible, eux ils faisaient venir des containers de Hongkong, et puis il y avait trop de taxes pour nous ». S'ensuit alors un parcours plutôt dense de pays rencontrés qu'il énumère, tout en confiant, « le migrant parfois il ne mange pas » : Guinée Conakry, Sénégal, Côte-d'Ivoire, Liberia, Haute-Volta, Cotonou Bénin, Nigeria, Niger, Mali, Alger, Maroc, Tunis, Malta, Libye, Mansourah en Égypte, Tchad, Espagne, France, Allemagne, et Italie, où actuellement il fait du commerce de chaussures.
- Ibrahim, également commerçant, informe de sa vie en énumérant, quant à lui, les douze langues qu'il parle : français, espagnol, portugais, anglais, créole bissau-guinéen, créole de la Sierra Leone, c'est-à-dire « de l'anglais mal parlé », et six dialectes de l'Afrique de l'Ouest. Comme le dit Sorry à son propos : « Il est international ».



Quelles considérations faut-il tirer de ces bribes d'existences par rapport aux identités de ceux qui les racontent ? D'abord, ouvrir une parenthèse, afin de cesser de disserter sur une identité de l'acteur de la mobilité, parce qu'il est cet immigré qui devrait s'émanciper de ses appartenances, qui serait écartelée dans une polarisation binaire entre terre d'origine et terre d'émigration<sup>243</sup>. La dichotomie ne peut supporter la complexité d'un puzzle identitaire de l'acteur du Rossio qui, à bien des égards, est certainement plus cosmopolite et plus moderne qu'un diplomate ou un responsable de multinational. Il apparaît ainsi nécessaire de redonner au travailleur qui voyage la dimension de son identité, puisqu'entre ces deux terres qui focalisent les réflexions, il y a bien souvent un long chemin rempli de vécus et qui parcourt les continents. Il n'est d'ailleurs pas besoin d'aller puiser en des parcours exceptionnels. Andrea est né au Cap-Vert, y a vécu jusqu'à vingt-cinq ans, puis a passé une quinzaine d'années à Cabinda en Angola. Actuellement, il est tous les jours au Rossio avec des Angolais. Avec ses deux terres d'origine, de quelle ethnicité doit-il être considéré ? À l'inverse, Guy, de parents portugais, est né en Angola, et à vingt ans va vivre à São Tomé e Príncipe pendant douze ans, mais entre quatre et six ans habite au Cap-Vert. Le voici maintenant un jour sur deux sur la Praça da Figueira en compagnie des Capverdiens. À défaut de reposer la même question, peut-être faut-il y voir, ayant appris le créole avec ces derniers, un signe d'intégration ? Il faut le dire sans détours : ce plus ou moins comme nous, qui domine les analyses, prend racine dans la catégorie de l'ethnie, créée de toute pièce par les administrateurs coloniaux, en collaboration avec les anthropologues, afin de figer dans la réduction identitaire des populations qui ne l'étaient pas<sup>244</sup>, et se prolonge par une idéologie de l'intégration, triste expression d'un inextricable regard ethnocentrique.

Maintenant, en revenant sur les parcours de vie des acteurs du Rossio, se constate à l'évidence une routine transnationale que rythme une succession d'expériences parfois pimentée par des péripéties. Puisque l'identité est un processus en construction, fondamentalement relationnel, les papys de la place publique présentent un bagage identitaire imprégné de densité, composé d'une diversité d'influences et cousu par un certain caractère d'aventurier. Comme le dira un monsieur de la Sierra Leone au sujet d'Adriano, qu'il vient à

---

<sup>243</sup> Voici quelques-unes des oscillations identitaires qui s'étirent sur le fameux axes : une double orientation entre culture de la terre d'origine et culture de la terre d'accueil (Leal, 2007), les traits perdus de son insertion et les traits maintenus de son identité ethnique (Brigham Gomes, 1999), une double identité, un « entre deux mondes », un compromis inventé, une contradiction à gérer, une hybridation (Sudan, 2002), l'ici et l'ailleurs, l'assimilation et la communauté (Benayoun, 1990)...

<sup>244</sup> Les identifications combinaient en effet localité, mobilité entre les localités et gouvernement central de type empire ; voir à ce sujet, Jean-Loup Amselle, *Logiques métisses*, Éditions Payot et Rivages, Paris, 2009[1990].

peine de rencontrer, « vous, vous avez la tête remplie ». Cristiana Bastos utilise le terme de « fusão », pour mettre en évidence le brouillage des identités que produit un « precipitado urbano » où tout semble s'imbriquer<sup>245</sup>. Il convient alors de reprendre cette métaphore, préférée par l'auteur, dans un milieu urbain, au terme de globalisation, et d'étendre sa pertinence en s'appuyant justement sur les causes qui sont liées aux dynamiques de la globalisation. Car les « identités-fusions » des acteurs, aussi bien de l'Empire colonial que de la périphérie du monde, apparaissent effectivement tel un précipité mondial, sorties du laboratoire du marché global de l'économie.

Mais il convient aussi, pour prendre la mesure, en particulier, d'une certaine épaisseur identitaire, de s'en remettre aux commentaires des acteurs, et en l'occurrence lorsque ceux-ci témoignent de l'épaisseur de leur vie : « Mon existence », dit Raoul qui n'a que soixante-sept ans, « elle pourrait faire un roman » ; « c'est plus qu'une vie », explique Figueira, « parce que quelqu'un, quand il arrive à un certain âge, il a déjà trois vies » ; comme le révèle Adriano, reprenant ainsi les divers sentiments, « mon histoire est très grande ». Et si l'identité se bâtit et se façonne au cours d'une vie, son édification, assez hétéroclite, assez remplie, a désormais atteint ses limites : « Moi je suis là. J'ai un passé très grand », signale Mogas, pour rajouter quelques jours après, « j'ai déjà vu ce que j'avais à vivre » ; Apoio, quant à lui, voudrait écrire la biographie de ses quatre-vingt-quatre ans de vie, puisque dit-il, « j'ai eu cinquante-neuf emplois [---], j'ai une vie longue et compliquée. Elle fut compliquée mais j'ai tout vaincu » ; enfin, le dernier mot sera pour Luca, « la vieille tante », qui se plaît à raconter son passé, quand il était « chanteur d'opéra au théâtre São Carlos », « chanteur de fado », technicien géologue dans une compagnie de diamants, puis dans une autre de pétrole, « fonctionnaire aux finances [---], fonctionnaire à la municipalité pour les énergies nucléaires »... : « Je suis un homme accompli, je peux mourir ».

Aussi, l'identité s'inscrit dans des appartenances collectives. Là encore, les acteurs ont leur mot à dire. Et puisque l'identité peut se décliner en une pluralité de possibles appartenances, chacun y va de sa référence à un potentiel cercle identitaire. Bien sûr, depuis que le xx<sup>e</sup> siècle a fabriqué puis mis sur le devant de la scène la référence nationale, celle-ci est la première à s'exprimer. Se choisit alors, en fonction du contexte, une nation pour faire part d'une partie de soi : « Moi je me sens portugais », explique Nunu, « je me suis toujours senti portugais. Beaucoup de Mozambicains se sentent portugais » ; Abibou, lui, sort une

---

<sup>245</sup> Cristiana Bastos, « Omulu em Lisboa. Etnografias para uma teoria da globalização », *Etnográfica*, V (2), 2001, pp. 303-324.

photocopie de son Acte de Naissance et le lit à haute voix : « République portugaise... Province de Guinée... naissance à Bissau... 1938. Tu vois, je suis portugais » ; et le Senhor Figueira proclame, « moi je suis portugais ! à l'époque, Angola était Portugal ». Cependant, certains préfèrent mettre en valeur une double identification nationale, mieux adaptée à leur sentiment identitaire. Dabo, par exemple, qui se définit « moitié portugais et moitié Guinée », ou encore Francisco, un avocat, qui affirme, « je suis portugais, mais je n'ai jamais cessé d'être angolais. Je suis né là-bas ». Les remarques pourraient alors s'accumuler, mais en soi, elles présentent ici peut d'intérêt, si ce n'est d'informer sur la relevance, à un moment donné, d'un sentiment d'appartenance par rapport à d'autres. Il suffit de les confronter, pour ne donner qu'un exemple, au *petisco* de ces anciens du Mozambique, anciennement de Goa : quelques plats du restaurant, *favas* et *picanhas*, quelques petits piments verts, « achetés chez les Chinois », que chacun découpe dans son assiette, « c'est une de nos coutumes africaines », et de l' « *aguardiente* de cajou », typique de Goa. Ce *petisco* métissé en dit décidément plus long.

Par contre, quand les habitués de la place publique mettent en avant leur appartenance au monde, et cela à cinq reprises, l'identification devient intéressante. « Moi je suis citoyen du monde » dit Pierrot, voulant se présenter comme une personne qui dépasse les différences, ou encore, « moi je suis citoyen international », lance Cutinho, originaire de Goa. Cette non des moindres vaste appartenance collective mérite alors de se confronter à des modèles d'analyse. Et en tant qu'habitants de la terre, la référence étant celle de citoyen, l'envie est d'aller d'abord questionner la métaphore du paysage identitaire élaborée par Arjun Appadurai, puisqu'elle insiste sur le caractère fluide et déterritorialisé de l'identification collective<sup>246</sup>. Après tout, ils sont nombreux sur la place à constituer une « sphère publique d'exilés ». Qu'en est-il donc du rôle de l'imagination, tant stimulée par les médias, sur ces identités qui s'inventent dans l'exil, tel que le soutient l'auteur ? Vient ici un problème de comparaison, car si la réflexion de ce dernier se base sur des diasporas établies, le Rossio reflète plutôt un paysage de soi perdu dans une fluidité des territoires et en fin de parcours. Alors en effet, les médias sont là dans une certaine mesure à travailler l'imaginaire, et dans le cas présent, celui de se considérer citoyen du monde, mais leur rôle se cantonne à bien peu de chose face aux existences. Le paysage des papys est bien trop vaste pour se réduire à une sphère déterminée. L'identification peut alors chercher à s'interpréter avec António Firmino da Costa qui différencie cette

---

<sup>246</sup> Arjun Appadurai, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, op. cit.

dernière en distinguant l'identité entre processus relationnel, qui résulte des relations et définit un « nous » en démarcation par rapport aux « autres », et processus culturel, qui comprend toute la symbolique identitaire liée à la culture<sup>247</sup>. Ainsi, pour une personne comme Afonso qui vit le Rossio avec un trop plein de relations éparpillées, la démarcation du « nous » et des « autres » devient vague, le relationnel étant là à confondre la donne ; comme il le dit : « Moi je suis un homme du monde. Je suis né en Angola mais je suis un homme du monde, j'ai beaucoup d'amis dans tout le monde ». Ce genre de propos se retrouve également avec Mogas quand il annonce, « moi j'aime faire des relations avec des personnes de tout le monde. Ma convivialité humaine, c'est ce qui compte » ; un idéal qui installe ainsi le déterminisme relationnel au premier plan tout en réduisant une quelconque démarcation au néant. Du côté culturel, o Mogas, encore lui, est un peu dans l'embarras : « mon père est portugais, ma mère est hollandaise, et je suis né en Angola. Qui suis-je ? » ; finalement, il va s'employer à broyer quelque peu son identité culturelle pour la rendre toute relative, en affirmant avec détermination, « nous sommes tous farine du même sac [---], moi je suis citadin du monde ». René Gallissot établit pareillement une double différenciation de l'identification, reprenant celle qui est relative au relationnel, qu'il définit d'appartenance, et proposant celle de projection collective, qui renvoie à une référence communautaire de l'ordre de la représentation imaginaire ou symbolique<sup>248</sup>. Dans ce sens, le paysage identitaire des gens du Rossio, de quelques-uns en tout cas, s'en réfère bien à une image collective, ambitieuse projection, qui toutefois s'extrait d'un cadre communautaire restrictif, en accord avec la largeur des identités. D'une certaine manière, c'est bien commode de s'en remettre à une telle identification. Face aux intensités des processus identitaires, quand le culturel est confus, quand le relationnel déborde, le citadin du monde ne vient-il pas se proposer comme une solution pragmatique ? Elle se comprend peut-être mieux ainsi, cette particularité de l'identité qui traverse les nombreux papys aventuriers du Rossio, comme une nécessité de trouver un apaisement, un raccourci, un refuge, enfin, quelque chose qui permette de définir l'aboutissement d'une grande vie. N'y a-t-il pas, là aussi, une certaine sagesse populaire ?

Il est temps de revenir sur le lien entre les identités respectives du lieu et des acteurs du quotidien, afin de constater, telle était l'intention, leur notoire correspondance. Le Rossio,

---

<sup>247</sup> António Firmino da Costa, *Sociologia, op. cit.*

<sup>248</sup> René Gallissot, « Identité/Identification », in René Gallissot, Monder Kilani et Annamaria Rivera, *L'imbroglio ethnique en quatorze mots clés*, Éditions Payot, Lausanne, 2000, pp 133-143.

espace d'un collectif qui va puiser au-delà des frontières, accueillant toute une dynamique humaine déversée par les désirs de la globalisation, et des personnes familiarisées avec l'étendue humaine de la planète, tels de véritables paradigmes de la globalisation. L'espace public est rempli de vie comme le sont les existences des habitués. L'identité de l'espace a été creusée, elle est presque insaisissable, car à vrai dire, elle serait indéfinie, se révélant finalement comme un lieu à part, hors du commun, celui qui réussit à condenser la multitude. Les habitués sont hors de la norme, ils portent en eux une multitude de vécus, et de cette densité ils en font une identité fusion, insaisissable elle aussi, mais qui a emporté avec elle la saveur du vaste monde.

Le Rossio est un refuge. Le petit centre du monde est le lieu adapté. Fréquenter la place publique prend tout son sens dans ce lien complice où acteurs et lieu se répondent dans leur mutuelle universalité. Ainsi l'espace public fait sens. Quand les individus prennent place, quand ils se laissent prendre par de potentielles sociabilités, cela leur renvoie, par de multiples références, toute la diversité qu'ils ont apprivoisée. L'espace fait sens car il leur renvoie leur propre image. Il fonctionne comme une véritable caisse de résonance des existences de chacun. De fait, ce « champs du merveilleux », en même temps terrain des échanges et toile de fond en constante ébullition, est un moyen pour les acteurs d'aller à la rencontre de leur propre histoire.

Le Rossio fait partie de ces lieux proches du citoyen, « ceux avec lesquels il s'identifie le plus spontanément, ce sont des espaces de chevauchement presque parfait entre un cadre physique et un sentiment d'appartenance à une collectivité<sup>249</sup> ». Aussi, selon la modalité de s'identifier au lieu, la dynamique de ce chevauchement peut varier avec subtilité. Les deux formes d'identification avec le Rossio, qui ont été décrites dans cette partie, témoignent en effet d'un cadre et d'une collectivité qui ne cohabitent pas selon la même logique. Ainsi, pour ces acteurs qui ont fréquenté l'espace public tout le long de leur vie et qui se sentent intimement imbriqués avec le lieu, l'identification est fortement territorialisée. Et quand change la collectivité qui l'habite, le lien est perturbé car il devient difficile *d'être* le Rossio. C'est donc *un lieu proche du vécu*. Par contre, pour ces acteurs qui se retrouvent au Rossio après avoir fréquenté de multiples Rossio différents, ce n'est pas à cet espace public en soi auquel ils s'identifient, mais sinon, en particulier, à la dimension humaine que représente l'espace public. Le rôle du cadre physique en devient presque abstrait, et c'est dans sa

---

<sup>249</sup> Michel Agier, *L'invention de la ville. Banlieues, townships, invasions et favelas*, op. cit., p. 33.

collectivité que se joue l'identification. C'est donc *un lieu proche d'affinité*, qui permet à des individus, aux identités déterritorialisées, *d'être comme* le Rossio. Les uns s'identifient au lieu, les autres à ce qu'il représente. Ce n'est pas tout à fait le même chevauchement, ni les mêmes raisons de se chevaucher.

## L'évasion du spectateur

Les bancs réservent des surprises, ils confondent les apparences, de sorte que les quatre retraités qui sont à flanc, côte à côte, peuvent tout aussi bien être de vieux amis comme des gens qui ne se connaissent pas. Parmi ces derniers, il y a généralement deux cas de figure, deux situations récurrentes : ceux qui attendent, leur femme dans une boutique, un rendez-vous pour le restaurant, le plus souvent un autobus qui devrait arriver juste devant, et puis ceux qui rêvassent, posés en solitaire dans un « intervalle » d'une pratique qui alterne la marche et le repos, le mouvement et la pause, les deux principales composantes de la promenade. « L'expérience proprement corporelle du passant, du marcheur, du flâneur est marquée du sceau de la discontinuité, de la rupture de rythme<sup>250</sup> ». Et en effet, ils sont là, à « se reposer », après être partis de Praça do Chile, d'Amoreiras, de Cais de Sodré, pour effectuer un ensemble de parcours qui seront ponctués par quelques arrêts sur l'espace public, parfois dans un café. Des promeneurs de la ville, tel que Mario par exemple, tous les matins vers l'Avenida, le Parque Eduardo VII, toutes les après-midi sur le même banc du Rossio, entre quinze et dix-sept heures, avant d'aller le soir travailler à l'Hôtel Continental « au pied de Campo Pequenho ».

C'est une pratique du regard. En solitaire, la ville se savoure. « Je vois le mouvement », explique Mario, « je n'aime pas être solitaire, j'aime voir les gens, voir ce qui se passe ; je ne converse pas, je ne parle pas, mais je vois ». Expérience visuelle que signale également Raoul, se positionnant contre un muret du métro tout en expliquant, « je me mets commode pour observer ». Ces personnes aiment voir les gens, et si parfois elles se plaisent au bord de l'eau, la plupart des endroits pour « stationner » sont des espaces publics animés, tels que le Rossio, quelquefois la Praça da Figueira, et puis Martim Moniz, Praça do Comércio, un grand centre commercial parfois, tous des lieux du mouvement parmi d'autres

---

<sup>250</sup> Olivier Mongin, *La condition urbaine. La ville à l'heure de la mondialisation*, op. cit., p. 37.

que croisent leurs trajets. Pour prendre un exemple qui s'évade un instant du Rossio, il y a ce papy, assis sur un des nouveaux bancs du Largo do Intendente, juste devant une terrasse de café remplie d'une foule bigarrée – « j'aime voir la jeunesse » dit-il – qui raconte son parcours : « Tous les jours je passe ici, tous les jours je passe un moment pour me reposer. Toujours sur ce banc. Rua São João da Praça, je parts de là, je passe à Sé, je reste un peu pour voir les touristes, église Santo António, puis je prends le bus Rua da Prata jusqu'au Jardim dos Anjos. Ensuite ici, ensuite Martim Moniz, puis à nouveau le même chemin pour rentrer à la maison ».

Le promeneur de Lisbonne qui se plaît à se reposer, et c'est à se demander s'il s'arrête pour mieux cheminer, « ça fait du bien aux jambes », ou s'il part en vadrouille pour aller se poster, s'apparente à la figure du flâneur de Walter Benjamin, un inséparable de la foule qui est fasciné tout en gardant ses distances, sur le seuil, enthousiaste mais oisif<sup>251</sup>. Le papy lisbonnais a ceci de commun avec le flâneur qui est cet amour pour le regard dans une ville qui est une invitation au regard. Mais Lisbonne n'est pas la ville de Benjamin, elle n'a ni son spectacle d'une féerie de la marchandise fétiche, ni ses prétentions et ses illusions que projetait la moderne culture urbaine. Ses lumières sont différentes. Le regard du Rossio n'est pas ébloui, pas plus galvanisé. Ce n'est pas la même ville qui intéresse, aux splendeurs il préfère la comédie, le « borbier », composite, le spectacle de tous ces romans « qui font exister la présence vivante et agissante de la ville<sup>252</sup> ». Des touristes, une atmosphère, un employé de la manutention, des drôleries et des curiosités. Car pour le promeneur qui s'arrête au Rossio, la ville n'est pas fascinante, elle est plutôt distrayante, elle s'offre à des regards amusés. Ce sont des gens qui souvent, énormément souvent, sont là « pour passer du temps ». Alors, il est question d'occuper les attentions, de « faire passer du temps » en bonne compagnie, de sorte que, « il passe ici beaucoup de monde, et moi ça ma distrait », comme l'affirme António. « Alimentation visuelle », dit Figueira, « avec les yeux tu manges aussi ». Comme si, en ces étapes de promenade, après avoir parcouru la ville, c'était au tour de la ville de parcourir le promeneur. Un peu, s'asseoir sur un banc, c'est aussi se promener. Et à rester sur place pour entrer en relation avec la ville, ces citadins sont la figure inversée du passant.

Dans la distraction, l'apaisement. Car pour certains, être au milieu de la foule, « voir le mouvement », tel le mouvement de l'eau d'une rivière, est aussi un moyen de décompresser,

<sup>251</sup> Sur le flâneur de Walter Benjamin, voir, Olivier Mongin, *La condition urbaine, La ville à l'heure de la mondialisation*, op. cit., et Alberto M. Sobrero, *Anthropologia della città*, Carocci Editore, Roma, 1992.

<sup>252</sup> Frank Lanot, « La ville et la littérature », in Sophie Body-Gendrot et al., *La ville et l'urbain. L'état des savoirs*, op. cit., pp. 120-121.

de « se décontracter », de « tranquilliser les esprits, nettoyer », ou encore, comme l'explique Babacar, « pour changer les idées, prendre le soleil, regarder les gens ». Pas besoin d'ailleurs d'être un promeneur, un flâneur ou autre curieux de la ville pour trouver son compte de plaisirs et de soulagements à laisser aux autres le soin de s'activer. Tel ce monsieur, qui « tous les jours », arrivant de la banlieue, vient faire ses trente minutes publiques sur un banc de la grande avenue, avant de prendre son « service en cuisine », dans la Rua Hercolano non loin. De fait, il y a autant de raisons d'aller se placer au contact des passants que de situations pour lesquelles les citoyens en éprouvent le besoin : « C'est bon pour le stress, ça me soulage », constate Raoul ; pour Sorry, « maison, télé, la tête se sature : tu dois sortir pour rafraîchir la mémoire » ; Par contre, pour Moustafa, qui fait une pause sur le muret du métro de la Praça da Figueira au cours d'une promenade, l'effet de la ville prend une dimension plus importante : « Ma vie est très complexe. La vie est difficile. J'ai beaucoup, beaucoup de problèmes, j'ai besoin de voir les gens ».

Tel le flâneur qui survit dans la multitude, y trouvant un immense réservoir d'intensité, la foule fait signe à celui qui vient y rechercher des sensations. Mais la foule de ceux qui viennent y prendre un réconfort n'est pas celle de ceux qui en profitent seulement pour passer le temps en se distrayant. Elle semble ici se contenter d'elle-même, avec seulement des gens qui passent, ni inquiétante, ni surprenante, son contenu n'intéresse pas, elle est en fait réduite, tel que pouvait la concevoir Baudelaire, à une « masse du public<sup>253</sup> », dans l'intention d'être utilisée comme une ressource où les acteurs viennent se l'approprier pour se laisser traverser. Être au contact et en prendre son souffle. Que la ville vienne à eux, c'est ce dont réclament les acteurs, et peu importe qui passe.

Cette façon de se coller à la ville, d'en user de sa vitalité tout en restant en retrait, dissocié et anonyme, correspond à un rapport utilitaire avec le spectacle urbain. Pour tous ces flâneurs de bancs, l'important est de pouvoir s'oublier quelque peu, de pouvoir s'étourdir dans la distraction du regard, de « s'aérer la tête » pour reprendre Pierrot. Un désir de s'extraire de sa vie, le temps de « passer » un moment avec la ville : « La ville du passant, celle où l'on passe, traduit un désir d'extériorisation qui s'exprime par un affranchissement, une sortie de soi, une sortie de chez soi<sup>254</sup> ». Se libérer de soi, en effet, c'est comme si le citoyen, au milieu des flux, se faisait une petite évasion. La ville a pratiquement une fonction thérapeutique.

---

<sup>253</sup> Walter Benjamin, *œuvres*, Éditions Gallimard, Paris, 2000, tome III, p. 345, voir le chapitre « Sur quelques thèmes baudelairiens ».

<sup>254</sup> Olivier Mongin, *La condition urbaine. la ville à l'heure de la mondialisation*, op. cit., p. 55.



Elle revigore, la ville bien sûr, à se lier ainsi à l'individu, à l'aider peut-être à mettre un peu d'ordre et à dissiper les fatigues et la monotonie. Aussi, cette petite évasion, à croire qu'elle le fait exprès, aurait pu correspondre à un personnage de Fernando Pessoa : l'inquiétude de l'acteur, une intériorité, voire une agitation intense de l'esprit, et puis son lien intime avec la ville où il y puise des ressources, à la fois énorme bien être et tendre distanciation avec les autres, pour finalement, renaître par la ville une deuxième fois<sup>255</sup>. Le flâneur de Lisbonne est décidément bien proche du flâneur de Pessoa.

### Conclusion 7 : Sur l'effet du lieu comme un vice

Désormais, le chaudron social de la place publique a été abordé, décrit, permettant de rendre compte d'une certaine diversité des vécus qui s'y installent ou qui ne font que passer, même si, à vrai dire, il y aurait de la marge pour compléter le tableau, pour en faire les finitions, et à cet égard il faut penser au monde des commerçants, à la foule des clients, à la foule des habitants qui se promènent en fin de semaine, aux nombreux, par exemple, vendeurs à la sauvette, aux divers événements qui s'y organisent, ou encore à tous ces habitués qui n'ont pas été rencontrés. Mais le cadre a été fourni, et il faut espérer qu'au moins une impression, et si possible cohérente, ne serait-ce qu'une petite odeur, se soit dégagée de l'âme de la place publique. Car elle est essentielle. Pourquoi tous ces gens apparaissent des quatre coins de la métropole, si ce n'est pour rejoindre ce précipité de matière vivante dans lequel se mélangent l'intime et le public, le monde de son réseau et la ville ? La pratique ne peut ainsi se comprendre sans prendre en considération toute la puissance que peut exercer un espace public sur les personnes. Là réside la conscience d'un lieu animé, ce lien pratiquement viscéral entre les acteurs et l'espace.

Les habitués parlent de l'habitude. Et parfois, ils emploient un terme assez radical, celui de vice. Ce qui peut sembler paradoxal, puisque le moindre dictionnaire dira du terme qu'il est une habitude mauvaise, un défaut en somme. En fait, les papys l'emploient en des connotations qui varient selon les propos qui l'accompagnent. Il suffit alors d'exposer les discours, car au final, si chacun y met sa dose de sentiments et de ressentis, ils expriment tous

---

<sup>255</sup> Hermano Vianna, « Ternura e atitude blasé na Lisboa de Pessoa e na metropole de Simmel », in Gilberto Velho (Org.), *Antropologia urbana. Cultura e sociedade no Brasil e em Portugal*, Jorge Zahar Editor, Rio de Janeiro, 1999, pp. 109-120.

la même histoire et aboutissent au même point : le rapport de dépendance qui s'est instauré avec la pratique du lieu. Voici les discours qui, tant bien que mal, sont déclinés en un crescendo en fonction de ce qu'ils expriment, faisant de la pratique une habitude, puis de l'habitude un besoin, et du besoin un vice :

Ce premier témoignage n'aurait pas vraiment sa place ici, mais il se veut comme introduction à la notion d'habitude, quand celle-ci correspond à un usage, une coutume, une pratique conditionnée par des mœurs :

- Afonso : « Toujours j'ai besoin de venir ici, voir mes amis. Tout le monde vient ici, après le travail. Attention, tout le monde a besoin de venir ici, pour voir les amis. Quand je travaille, je ne suis pas capable de revenir à la maison, sans voir les amis, c'est incroyable de ne pas passer ici. C'est important. Avant de retourner à la maison. C'est nécessaire, passer ici, seulement pour saluer les amis. Nous tous nous avons cette habitude. En Angola c'était comme ça. Nos parents faisaient ça. C'est une habitude des Portugais. C'est très important, très important, voir les amis, parler un peu dans la vie. Nous avons besoin. C'est l'habitude de la Lusophonie. Après le travail aller à la maison ? On ne peut pas faire ça. Ce n'est pas possible. Je finis le travail et je vais... non non. Même si tu as la famille, l'amitié c'est plus important que la famille. Pour nous, nous pensons comme ça »\*.

Aussi, il est question d'un comportement habituel, non pas comme une exigence de la vie sociale, mais comme une nécessité ordinaire qui est de l'ordre de la nature. Venir au Rossio, c'est naturel.

- Figueira : « Moi, tant que je suis vivant, j'apparais ici ».
- Fernando Ornelas : « Tous les jours. C'est trivial. C'est normal, pour passer du temps. Depuis plus de soixante ans. C'est ma vie ».
- Lobo : « Pratiquement, c'est un vice, une habitude. Quand on voit quelqu'un arrivé qui a été absent quatre jours, "alors, tu étais en prison ?". Quand quelqu'un n'est pas là, on doit rechercher des informations : ou il est en prison, ou il est malade ».

La constance crée alors de l'accoutumance :

- Ramiro : « Ici c'est une routine quotidienne, c'est une chose habituelle, usuelle, c'est une coutume. Stupidement, parce que le monde est si grand, et nous nous passons notre vie ici. Nous passons notre vie au Rossio. Voir les mêmes personnes, entendre les mêmes conversations, au bout de quelques années ça devient ennuyant. Mais en même temps, si je reste à la maison, j'ai des *saudades* d'ici, j'ai envie de venir ».

Puis elle devient une dépendance, un état de besoin, une exigence face à un manque :

- Raoul : « Moi, si je ne viens pas, je ne me sens pas bien à la maison. Moi je suis du Benfica. Si le Benfica joue, je viens quand même, même à dix heures. C'est ma routine quotidienne ».

- Fernando Ornelas : « Je vais là, ça ne rate pas. Moi... je dois y aller un jour. Pendant la semaine, je dois y aller un jour ou deux ».
- José : « D'un autre côté, j'ai acquis un lien émotionnel très grand. Je ne sais pas si je t'ai déjà raconté cet épisode, il est resté et il restera gravé dans ma mémoire pour toujours. Moi je disais beaucoup de mal du Rossio au cours des dix premières années où je travaillais ici : la pollution, le bruit, la confusion. Et alors, à cause des travaux qu'il y a eu au Rossio dans les années 2000, j'ai dû partir d'ici pendant un an. Moi je me trouvais des excuses pour revenir ici. Je venais à la banque ici. Il y a partout des Caixa Geral de Depositos. Je me trouvais des excuses, et là, j'ai arrêté de dire au fond de moi-même que je n'aimais pas. À partir de là, j'ai compris que vraiment, tout ça ça vice, tout ça ça vice ».

José dira juste après, « moi je ne comprends pas, je n'arrive pas à expliquer ». Ce qui échappe à cet amoureux de la conversation correspondrait à l'effet d'un lieu. Et plus exactement, ce serait la portée de cet effet, le point jusqu'à lequel un espace, pris comme un tout, agit sur l'état des individus qui le fréquentent. L'effet du lieu est fort bien exprimé par Figueira : « S'asseoir ici, c'est un vice ».



## Conclusion

À partir d'une très large intention de départ – qu'est-ce qui se passe aujourd'hui sur la place publique ? – la recherche a joué sur deux échelles d'observation, s'efforçant d'une part de rendre compte du tout de l'espace étudié, et s'impliquant d'autre part dans l'approfondissement de l'une de ses parties. L'attention n'a cependant pas été la même, l'ethnographie a en effet privilégié le chemin des lieux de rencontres, tout en bifurquant de temps à autres pour aller voir de plus près le paysage de la place publique. Sans doute a-t-elle concentré son intérêt sur la dynamique des occupations parce que cette dernière est notoirement présente sur l'espace, et comme de nos jours elle est porteuse de sens, la sociabilité étant considérée comme un étalon de l'urbanité, elle est signe de la vitalité de l'espace public. Traiter de la densité relationnelle d'un lieu de rencontres est ainsi un moyen de témoigner de l'importance du lieu. Sans doute aussi, parce que c'est dans les occupations, où les acteurs et l'espace sont en intense communion, que la place publique peut être davantage révélée. La pratique de la rencontre a son mot à dire, d'autant plus qu'elle accompagne l'espace tout au long de son histoire. D'ailleurs, à la différence de la définition académique, le sens populaire du terme *Rossio*, expliqué par les habitués, est celui de la convivialité et de la rencontre. Ainsi, comprendre cette densité du quotidien, tel un contenu privilégié, s'offre comme un moyen de comprendre, par raisonnement inductif, le contenant de la place. Ce qui est également valable en sens inverse, puisque connaître le général, le fonctionnement du lieu comme ses multiples vécus, participe à l'interprétation de l'une de ses pratiques particulières. Ces deux versants sont donc complémentaires. Se présente alors la nécessité de reprendre ces deux lignes directrices de la recherche, et d'user de leur complémentarité pour mener à terme

la conclusion. D'abord, fournir une clé de lecture de la place publique, en une façon qui puisse la caractériser de manière globale. Ensuite, faire aboutir l'analyse d'une pratique de la place, qui a été ici longuement traitée, pour en tirer sa substance. Enfin, en conjuguant les interprétations, qualifier ce qui fait de ce lieu un espace public particulier.

D'un point de vue général, il importe de dire de l'espace public étudié qu'il est une pluralité de pratiques. S'il est animé, c'est parce qu'il accueille des vécus concrètement différents, des utilisations parfois opposées. Voilà, c'est avant tout cela, une hétérogénéité publique qui anime l'espace, ou encore, une densité de sa dimension publique. Maintenant, pour saisir cette capacité à réunir autant de pratiques diversifiées, il faut se pencher sur le lieu et l'expliquer, car à l'instar de n'importe lequel des espaces publics de la ville, ce sont ses propres caractéristiques – de l'espace lui-même, de l'espace inscrit dans la ville – qui viennent justifier de ce qui s'y passe.

Pour l'essentiel, il y a trois facteurs contemporains de l'espace qui contribuent, pour ainsi dire, à son intérêt urbain. D'abord, il est grand, et donc il permet d'accueillir de grands événements. Le Largo, mais surtout le Rossio et la Praça da Figueira, ce sont des évidements de grande dimension au sein du tissu urbain. Ensuite, l'espace public est central. Il l'est dans sa condition de point de convergence des voies de circulation. Il l'est également de part sa position dans la structure urbaine. Ce privilège structurel le place ainsi aux croisements des déplacements. Enfin, il est chargé de sens, à la fois, *exlibris* privilégié de la ville, et lieu fétiche des citoyens dans lequel se focalise tout l'imaginaire de la ville. L'espace ainsi identifié, comme le cœur de Lisbonne, là où la ville s'exprime, où elle bat de son plein, est le facteur contemporain le plus important quant à l'attraction exercée. Ces trois éléments, successivement morphologique, géographique et symbolique, constituent de considérables atouts, surtout grâce à leur combinaison qui octroie au lieu une séduction pragmatique, attirant ainsi les pratiques sociales qui viennent s'y côtoyer.

L'espace est donc utile à la ville. Il l'a toujours été, et par le passé il l'était encore plus. Aujourd'hui, dans la ville devenue métropole, existent d'autres espaces aux grandes dimensions, d'autres centralités, d'autres lieux de représentations. Mais auparavant, pour organiser un événement collectif, accueillir une foire, se rencontrer entre citoyens, c'était là, c'était le lieu, l'un des seuls espaces adaptés, assez vaste, assez central. Par conséquent, ces pratiques qui naissent avec l'espace, où tout du moins qui ont pris l'espace pour y élire domicile, étaient à ce point liées à l'espace qu'elles étaient bien des pratiques du lieu,

autrement dit, des pratiques de place publique. Et la place était alors, en effet, un espace foncièrement fonctionnel de la ville.

Cette contextualisation historique est importante car elle permet d'établir une distinction fondamentale entre pratiques de place, qui prennent source dans le lieu, et pratiques urbaines, qui appartiennent à la ville, et dont l'origine, par opposition, ne s'inscrit pas dans un lien exclusif avec le lieu. Sans doute est-ce pour cela que les premières ont cette caractéristique d'être installées sur l'espace. La pratique de place est occupation. Tandis que les deuxièmes s'obstinent à ne faire que passer, elles traversent. La pratique urbaine, qui vient rendre visite à la place publique, est circulation. Deux manières d'être sur l'espace, deux façons de vivre le lieu, et aussi, deux utilisations : celle qui pratique la place, et par conséquent il importe d'y demeurer, et celle qui pratique quelque chose de la ville, et la place n'est qu'un lieu parmi d'autres qu'elle parcourt.

L'une et l'autre ont cependant en commun une même logique d'utilisation, celle de tirer profit, en des proportions variées, de cet ensemble d'atouts précédemment cité que présente le lieu – dimension, centralité, symbolique. Ainsi, les principales pratiques de place qui perdurent aujourd'hui sont les suivantes : les rencontres de groupe, dynamiques, et inscrites dans des flux à l'échelle globale ; les spectateurs solitaires qui viennent se ressourcer dans un bain urbain ; les réjouissances populaires, où pour les plus grandes d'entre elles, le peuple venu en grand nombre et le grand capital sont en symbiose ; la place marchande, dans un regain d'événements gastronomiques, mais aussi sous forme de vestiges, de survivances coriaces, avec les quelques étalages du Largo, les Gitans qui font des affaires, les vendeurs ambulants et les multiples vendeurs à la sauvette. Quant aux principales pratiques urbaines qui participent à l'animation du lieu en le parcourant, elles sont les suivantes : la dernière en date, fortement présente, des groupes de toutes sortes et de toutes provenances qui pratiquent un urbanisme en réseaux au niveau métropolitain et à l'échelle des villes globales ; la promenade du week-end, en famille ou entre amis, afin de retrouver la ville dans le centre historique ; l'incontournable shopping qui pareillement traverse un espace fétiche ; une circulation piétonne en relatif déclin, endiguée par la création de nouvelles centralités n'ayant laissé à l'espace que les travailleurs de ses environs, les habitants de ses quartiers ; enfin, une pratique de la voiture, encore fraîche, à l'ordre du jour, mais qui a été rendue docile.

Faudrait-il alors voir dans cette dualité des vécus – pratiques de la place, pratiques de la ville – un milieu sous tension ? Car en accueillant le mouvement, la place est prise dans les

dynamiques de la ville, et notamment avec sa fonction de mise en scène, scénographique et symbolique, elle épouse son idéologie, ses principes de ville séduisante qui l'inscrivent dans de multiples flux et connexions. De part ces pratiques urbaines qui la traversent, la place se met au service de la ville. Alors qu'avec ses pratiques de place, et en l'occurrence celle des lieux de rencontres, ou celle de la contemplation, la voici tournée vers le bon vouloir des citoyens. Ce sont eux, les hommes, qui en occupant, façonnent la place publique, et en ce sens ils font leur espace public, et non plus la ville qui vient y placer ses intentions, et qui à son tour fait son espace public. Il y a là deux fonctions de nature à se contredire : un espace pour la ville – la ville en action – avec ses pratiques du circuler qui servent au fonctionnement de la ville contemporaine, et un espace pour les hommes – les hommes communiquent entre eux – avec ses pratiques du rester qui s'installent dans des forces contraires, toutes aussi contemporaines.

Fonction urbaine d'un côté, fonction humaine de l'autre, comme si l'affairement et l'oisiveté avaient choisi un terrain commun pour se provoquer. En fait, rien n'est moins sûr que cette double fonctionnalité s'oppose autant que ça. Car, en fin de compte, la place semble faire bon ménage avec ses vécus contradictoires. La question qui s'impose en conséquence est celle du lien entre ces deux versants de l'espace, entre ceux qui restent et ceux qui circulent. Et pour y répondre, il convient non seulement de profiter des connaissances ethnographiques, mais surtout d'aller se renseigner auprès des premiers concernés, de ceux qui n'ont de cesse de faire du lien et qui passent leur temps à se connecter avec les acteurs appartenant aux diverses pratiques du lieu. Alors, quel est le sens de cette relation ?

Les gens se regroupent. Ils se relient entre eux. Et quand il est nécessaire de se lier pour des fins utilitaires, ou quand le désir est de parler de sa terre, les gens se regroupent « naturellement » en compagnie de leurs semblables. C'est plus facile, en effet, et certainement plus plaisant, lorsque l'activité principale consiste à échanger des propos, de partager des affinités, une vie similaire – une problématique de vie similaire – un commun centre d'intérêt. Le regroupement identitaire, tous ces groupes de place, sont avant tout des milieux relationnels dont le déterminant identitaire n'est qu'un moyen pour faire du lien. Ces groupes sont comme des bandes, motivés par le plaisir d'être ensemble, entre personnes qui s'accordent sans trop d'encombres, et là où il est possible de s'abandonner à soi-même.

Mais puisque ces gens se regroupent là où il y a du monde, et même beaucoup de monde, aussi, ils se relient avec le monde. Et la pratique prend alors une toute autre



dimension. Elle bénéficie de l'accessibilité d'un dense milieu urbain, la ville qui passe, également, celle qui occupe, et en même temps s'alimente de la disponibilité pour entrer en relation de la part des habitués. S'installer sur l'espace public devient donc, de la sorte, une pratique sociale de la possible rencontre où faire des liens s'inscrit dans l'éventualité. Venir au Rossio, plusieurs heures durant la journée, et pratiquement tous les jours au cours de la semaine, renvoie ainsi à un quotidien dont le sens est à comprendre dans le jeu de toute cette potentialité relationnelle que les dynamiques du lieu mettent à disposition.

Voilà donc tous ces pratiquants de l'espace public à faire de leur présence à la fois un entre soi et un entre tous. De fait, dans la pratique, ces deux milieux se chevauchent, d'autant plus que parmi le monde qui passe, il y a des semblables, et qu'au sein de son milieu restreint, il peu y avoir de tout. Ainsi, plutôt que d'être tantôt dans l'entre soi, tantôt dans l'entre tous, l'acteur est avant tout *entre*, c'est-à-dire dans ce double milieu qui ne fait qu'un : le monde potentiel. C'est ça, *être entre*, c'est se placer dans la possible rencontre. Fréquenter l'espace public est donc, en premier lieu, un mouvement, celui de se placer dans la dimension publique du lieu, au sein du monde et dans lequel son petit monde n'est qu'une partie. Et c'est à partir de cette « installation » que peut s'exprimer ce qu'il y a de fondamental dans cette pratique : le lien social, constamment à se relier les uns aux autres.

Qu'est-ce que cela implique ? À interagir dans la diversité, l'individu n'est pas seulement en train de cultiver une parcelle de soi, mais également il cultive autant de parcelles de soi qu'il fait de liens de nature différente. Il est là, avec ses congénères, l'un est un cher ami, l'autre un collègue de travail, l'autre encore est juste une connaissance du lieu, ou alors un cousin. Puis surgit le clochard, le mendiant, le serveur du bar, le cireur de chaussures, avec lesquels il y a du lien. Puis passe un ami proche de la famille qui se promène, apparaît à l'improviste un camarade du lycée, une connaissance du service militaire, son docteur, une vieille tante en vacances... Et puis les autres, ces autres comme le touriste, la jeune étudiante, le chaland qui se repose, et avec qui, à l'occasion, se créent des interactions. C'est un peu de toute sa vie qui peu se rencontrer. Car de fait, la dimension publique de l'espace, dense et hétérogène, offre cette infinité de connexions possibles, chacune renvoyant à un quelque chose de soi. La rencontre va ainsi fouiller le passé de la personne, activer l'actualité de ses liens, se proposer intime, ou encore le projeter dans des appartenances collectives. Et l'acteur, qui au quotidien est un peu ceci, mais aussi un peu cela, à un moment va pouvoir être éventuellement ceci, puis éventuellement cela. En particulier l'étranger, le nomade de

l'existence, le papy aventurier, pour qui la pratique du lien à grande échelle coïncide avec la complexité de son identité. Il va alors de soi que chacun trouve, dans ce terrain d'identifications multiples, de quoi stimuler un sentiment d'existence. Car si le lien fait exister, les liens, qui dans leur diversité éveillent une variété d'appartenances, font exister davantage. Au contact de la ville, l'être social en sort satisfait.

Il est bien établi que le lien participe à l'intégration sociale de l'individu. Et dans ce même ordre d'idée, l'espace public contribue également à faire que le citoyen incorpore la dimension collective de la société. Il suffit d'ailleurs, semble-t-il, de la simple coprésence des individus pour insuffler, de manière toute symbolique, un sentiment d'appartenance collective. À juste titre alors, les habitués de la place, plantés quelques heures durant au milieu de la ville, et qui ne cessent de faire du lien, prennent corps avec la ville. Figures majeures de l'espace public, l'étranger, le déraciné, le clochard (ou encore le mauvais garçon), ces individus aux marges de la ville, tendent à intégrer le monde social, le collectif de la ville, et en cela ils sont des êtres urbains par excellence. Vient alors un deuxième mouvement, celui qui va de l'expérience urbaine à l'être urbain, c'est-à-dire celui qui aboutit à l'individu.

Occuper l'espace public est une expérience substantiellement individuelle. Elle touche à l'être social et fait intervenir les deux termes du verbe « être » dans la langue portugaise : l'*estar* (une localisation), et le *ser* (une identité). Ainsi, à fréquenter – *estar* – l'espace public, ce lieu du collectif, c'est l'individu – *ser* – qui tend vers le collectif, en fonction des appartenances qui vont être stimulées et auxquelles il va pouvoir s'accrocher, autrement dit, en fonction de ses rencontres. Sans pour autant se sentir un citoyen du monde ou atteindre la communauté des hommes, chacun est poussé vers la diversité de son être, chacun a son soi qui se meut et se densifie, de sorte que l'existence se retrouve excitée par une expérience intime. La voilà l'occupation : un mouvement du *ser* par l'*estar*, la satisfaction du *ser* par un *estar* excitant.

Voici alors la conclusion. Ce mouvement a besoin de deux éléments essentiels : une occupation, c'est-à-dire au moins un lieu de rencontres, et un espace ayant une dimension publique. C'est bien là en effet le nécessaire pour faire des rencontres, celui des individus s'installant dans un lieu qui soit stimulant au niveau de la diversité et de la densité humaine qui s'y croisent. Il faut pouvoir faire du *entre*. Maintenant, ces deux éléments renvoient à la dichotomie qui a précédemment caractérisé l'espace : un espace du rester, avec ses pratiques de place, et un espace du circuler, avec ses pratiques de la ville. Ainsi, au couple occupation /

dimension publique s'associe le couple rester / circuler. Est-ce à dire que le mouvement du *ser*, ce passage de l'expérience de la pluralité à la satisfaction individuelle, c'est l'espace public ? Non, pas vraiment, ou presque. Ce mouvement intime correspond à un type d'espace public. Justement, celui où cohabitent, en même temps, une dimension publique du circuler et le rester d'une occupation. L'un et l'autre constituent ainsi la condition de cet espace public particulier. Tandis que l'exaltation d'un sentiment d'existence, au moyen du lien pratiqué, en serait son événement, telle une conséquence.

Comment dénommer cet espace public ? Il y a donc ses deux conditions qui concernent les présences humaines, son événement qui touche à l'individu dans son intimité, et aussi ce qui pourrait être sa mécanique sociale, en correspondance avec une dynamique des liens. Certes, le lieu à quelque chose d'intense, parce qu'il y a du monde, dont ces corps à l'arrêt, dotés d'une puissance de présence qui interroge fortement celui qui passe, et parce que la pratique sociale, avec ses liens et l'exaltation qui en résulte, s'avère un véritable vice. L'intensité cependant, si elle participe à caractériser, ne peut suffire pour raconter le lieu. Par contre, il y a un terme qui présente l'avantage justement de retracer ce type d'espace public en le faisant vivre : le terrain, entendu en priorité comme le terrain de jeu. Cet espace aménagé pour... une rencontre, avec nécessairement, comme condition, ses deux équipes, celle des locaux, les gens du lieu, et celle des visiteurs, en visite sur le lieu. D'ailleurs, si les habitués « occupent le terrain » de part leur présence imposée, la maîtrise urbaine dont ils font preuve leur procure « l'avantage du terrain », et montre « qu'ils sont sur leur terrain », c'est-à-dire à l'aise, dans un espace familier et dominé. Aussi, le terrain de jeu c'est celui de la mécanique des liens, puisque chacun joue avec le relationnel, également celui de la joute verbale, puisque chacun s'emploie au mieux à user de ses qualités oratoires, et tout cela, à condition bien sûr qu'il y ait un « terrain d'entente ». À ce jeu des rencontres, qui constitue tout le charme et la satisfaction de la pratique, en résulte l'événement du terrain : l'exaltation du joueur. Mais à trop le pratiquer, le citoyen tombe dans le vice du jeu. Enfin, peut-être est-il approprié de rappeler que le *Rossio*, ce terrain du collectif et de la convivialité, dans son origine étymologique comme dans son origine effective, était un *Ressio*, à savoir, un terrain vague.

Est-ce que la place publique pourrait-elle être alors à son tour le terrain de la ville ? Quelque peu sous tension. Est-ce que, plutôt, la place publique ne serait pas ce type d'espace public, croisement entre un espace occupé et un espace traversé, c'est-à-dire un terrain

public ?

## Bibliographie :

- A, (sans auteur), « A praça de D. Pedro », *Universo pittoresco : jornal de instrucção e recreio*, vol. I (1839), Lisboa, pp. 145-146.
- Abélès Marc, *Anthropologie de la globalisation*, Éditions Payot & rivages, Paris, 2008.
- Adragão José Victor, Pinto Natalia et Rasquilho Rui, *Novas guias de Portugal : Lisboa*, editorial Presença, Lisboa, 1985.
- Alcobaça (d') Frei Gil, *O Noticia ilustrado*, Lisboa, A.7, s. 2, n°348/10-2-1935.
- Agier Michel, *L'invention de la ville. Banlieues, townships, invasions et favelas*, édition des archives contemporaines, Amsterdam, 2010[1999].
- , *Esquisses d'une anthropologie de la ville. Lieux, situations, mouvements*, Academia Bruylant, Louvain-la neuve, 2009.
- Agualusa José-Eduardo, Rocha Elza, Semedo Fernando, *Lisboa Africana*, edições Asa, Porto, 1993.
- Amselle Jean-Loup, *Logiques métisses*, Éditions Payot & Rivages, Paris, 2009[1990].
- Anzieu Didier et Martin Jacques-Yves, *La dynamique des groupes restreints*, Presses Universitaires de France, Paris, 1994[1968].
- Appadurai Arjun, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, Éditions Payot & Rivages, Paris, 2005[1996].
- Baptista Luís Vicente, *O Estado Novo e o Programa das Casas Económicas em Lisboa*, Celta Editora, Oeiras, 1991.
- , et Pujadas Joan J., « Confronto e entreposição. Os efeitos da metropolização na vida das cidades », *Forum sociológico*, n°3/4 (2a Série), pp. 293-308.
- Barreiros José Jorge, Fernandes Maria Benedita, Mendes Maria Filomena, *Alguns aspectos da vida em Lisboa 1850-1926*, C.E.S/I.S.C.T.E, Lisboa, 1983.
- Bastos Cristiana, « Omulu em Lisboa. Etnografias para uma teoria da globalização », *Etnográfica*, V (2), 2001, pp. 303-324.

- Bauman Zygmunt, *Le coût humain de la mondialisation*, Hachette Littératures, Paris, 1999[1998].
- , (interviewé par Benedetto Vecchi), *Intervista sull'identità*, Editori Laterza, Roma-Bari, 2003.
- , *Danni collaterali*, Editori Laterza, Roma-Bari, 2011.
- Becker Howard S., *Métodos de pesquisa em Ciências Sociais*, editora Hucitec, São Paulo, 1997.
- Benayoun Chantal, « Les étrangers dans la ville. Les chemins du cosmopolitisme », in Ida Simon-Barouh, Pierre-Jean Simon, *Les étrangers dans la ville. Le regard des sciences sociales*, éditions L'Harmattan, Paris, 1990, pp. 371-376.
- Benjamin Walter, *œuvres*, Éditions Gallimard, Paris, 2000, tome III.
- Bordalo Francisco Maria, *Á roda de Lisboa*, TYP Rua dos douradores, Lisboa, 1855, tomo 1.
- Bordreuil Jean-Samuel, « La ville desserrée », in Sophie Body-Gendrot, Thierry Paquot, Michel Lussault, (dir.), *La ville et l'urbain. L'état des savoirs*, éditions La Découverte, Paris, 2000, pp. 169-182.
- , « La rue sociable. Formes élémentaires et paradoxes », in Jeanne Brody (dir.), *La rue*, Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, 2005, pp. 237-250.
- Braudel Fernand, *Écrits sur l'Histoire*, Flammarion, Paris, 1969.
- Brun Jacques et Roncayolo Marcel, « Formes et Paysages », in Marcel Roncayolo (dir.), *La ville aujourd'hui. Mutations urbaines, décentralisation et crise du citoyen*, Éditions du Seuil, Paris, 2001[1985], pp. 345-464.
- Calvet Nuno et Gil Júlio, *Os mais belos palácios de Portugal*, editorial Verbo, Lisboa/São Paulo, 1992.
- Calvo Daniel Malet, « *Aver quem passa* ». *O Rossio, processo social y dinámicas interactivas en una plaza del centro de Lisboa*, Barcelona, Universitat de Barcelona, thèse de Doctorat en anthropologie sociale et culturelle, 2011.
- , « The meaning of centrality and margin in Lisbon's Rossio : Spatializing urban processes before and after the 1775 earthquake », in Graça Índias Cordeiro et Luís Vicente Baptista, « Dossier - Lisbon : The world heritage of an urban hub », *Portuguese Journal of Social Science*, vol. 14, n°2, 2015, pp. 119-191.
- Capron Guénola, Cortes Geneviève, Guétat-Bernard Hélène, *Liens et lieux de la mobilité. Ces autres territoires*, Belin, Paris, 2005.

- Cardoso Carlos de Amorim, *A cidade não revelada*, Imprensa oficial do Ceará, IOCE, 1996.
- Carvalho (de) António Sergio, « As lojas tradicionais da Baixa. Desafios presentes e futuros », in João Mascarenhas Mateus (coord.), *Reabilitação urbana Biixa pombalina. Bases para uma intervenção de salvaguarda*, Câmara Municipal de Lisboa, 2005, pp. 93-102.
- Castel-Branco Cristina, « A Praça do Comércio e os elementos naturais », in Miguel Figueira de Faria (coord.), *Praças Reais. Passado, presente e futuro*, Livros Horizonte, Lisboa, 2008, pp. 359-376.
- Certeau (de) Michel, *L'invention du quotidien, I : Arts de faire*, Éditions Gallimard, Paris, 1990.
- Choay Françoise, *Pour une anthropologie de l'espace*, Éditions du Seuil, Paris, 2006.
- Cordeiro Graça Índias, *Um lugar na cidade. Quotidiano, memória e representação no Bairro da Bica*, D. Quixote, Lisboa, 1997.
- , « À la recherche des saveurs du temps. Nouvelle d'une Lisbonne sensible », *Recherches en anthropologie au Portugal*, n°1, 2001, La ville sensible, pp. 55-69.
- , « Trabalho e profissões no imaginário de uma cidade. Sobre os tipos populares de Lisboa », *Etnográfica*, vol. V(1), 2001, pp. 7-24.
- Costa (da) António Firmino, *Sociologia*, Lisboa, Quimera Editores, 1992.
- , *Sociedade de Bairro. Dinâmicas sociais da identidade cultural*, Celta editora, Oeiras, 1999.
- Couro Dejanirah, *Histoire de Lisbonne*, Fayard, Paris, 2000.
- Cusset Pierre-Yves, *Le lien social*, Armand Colin, Paris, 2007.
- Demorgon Jacques, *Complexité des cultures et de l'interculturel. Contre les pensées uniques*, Ed. Economica, Paris, 2010.
- Dias Marina Tavares, *Lisboa desaparecida*, Quimera Editores, Lisboa, 1987-1998, vol. 1 à vol.6.
- , « Praça da Figueira. Memória duma cidade alegre », *Diário Popular*, 7-12-1984.
- , (dir.), *O Rossio*, Ibis editores, Lisboa, 1990.
- , *Os cafés de Lisboa*, Quimera editores, Lisboa, 1999.
- Duarte Alice, « O centro comercial, o espaço público e os cidadãos », *Revista Trabalhos de Antropologia e Etnologia*, vol. 43 (1-2), 2003, pp. 75-85.
- Fernandes José-Manuel, *Lisboa arquitectura e património*, Livros Horizonte, Lisboa, 1989.

- , « Lisboa no século xx : o tempo moderno », in Irisalva Mota (coord.), *O livro de Lisboa*, Livros Horizonte, Lisboa, 1994, pp. 493-518.
- Fernandes Luís, « A imagem predatória da cidade », in Graça Índias Cordeiro, Luís Vicente Baptista, António Firmino da Costa (org.), *Etnografias urbanas*, Oeiras, Celta Editora, 2003, pp. 53-62.
- Ferro Lígia, « Jump Lisbon ! Notes from an ethnography of urban flows », Graça Índias Cordeiro et Luís Vicente Baptista, « Dossier - Lisbon : The world heritage of an urban hub », *Portuguese Journal of Social Science*, vol. 14, n°2, 2015, pp. 119-191.
- Finnegan Ruth, *Oral traditions and the verbal arts. A guide to reseach practices*, Routledge, London, 1992.
- Fonseca Fernando, Artur Gonzales et Orlando Rodrigues, « Comportamentos e percepções sobre os espaços verdes da cidade de Bragança », *Finisterra*, vol. 45, n°89, 2010, pp. 119-139.
- Fortuna Carlos, « Culturas urbanas e espaços públicos. Sobre as cidades e a emergência de um novo paradigma sociológico », *Revista crítica de Ciências Sociais*, 63, outubro 2002, pp. 123-148.
- França José-Augusto, *Lisboa. Urbanismo e arquitectura*, Instituto de cultura e língua portuguesa, Ministerio da educação e ciência, Lisboa, 1980.
- , « Nota breve sobre a utopia urbana em Lisboa », *Povos e culturas : A cidade em Portugal, Onde se vive*, n°2, 1987, pp. 705-708.
- , *A reconstrução de Lisboa e a arquitectura*, Biblioteca Breve/Vol.12, Instituto de cultura e lingua portuguesa, Lisboa, 1989.
- , « Centro e periferia da Europa », *Olisipo*, n°1, 1994, pp. 17-19.
- , *Praça não, praça sim*, Jornal de Notícias, 14 août 1996.
- , *Lisboa 1898. Estudo de factos socioculturais*, Livros Horizonte, Lisboa, 2002[1997].
- , « A place is a space... », in Miguel Figueira de Faria (coord.), *Praças Reais. Passado, presente e futuro*, Livros Horizonte, Lisboa, 2008, pp. 13-20.
- Freire João Paulo, *Lisboa do meu tempo e do passado. Do Rocio à Rotunda*, Parceria A.M. Pereira, Lisboa, livro secundo, 1929.
- , *Minudências lisboetas. Rápidos aspectos da Lisboa antiga*, Domingos Barreira editor, Pôrto, 1937.



- Gallissot René, « Identité/Identification », in René Gallissot, Kilani Monder et Rivera Annamaria, *L'imbroglio ethnique en quatorze mots clés*, Éditions Payot, Lausanne, 2000, pp. 133-143.
- Gaspar Jorge, *A dinâmica funcional do centro de Lisboa*, Livros Horizonte, Lisboa, 1976.
- , « Do pelourinho ao centro commercial », *Povos e culturas*, n°2, 1987, pp. 243-260.
- Gomes Rui Telmo, « Quotidianos colectivos. Espaço público e sociabilidades na expo 98 », *Sociologia Problemas e Praticas*, n°31, 1999, pp. 83-102.
- Grafmeyer Yves, Joseph Isaac (pres.), *L'École Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Aubier, Paris, 1984[1979].
- Gribaudo Maurizio, « Vestígios de uma modernidade apagada : a Paris popular da primeira metade do século XIX », in Graça Índias Cordeiro et Frédéric Vidal (org.), *A Rua. Espaço, tempo, sociabilidade*, Livros Horizonte, Lisboa, 2008, pp. 27-46.
- Gutwirth Jacques, « Introduction », in Jacques Gutwirth et Colette Petonnet (dir.), *Chemins de la ville. Enquêtes ethnologiques*, Éditions du C.R.N.S., Paris, 1987, pp. 1-12.
- Hannerz Ulf, *Explorer la ville*, Les éditions de minuit, Paris, 1983[1980].
- Honório Fernando et Teresa Evaristo (coord.), *Estudos de caracterização da comunidade caboverdiana residente em Portugal*, Embaixada de Cabo Verde em Portugal, Lisboa, 1999.
- Jaffrelot Christophe et Lequesne Christian, *L'enjeu mondial : les migrations*, Presses des Sciences Po-L'express, Paris, 2009.
- Janeiro Maria João, *Lisboa : Histórias e memórias*, Livros Horizonte, Lisboa, 2006.
- Joseph Isaac, « Reprendre la rue », in Isaac Joseph (textes réunis), *Prendre place. Espace public et culture dramatique*, Éditions Recherches, Pontigny-Cerisy, 1995, pp. 11-35.
- Jouanneau Daniel, *Le Mozambique*, Karthala éditions, Paris, 1995.
- Kiala André Kisalu, *Le drame angolais*, éditions L'Harmattan, Paris, 2005.
- Lanot Frank, « La ville et la littérature », in Sophie Body-Gendrot, Thierry Paquot, Michel Lussault, (dir.), *La ville et l'urbain. L'état des savoirs*, Paris, éditions La Découverte, 2000, pp. 115-127.
- Lequin Yves, « Comentários finais », in Graça Índias Cordeiro et Frédéric Vidal (org.), *A Rua. Espaço, tempo, sociabilidade*, Livros Horizonte, Lisboa, 2008, pp. 165-170.
- Lévy Jacques, « Urbanisation honteuse, urbanisation heureuse », in Marcel Roncayolo, Jacques Lévy, Thierry Paquot, Olivier Mongin et Philippe Cardinali, *de la ville et du*

- citadin*, Éditions Parenthèses, Marseille, 2003, pp. 75-91.
- Lipovetsky Gilles, *L'ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain*, Éditions Gallimard, Paris, 1983.
- Lousada Maria Alexandre, « Praça », in Christian Topalov, Laurent Coudroy de Lille, Jean-Charle Depaule et Brigitte Marin (dir.), *L'aventure des mots de la ville. À travers le temps, les langues, les sociétés*, Robert Laffont, Paris, 2010, pp. 979-984.
- , « Praça e sociabilidade. Práticas, representações e memórias », in Miguel Figueira de Faria (coord.), *Praças Reais. Passado, presente e futuro*, Livros Horizonte, Lisboa, 2008, pp. 45-56.
- Low Setha, *On the plaza. The politics of public space and culture*, University of Texas Press, 2000.
- , « Claiming space for a engaged anthropology. Spatial inequality and social exclusion », *American Anthropologist*, vol. 113, n°3, 2011, pp. 389-407.
- Lussault Michel, « Propositions pour l'analyse générale des espaces d'actes », in Cynthia Ghorra-Gobin (dir.), *Réinventer le sens de la ville. Les espaces publics à l'heure globale*, Paris, L'Harmattan, 2001, pp. 33-46.
- Machado Fernando Luís, *Contrastes e continuidades. Migração, etnicidade e integração dos Guineenses em Portugal*, Celta editora, Oeiras, 2002.
- Malheiros Jorge Macaísta, « Jogos de relações internacionais. Repensar a posição do Portugal no arquipélago migratorio global », in António Barreto (org.), *Globalização e migrações*, Imprensa de Ciências Sociais, Lisboa, 2005, pp. 251-272.
- Mangorrinha Jorge, Ribeiro Isabel Mira, Viegas Inês Morais et Martins Miguel Gomes, (coord.), *Do passeio à Avenida : os originais do arquivo municipal de Lisboa*, Câmara Municipal de Lisboa, Pelouro da cultura, 1998.
- Martins João Paulo, « Arquitectura contemporânea na Baixa pombalina (a Baixa pombalina nunca existiu) », in Teresa Leonor Vale (coord.), *A cidade pombalina. História, urbanismo e arquitectura, os 250 anos do plano da Baixa, actas das jornadas*, CML, Lisboa, 2008.
- Mckenzie Roderick D. (texte de), « L'approche écologique dans l'étude de la communauté humaine » (1925), in Grafmeyer Yves, Joseph Isaac (pres.), *L'École Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Aubier, Paris, 1984[1979], pp. 149-166.
- Mendanha Victor, « Rossio praça do povo », *Correio do manhã-Revista de domingo*, 16-04-

95, pp. 21-25.

Mendras Henri, *Éléments de sociologie*, Armand Colin Éditeur, Paris, 1989.

Mondada Lorenza, « Commentary : Being mobil, talking on the move – Conceptual, analytical and methodological challenges of mobility », in Peter Auer, Martin Hilpert, Anja Stuckenbreck, Benedikt Szmrecsanyi (eds.), *Space in language and linguistics. Geographical, interactional, and cognitive perspectives*, De Gruyter, Berlin, 2013, pp. 464-469.

Mongin Olivier, *La condition urbaine. La ville à l'heure de la mondialisation*, Éditions du Seuil, Paris, 2005.

Mota Irisalva (coord.), *O livro de Lisboa*, Livros Horizonte, Lisboa, 1994.

Murteira Helena, « A praça na Lisboa seiscentista e setecentista : função, desenho e simbologia », in Miguel Figueira de Faria (coord.), *Praças Reais. Passado, presente e futuro*, Livros Horizonte, Lisboa, 2008, pp. 241-253.

O'Connor Justin, Derek Wynne, « Das margens para o cento. Produção e consumo de cultura em Manchester », in Carlos fortuna (Org.), *Cidades, cultura e globalização. Ensaaios de sociologia*, Celta Editoras, Oeiras, 1997, pp. 189-206.

Pacquot Thierry, *L'espace public*, La découverte, Paris, 2009.

Passos José Manuel da S., *O bilhete postal ilustrado e a história urbana de Lisboa*, Editorial Caminho, Lisboa, 1990.

Pereira Margarida, Teixeira José Alfonso et Cruzeiro Maria Fernanda, « Revitalização do comércio tradicional e coexistência com novas actividades comerciais na Baixa pombalina », in João Mascarenhas Mateus (coord.), *Reabilitação urbana Biixa pombalina. Bases para uma intervenção de salvaguarda*, Câmara Municipal de Lisboa, 2005, pp. 83-92.

Pereira Patrícia, « Production of public space and everyday life in a gentrified area of Lisbon », Graça Índias Cordeiro et Luís Vicente Baptista, « Dossier - Lisbon : The world heritage of an urban hub », *Portuguese Journal of Social Science*, vol. 14, n°2, 2015, pp. 119-191.

Perret-Gentil Yves et Lamarre Christine, « Centre », in Christian Topalov, Laurent Coudroy de Lille, Jean- Charle Depaule et Brigitte Marin (dir.), *L'aventure des mots de la ville. À travers le temps, les langues, les sociétés*, Robert Laffont, Paris, 2010, pp. 251-255.

Pimenta Fernando Tavares, *Angola, os brancos e a independência*, Edições Afrontamento,

- Porto, 2008.
- Pinol Jean Luc, « Mesurer les mobilités urbaines - Starsbourg 1870-1940. Trajectoires urbaines et espace urbain », *Enquête - n°4, La ville des sciences sociales*, Éditions Parenthèses, Paris, 1997, pp. 93-106.
- Pinson Daniel, « L'usager de la ville », in Sophie Body-Gendrot, Thierry Paquot, Michel Lussault (dir.), *La ville et l'urbain. L'état des savoirs*, éditions La Découverte, Paris, 2000, pp. 233-243.
- Pires José Cardoso, *Lisboa livro de bordo*, Circulo de leitores, Lisboa, 2004[1997].
- Pires Rui Pena, « O regresso das colónias », in Francisco Bethencourt et Kirti Chauduri (dir.), *História da expansão portuguesa*, vol 5, Círculo dei leitores, Barcelona, 2000.
- , *Migrações e integração. Teoria e aplicações à sociedade portuguesa*, Celta Editora, Oeiras, 2003.
- , « Processos de integração na imigração », in Graça Índias Cordeiro, Luís Vicente Baptista, António Firmino da Costa (org.), *Etnografias urbanas*, Celta Editora, Oeiras, 2003, pp. 63-76.
- Pradelle (de La) Michèle, « la ville des anthropologues », in Sophie Body-Gendrot, Thierry Paquot, Michel Lussault, (dir.), *La ville et l'urbain. L'état des savoirs*, éditions La Découverte, Paris, 2000, pp. 45-52.
- Pujadas Joan J., « A rua como espaço público de sociabilidade : um olhar comparativo », in Graça Índias Cordeiro et Frédéric Vidal (org.), *A rua. Espaço, tempo, sociabilidade*, Livros Horizonte, Lisboa, 2008, pp. 143-154.
- Querrien Anne, « Y a-t-il une pensée française de la ville ? », in Sophie Body-gendrot, Michel Lussault et Thierry Paquot (dir.), *La ville et l'urbain. L'état des savoirs*, éditions La Découverte, Paris, 2000, pp. 359-368.
- Ramonet Ignacio et de Brie Christian (org.), « Le sport c'est la guerre », *Manière de voir*, #30, mai-juin-juillet, 1996.
- Rémy Jean, Voyé Liliane, *Ville, ordre et violence. Formes spatiales et transactions sociales*, P.U.F., Paris, 1981.
- Rodrigues Teresa, *Cinco séculos de quotidiano. A vida em Lisboa do século xvi aos nossos dias*, edições Cosmos, Lisboa, 1997.
- Rotenberg Robert « Introduction », in Robert Rotenberg et Gary McDonogh (Eds.), *The cultural meaning of urban space*, Rergin-Garvey, Westport, 1993, pp. xi-xix.

- Salgueiro Teresa Barata, « Lisboa. Metrópole policêntrica e fragmentada », *Finisterra*, vol. 32, n°63, 1997, pp. 179-190.
- , *Lisboa. Periferia e centralidades*, Celta editora, Oeiras, 2001.
- Sansot Pierre, *Poétique de la ville*, Éditions Payot & Rivages, Paris, 2004 [1996].
- Santana Francisco et Sucena Eduardo (dir.), *Dicionário da história de Lisboa*, Carlos quintas e associados, Lisboa, 1994.
- Santos (dos) Maria Helena R., *A Baixa pombalina. Passado e futuro*, Livros Horizonte, Lisboa, 2000.
- Santos Maria do Rosário (coord.), *Rocio-Rossio. Terreiro da cidade*, edições Asa, Lisboa, 1990.
- Sassen Saskia, *La globalisation. Une sociologie*, Éditions Gallimard, Paris, 2009.
- Seixas Ana, João Couceiro et al. (coauteurs), *Ternos passeios. Um manual para melhor entendimento e fruição dos espaços públicos*, Instituto de Promoção Ambiental/IPAMB et CML, Lisboa, 1997.
- Seixas João, « A Baixa pombalina. Análise socio-económica de um centro mercantil europeu no início do século XXI », in João Mascarenhas Mateus (coord.), *Reabilitação urbana Biixa pombalina. Bases para uma intervenção de salvaguarda*, Câmara Municipal de Lisboa, 2005, pp. 69-82.
- Silva Carlos Nunes, *Política urbana em Lisboa*, Livros Horizonte, Lisboa, 1994.
- Silva (Da) Raquel H., « O passeio público e a Avenida da Liberdade », in Irisalva Mota (coord.), *O livro de Lisboa*, Livros Horizonte, Lisboa, 1994, pp. 425-434
- Simmel Georg, *Sociologie et épistémologie*, P.U.F., Paris, 1981[1970].
- , (texte de), « A metrópole e a vida do espírito », in Carlos fortuna (Org.), *Cidades, cultura e globalização. Ensaios de sociologia*, Celta Editoras, Oeiras, 1997, pp. 31-44.
- Soares Luís-Bruno, « Sobre a estrutura urbana de Lisboa », *Arquitectura*, n°138, 1980, pp. 26-27.
- Sobrero Alberto M., *Anthropologia della città*, Carocci Editore, Roma, 1992.
- Sottomayor Apoio, *Cantinhos da região. Na Rua dos clubs nocturnos dos anos locos*, Jornal da Região Lisboa oriental, 17-09-2001.
- Stjernfelt Frederik, « Locale, street, square. A naive theory of the city », *Knowledge, Technology and Policy*, vol. 21, 2008, pp. 105-113.
- Todorof Tzvetan, *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Éditions

- du Seuil, Paris 1989.
- Vaz Lilian Fessler, « Notas sobre as praças do Rio do Janeiro no período colonial », in Manuel C. Teixeira (coord.), *A praça na cidade portuguesa*, Livros Horizonte, Lisboa, 2001, pp. 157-173.
- Velho Gilberto, *Individualismo e cultura. Notas para uma antropologia da sociedade contemporânea*, Jorge Zahar Editor, Rio de Janeiro, 1987[1981].
- Vertovec Steven, *Transnationalism*, Routledge, U.K., 2009.
- Vianna Hermano, « Ternura e atitude blasé na Lisboa de Pessoa e na metropole de Simmel », in Gilberto Velho (Org.), *Antropologia urbana. Cultura e sociedade no Brasil e em Portugal*, Jorge Zahar Editor, Rio de Janeiro, 1999, pp. 109-120.
- Vidal Frédéric, « Sociability and collective action in a Lisbon working-class neighbourhood : the social representations of Alcântara in the early twentieth century », in Graça Índias Cordeiro et Luís Vicente Baptista, « Dossier - Lisbon : The world heritage of an urban hub », *Portuguese Journal of Social Science*, vol. 14, n°2, 2015, pp. 119-191.
- Weber Florence, *Manuel de l'ethnologue*, Presses Universitaires de France, Paris, 2009.
- Zeller João Van, « O Palácio dos conjurados », *Revista do Correio da Manhã*, Lisboa, 29-11-1998.
- Zeller Olivier, *La ville moderne xvi<sup>e</sup>-xviii<sup>e</sup> siècle, Histoire de l'Europe urbaine-3 (dir. Jean-Luc Pinol)*, Éditions du Seuil, Paris, 2003.